

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

PLUTARQUE.

On souscrit, sans rien payer d'avance:

A PARIS,

Chez DESCHAMPS, libraire, rue Saint-Jacques, n° 160;
GRIMPRELLE, libraire, rue Poissonnière, n° 21;
DELAYEN, libraire, rue du Faubourg-Saint-Antoine, n° 139;
Mme LECHARD, libraire, rue Hautefeuille, n° 3;

à Nantes, chez SUIREAU-COUFFINHAL, libraire, place Royale.

à Angoulême, chez PERREZ-LECLERC, libraire, place du Marché, n° 15.

IMPRIMERIE DE ALLOIS,
à Versailles, avenue de Saint-Cloud, n° 3.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR

D. RICARD.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME XI.

Paris.

AU BUREAU DES ÉDITEURS

DE LA BIBLIOTHÈQUE DES AMIS DES LETTRES,

rue Saint-Jacques, n° 156.

1829.



LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

SUITE

D'ALEXANDRE.

LXVII. Quand ils virent qu'Alexandre ouvrait l'oreille aux soupçons qu'on voulait lui donner, ils accumulèrent tant d'accusations contre Philotas, qu'il fut arrêté et appliqué à la torture en présence des courtisans; Alexandre lui-même était caché derrière une tapisserie, d'où il pouvait tout entendre. Comme Philotas faisait à Héphestion les prières les plus basses pour le conjurer d'avoir pitié de lui : « Comment, dit Alexandre, avec tant de mol-

« lesse et de lâcheté, as-tu pu, Philotas, con-
« cevoir un projet si audacieux? » Philotas n'eut pas été plus tôt mis à mort qu'Alexandre envoya des gens en Médie pour faire mourir Parménion, ce général, qui avait eu tant de part aux exploits de Philippe, qui seul, ou du moins plus qu'aucun des anciens amis de ce prince, avait excité Alexandre à passer en Asie; qui, de trois fils qu'il avait à l'armée, après en avoir vu mourir deux avant lui dans les combats, périt avec le troisième. Ces cruelles exécutions rendirent Alexandre redoutable à la plupart de ses amis, et surtout à Antipater, qui dépêcha secrètement vers les Étoliens, pour faire alliance avec eux. Ce peuple craignait Alexandre, parce que ce prince, en apprenant qu'ils avaient ruiné la ville des Éniades (32), avait dit que ce ne seraient pas les enfans des Éniades, mais lui-même qui punirait les Étoliens.

LXVIII. Peu de temps après arriva le meurtre de Clitus, qui, au simple récit, paraît plus barbare que la mort de Philotas, et qui, considéré dans sa cause et dans ses circonstances, n'arriva pas de dessein prémédité, mais fut amené par la colère et l'ivresse du roi, qui donnèrent lieu à la malheureuse destinée de Clitus. Quelques habitans des provinces maritimes avaient

apporté au roi des fruits de la Grèce. Alexandre, admirant leur fraîcheur et leur beauté, fit appeler Clitus pour les lui montrer et lui en donner sa part. Clitus, occupé alors d'un sacrifice, le quitta sur-le-champ pour se rendre aux ordres du roi, et fut suivi par trois des moutons sur lesquels on avait déjà fait les libations d'usage. Quand Alexandre sut cette particularité, il consulta les devins Aristandre et Cléomantis de Lacédémone, qui déclarèrent que c'était un très mauvais signe. Le roi ordonna aussitôt qu'on fît des sacrifices pour la vie de Clitus, d'autant qu'il avait eu lui-même, dans son sommeil, trois jours auparavant, une vision étrange à son sujet. Il avait cru le voir, vêtu d'une robe noire, assis au milieu des enfans de Parménion, qui tous étaient morts. Clitus n'attendit pas la fin de son sacrifice, et alla souper chez le roi qui, ce jour-là, en avait fait un à Castor et à Pollux.

LXIX. On avait déjà bu avec excès, lorsqu'un des convives chanta des vers que Pranichus ou Piérion (*) avait faits contre les capitaines macédoniens qui venaient d'être battus par les barbares, et dans lesquels on les couvrait de honte et de ridicule. Les plus âgés

(*) Poètes inconnus.

des convives, indignés d'une pareille insulte, blâmaient également le poète et le musicien ; mais Alexandre et ses favoris, qui prenaient plaisir à les entendre, ordonnèrent au musicien de continuer. Clitus, naturellement âpre et fier, et déjà plein de vin, s'emportant plus que les autres, s'écria que c'était une indignité d'outrager ainsi en présence de barbares, et de barbares ennemis, des capitaines macédoniens, qui, à la vérité, avaient été malheureux, mais qui valaient beaucoup mieux que ceux qui les insultaient. Alexandre lui ayant dit qu'il plaidait sa propre cause en appelant malheur ce qui n'était que lâcheté, Clitus se leva brusquement : « C'est pourtant, répliqua-t-il, cette « lâcheté qui vous a sauvé la vie, lorsque, tout « fils des dieux que vous êtes, vous tourniez « déjà le dos à l'épée de Spithridate. C'est le « sang des Macédoniens, ce sont leurs blessures « qui vous ont fait si grand, que, répudiant Phi- « lippe pour père, vous prétendez être fils de « Jupiter Ammon. » Alexandre, vivement piqué de ce reproche : « Scélérat, s'écria-t-il, « espères-tu avoir long-temps sujet de te ré- « jouir des propos que tu tiens tous les jours « contre moi, pour exciter les Macédoniens à « la révolte ? — En effet, Alexandre, repartit « Clitus, n'avons-nous pas bien à nous réjouir

« dès à présent, quand nous recevons pour tous « nos travaux de pareils salaires, et que nous « portons envie à ceux qui ont eu le bonheur « de mourir avant que d'avoir vu les Macédo- « niens déchirés par les verges des Mèdes, et « obligés, pour avoir accès auprès de leur roi, « d'implorer la protection des Perses! »

LXX. Pendant que Clitus parlait ainsi sans aucun ménagement, et qu'Alexandre, l'accablant d'injures, se levait pour courir sur lui, les plus vieux s'efforçaient d'apaiser le tumulte. Alexandre, se tournant vers Xénodochus de Cardie et Artémius le Colophonien : « Ne « vous semble-t-il pas, leur dit-il, que les « Grecs sont au milieu des Macédoniens comme « les demi-dieux parmi des bêtes sauvages? » Clitus, loin de céder s'écrie qu'Alexandre n'a qu'à parler tout haut, ou qu'il ne doit pas appeler à sa table des hommes libres et pleins de franchise, mais vivre avec des barbares et des esclaves qui ne feraient pas difficulté d'adorer sa ceinture persienne et sa robe blanche. Alexandre, n'étant plus maître de sa colère, lui jette à la tête une des pommes qui étaient sur la table, et cherche son épée; mais Aristophane, un de ses gardes, avait eu la précaution de l'ôter. Tous les autres convives l'entourent et le conjurent de se calmer. Mais s'arrachant de leurs mains,

il appelle ses gardes d'une voix forte, en langage macédonien, ce qui était le signe d'un grand mouvement, et il ordonne au trompette de sonner l'alarme. Comme celui-ci différait et refusait même d'obéir, le roi lui donna un coup de poing sur le visage. Ce trompette fut depuis généralement estimé, pour avoir seul empêché que tout le camp ne prît l'alarme. Comme Clitus ne diminuait rien de sa fierté, ses amis l'obligèrent, quoique avec peine, à sortir de la salle; mais il y rentra sur-le-champ par une autre porte, en chantant avec autant de mépris que d'audace ce vers de l'Andromaque d'Euripide :

Quel usage pervers les Grecs ont introduit !

Alexandre désarme un de ses gardes, et voyant Clitus passer à côté de lui en ouvrant la portière, il lui passe la javeline au travers du corps. Clitus pousse un profond soupir, semblable à un mugissement, et tombe mort aux pieds du roi.

LXXI. Aussitôt la colère d'Alexandre se dissipe; revenu à lui-même, et voyant tous ses officiers dans un morne silence, il arrache la javeline du corps de Clitus et veut s'en frapper à la gorge : mais ses gardes lui arrêtent la main et l'emportent de force dans sa chambre. Il

passa toute la nuit et le jour suivant à fondre en larmes ; et quand il n'eut plus la force de crier ni de se lamenter, il resta étendu par terre, sans proférer une parole, ne poussant que de profonds soupirs. Ses amis, craignant les suites de ce silence obstiné, forcèrent la porte et entrèrent dans sa chambre. Il ne fit aucune attention à ce qu'ils lui dirent. Le devin Aristandre lui ayant rappelé le signe et la vision qu'il avait eus au sujet de Clitus, lui dit que tous les événemens étaient réglés par les destins, ce qui parut un peu le soulager. Les courtisans firent entrer Callisthène (33), parent d'Aristote, et Anaxarque, de la ville d'Abdère. Callisthène essaya doucement de le calmer en le ramenant aux principes de la morale, et prit des détours pour s'insinuer dans son esprit sans aigrir sa douleur. Anaxarque, qui dès son entrée dans la philosophie s'était ouvert une route nouvelle, et qui passait pour traiter avec beaucoup de dédain et de fierté tous les autres philosophes, fut à peine entré dans la chambre du roi, que prenant un ton très haut : « Le voilà donc, « dit-il, cet Alexandre sur qui toute la terre a « les yeux ouverts ! le voilà étendu à terre, « comme un esclave, fondant en larmes, crai- « gnant les lois et la censure des hommes, lui « qui doit être la loi même et la règle de toute

« justice! Pourquoi a-t-il donc vaincu? Est-ce « pour commander, pour régner en maître, « ou pour se laisser maîtriser par une vaine « opinion? Ignorez-vous, ajouta-t-il, en s'a-« dressant à lui-même, qu'on représente la « Justice et Thémis assises sur le trône de Ju-« piter, pour nous faire entendre que toutes « les actions du prince sont justes et légiti-« mes? » Anaxarque, par ces discours et par d'autres semblables, adoucit la douleur du roi, mais il le rendit dur et injuste. Il s'insinua d'ailleurs très avant dans ses bonnes grâces, et le dégoûta de plus en plus de la conversation de Callisthène, dont l'austérité n'était déjà que trop odieuse à Alexandre.

LXXII. Un jour, à table, la conversation tomba sur les saisons et sur la température de l'air; Callisthène trouvait, comme bien d'autres, que ce climat était plus froid que celui de la Grèce, et que les hivers y étaient plus rudes. Anaxarque soutenait avec obstination le contraire : « Vous ne sauriez disconvenir, lui dit « Callisthène, que nous ne soyons dans un cli-« mat plus froid : car en Grèce vous passiez « l'hiver avec un simple manteau, et ici vous « êtes couvert, même à table, de trois gros ta-« pis. » Anaxarque fut vivement piqué de cette

réponse ; mais d'un autre côté les sophistes et les flatteurs de la cour d'Alexandre étaient mortifiés de voir Callisthène recherché des jeunes gens pour son éloquence, et non moins agréable aux vieillards par sa conduite réglée, grave et modeste, qui confirmait le motif qu'on donnait à son voyage en Asie. Il n'était venu, disait-on, trouver Alexandre que pour obtenir de ramener ses concitoyens dans sa patrie et de la repeupler. Quoique sa réputation fût la principale cause de l'envie qu'on lui portait, il donna pourtant lieu quelquefois aux calomnies de ses ennemis, parce qu'il refusait souvent les invitations que le roi lui faisait de venir souper chez lui ; et lorsqu'il y allait, son silence et sa gravité faisaient assez connaître qu'il n'approuvait rien de ce qu'on y faisait, et qu'il n'y prenait aucun plaisir. Aussi Alexandre disait-il de lui :

Un sage est odieux s'il ne l'est pour lui-même.

LXXIII. Un jour que Callisthène soupait chez Alexandre avec un grand nombre de convives, on le pria de faire, la coupe à la main, l'éloge des Macédoniens ; il traita ce sujet avec tant d'éloquence, que tous les assistans s'étant levés de table battirent des mains à l'envi et lui jetèrent

des couronnes. Alexandre, pour diminuer son mérite, cita ce vers d'Euripide :

Qui traite un beau sujet est sans peine éloquent.

« Mais montre-nous, ajouta-t-il, le pouvoir de « ton éloquence en blâmant les Macédoniens, « afin qu'instruits de leurs fautes ils en devien- « nent meilleurs. » Alors Callisthène, chantant la palinodie, dit avec une grande liberté des choses très désavantageuses sur le compte des Macédoniens, et fit voir que les divisions des Grecs avaient été la seule cause de l'agrandissement et de la puissance de Philippe. Il finit par rappeler ce vers d'Homère :

Dans les séditions les méchans seuls gouvernent.

Callisthène s'attira par ce discours, de la part des Macédoniens, une haine implacable, et Alexandre dit lui-même que Callisthène avait moins donné des preuves de son talent que de son animosité contre les Macédoniens. Voilà, suivant Hermippus, le récit que Stroïbus, le lecteur de Callisthène, avait fait à Aristote. Cet historien ajoute que Callisthène, voyant qu'Alexandre était refroidi à son égard, lui avait dit deux ou trois fois, en le quittant, ce vers d'Homère :

Patrocle a bien péri, qui valait mieux que toi.

Aristote n'eut donc pas tort de dire que Callisthène avait un grand talent pour la parole, mais qu'il manquait de jugement. Cependant son refus persévérant et digne d'un vrai philosophe de rendre au roi l'adoration qu'il exigeait, son courage à dire publiquement ce que les plus vieux et les plus sensés des Macédoniens pensaient en secret avec indignation, épargnèrent aux Grecs une grande honte, et à Alexandre lui-même une plus grande encore, en l'éloignant de se faire rendre un pareil hommage: mais Callisthène se perdit, parce qu'il eut l'air de forcer le roi plutôt que de le persuader.

LXXIV. Charès de Mitylène raconte que dans un festin Alexandre, après avoir bu, présenta la coupe à un de ses amis; que celui-ci l'ayant prise, se leva, se tourna vers l'autel des dieux domestiques (34), but la coupe, et, après avoir donné un baiser au prince, se remit à table. Tous les autres convives firent successivement la même cérémonie. Callisthène ayant pris la coupe à son tour, pendant qu'Alexandre s'entretenait avec Héphestion et ne prenait pas garde à lui, vida la coupe, et alla comme les autres pour donner un baiser au roi; mais Démétrius, surnommé Phidon, ayant dit à Alexandre : « Seigneur, ne le baisez point, car il est le seul « qui ne vous ait pas adoré. » le roi détourna

la tête pour ne pas recevoir son baiser. « Eh « bien ! dit tout haut Callisthène, je me reti- « rerai avec un baiser de moins que les autres. » Alexandre, à qui cette conduite donnait de l'éloignement pour ce philosophe, en fut plus disposé à croire Héphestion lorsqu'il lui dit que Callisthène, après lui avoir promis d'adorer le roi, avait manqué à sa parole. Un Lysimachus et un Agnon aggravèrent encore cette accusation, et dirent que ce sophiste se glorifiait partout du refus qu'il avait fait d'adorer Alexandre, croyant par là avoir détruit la tyrannie ; que tous les jeunes gens le recherchaient avec ardeur, et s'attachaient à lui comme au seul homme qui fût libre au milieu de tant d'esclaves. Aussi, quand la conspiration d'Hermolaüs contre Alexandre eut été découverte, on n'eut pas de peine à croire ceux qui déposèrent qu'Hermolaüs ayant demandé à Callisthène comment il pourrait devenir le plus célèbre des hommes, ce philosophe lui avait répondu : « En « tuant le plus célèbre d'entre eux ; » que pour exciter Hermolaüs à exécuter ce complot, il lui disait de n'avoir pas peur du lit d'or, et de se souvenir qu'il avait affaire à un homme sujet aux maladies et aux blessures.

LXXV. Cependant aucun des complices d'Hermolaüs, au milieu même des plus cruels

tourmens, ne nomma point Callisthène; et Alexandre lui-même, en écrivant tout de suite à Cratère, à Attalus et à Alcétas, les détails de cette conjuration, leur dit que ces jeunes gens, appliqués à la torture, avaient déclaré qu'ils étaient seuls les auteurs du complot, et que nul autre qu'eux n'en avait eu le secret. Mais depuis, dans une lettre à Antipater, il accuse Callisthène de complicité : « Les jeunes « gens, dit-il, ont été lapidés par les Macédo- « niens; mais je punirai moi-même le sophiste « et ceux qui me l'ont envoyé, et ceux qui ont « reçu les assassins dans leurs villes. » Cette lettre faisait voir sa mauvaise volonté contre Aristote, auprès duquel Callisthène avait été élevé, comme étant son proche parent, par Héro sa mère, nièce d'Aristote. On parle diversement du genre de sa mort : les uns disent qu'Alexandre le fit mettre en croix; d'autres qu'il mourut de maladie dans sa prison. Suivant Charès, après qu'il eut été arrêté, on le garda sept mois dans les fers pour être jugé en plein conseil, en présence d'Aristote. Mais lorsque Alexandre fut blessé dans un combat contre les Malliens Oxydraques, peuple de l'Inde, ce philosophe mourut en prison d'un excès de graisse et de la maladie pédiculaire, ce qui n'arriva que longtemps après. Démarate de Corinthe, quoique

déjà très vieux, ne put résister au désir qu'il avait d'aller voir Alexandre. Il se transporta donc en Asie : et après avoir vu ce prince : « Je « plains, lui dit-il, les Grecs qui, étant morts « avant que de vous avoir vu sur le trône de « Darius, ont été privés d'une si grande satis- « faction. » Démarate ne jouit pas long-temps de la bienveillance du roi : il mourut bientôt de maladie. Alexandre lui fit des obsèques magnifiques, et l'armée éleva en son honneur un monument dont l'enceinte était fort vaste, et la hauteur de quatre-vingts coudées. Ses cendres furent portées jusqu'au bord de la mer sur un char attelé de quatre chevaux et superbement orné.

LXXVI. Alexandre, prêt à partir pour l'Inde, vit ses troupes tellement accablées de butin, qu'on pouvait à peine les mettre en mouvement. Un jour, dès le matin, les chariots étant déjà chargés, il commença par brûler les siens avec ceux de ses amis, et commanda ensuite qu'on mît le feu à ceux des Macédoniens. La résolution paraissait plus dangereuse à prendre qu'elle ne fut difficile à exécuter ; elle n'en affligea qu'un très petit nombre ; tous les autres, comme saisis d'enthousiasme, poussant des cris tels qu'au commencement d'une mêlée, donnèrent de leur bagage à ceux qui en avaient besoin, et détrui-

sirent ou brûlèrent avec joie tout ce qu'ils avaient de superflu. Cette disposition remplit Alexandre de confiance et d'ardeur. Mais il s'était déjà rendu terrible par la rigueur inexorable de ses punitions. Ménandre, un de ses courtisans, qu'il avait nommé commandant d'une forteresse, n'ayant pas voulu y rester, il le tua de sa propre main; il fit aussi périr à coups de flèches un des barbares qui s'étaient révoltés, et qui se nommait Orsodates.

LXXVII. Dans ce même temps, une brebis mit bas un agneau dont la tête était surmontée d'une tiare de la forme et de la couleur de celle des Perses; sur les deux côtés de la tiare étaient deux signes de la reproduction. Alexandre eut horreur de ce prodige, et se fit purifier par des Babyloniens qu'il avait coutume de mener avec lui pour ces sortes d'expiations: il dit à ses amis que c'était plutôt pour eux que pour lui-même qu'il était troublé de ce signe: « Je crains, « ajouta-t-il, qu'après ma mort la fortune ne « fasse tomber l'empire dans les mains d'un « homme lâche et obscur. » Mais un signe plus favorable lui donna bientôt de meilleures espérances: un Macédonien, nommé Proxénus, intendant des équipages du roi, en creusant sur les bords du fleuve Oxus pour dresser la tente d'Alexandre, découvrit une source d'une li-

queur grasse et huileuse qui ne fut pas plus tôt épuisée qu'il jaillit de la même source une espèce d'huile pure et claire dont l'odeur et le goût ne différaient en rien de ceux de la véritable huile, et qui, par son éclat et son onctuosité, lui était entièrement semblable : cependant il n'y a point d'oliviers dans tout ce pays. Il est vrai que l'eau de l'Oxus est, dit-on, onctueuse, et que la peau de ceux qui s'y baignent devient grasse et huileuse. On voit par une lettre d'Alexandre à Antipater combien il fut charmé de cette découverte, puisqu'il la met au nombre des faveurs les plus signalées qu'il eût reçues des dieux. Les devins lui dirent que ce signe présageait une expédition glorieuse, mais pénible : car les dieux ont donné l'huile aux hommes pour réparer leurs fatigues.

LXXVIII. Il courut en effet de grands dangers dans les combats qu'il livra, et il y reçut plusieurs blessures en s'exposant avec la témérité d'un jeune homme. La plus grande partie de l'armée périt par la disette des choses les plus nécessaires et par l'intempérie de l'air ; mais se piquant toujours de surmonter la fortune par l'audace, et la force par la vertu, Alexandre ne croyait rien d'imprenable à des hommes courageux, ni rien d'accessible aux cœurs lâches

Il assiégeait Sisimethrès dans une roche très escarpée et presque inaccessible. Comme il vit ses soldats découragés, il s'informa d'Oxyarthes quel homme c'était que Sisimethrès : « C'est « le plus lâche des hommes, lui répondit Oxyar- « thes.—C'est me dire, reprit Alexandre, que « cette roche est aisée à prendre, puisque « l'homme qui y commande est un lâche. » En effet, il fit peur à Sisimethrès, et se rendit maître de la roche. Il assiégea une autre forteresse qui n'était pas moins escarpée que celle-là, et commanda pour l'assaut les jeunes Macédoniens. L'un d'eux s'appelait Alexandre : « Pour « toi, lui dit ce prince, il faut aujourd'hui que « tu montres du courage, quand ce ne serait « que pour faire honneur à ton nom. » Ce jeune homme fut tué après avoir donné de grandes preuves de valeur, et laissa de vifs regrets à Alexandre. Voyant que les Macédoniens faisaient difficulté de s'approcher de la ville de Nyse, dont l'abord était défendu par un fleuve très profond, il s'avança sur la rive : « Misé- « rable que je suis, s'écria-t-il, de n'avoir pas « appris à nager. » Il avait déjà son bouclier à la main et se disposait à passer. Il avait cependant fait cesser le combat, lorsqu'il vit arriver des ambassadeurs des villes assiégées qui venaient pour capituler. Ces députés furent d'a-

bord très surpris de le voir en armes, sans aucune pompe extérieure. Leur étonnement fut plus grand encore lorsqu'on eut apporté un carreau, et que le roi dit au plus âgé d'entre eux de le prendre et de s'asseoir. Ce chef de l'ambassade, pénétré d'admiration pour un trait si éclatant d'humanité, lui demanda ce qu'il exigeait d'eux pour qu'ils devinssent ses amis : « Je veux, lui répondit Alexandre, qu'ils te « choisissent pour leur roi, et qu'ils m'envoient « cent de leurs meilleurs citoyens pour me ser- « vir d'otages. — Seigneur, reprit Acuphis en « souriant, je les gouvernerai bien mieux s'ils « gardent les meilleurs pour n'envoyer que les « plus méchans. »

LXXIX. Taxile possédait, dit-on, dans l'Inde, un royaume aussi grand que l'Égypte, très abondant en pâturages et en fruits excellens. C'était un prince sage, qui, étant allé trouver Alexandre, lui dit, après l'avoir salué : « Qu'a- « vons-nous besoin, Alexandre, de nous faire « la guerre, si tu n'es pas venu pour nous ôter « l'eau et ce qui est nécessaire à notre nourri- « ture ? Ce sont les seules choses qui puissent « forcer les hommes à combattre les uns contre « les autres. Pour les richesses et les autres « biens, si j'en ai plus que toi, je suis prêt à « t'en faire part ; si j'en ai moins, je n'aurai

« pas honte de recevoir de tes bienfaits, et je « les accepterai avec reconnaissance. » Alexandre fut ravi de sa franchise, et lui dit en l'embrassant : « Crois-tu donc, Taxile, que pour « ces belles paroles et ces témoignages de con- « fiance notre entrevue se passera sans combat? « Non, tu n'y auras rien gagné : je veux com- « battre avec toi jusqu'à l'extrémité, mais par « des bienfaits, et je ne prétends pas être vaincu « en générosité. » Il reçut de Taxile de riches présens, lui en fit de plus considérables, et enfin, dans un souper, il lui porta pour santé mille talens d'argent monnoyé (*). Un pareil don déplut aux courtisans d'Alexandre; mais il lui gagna l'affection de la plupart des barbares. Les plus aguerris des Indiens avaient coutume de vivre de la solde des villes voisines, qu'ils défendaient avec le plus grand courage. Ils faisaient souvent beaucoup de mal à Alexandre, qui finit par leur accorder une capitulation honnête, à condition qu'ils sortiraient d'une ville où ils s'étaient renfermés. Comme ils se retiraient, il les surprit dans leur marche et les fit tous passer au fil de l'épée. Cette perfidie est une grande tache sur la vie militaire d'Alexandre, qui jusqu'alors avait fait la guerre en

(*) Cinq millions de notre monnaie.

grand roi, et suivant les lois qu'elle prescrit. Les philosophes du pays ne lui suscitèrent pas moins d'affaires que ces Indiens, soit en décriant les princes qui s'étaient unis à lui, soit en soulevant les peuples libres : aussi en fit-il pendre plusieurs.

LXXX. Il a raconté lui-même, dans une de ses lettres, ce qui se passa à la bataille contre Porus. Il y dit que l'Hydaspe séparait les deux camps ; que Porus tenait toujours ses éléphans rangés de front sur l'autre rive pour défendre le passage ; que de son côté il faisait faire tous les jours beaucoup de bruit et de tumulte dans son camp, afin que ses soldats, accoutumés aux cris des Barbares, n'en fussent plus surpris. Dans une nuit orageuse, où la lune n'éclairait pas, il prit une partie de ses gens de pied avec l'élite de sa cavalerie, et alla, loin des ennemis, passer le fleuve à une petite île ; là, il fut accueilli d'une pluie violente, accompagnée d'un vent impétueux et de grands éclats de tonnerre. La mort de plusieurs de ses soldats qu'il voyait frappés de la foudre ne l'empêcha pas de partir de l'île et de gagner l'autre bord. L'Hydaspe, enflé par les pluies, coulait avec tant de rapidité, qu'il emporta une partie du rivage. Comme ses eaux s'engouffraient dans cette brèche avec violence, Alexandre fut en-

traîné jusqu'au milieu, et ne pouvait se soutenir parce que la terre était glissante, et que le courant du fleuve en emportait toujours quelque partie. Ce fut alors, dit-on, qu'il s'écria : « O Athéniens, pourriez-vous imaginer à quels « périls je m'expose pour mériter vos louanges! » Voilà ce que rapporte Onésicritus ; mais Alexandre dit seulement que les Macédoniens, après avoir quitté les bateaux, passèrent la brèche avec leurs armes, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Dès qu'il eut passé l'Hydaspe, il prit les devants avec sa cavalerie, à la distance de vingt stades (*) de ses gens de pied, dans la pensée que si les ennemis venaient le charger avec leur cavalerie, la sienne serait de beaucoup plus forte; et s'ils faisaient avancer leurs gens de pied, son infanterie aurait le temps de venir à son secours. L'attaque commença par un corps de mille chevaux et de soixante chariots qu'Alexandre eut culbuté dans un instant; il prit tous les chariots et tua quatre cents cavaliers.

LXXXI. Porus reconnut à une défense si vigoureuse qu'Alexandre en personne avait passé le fleuve; alors il s'avança avec toute son armée, et ne laissa que quelques troupes sur la rive, pour défendre le passage contre le reste des

(*) Une lieue.

Macédoniens. Alexandre, qui craignait les éléphans et la grande multitude des ennemis, ne voulut pas les attaquer de front : il alla charger l'aile gauche, et fit attaquer en même temps la droite par Cénus. Les deux ailes de Porus, bientôt enfoncées, se retirèrent près des éléphans, pour s'y rallier. La mêlée y fut très vive, et les ennemis ne commencèrent à prendre la fuite qu'à la huitième heure du jour (37). Voilà les détails qu'a donnés dans une de ses lettres le général même qui livra la bataille. Porus, suivant le plus grand nombre des historiens, avait quatre coudées et une spithame (*) de haut; sa taille et sa grosseur répondaient à celles de l'éléphant qu'il montait et qui était le plus grand de l'armée. Cet animal fit paraître, dans cette occasion, une prudence étonnante, et un soin admirable pour la personne du roi. Tant que Porus conserva ses forces, il le défendit avec courage, et repoussa tous ceux qui venaient l'attaquer. Mais lorsqu'il sentit que, couvert de dards et de blessures, ce prince s'affaiblissait peu à peu, alors, dans la crainte qu'il ne tombât, il plia les genoux, se laissa aller doucement à terre : et, avec sa trompe, il lui arracha les dards l'un après l'autre.

(*) La spithame était la moitié de la coudée.

LXXXII. Porus fut pris et amené devant Alexandre, qui lui demanda comment il voulait être traité : « En roi, lui répondit Porus. — « Ne veux-tu rien de plus, lui dit Alexandre. — « Tout est compris dans ce mot, répliqua Porus. » Alexandre ne se borna pas à lui laisser son ancien royaume pour le gouverner sous le nom de satrape, il y ajouta plusieurs autres pays; et après avoir subjugué les peuples libres de ces contrées qui formaient quinze nations différentes, et possédaient cinq mille villes considérables avec un nombre infini de villages, il les mit sous la domination de Porus. Il fit présent d'un royaume trois fois plus grand à Philippe, un de ses courtisans, et l'en établit satrape. Son cheval Bucéphale, percé de coups à cette bataille, mourut peu de temps après, comme on le traitait des blessures qu'il avait reçues. C'est ce que disent la plupart des historiens; mais, au rapport d'Onésicritus, il mourut de fatigue et de vieillesse, car il avait trente ans. Alexandre le regretta vivement, et crut avoir perdu un ami, un compagnon fidèle. Il bâtit sur les bords de l'Hydaspe, et dans le lieu même où il le fit enterrer, une ville qu'il appela de son nom Bucéphalie; il perdit aussi un chien nommé Pérites, qu'il avait élevé lui-même, et qu'il aimait beaucoup; il lui fit bâtir

une ville de son nom. Sotion [36] dit l'avoir appris de Potamon de Lesbos.

LXXXIII. La bataille contre Porus refroidit tellement l'ardeur des Macédoniens, qu'ils perdirent toute envie de pénétrer plus avant dans l'Inde. La peine qu'ils avaient eue à repousser un ennemi qui n'avait combattu qu'avec une armée de vingt mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux fit qu'ils résistèrent de toutes leurs forces à Alexandre, lorsqu'il voulut les obliger à passer le Gange. On leur avait dit que la largeur de ce fleuve était de trente-deux stades, et sa profondeur d'un stade; que l'autre bord était couvert d'un nombre infini de troupes de pied, de chevaux et d'éléphans; que les rois des Gandarites et des Prasiens les y attendaient avec quatre-vingt mille chevaux, deux cent mille fantassins, et six mille éléphans dressés au combat. Et ce rapport n'était pas exagéré: car Androcottus, qui régna peu de temps après, fit présent à Séleucus de cinq cents éléphans, et, à la tête d'une armée de six cent mille hommes, parcourut toutes les Indes. Alexandre, irrité autant qu'humilié du refus de ses troupes, se tint renfermé dans sa chambre, couché par terre, protestant qu'il ne saurait aucun gré aux Macédoniens de tout ce qu'ils avaient fait jusque là s'ils ne passaient le Gan-

ge, et qu'il regarderait leur retraite prématurée comme un aveu public de leur défaite. Mais enfin ses amis lui ayant dit, pour le consoler, tout ce que la circonstance exigeait, et ses soldats étant venus à sa porte pour le toucher par leurs cris et leurs gémissemens, il se laissa fléchir, et se disposa à retourner sur ses pas, après avoir imaginé, avec une vanité de sophiste, tout ce qui pouvait donner une opinion exagérée de sa gloire. Il fit faire des armes, des mangeoires pour les chevaux et des mords d'une grandeur et d'un poids extraordinaires, et les dispersa de côté et d'autre dans la campagne. Il dressa aussi, en l'honneur des dieux, des autels que les rois des Phasiens honorent encore aujourd'hui; ils passent tous les ans le Gange pour aller y faire des sacrifices à la manière des Grecs. Androcottus, qui alors dans sa jeunesse avait souvent vu Alexandre, répéta depuis plusieurs fois qu'il n'avait tenu à rien qu'Alexandre ne se rendît maître de l'Inde, parce que le roi de ce pays était généralement haï et méprisé pour sa méchanceté et pour la bassesse de sa naissance. Alexandre, curieux de voir la mer Océane, fit construire pour ce voyage un grand nombre de bateaux à rames et de radeaux, sur lesquels il descendit facilement le long des rivières. Cependant sa naviga-

tion ne se passa point sans combats : il débarquait souvent pour aller attaquer les villes qui se trouvaient sur sa route, et soumettait le pays des environs.

LXXXIV. Mais au siége de la ville des Malles (37), les plus belliqueux des Indiens, il se vit au moment d'être mis en pièces. Après avoir chassé à coups de traits les ennemis de dessus les murailles, il y monta le premier par une échelle qui rompit sous lui quand il fut au haut du mur. Les barbares, du pied de la muraille, lançaient sur lui leurs flèches : il n'avait été suivi que d'un très petit nombre d'officiers : tout à coup, ramassant ses forces, il s'élance au milieu des ennemis, et par bonheur il tombe sur ses pieds. Au bruit que ses armes firent dans la chute, à l'éclat qu'elles jetaient, les barbares crurent voir un éclair rapide ou un fantôme menaçant qui le précédait, et par l'effroi qu'ils en eurent ils prirent la fuite et se dispersèrent. Mais quand ils ne virent avec lui que deux écuyers, ils revinrent sur leurs pas, le chargèrent à coups d'épées et de piques, et, malgré la défense la plus vigoureuse, il reçut plusieurs blessures à travers ses armes. Un de ces barbares, qui se tenait plus loin, lui décocha une flèche avec tant de roideur et de violence, qu'elle perça la cuirasse et pénétra dans les côtes au-

dessus de la mamelle. La force du coup lui fit plier les genoux : il tomba, et le barbare qui l'avait blessé courut à lui, le cimeterre à la main. Peucestas et Limnée lui firent un rempart de leur corps, et furent blessés tous les deux : Limnée mourut du coup qu'il reçut : Peucestas, par la résistance qu'il fit, donna le temps à Alexandre de se relever et de tuer le barbare. Mais après plusieurs autres blessures, il reçut enfin un coup de pilon sur le cou, et en fut tellement étourdi, que, ne pouvant plus se soutenir, il s'appuya contre la muraille, le visage tourné vers les ennemis. Dans ce moment, les Macédoniens qui venaient d'entrer en foule l'environnent, l'enlèvent et l'emportent évanoui dans sa tente. Le bruit courut dans tout le camp qu'il était mort. On scia d'abord avec une extrême difficulté le bois de la flèche, et l'on put alors, quoique avec peine, lui ôter sa cuirasse; on fit ensuite une incision profonde pour arracher le fer du dard qui était entré dans une des côtes, et qui avait trois doigts de large et quatre de long. Il s'évanouit plusieurs fois dans l'opération ; mais à peine on eut retiré le fer de la blessure qu'il revint à lui. Échappé à un si grand danger, faible encore et soumis à un traitement long et à un régime sévère, il entendit un jour les Macédo-

niens qui faisaient du bruit à la porte de sa tente et demandaient à le voir. Il s'habilla, parut devant eux, et, après avoir fait des sacrifices aux dieux, il reprit son voyage, toujours sur la rivière, et interrompit souvent sa navigation pour soumettre plusieurs villes considérables et une grande étendue de pays.

LXXXV. Il fit prisonnier dans le cours de cette expédition dix Gymnosophistes, de ceux qui, en contribuant le plus à la révolte de Sabbas, avaient causé de grands maux aux Macédoniens. Comme ils étaient renommés par la précision et la subtilité de leurs réponses, le roi leur proposa des questions qui paraissaient insolubles; il leur déclara qu'il ferait mourir le premier celui qui aurait le plus mal répondu, et tous les autres ensuite, et il nomma le plus vieux pour être le juge. Il demanda au premier quels étaient les plus nombreux des vivans ou des morts? Il répondit que c'étaient les vivans, parce que les morts n'étaient plus. Au second, qui de la terre ou de la mer produisait de plus grands animaux? — « La terre, parce que la « mer en fait partie. » Au troisième, quel était le plus fin des animaux? — « Celui que l'homme « ne connaît pas encore. » Au quatrième, pourquoi il avait porté Sabbas à la révolte? — « Afin « qu'il vécût avec gloire, ou qu'il pérît misé-

« rablement. » Au cinquième, lequel avait existé le premier, du jour ou de la nuit? — « Le « jour, mais il n'a précédé la nuit que d'un « jour. » Et comme le roi parut surpris de cette réponse, le philosophe ajouta que des questions extraordinaires demandaient des réponses de même nature. Au sixième, quel était pour un homme le plus sûr moyen de se faire aimer? — « Que devenu le plus puissant de « tous il ne se fît pas craindre. » Au septième, comment un homme pouvait devenir dieu? — « En faisant ce qu'il est impossible à l'homme « de faire. » Au huitième, laquelle était la plus forte de la vie ou de la mort? — « La vie, « qui supporte tant de maux. » Au dernier, jusqu'à quel temps il était bon à l'homme de vivre? — « Jusqu'à ce qu'il ne croie plus la « mort préférable à la vie. » Alors Alexandre, se tournant vers le juge, lui dit de prononcer; il déclara qu'ils avaient tous plus mal répondu l'un que l'autre: « Tu dois donc mourir le pre-« mier pour ce beau jugement, reprit Alexan-« dre. — Non, seigneur, répliqua le vieillard, à « moins que vous ne vouliez manquer à votre « parole: car vous avez dit que vous feriez « mourir le premier celui qui aurait le plus « mal répondu. » Alexandre leur fit des présens et les congédia.

LXXXVI. Il députa ensuite Onésicritus vers les Indiens, qui avaient la plus grande réputation de sagesse, et qui vivaient paisiblement chez eux, pour les engager à venir le trouver. Onésicritus, qui lui-même était un philosophe instruit à l'école de Diogène le Cynique, rapporte que Calanus, un de ces Indiens, lui ordonna d'un ton dur et méprisant de quitter sa robe, pour entendre nu ses discours : que sans cela, il ne lui parlerait point, vînt-il même de la part de Jupiter. Dandamis le traita avec plus de douceur, et lui ayant entendu nommer Socrate, Pythagore et Diogène, il lui dit que ces philosophes lui paraissaient être nés avec des dispositions heureuses pour la vertu ; mais qu'ils avaient eu pendant leur vie trop de respect pour les lois. Selon d'autres, Dandamis n'entra point en conversation avec Onésicritus, et lui demanda seulement par quel motif Alexandre avait entrepris un si long voyage. Cependant Taxile détermina Calanus à se rendre à l'armée de ce prince. Le véritable nom de cet Indien était Sphines ; mais comme il avait coutume de saluer ceux qu'il rencontrait par le mot indien calé, qui signifie salut, les Grecs lui donnèrent le nom de Calanus. On dit qu'il mit sous les yeux d'Alexandre un emblème de son empire. Il étendit à terre un cuir

de bœuf qui s'était tout retiré à force d'être sec ; et mettant le pied sur un des bouts, il fit relever toutes les autres parties : ayant fait ainsi le tour du cuir, et pressant chaque extrémité, il fit remarquer au roi que lorsqu'il pressait un des bouts tous les autres s'élevaient ; enfin s'étant mis au milieu, il tint le cuir également abaissé partout. Il voulait, par cet emblème, lui faire entendre qu'il devait résider au milieu de ses états, et ne pas s'en éloigner.

LXXXVII. Cette navigation le long des rivières, jusqu'à l'Océan, dura sept mois. Dès qu'il fut à l'entrée de la mer, il monta sur de plus grands vaisseaux, et alla relâcher à une île qu'il nomma Scillustis, et que d'autres appellent Psiltucis. Après y avoir fait des sacrifices aux dieux, il considéra, d'aussi près qu'il put en approcher, la nature de cette mer et des côtes adjacentes ; ensuite ayant prié les dieux qu'aucun mortel après lui n'allât au-delà des bornes de son voyage, il revint sur ses pas. Mais il fit prendre à ses vaisseaux un grand détour, en laissant l'Inde à leur droite ; il nomma Néarque commandant de la flotte, et Onésicritus pilote du vaisseau amiral. Pour lui, ayant voulu traverser par terre le pays des Orites, il se trouva réduit à une si extrême disette, qu'il perdit beaucoup de monde, et ne ramena pas

de l'Inde la quatrième partie de son armée, qui, à son départ, était de cent vingt mille hommes de pied et de quinze mille chevaux. Des maladies aiguës, la mauvaise nourriture, les chaleurs excessives, en firent périr beaucoup: mais le plus grand nombre fut emporté par la famine dans un pays stérile et inculte, habité par des hommes qui menaient une vie dure, et ne mangeaient que des brebis maigres, qui, nourries de poissons de mer, avaient la chair mauvaise et puante. Il eut beaucoup de peine à faire cette route en soixante jours, et arriva enfin dans la Gédrosie (38), où les rois et les satrapes de cette contrée lui envoyèrent en abondance toutes sortes de provisions.

LXXXVIII. Après avoir fait rafraîchir quelque temps son armée, il se remit en marche et traversa en sept jours la Caramanie, dans une espèce de bacchanale continuelle. Porté sur une estrade de forme carrée, qu'on avait placée sur un chariot fort élevé, et traîné par huit chevaux, il passait les nuits et les jours dans les festins avec ses courtisans et ses amis. Ce chariot était suivi d'un grand nombre d'autres, dont les uns étaient couverts de tapis de pourpre ou d'étoffes de diverses couleurs, les autres étaient ombragés de rameaux verds qu'on renouvelait à tout moment. Ces chariots servaient

à porter ses autres amis et ses capitaines, qui, couronnés de fleurs, passaient leur temps à boire. On n'aurait vu, dans tout ce cortége, ni bouclier, ni casque, ni lance; le chemin était couvert de soldats qui, armés de flacons, de tasses et de coupes, puisaient sans cesse du vin dans des cratères (39) et dans des urnes, et se portaient les santés les uns aux autres, soit en continuant leur route, soit assis à des tables qu'on avait dressées le long du chemin. Tout retentissait au loin du son des flûtes et des chalumeaux, du bruit des clairons et des danses de femmes qui ressemblaient à des bacchantes. Une marche si déréglée et si dissolue était accompagnée de jeux, où éclatait toute la licence des bacchanales; on eût dit que Bacchus présidait en personne à cette orgie. Quand il fut arrivé au palais des rois de Gédrosie, il fit encore reposer son armée en continuant toujours les mêmes jeux et les mêmes festins. Un jour qu'il était, dit-on, plein de vin, il assista à des chœurs de danse, où Bagoas, qu'il aimait, et qui avait fait les frais des jeux, remporta le prix. Le vainqueur, après avoir reçu la couronne, traversa le théâtre, paré comme pour la fête, et alla s'asseoir auprès d'Alexandre. Les Macédoniens battirent des mains, et invitèrent le roi par leurs cris à lui donner un bai-

ser ; Alexandre le prit dans ses bras, et le baisa. Là Néarque vint le rejoindre, et ce qu'il lui raconta de sa navigation lui fit tant de plaisir, qu'il résolut de s'embarquer sur l'Euphrate avec une flotte nombreuse, de côtoyer l'Arabie et l'Afrique, et d'entrer ensuite par les colonnes d'Hercule dans la mer Méditerranée. Il fit construire sans différer, dans la ville de Thapsaque (40) des vaisseaux de toute espèce, et rassembla de toutes parts un grand nombre de pilotes et de matelots.

LXXXIX. Mais l'expédition si difficile qu'il avait faite dans les hautes Indes, le siége de la ville des Malles, et la perte considérable que ses troupes avaient essuyée chez les Orites en faisant désespérer qu'il échappât à tant de dangers, inspirèrent aux peuples nouvellement soumis la hardiesse de se révolter, et rendirent les gouverneurs de provinces et les satrapes infidèles, avares et insolens. En un mot, les mouvemens séditieux et l'amour des nouveautés gagnèrent tous les esprits. Olympias et Cléopâtre s'étant liguées contre Antipater, partagèrent entre elles les états d'Europe : Olympias prit l'Épire, et Cléopâtre la Macédoine. Alexandre ayant appris ce partage, dit que sa mère avait fait le choix le plus prudent, parce que les Macédoniens ne se laisseraient jamais gouverner

par une femme. Tous ces soulèvemens l'obligèrent d'envoyer de nouveau Néarque sur mer, et le déterminèrent à porter la guerre dans toutes les provinces maritimes de son empire. Il parcourut en personne les hautes provinces, et punit les gouverneurs qui s'étaient mal conduits. Il tua de sa propre main, d'un coup de javeline, Oxyartes, un des fils d'Abulites (41). Le père n'avait amassé aucune des provisions qui lui avaient été commandées; mais il lui présenta trois mille talens d'argent monnoyé (*), qu'Alexandre fit mettre devant ses chevaux, et comme ils n'y touchaient pas: « A quoi donc « me sert cette provision, dit-il à Abulites? » et il ordonna qu'on le chargeât de chaînes.

XC. Son premier soin, en rentrant dans la Perse, fut de se conformer à l'ancienne coutume des rois du pays, chaque fois qu'ils revenaient d'un voyage; c'était de distribuer aux femmes une pièce d'or par tête. Cet usage empêcha plusieurs rois de rentrer souvent en Perse; Ochus n'y alla jamais, et, par une sordide avarice, il se bannit ainsi lui-même de son pays. Alexandre ayant trouvé le tombeau de Cyrus ouvert et violé, punit de mort l'auteur de ce sacrilége, quoique ce fût un homme assez con-

(*) Environ 15 millions.

sidérable de la ville de Pella, nommé Polymachus. Après en avoir lu l'épitaphe, il ordonna qu'on gravât au-dessus cette traduction grecque : « O homme, qui que tu sois, et de quelque endroit que tu viennes, car je sais que « tu viendras, je suis Cyrus, qui ai conquis aux « Perses cet empire; ne m'envie donc pas ce « peu de terre qui couvre mon corps. » Ces paroles firent une vive impression sur Alexandre, en lui rappelant l'incertitude et l'instabilité des grandeurs humaines.

XCI. Cependant Calanus, tourmenté depuis quelque temps d'une colique assez vive, demanda qu'on lui dressât un bûcher; lorsqu'il fut prêt, il s'y rendit à cheval; et après avoir fait sa prière aux dieux, après avoir répandu sur lui-même les libations sacrées, et s'être coupé une touffe de cheveux, comme les prémices de son sacrifice, il fit ses adieux aux Macédoniens qui étaient présens, les invita à passer ce jour-là dans la joie, à boire, à faire bonne chère avec leur roi, assurant qu'il ne tarderait pas à le revoir à Babylone. Son discours fini, il monta sur le bûcher, et après s'être couché, il se couvrit le visage. Quand il sentit la flamme approcher, il ne fit aucun mouvement, il conserva toujours la même posture, et consomma son sacrifice, suivant la

coutume des sages de son pays. Bien des années après, un autre Indien qui accompagnait César se brûla de même à Athènes, où l'on voit encore son tombeau, qu'on appelle le sépulcre de l'Indien. Alexandre, au retour de ce sacrifice barbare, réunit à souper un grand nombre de ses courtisans et de ses capitaines, et proposa un prix à celui qui boirait le plus. Promachus fut le vainqueur : il avait bu quatre mesures de vin ; il reçut un talent pour prix de sa victoire, et mourut au bout de trois jours. Des autres convives, il y en eut quarante-un qui furent aussi victimes de cette débauche, parce qu'il survint un froid très violent pendant qu'ils étaient encore dans l'ivresse.

XCII. Alexandre, arrivé à Suse, maria tous ses amis ; il épousa lui-même Statira, fille de Darius, et distribua aux premiers de sa cour les femmes de Perse les plus distinguées par leur naissance. Il célébra avec la plus grande magificence les noces des Macédoniens qui s'étaient déjà mariés. On dit qu'il y avait à ce festin neuf mille convives, et qu'il donna à chacun d'eux une coupe d'or pour les libations. Il fut dans tout le reste de la même somptuosité, et acquitta toutes les dettes des Macédoniens, qui montèrent à neuf mille huit cent soixante-

dix talens (*). Dans cette occasion, un certain Antigènes, qui avait perdu un œil, se fit inscrire faussement sur la liste des débiteurs, et présenta un homme qui disait lui avoir prêté de sa banque une certaine somme. Alexandre la paya; mais la fourberie ayant été découverte, le roi, irrité de cette bassesse, chassa Antigènes de sa cour, et lui ôta son emploi de capitaine. Antigènes était un des hommes de guerre les plus distingués; dans sa jeunesse, au siége de Périnthe par Philippe, il fut frappé à l'œil d'un trait de batterie, qu'il ne voulut jamais se laisser arracher; et il ne cessa de combattre qu'après avoir chassé et repoussé les ennemis jusque dans leurs murailles. Il fut vivement affecté de cette ignominie; et en conçut tant de chagrin et de désespoir, qu'il paraissait résolu de se tuer; Alexandre, qui le craignit, lui pardonna, et lui laissa même l'argent qu'il avait reçu.

XCIII. Les trente mille enfans qu'il avait pris d'entre les Perses, et qu'il avait laissés sous des maîtres chargés de les exercer et de les instruire, se trouvèrent à son retour forts et robustes, tous de bonne mine, singulièrement adroits et agiles dans tous les exercices. Alexan-

(*) 49 millions 350 mille livres.

dre en fut ravi; mais les Macédoniens, qui craignirent que son affection pour ces jeunes gens ne le rendît indifférent pour eux, tombèrent dans le découragement; et lorsqu'il voulut renvoyer dans les pays maritimes ceux que leur faiblesse ou la perte de quelque membre mettait hors d'état de servir, ils se plaignirent que c'était de la part du roi une injure et une marque de son mépris : « Après nous avoir employés, disaient-ils, à tout ce qu'il a voulu, « il nous renvoie maintenant d'une manière « ignominieuse, et nous rejette à notre patrie « et à nos parens, dans un état bien différent « de celui où il nous a pris. Qu'il donne donc « aussi à tous les autres leur congé, et qu'il re-« garde tous les Macédoniens comme inutiles à « sa gloire, puisqu'il a auprès de lui ces jeunes « et beaux danseurs, avec lesquels il ira con-« quérir la terre entière. » Alexandre, irrité de ces plaintes, leur fit les plus vifs reproches, les chassa de devant lui, donna aux Perses la garde de sa personne, et prit parmi eux ses satellites et ses hérauts. Quand les Macédoniens le virent entouré de ces étrangers, tandis qu'ils étaient eux-mêmes rejetés et traités avec le dernier mépris, ils en furent si humiliés, qu'après en avoir conféré ensemble, ils avouèrent entre eux que le dépit et la jalousie les rendaient presque

fous. Enfin, rentrés en eux-mêmes, ils vont tous à la porte de sa tente, sans armes et en simple tunique, en poussant des cris et des gémissemens, se livrent à la justice du roi, et le prient de les traiter comme des méchans et des ingrats. Alexandre, quoique adouci par ces témoignages de repentir, refusa de les admettre en sa présence; mais, loin de se rebuter, ils passèrent deux jours et deux nuits devant sa tente, déplorant leur malheur, et l'appelant leur seigneur et leur roi. Il sortit enfin le troisième jour, et attendri par l'état d'humiliation où il les voyait, il pleura long-temps avec eux, leur fit avec douceur quelques reproches, et après un discours rempli d'humanité, il donna congé à ceux qui étaient hors de service, et les renvoya comblés de présens. Il écrivit à Antipater, pour lui recommander que, dans tous les jeux et dans tous les théâtres, ils fussent assis aux premières places, avec des couronnes sur la tête; et il ordonna que les enfans de ceux qui étaient morts dans le courant de la guerre reçussent tout de suite la solde de leurs pères.

XCIV. Quand il fut arrivé à Ecbatane en Médie, et qu'il eut expédié les affaires les plus pressées, il recommença à célébrer des jeux et à donner des spectacles avec trois mille artistes qui lui étaient arrivés de Grèce; mais dans ces

jours-là même Héphestion tomba malade de la fièvre. Jeune encore, et homme de guerre, il ne put s'accoutumer à une diète exacte; et pendant que Glaucus, son médecin, était allé au théâtre, il mangea pour son dîner un chapon rôti et but une bouteille de vin qu'il avait fait rafraîchir; cet excès le conduisit en peu de jours au tombeau. Alexandre ne supporta point cette perte avec modération; il fit d'abord, en signe de deuil, couper les crins à tous les chevaux, à tous les mulets de l'armée, et abattre les créneaux des villes des environs. Le malheureux médecin fut mis en croix. L'usage des flûtes et toute espèce de musique cessèrent dans son camp, jusqu'à ce qu'il eut reçu un oracle de Jupiter Ammon qui ordonnait d'honorer Héphestion et de lui sacrifier comme à un demi-dieu. Enfin, cherchant dans la guerre une distraction à sa douleur, il partit comme pour une chasse d'hommes, et ayant subjugué la nation des Cosséens, il les fit tous passer au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe; il appela cette horrible boucherie le sacrifice pour les funérailles d'Héphestion. Il porta à dix mille talens (*) la somme qu'il voulait employer à la dépense des obsèques, de sa pompe funèbre et

(*) 50 millions de notre monnaie.

de son tombeau, et se proposa de surpasser encore ces frais immenses, par la recherche et la magnificence des ornemens. Entre tous les architectes de ce temps-là, il désira d'avoir, pour exécuter son dessein, un certain Stasicrates, qui dans tous ses plans montrait beaucoup de grandeur, de singularité et de hardiesse. Quelques années auparavant, cet architecte, s'entretenant avec Alexandre, lui avait dit que de toutes les montagnes qu'il avait vues le mont Athos, dans la Thrace, était la plus susceptible d'être taillée en forme humaine; que s'il le lui ordonnait, il ferait de cette montagne la statue la plus durable et la plus apparente; que dans sa main gauche elle tiendrait une ville de dix mille habitans, et verserait de la droite un grand fleuve qui aurait son embouchure dans la mer. Alexandre avait rejeté cette proposition : alors il était tout occupé avec ses artistes à chercher, à imaginer des plans plus extraordinaires et plus coûteux.

XCV. Il marchait vers Babylone, lorsque Néarque, arrivé depuis peu de la grande mer par l'Euphrate, lui dit que les Chaldéens étaient venus l'avertir d'empêcher que le roi n'entrât dans Babylone. Alexandre ne tint aucun compte de cet avis, et continua sa marche. Lorsqu'il fut près des murs de la ville, il vit plusieurs cor-

beaux qui se battaient avec acharnement ; il en tomba même quelques-uns à ses pieds. Ensuite, sur le rapport qu'on lui fit qu'Apollodore, gouverneur de Babylone, avait fait un sacrifice pour consulter les dieux à son sujet, il manda le devin Pythagore (12), dont Apollodore s'était servi. Pythagore convint du fait, et Alexandre lui demanda comment il avait trouvé les victimes. Il répondit que le foie n'avait point de tête. « Dieux, s'écria le roi, quel présage effrayant! » Cependant il ne fit point de mal à ce devin, et se repentit de n'avoir pas suivi le conseil de Néarque. Il campa donc souvent hors de Babylone, et fit, pour se distraire, plusieurs voyages sur l'Euphrate. Mais il était troublé par un grand nombre de présages sinistres, entre autres un âne domestique attaqua le plus grand et le plus beau des lions qui étaient nourris à Babylone, et le tua d'un coup de pied. Un jour, après s'être déshabillé pour se faire frotter d'huile, il se mit à jouer à la paume ; et lorsqu'il voulut reprendre ses habits, les jeunes gens qui avaient joué avec lui virent un homme assis sur son trône, qui, vêtu de la robe royale et la tête ceinte du diadème, gardait un profond silence. Lorsqu'on lui demanda qui il était, il resta long-temps sans répondre. Enfin, revenu avec peine à lui-même : « Je m'appelle,

« dit-il, Dionysius; je suis Messénien. Obligé « de quitter ma patrie pour des accusations « qu'on m'avait intentées, je suis venu par mer « à Babylone, où je suis resté long-temps dans « les fers; aujourd'hui Sérapis m'est apparu, « et, après avoir brisé mes chaînes, il m'a con- « duit ici, m'a ordonné de prendre la robe et « le diadème du roi, et de m'asseoir sur son « trône sans rien dire. »

XCVI. Sur cette réponse, Alexandre, par le conseil des devins, fit mourir cet homme; mais il tomba dans une profonde tristesse, se défia de la protection des dieux, et se livra contre ses amis à des soupçons fâcheux. Il craignait surtout Antipater et ses fils, dont l'un, nommé Iolaüs, était son grand échanson: l'autre, appelé Cassandre, venait d'arriver à sa cour, et ayant vu quelques barbares adorer Alexandre, s'était mis à rire aux éclats: élevé dans les usages des Grecs, il n'avait jamais rien vu de semblable. Alexandre en fut si irrité, que le prenant à deux mains par les cheveux, il lui frappa la tête contre la muraille. Cassandre ensuite ayant voulu justifier Antipater contre ses accusateurs, Alexandre le reprit avec aigreur: « Que prétends-tu donc? lui dit-il; des hom- « mes à qui l'on n'aurait fait aucun tort se- « raient-ils venus de si loin pour accuser faus-

« sement ton père? — C'est précisément, répondit Cassandre, ce qui prouve leur calomnie; ils se sont éloignés de ceux qui pourraient les convaincre de fausseté. — Voilà, reprit Alexandre en éclatant de rire, voilà de ces sophismes d'Aristote qui prouvent le pour et le contre; mais vous n'en serez pas moins punis si vous êtes convaincus d'avoir commis la moindre injustice. » Ces menaces causèrent tant de frayeur à Cassandre, et la lui imprimèrent si fortement dans l'esprit, que long-temps après, lorsqu'il était déjà roi de Macédoine et maître de la Grèce, un jour qu'il se promenait à Delphes, et qu'il examinait les statues, ayant aperçu tout à coup celle d'Alexandre, il en fut tellement saisi, qu'il frissonna de tout le corps et qu'il ne se remit qu'avec peine de l'étourdissement que cette vue lui avait causé.

XCVII. Depuis qu'Alexandre s'était abandonné à la superstition, il avait l'esprit si troublé, si plein de frayeur, que les choses en soi les plus indifférentes, pour peu qu'elles lui parussent extraordinaires et étranges, il les regardait comme des signes et des prodiges. Son palais était rempli de gens qui faisaient des sacrifices, des expiations ou des prophéties, tant il est vrai que si la défiance et le mépris de la divinité sont des sentimens bien criminels, une

passion plus terrible encore, c'est la superstition : semblable à l'eau qui gagne toujours les parties basses, cette passion s'insinue dans les âmes abattues par la crainte, les glace de terreur et les remplit des opinions les plus absurdes; c'est l'effet qu'elle produisit alors sur Alexandre. Cependant, calmé par des oracles qu'il reçut du dieu, au sujet d'Héphestion, il quitta son deuil, et se remit à faire des sacrifices et des festins. Un jour, après avoir donné à Néarque un superbe repas, il se mit au bain, selon sa coutume, pour aller ensuite se coucher; mais, pressé par Médius d'aller faire collation chez lui, il s'y rendit; là, après avoir bu le reste de la nuit et le jour suivant, il fut pris de la fièvre; ce n'est pas qu'il eût bu la coupe d'Hercule et qu'il eût senti une douleur subite et aiguë dans le dos, comme s'il eût été frappé d'un coup de lance, particularités imaginées par quelques historiens, pour rendre la fin de sa vie plus digne de pitié, en lui donnant l'air du dénouement d'une grande tragédie. Aristobule rapporte simplement qu'ayant été saisi de la fièvre, et éprouvant une altération violente, il but du vin; qu'aussitôt il tomba dans le délire, et mourut le 30 du mois de Daésius (*).

(*) Mai.

XCVIII. Le journal de sa vie (43) contient sur sa maladie les détails suivans: « Le dix-« huit du mois Daésius il fut pris de la fièvre « et s'endormit dans la chambre des bains. Le « lendemain il se baigna, et passa toute la jour-« née dans sa chambre à jouer aux dés avec « Médius. Le soir, il prit un second bain, et « ayant sacrifié aux dieux, il soupa et eut la « fièvre la nuit. Le vingt il se baigna, fit le sacri-« fice d'usage, et s'étant couché dans la cham-« bre du bain, il employa toute la journée à « entendre les récits que lui faisait Néarque de « sa navigation et de tout ce qu'il avait vu dans « la grande mer. La journée du vingt-un se « passa de même que la précédente; la fièvre « fut plus ardente et la nuit plus mauvaise. Le « vingt-deux la fièvre ayant augmenté, il fit « porter son lit près du grand réservoir, et s'en-« tretint avec ses officiers sur les emplois vacans « dans son armée; il leur recommanda de n'y « nommer que des hommes dont ils fussent bien « sûrs. Le vingt-quatre la fièvre fut très vio-« lente; cependant il se fit porter au sacrifice « et l'offrit lui-même; il ordonna à ses prin-« cipaux officiers de faire la garde dans la cour, « et chargea les tribuns et les capitaines de cin-« quante hommes de veiller la nuit au dehors. « Le vingt-cinq il se fit transporter dans le pa-

« lais qui était au-delà du réservoir, où il prit « un peu de sommeil; mais la fièvre ne dimi- « nua point, et lorsque ses capitaines entrèrent « dans sa chambre il ne parlait plus. Le vingt- « six se passa de même; les Macédoniens, qui le « crurent mort, vinrent aux portes en pous- « sant de grands cris; et par les menaces qu'ils « firent à leurs compagnons, ils les forcèrent « d'ouvrir. Ils défilèrent tous devant son lit en « simple tunique. Ce jour-là Python et Séleucus « furent envoyés au temple de Sérapis, pour de- « mander au dieu s'ils porteraient Alexandre « dans son temple. Le dieu répondit de le lais- « ser où il était. Le vingt-huit il mourut sur le « soir. » La plupart de ces particularités sont consignées mot pour mot dans ses éphémérides.

XCIX. Personne alors ne soupçonna du poison. Ce fut, dit-on, six ans après que, sur quelques indices, Olympias fit mourir un grand nombre de personnes, et jeter au vent les cendres d'Iolaüs, qui était mort et qu'elle accusait d'avoir versé le poison dans la coupe. Ceux qui imputaient à Aristote d'avoir conseillé ce crime à Antipater et d'avoir porté lui-même le poison, disaient le tenir d'un certain Agnothémis qui assurait l'avoir souvent entendu dire au roi Antigonus. Ils ajoutent que ce poison était une eau froide et glacée, qui distille d'une roche, dans

le territoire de Nonacris (44), et qu'on recueille comme une rosée légère dans une corne de pied d'âne ; on ne peut la conserver dans aucun autre vaisseau : elle les brise tous par son froid extrême et sa violente acrimonie. Mais la plupart des historiens regardent comme une fable tout ce qu'on dit de cet empoisonnement ; et la plus forte preuve qu'ils en donnent, c'est qu'après sa mort la division s'étant mise parmi ses capitaines, et ayant duré plusieurs jours, son corps qui, pendant tout ce temps-là, fut laissé sans aucun soin, dans un pays très chaud et où l'air est étouffant, ne donna aucune marque de l'altération que produit toujours le poison, et se conserva parfaitement sain.

C. Au moment de sa mort, Roxane se trouva grosse, et reçut par cette raison les hommages des Macédoniens. Mais comme elle était jalouse de Statira, elle la trompa par une lettre supposée qu'elle lui écrivit, au nom d'Alexandre, pour la faire venir; dès qu'elle fut arrivée, elle la fit mourir avec sa sœur qui l'avait accompagnée, et ordonna qu'on jetât leur corps dans un puits, qu'elle fit combler ensuite ; elle eut Perdiccas pour confident et pour complice de ce crime. Ce fut, de tous les capitaines d'Alexandre, celui qui, aussitôt après sa mort, eut la plus grande autorité, parce qu'il traînait

après lui le jeune Aridée, comme la sauve-garde de la puissance royale qu'il exerçait sous le nom de ce prince. Aridée était fils de Philippe et d'une courtisane de basse extraction, qui se nommait Philina. Mais il avait eu l'esprit affaibli par une grande maladie, qui n'était l'effet ni du hasard, ni d'un vice de constitution; comme dans son enfance il annonçait un caractère aimable et un esprit élevé, Olympias lui donna des breuvages qui altérèrent son tempérament et troublèrent sa raison.

NOTES

SUR ALEXANDRE.

(1) Néoptolème, ou Pyrrhus, était fils d'Achille, et petit-fils de Pélée, qui eut pour père Eacus. Les rois d'Epire descendaient en droite ligne de Néoptolème, et tous les auteurs sont d'accord qu'Olympias, mère d'Alexandre, était de la race des rois d'Epire, fille d'un autre Néoptolème, et proche parente de Pyrrhus, celui dont Plutarque a écrit la Vie.

(2) Ces mystères n'étaient guère moins anciens, ni moins célèbres que ceux de Cérès à Eleusis. Les femmes s'y faisaient initier aussi bien que les hommes, et même dès leur enfance.

(3) Etienne de Byzance et Eustathe parlent de ce songe, et disent qu'Alexandrie fut appelé Léontopolis, à cause de ce cachet imprimé sur le sein d'Olympias.

(4) Telmisse, ville de Lycie, où l'art des aruspices était très florissant.

(5) Les bacchantes portaient ces noms principalement en Macédoine. L'auteur du Grand Étymologique dérive le mot de Clodones de l'espèce de sifflement que ces femmes avaient coutume de faire en parlant. Quant au nom de Mimallones, Polyen raconte que Galaurus, roi des Taulantiens, peuples d'Illyrie, étant venu attaquer Argée, roi de Macédoine, celui-ci, qui

n'avait qu'un petit nombre de troupes, eut recours à la ruse. Il ordonna aux filles de Macédoine, ou seulement aux bacchantes, que lorsqu'elles verraient les ennemis s'approcher, elles se présentassent au haut du mont Erébée. Elles parurent en effet à leur approche, et descendirent en grand nombre des montagnes, portant des thyrses dans leurs mains, en guise de piques, et couvrant leurs visages avec des branches d'arbres; ce qui a fait dire à Suidas que leur nom venait de Klados, branche d'arbre. Galaurus les prenant de loin pour des hommes, eut peur, et fit sonner la retraite. Les Taulantiens jetant leurs armes, s'enfuirent précipitamment, et laissèrent tout leur bagage. Argée, qui avait vaincu sans combattre, fit bâtir un temple à Bacchus Pseudanor, c'est-à-dire, qui trompe sous l'apparence d'homme; et de là, ajoute Polyen, ces filles, qui s'appelaient auparavant Clodones, furent nommées Mimallones, c'est-à-dire qui avaient pris la ressemblance d'hommes.

(6) Le van était appelé mystique, parce qu'il servait dans les sacrifices de Bacchus, dont l'objet était de purifier les âmes, comme le van sert à cribler, à nettoyer le blé.

(7) On donnait ce nom à ceux qui cousaient ensemble plusieurs pièces ou livres d'Homère, et qui les récitaient publiquement : car anciennement les poésies d'Homère étaient toutes separees et comme décousues.

(8) Le pancratium était composé de la lutte et du pugilat : la première consistait à se secouer avec force, pour tâcher de se renverser; l'autre, à porter des coups à son adversaire et à les éviter, mais sans chercher à se renverser.

(9) Mieza, ville de Macédoine, s'appelait aupara-

vant Strymonium, au rapport d'Etienne de Bysance. On ne sait pas sa position.

(10) Les sciences acromatiques, suivant la signification de ce terme, étaient celles qu'il fallait écouter et apprendre de la bouche même du maître. Le mot époptiques est pris ici métaphoriquement, et emprunté de l'initiation aux mystères de Cerès; on appelait époptés, d'un mot qui signifie voir, ceux qui avaient eu l'inspection, la vue de ce qu'il y avait de plus secret dans ces mystères. On désignait par ces deux termes les sciences les plus hautes et les plus difficiles.

(11) C'étaient deux philosophes Indiens vers qui Onesicritus avait été envoyé, comme on le verra plus bas.

(12) On ne trouve point dans les anciens géographes un peuple nommé Médares, et tous les critiques s'accordent à y substituer celui de Mœdes ou Médes : car l'orthographe de ce nom varie chez les auteurs. Il existait dans la Thrace, auprès de la Macédoine, aux pieds du mont Pangée, une province appelée la Mœdie par tous les anciens. Les habitans, appelés Mœdes, étaient accoutumés à infester la Macédoine, surtout lorsque ses rois en sortaient pour quelque expédition.

(13) Le Céphise prenait sa source dans la Phocide, baignait les murs de Chéronée, et se déchargeait dans le lac Copaïs en Béotie.

(14) Ce sont les mystères de Cérès qu'on célébrait tous les ans à Eleusis, près d'Athènes, avec beaucoup de pompe, au mois de Boédromion, ou Septembre.

(15) Arrien, en parlant de ce prodige de la statue

d'Orphée, dit que Libethre est une montagne et une ville dans la Thrace; d'autres la mettent dans la Macédoine; mais on ne peut accorder ces auteurs, parce que, dit Strabon, anciennement la Piéride, où l'on plaçait cette ville, faisait partie de la Thrace, et qu'elle fut depuis annexée à la Macédoine. Il y avait une fontaine de ce nom, d'où les Muses furent surnommées Libéthrides, quoique Pausanias semble dériver cette épithète de la montagne et de la fontaine de Beotie, qui portaient le même nom. Le tombeau d'Orphée était, dit-on, à Libethre.

(16) La ville des Xanthiens, située sur le fleuve Xanthus, à deux lieues de la mer, était une des grandes villes de la Lycie.

(17) Ce Théodecte, au rapport d'Étienne de Bysance, était d'une grande beauté, fils d'Aristandre Phaselitain. Il composa cinquante tragédies, écrivit sur la rhétorique, fit plusieurs oraisons, et mourut enfin à Athènes. Suidas ajoute qu'il fut disciple d'Aristote; et il y a apparence que c'est à lui que ce philosophe adressa les livres de rhétorique que nous avons de lui. Quant à la ville de Phasélis, s'il faut en croire Etienne de Bysancè, elle s'appelait anciennement Pityusse, puis Phaselus, et enfin Phaselis.

(18) Cette ville prit son nom de Gordius, père de Midas, premier roi des Phrygiens. Gordium était entre la grande et la petite Phrygie.

(19) L'usage des Grecs et des Romains était de dîner assis, c'est-à-dire, de ne pas se coucher sur des lits, parce que ce repas était fort court; mais ils se couchaient ordinairement pour souper, parce qu'alors ils étaient débarrassés de leurs affaires. Les femmes étaient toujours assises à table.

(20) C'était l'histoire de sa vie, écrite en forme de journal par Eumène de Cardie et par Diodotus d'Erithrée, qui donnèrent à ce livre le titre d'Ephémérides.

(21) Les dix mille drachmes valaient neuf mille livres de notre monnaie.

(22) Cette île du Phare est à mille pas d'Alexandrie et forme le port de cette ville, qui est fort grand et double, car il sert à l'île et à Alexandrie; il a d'ailleurs deux entrées.

(23) Mithrès, une des divinités adorées par les Perses, et que plusieurs auteurs anciens croient être le soleil.

(24) Les monts Gordyens font partie de la chaîne du mont Taurus, qui sépare l'Arménie de la Mésopotamie, et qui, s'élevant ensuite, prend le nom de Niphatès, où est la source du Tigre. Ces montagnes s'étendent de l'occident à l'orient entre la partie méridionale de l'Arménie et la partie septentrionale de la Mésopotamie.

(25) Hélicon et son père Acésus étaient de très habiles ouvriers dans l'art de la broderie.

(26) Phayllus, ou, selon d'autres, Phaylus, avait remporté trois fois la victoire aux jeux pythiques.

(27) Le naphte est un bitume ou une huile très fluide. Il y en a de plus ou moins coloré; il s'en trouve qui a la légèreté, la blancheur et la limpidité de l'esprit-de-vin.

(28) Hermione, ville de l'Argolide, entre les golfes Argolique et Saronique. La pourpre d'Hermione était moins estimée que celle de la Laconie, dont les anciens faisaient le plus grand cas, et qui était extrêmement chère.

(29) Pline dit que c'est un petit animal fort commun en Egypte, célèbre par la guerre mortelle qu'il a avec l'aspic et le crocodile, et par les ruses qu'il emploie pour vaincre ces ennemis dangereux.

(30) Plutarque, qui dit ici que la mer Caspienne est un lac formé par les Palus Méotides, va dire quelques lignes plus bas qu'elle est un golfe de l'Océan septentrional; ce sont deux erreurs : la mer Caspienne n'est point formée par les Palus Meotides, qui n'ont avec elle aucune communication, non plus que l'Océan septentrional, comme l'ont démontré les excursions faites sous les califes arabes dans les régions septentrionales de cette partie de notre continent. L'opinion de la douceur de ses eaux n'est pas dénuée de fondement. Elle est sensible le long des côtes, à une distance plus ou moins grande, selon la rapidité des fleuves qui s'y déchargent. On a conjecturé que la masse entière de cette mer a dû être, dans l'antiquité la plus reculée, totalement douce, et qu'elle sera ensuite devenue salée par la quantité des sels qu'ont apportés successivement dans cette mer les fleuves qui s'y jettent, et qui n'ont pu se dissiper par l'évaporation.

(31) Ce fleuve, qu'Alexandre et ses troupes prenaient pour le Tanaïs, est un fleuve bien différent, qui prend sa source au mont Caucase, et se décharge dans la mer Caspienne.

(32) Cette ville était dans l'Acarnanie, à l'embouchure du fleuve Achéloüs.

(33) Callisthène, de la ville d'Olynthe en Thrace, était un philosophe très instruit; il avait une probité rigide qui convenait peu à la cour d'un prince enivré

de ses succès et de sa gloire; nous verrons bientôt qu'il en fut la victime.

(34) Il se tourna vers le foyer, parce c'était le côté où Alexandre était assis; et par là il voulait faire entendre qu'il fallait déjà mettre Alexandre au nombre des dieux domestiques et tutélaires.

(35) La huitième heure du jour tombait dans ce pays, et dans la saison où cette bataille fut donnée, à deux heures dix minutes de l'après-midi.

(36) Cet historien vivait du temps de Tibère, et était contemporain de Potamon, qui avait écrit l'histoire des exploits d'Alexandre dans les Indes. Il est différent d'un autre Sotion qui avait vécu vers le temps de Ptolemée Philomètor, et était auteur d'un Traité des successions des philosophes.

(37) Les Malles ou Malliens étaient un peuple d'Asie; mais il pouvait y avoir aussi une ville qui portât leur nom : ce qui était assez ordinaire.

(38) La Gédrosie était située entre les Orites et la Caramanie.

(39) Les Cratères étaient des vaisseaux assez grands, moindres néanmoins que des tonneaux, où l'on mêlait l'eau avec le vin, comme leur nom le désigne, et d'où l'on puisait le vin ainsi mêlé, pour le verser dans les verres et dans les tasses.

(40) C'est une ville de Syrie, auprès de l'Euphrate.

(41) Abulites, satrape de la Susiane, avait remis à Alexandre la ville de Suse, avec toute la province, aussitôt après la défaite de Darius, au rapport de Quinte-Curce.

(42) Ce devin était frère d'Apollodore, au rapport d'Arrien et de Diodore de Sicile.

(43) *Voyez* note (20) ce que nous avons dit sur ce journal ou éphémérides de la Vie d'Alexandre, qui contenaient ce que ce prince faisait jour par jour.

(44) Nonacris était une ville d'Arcadie, voisine d'une autre qui s'appelait Phenéon.



CÉSAR.

SOMMAIRE.

I. Inimitié de César et de Sylla. II. César pris par des corsaires, les traite avec beaucoup de fierté, et les fait pendre ensuite. III. Son grand talent pour l'éloquence. IV. Sa faveur auprès du peuple. V. Il fait l'oraison funèbre de sa femme, et épouse ensuite Pompeïa. VI. Il place dans le Capitole les tableaux de Marius et de ses victoires. VII. Il est nommé grand pontife. VIII. On reproche, à cette occasion, à Cicéron de l'avoir épargné lors de la conjuration de Catilina. IX. Le sénat, pour contre-balancer le crédit de César, fait distribuer du blé au peuple. X. Clodius s'introduit chez Pompéïa, femme de César, pendant les mystères de la Bonne-Déesse. XI. César répudie sa femme, et Clodius est absous par la faveur du peuple. XII. Conduite de César en Espagne, dont il avait été nommé gouverneur. XIII. Il réconcilie Pompée et Crassus. XIV. Il obtient le consulat par leur crédit. Conduite odieuse de César et de Pompée. XV. César fait arrêter Caton, et le relâche aussitôt. XVI. Sommaire des succès de César dans les Gaules. XVII. Exemples de l'attachement qu'il inspirait aux officiers et aux soldats. XVIII. Comment il gagne leur affection. XIX. Sa sobriété. XX. Première guerre de César dans les Gaules. XXI. Seconde guerre contre Ariovisius. Il remporte sur lui une victoire complète. XXII. Défaite des Belges. XXIII. Il taille en pièces les Nerviens. XXIV. Le gouvernement des Gaules lui est confié pour cinq ans. XXV.

Il fait la guerre aux Usipiens et aux Tenchtères. Il ravage les terres au-delà du Rhin. XXVI. Son expédition en Angletetre. XXVII. Soulèvement de la Gaule. César y retourne et defait Ambiorix. XXVIII. Vercingentorix se soulève. XXIX. César l'oblige de se rendre dans la ville d'Alesia, dont il fait le siége. XXX. Il bat une grande armée venue au secours des assiégés. Vercingentorix se rend à lui. XXXI. Commencement des divisions de César et de Pompée. Pompée nommé seul consul. XXXII. César fait demander le consulat et la prolongation de son gouvernement. XXXIII. Erreur de Pompée sur les dispositions des troupes envers César. XXXIV. César offre de quitter les armes, si Pompée veut les quitter aussi. XXXV. Il se réduit à demander le gouvernement de la Gaule Cisalpine. XXXVI. Il part pour se rendre à Ariminium. XXXVII. Il s'en empare. XXXVIII. Effroi que cette nouvelle répand dans Rome. XXXIX. Pompée s'enfuit de Rome. XL. Divers sentimens de crainte et de confiance dans la ville. XLI. César vient à Rome. XLII. Il passe en Espagne. XLIII. Il se met à la poursuite de Pompée. XLIV. Il entreprend de passer à Brunduse dans une nacelle. XLV. Disette dans l'armée de César. XLVI. Victoire de Pompee, qui n'en sait pas profiter. XLVII. César décampe, et Pompée se laisse déterminer, malgré lui, à le poursuivre. XLVIII. L'abondance rétablie dans le camp de César. XLIX. Les deux armées en presence dans la Pharsalie. L. Présages divers. Dispositions des deux généraux. LI. César remporte la victoire. LII. Paroles et conduite de César après la victoire. LIII. Présages de Cornelius. Larmes de César en voyant la tête de Pompée. LIV. Cléopâtre se fait porter chez César dans un paquet de hardes. LV. Il la met sur le trône d'Egypte. LVI. Rapidité de ses victoires en Asie. Insolence d'Antoine et d'autres amis de César. LVII. César passe en Afrique. Disette qu'il y éprouve. LVIII. Il défait en un jour trois généraux et prend leurs trois camps. LIX. Pourquoi César composa l'Anti-Caton. LX. Dénombrement qui fait connaître l'é-

norme dépopulation causée par les guerres civiles. LXI. César défait en Espagne les fils de Pompée. LXII. Il est nommé dictateur perpétuel. LXIII. Sa belle conduite depuis la fin de la guerre. LXIV. Il projette de nouvelles conquêtes. Il entreprend de grands travaux. LXV. Il réforme le calendrier. LXVI. Il se rend odieux en voulant se faire nommer roi. LXVII. Antoine lui présente le diadême, qu'il refuse. LXVIII. Commencement de la conjuration de Brutus et de Cassius. LXIX. Présages qui annoncent à César sa mort. LXX. Il va au sénat malgré les avis qu'il reçoit. LXXI. Il est d'abord blessé par Casca. LXXII. Ensuite tué par Brutus et les autres conjurés. LXXIII. Brutus et Cassius se présentent devant le peuple. LXXIV. Fureur du peuple contre les meurtriers de César. LXXV. Mort de Cassius. LXXVI. Mort de Brutus. — Parallèle d'Alexandre et de César.

I. Sylla, devenu maître de Rome, et n'ayant pu ni par ses promesses, ni par ses menaces, déterminer César à répudier Cornélie, fille de Cinna, celui qui avait exercé la souveraine puissance, confisqua la dot de sa femme. La parenté de César avec le vieux Marius fut la cause de son inimitié pour Sylla. Marius avait épousé Julie, sœur du père de César, et en avait eu le jeune Marius, qui par là était cousin germain de César. Dans les commencemens des proscriptions, Sylla, distrait par beaucoup d'autres soins et par le grand nombre de victimes qu'il immolait chaque jour, ne songea pas

à César, qui, au lieu de se laisser oublier, se mit sur les rangs pour le sacerdoce, et se présenta devant le peuple pour le briguer, quoiqu'il fût dans la première jeunesse. Sylla, par son opposition, fit rejeter sa demande; il voulut même le faire mourir. Et comme ses amis lui représentaient qu'il n'y aurait pas de raison de sacrifier un si jeune enfant : « Vous êtes « vous-mêmes, leur répondit-il, bien peu avi-« sés, de ne pas voir dans cet enfant plusieurs « Marius. » César, à qui cette parole fut rapportée, crut devoir se cacher, et il erra longtemps dans le pays des Sabins. Un jour qu'il était malade, et qu'il fut obligé de se faire porter pour changer de maison, il tomba la nuit entre les mains des soldats de Sylla, qui faisaient des recherches dans ce canton, et emmenaient tous ceux qu'ils y trouvaient cachés. Il donna deux talens (*) à Cornélius, leur capitaine, qui, à ce prix, favorisa son évasion. Il gagna aussitôt les bords de la mer, et s'étant embarqué, il se retira en Bithynie, auprès du roi Nicomède.

II. Après y avoir séjourné peu de temps, il se remit en mer, et fut pris auprès de l'île de Pharmacuse par des pirates qui, ayant déjà des

(*) Environ 10,000 liv.

flottes considérables et un nombre infini de petits vaisseaux, s'étaient rendus maîtres de toute cette mer. Ces pirates lui demandèrent vingt talens (*) pour sa rançon; il se moqua d'eux de ne pas savoir quel était leur prisonnier, et il leur en promit cinquante (**). Il envoya ceux qui l'accompagnaient dans différentes villes pour y ramasser cette somme, et ne retint qu'un seul de ses amis et deux domestiques, avec lesquels il resta au milieu de ces corsaires ciliciens, les plus sanguinaires des hommes; il les traitait avec tant de mépris, que lorsqu'il voulait dormir il leur faisait dire de garder un profond silence. Il passa trente-huit jours avec eux, moins comme leur prisonnier que comme un prince entouré de ses gardes. Plein de sécurité, il jouait et faisait avec eux ses exercices, composait des poèmes et des harangues qu'il leur lisait; et lorsqu'ils n'avaient pas l'air de les admirer, il les traitait sans ménagement d'ignorans et de barbares; quelquefois même il les menaçait, en riant, de les faire pendre. Ils aimaient cette franchise, qu'ils prenaient pour une simplicité et une gaîté naturelles. Quand il eut reçu de Milet sa rançon, et qu'il la leur eut

(*) 100,000 liv.
(**) 250,000 liv.

payée, il ne fut pas plus tôt en liberté, qu'il équipa quelques vaisseaux dans le port de cette ville, et cingla vers ces pirates, qu'il surprit à l'ancre dans la rade même de l'île; il en prit un grand nombre, et s'empara de tout leur butin. De là il les conduisit à Pergame, où il les fit charger de fers, et alla trouver Junius, à qui il appartenait, comme préteur d'Asie, de les punir. Junius ayant jeté un œil de cupidité sur leur argent, qui était considérable, lui dit qu'il examinerait à loisir ce qu'il devait faire de ces prisonniers. César, laissant là le préteur, et retournant à Pergame, fit pendre tous ces pirates, comme il le leur avait souvent annoncé dans l'île où ils prenaient ses menaces pour des plaisanteries.

III. Lorsque la puissance de Sylla eut commencé à s'affaiblir, et que les amis de César lui eurent écrit de revenir à Rome, il alla d'abord à Rhodes pour y prendre des leçons d'Apollonius Molon ([1]), celui dont Cicéron avait été l'auditeur, qui enseignait la rhétorique avec beaucoup de succès, et qui d'ailleurs avait la réputation d'un homme vertueux. On dit que César, né avec les dispositions les plus heureuses pour l'éloquence politique, avait cultivé avec tant de soin ce talent naturel, que, de l'aveu de tout le monde, il tenait le second rang

parmi les orateurs de Rome ; et il aurait eu le premier, s'il n'eût pas renoncé aux exercices du barreau pour acquérir par les talens militaires la supériorité du pouvoir. Détourné par d'autres soins, il ne put parvenir, dans l'éloquence, à la perfection pour laquelle la nature l'avait fait ; il se livra uniquement au métier des armes et aux affaires politiques, qui le conduisirent enfin à la suprême puissance. Aussi, dans la réponse qu'il fit long-temps après à l'éloge que Cicéron avait fait de Caton, il prie les lecteurs de ne pas comparer le style d'un homme de guerre avec celui d'un excellent orateur qui s'occupait à loisir de ces sortes d'études. De retour à Rome, il accusa Dolabella de concussions dans le gouvernement de sa province, et trouva dans les villes de la Grèce un grand nombre de témoins qui déposèrent contre l'accusé. Cependant Dolabella fut absous ; et César, pour reconnaître la bonne volonté des Grecs, plaida contre Antoine, qu'ils accusaient de malversations, devant Marcus Lucullus, préteur de la Macédoine. Il parla avec tant d'éloquence, qu'Antoine, qui craignit d'être condamné, en appela aux tribuns du peuple, sous prétexte qu'il ne pourrait obtenir justice contre les Grecs dans la Grèce même.

IV. A Rome, les grâces de son éloquence

brillèrent au barreau et lui acquirent une grande faveur. En même temps que son affabilité, sa politesse, l'accueil gracieux qu'il faisait à tout le monde, qualités qu'il possédait à un degré au-dessus de son âge, lui méritaient l'affection du peuple, d'un autre côté, la somptuosité de sa table et sa magnificence dans toute sa manière de vivre accrurent peu à peu son influence et son pouvoir dans le gouvernement. D'abord ses envieux, persuadés que faute de pouvoir suffire à cette dépense excessive il verrait bientôt sa puissance s'éclipser, firent peu d'attention aux progrès qu'elle faisait parmi le peuple; mais quand elle se fut tellement fortifiée qu'il n'était plus possible de la renverser, et qu'elle tendait visiblement à ruiner la république, ils sentirent, mais trop tard, qu'il n'est pas de commencement si faible qui ne s'accroisse promptement par la persévérance, lorsqu'en méprisant ses premiers efforts on n'a pas mis obstacle à ses progrès. Cicéron paraît avoir été le premier à soupçonner et à craindre la douceur de sa conduite politique, qu'il comparait à la bonace de la mer, et à reconnaître la méchanceté de son caractère sous ce dehors de politesse et de grâce dont il la couvrait. « J'aperçois, disait cet ora-
« teur, dans tous ses projets et dans toutes ses
« actions des vues tyranniques; mais quand je

« regarde ses cheveux si artistement arrangés, « quand je le vois se gratter la tête du bout du « doigt, je ne puis croire qu'un tel homme « puisse concevoir le dessein si noir de renver- « ser la république. » Mais cela ne fut dit que long-temps après.

V. César reçut une première marque de l'affection publique lorsqu'il se trouva en concurrence avec Caïus Pompilius pour l'emploi de tribun des soldats : il fut nommé le premier. Il en eut une seconde encore plus grande quand, à la mort de la femme de Marius, dont il était le neveu, il prononça avec beaucoup d'éclat son oraison funèbre dans la place publique, et qu'il osa faire porter à son convoi les images de Marius, qui n'avaient pas encore paru depuis que Sylla, maître dans Rome, avait fait déclarer Marius et ses partisans ennemis de la patrie. Quelques personnes s'étant récriées sur cette audace, le peuple s'éleva hautement contre elles, et, par les applaudissemens les plus prononcés, témoigna son admiration pour le courage que César avait eu de rappeler, pour ainsi dire des enfers, les honneurs de Marius, ensevelis depuis si long-temps. C'était de toute ancienneté la coutume des Romains de faire l'oraison funèbre des femmes qui mouraient âgées; mais cet usage n'avait pas lieu pour les jeunes

femmes. César fut le premier qui prononça celle de sa femme, morte fort jeune. Cette nouveauté lui fit honneur, lui concilia la faveur publique, et le rendit cher au peuple, qui vit dans cette sensibilité une marque de ses mœurs douces et honnêtes. Après avoir fait les obsèques de sa femme, il alla comme questeur en Espagne, sous le préteur Véter, qu'il honora depuis tant qu'il vécut, et dont il nomma le fils son questeur, quand il fut parvenu lui-même à la préture. Au retour de sa questure, il épousa en troisième noce Pompéïa (?). Il avait de Cornélie, sa première femme, une fille qui, dans la suite, fut mariée au grand Pompée. Sa dépense, toujours excessive, faisait croire qu'il achetait chèrement une gloire fragile et presque éphémère; mais dans la vérité il acquérait à vil prix les choses les plus précieuses. On assure qu'avant d'avoir obtenu aucune charge il était endetté de treize cents talens (*). Mais le sacrifice d'une grande partie de sa fortune, soit dans l'intendance des réparations de la voie Appienne, soit dans son édilité, où il fit combattre devant le peuple trois cent vingt paires de gladiateurs, la somptuosité des jeux, des fêtes et des festins qu'il donna, et qui effaçaient tout ce qu'on

(*) Environ 6 millions 500 mille liv.

avait fait avant lui de plus brillant, inspirèrent au peuple une telle affection, qu'il n'y eut personne qui ne cherchât à lui procurer de nouvelles charges et de nouveaux honneurs pour le récompenser de sa magnificence.

VI. Rome était alors divisée en deux factions : celle de Sylla, toujours très puissante, et celle de Marius, qui, réduite à une grande faiblesse, et presque dissipée, osait à peine se montrer. César voulut relever et ranimer cette dernière. Lorsque les dépenses de son édilité lui donnaient le plus d'éclat dans Rome, il fit faire secrètement des images de Marius, avec des victoires qui portaient des trophées, et une nuit il les plaça dans le Capitole. Le lendemain, quand on vit ces images tout éclatantes d'or, et travaillées avec le plus grand art, dont les inscriptions faisaient connaître que c'étaient les victoires de Marius sur les Cimbres, on fut effrayé de l'audace de celui qui les avait placées : car on ne pouvait s'y méprendre. Le bruit qui s'en répandit aussitôt attira tout le monde à ce spectacle. Les uns disaient hautement que César aspirait à la tyrannie en ressuscitant des honneurs qui avaient été comme ensevelis par des lois et des décrets publics : que c'était un essai qu'il faisait pour sonder les dispositions du peuple, déjà amorcé par sa magnificence,

et pour voir si, apprivoisé par les fêtes publiques qu'il lui avait données avec tant d'ostentation, il lui laisserait jouer de pareils jeux, et entreprendre des nouveautés si téméraires. Les partisans de Marius, de leur côté, enhardis par son audace, se rassemblèrent en très grand nombre, et remplirent le Capitole du bruit de leurs applaudissemens; plusieurs même d'entre eux, en voyant la figure de Marius, versaient des larmes de joie; ils élevaient César jusqu'aux nues, et disaient qu'il était seul digne de la parenté de Marius. Le sénat s'étant assemblé, Catulus Lutatius, le plus estimé de tous les Romains de son temps, se leva, et parlant avec force contre César, il dit cette parole, si souvent répétée depuis : « Que César n'attaquait « plus la république par des mines secrètes, et « qu'il dressait ouvertement contre elle toutes « ses batteries. » Mais César s'étant justifié auprès du sénat, ses admirateurs en conçurent de plus hautes espérances; ils l'encouragèrent à conserver toute sa grandeur d'âme, et à ne plier devant personne, en l'assurant que, soutenu de la faveur du peuple, il l'emporterait sur tous ses rivaux, et aurait un jour le premier rang dans Rome.

VII. La mort de Métellus ayant laissé vacante la place de grand pontife, ce sacerdoce

fut brigué avec chaleur par Isauricus et Catulus, deux des plus illustres personnages de Rome, et qui avaient le plus d'autorité dans le sénat. César, loin de céder à leur dignité, se présenta devant le peuple, et opposa sa brigue à celle de ses deux rivaux. Les trois compétiteurs avaient également de quoi soutenir leurs prétentions. Catulus, qui, avec plus de dignité personnelle, craignait davantage l'issue de cette rivalité, fit offrir secrètement à César des sommes considérables s'il voulait se désister de sa poursuite. César répondit qu'il en emprunterait de plus grandes encore pour soutenir sa brigue. Le jour de l'élection, sa mère l'accompagna tout en larmes jusqu'à la porte de sa maison : « Ma mère, lui dit César en « l'embrassant, vous verrez aujourd'hui votre « fils ou grand pontife ou banni. » Quand on recueillit les suffrages, les contestations furent très vives; mais enfin César l'emporta, et un tel succès fit craindre au sénat et aux meilleurs citoyens qu'il ne prît assez d'ascendant sur le peuple pour le porter aux plus grands excès.

VIII. Ce fut alors que Pison et Catulus blâmèrent fort Cicéron d'avoir épargné César, qui avait donné prise sur lui dans la conjuration de Catilina. Celui-ci avait formé le complot non seulement de changer la forme du gouver-

nement, mais encore d'anéantir la république et de détruire l'empire romain. Dénoncé sur des indices assez légers, il sortit de Rome avant que tous ses projets eussent été découverts: mais il laissa Lentulus et Céthégus pour le remplacer dans la conduite de la conjuration. Il est douteux si César encouragea secrètement ces hommes audacieux, et leur donna même quelque secours: ce qu'il y a de certain, c'est que ces deux conjurés ayant été convaincus par les preuves les plus évidentes, et Cicéron, alors consul, ayant demandé l'avis de chaque sénateur sur la punition des coupables, tous opinèrent à la mort jusqu'à César, qui, s'étant levé, fit un discours préparé avec le plus grand soin; il soutint qu'il n'était conforme ni à la justice ni aux coutumes des Romains, à moins d'une extrême nécessité, de faire mourir des hommes distingués par leur naissance et par leur dignité, sans leur avoir fait leur procès dans les formes; qu'il lui paraissait plus juste de les renfermer étroitement dans telles villes de l'Italie que Cicéron voudrait choisir jusqu'après la défaite de Catilina: qu'alors le sénat pourrait, pendant la paix, délibérer à loisir sur ce qu'il conviendrait de faire de ces accusés. Cet avis, qui parut plus humain, et qu'il avait appuyé de toute la force de son éloquence, fit

une telle impression, qu'il fut adopté par tous les sénateurs qui parlèrent après lui. Plusieurs même de ceux qui avaient déjà opiné revinrent à son sentiment : mais lorsque Caton et Catulus furent en tour de dire leur avis, ils s'élevèrent avec force contre l'opinion de César. Caton surtout ayant insisté sans ménagement sur les soupçons qu'on avait contre lui, les ayant même fortifiés par de nouvelles preuves, les conjurés furent envoyés au supplice ; et lorsque César sortit du sénat, plusieurs des jeunes Romains qui servaient alors de gardes à Cicéron coururent sur lui l'épée nue à la main : mais Curion le couvrit de sa toge, et lui donna le moyen de s'échapper. Cicéron lui-même, sur qui ces jeunes gens jetèrent les yeux, comme pour recevoir de lui l'ordre de le tuer, les arrêta, soit qu'il craignît le peuple, soit qu'il crût ce meurtre tout-à-fait injuste et contraire aux lois. Si ces particularités sont vraies, je ne sais pourquoi Cicéron n'en a rien dit dans l'histoire de son consulat ; mais dans la suite il fut blâmé de n'avoir pas saisi une occasion si favorable de se défaire de César, et d'avoir trop redouté l'affection singulière du peuple pour ce jeune Romain.

IX. On eut, peu de jours après, une nouvelle preuve de cette faveur populaire : César étant

entré au sénat pour se justifier des soupçons qu'on avait conçus contre lui, y essuya les plus violens reproches. Comme l'assemblée se prolongeait au-delà du terme ordinaire, le peuple accourut en foule, environna le sénat en jetant de grands cris, et demanda d'un ton impérieux qu'on laissât sortir César. Caton, qui craignait quelque entreprise de la part des indigens de Rome, de ces boute-feux de la multitude qui avaient mis en César toutes leurs espérances, conseilla au sénat de faire tous les mois, à cette classe du peuple, une distribution de blé, qui n'ajouterait aux dépenses ordinaires de l'année que cinq millions cinq cent mille sesterces [3]. Cette sage politique fit évanouir pour le moment la crainte du sénat; elle affaiblit et dissipa même en grande partie l'influence de César dans un temps où l'autorité de la préture allait le rendre bien plus redoutable. Cependant il ne s'éleva point de trouble; au contraire, il éprouva lui-même une aventure domestique qui lui fut très désagréable.

X. Il y avait à Rome un jeune patricien, nommé Publius Clodius, distingué par ses richesses et par son éloquence, mais qui, en insolence et en audace, ne le cédait à aucun des hommes les plus fameux par leur scélératesse. Il aimait Pompéïa, femme de César, qui, elle-

même, avait du goût pour lui; mais son appartement était gardé avec le plus grand soin. Aurélia, mère de César, femme d'une grande vertu, veillait de si près sur sa belle-fille, que les occasions de la voir et de lui parler étaient pour Clodius aussi difficiles que dangereuses. Les Romains adorent une divinité qu'ils nomment la Bonne-Déesse, comme les Grecs ont leur Gynécée, ou la déesse des femmes. Les Phrygiens, qui veulent se l'approprier, disent qu'elle était mère de Midas. Les Romains prétendent que leur Bonne-Déesse est une nymphe dryade qui eut commercé avec le dieu Faune, et les Grecs veulent que ce soit celle des mères de Bacchus qu'il n'est pas permis de nommer : aussi, quand les femmes célèbrent sa fête, elles couvrent leurs tentes de branches de vigne, et, suivant la fable, un dragon sacré se tient aux pieds de la déesse. Tant que ses mystères durent, il n'est permis à aucun homme d'entrer dans la maison où on les célèbre. Les femmes, retirées dans un lieu séparé, pratiquent plusieurs cérémonies conformes à celles qu'on observe dans les mystères d'Orphée. Lorsque le temps de la fête est venu, le consul ou le préteur (car c'est toujours chez l'un ou l'autre qu'elle est célébrée) sort de chez lui avec tous les hommes qui habitent dans sa maison. La

femme qui en est restée la maîtresse l'orne avec la décence convenable. Les principales cérémonies se font la nuit, et ces veillées sont mêlées de divertissemens et de concerts. L'année de la préture de César, Pompéia fut chargée de célébrer cette fête. Clodius, qui n'avait pas encore de barbe, se flattant de n'être pas reconnu, prit l'habillement d'une ménétrière, sous lequel il avait tout l'air d'une jeune femme. Il trouva les portes ouvertes, et fut introduit sans obstacle par une des esclaves de Pompéia qui était dans la confidence, et qui le quitta pour aller avertir sa maîtresse. Comme elle tardait à revenir, Clodius n'osa pas l'attendre dans l'endroit où elle l'avait laissé. Il errait de tous côtés dans cette vaste maison, et évitait avec soin les lumières, lorsqu'il fut rencontré par une des femmes d'Aurélia, qui, croyant parler à une personne de son sexe, voulut l'arrêter et jouer avec lui. Étonnée du refus qu'il en fit, elle le traîna au milieu de la salle, et lui demanda qui elle était, et d'où elle venait. Clodius lui répondit qu'il attendait Abra, l'esclave de Pompéia; mais sa voix le trahit, et cette femme s'étant rapprochée des lumières et de la compagnie, cria qu'elle venait de surprendre un homme dans les appartemens. L'effroi saisit toutes les femmes; Aurélia fit cesser aussitôt les cérémo-

nies et voiler les choses sacrées. Elle ordonna de fermer les portes, visita elle-même toute la maison avec des flambeaux, et fit les recherches les plus exactes. On trouva Clodius caché dans la chambre de l'esclave qui l'avait introduit chez Pompéïa : il fut reconnu, et chassé ignominieusement. Elles sortirent de la maison dans la nuit même, et allèrent raconter à leurs maris ce qui venait de se passer.

XI. Le lendemain toute la ville fut informée que Clodius avait commis un sacrilége horrible : et l'on disait partout qu'il fallait le punir rigoureusement pour faire une réparation éclatante, non seulement à ceux qu'il avait personnellement offensés, mais encore à la ville et aux dieux qu'il avait outragés. Il fut cité par un des tribuns devant les juges comme coupable d'impiété. Les principaux d'entre les sénateurs parlèrent avec force contre lui, et l'accusèrent de plusieurs autres grands crimes, en particulier d'un commerce incestueux avec sa propre sœur, femme de Lucullus. Mais le peuple s'étant opposé à des poursuites si vives, et ayant pris la défense de Clodius, lui fut d'un grand secours auprès des juges que cette opposition étonna, et qui craignirent les fureurs de la multitude. César répudia sur-le-champ Pompéia : et appelé en témoignage contre Clo-

dius, il déclara qu'il n'avait aucune connaissance des faits qu'on imputait à l'accusé. Cette déclaration ayant paru fort étrange, l'accusateur lui demanda pourquoi donc il avait répudié sa femme : « C'est, répondit-il, que ma « femme ne doit pas même être soupçonnée. » Les uns prétendent que César parla comme il pensait; d'autres croient qu'il cherchait à plaire au peuple, qui voulait sauver Clodius. L'accusé fut donc absous, parce que la plupart des juges donnèrent leur avis sur plusieurs affaires à la fois, afin, d'un côté, de ne pas s'attirer, par sa condamnation, le ressentiment du peuple, et de l'autre pour ne pas se déshonorer aux yeux des bons citoyens par une absolution formelle.

XII. César, en sortant de la préture, fut désigné par le sort pour aller commander en Espagne (1). Ses créanciers, qu'il était hors d'état de satisfaire, le voyant sur son départ, vinrent crier après lui, et solliciter le paiement de leurs créances. Il eut donc recours à Crassus, le plus riche des Romains, qui avait besoin de la chaleur et de l'activité de César pour se soutenir contre Pompée, son rival en administration. Crassus s'engagea, envers les créanciers les plus difficiles et les moins traitables, pour la somme de huit cent trente ta-

lens (*). César, dont il se rendit caution, fut libre de partir pour son gouvernement. On dit qu'en traversant les Alpes il passa dans une petite ville occupée par des barbares, et qui n'avait qu'un petit nombre de misérables habitans. Ses amis lui ayant demandé, en plaisantant, s'il croyait qu'il y eût dans cette ville des brigues pour les charges, des rivalités pour le premier rang, des jalousies entre les citoyens les plus puissans, César leur répondit très sérieusement qu'il aimerait mieux être le premier parmi ces barbares que le second dans Rome. Pendant son séjour en Espagne, il lisait, un jour de loisir, des particularités de la vie d'Alexandre; et après quelques momens de réflexion, il se mit à pleurer. Ses amis étonnés lui en demandèrent la cause : « N'est-ce « pas pour moi, leur dit-il, un juste sujet de « douleur qu'Alexandre, à l'âge où je suis, « eût déjà conquis tant de royaumes, et que je « n'aie encore rien fait de mémorable? » A peine arrivé en Espagne, il ne perdit pas un moment, et en peu de jours il eut mis sur pied dix cohortes, qu'il joignit aux vingt qu'il y avait trouvées. Marchant à leur tête contre les Calléciens et les Lusitaniens, il vainquit ces deux

(*) Quatre millions 150 mille liv

peuples, et s'avança jusqu'à la mer extérieure, en subjuguant des nations qui n'avaient jamais été soumises aux Romains. A la gloire des succès militaires il ajouta celle d'une sage administration pendant la paix : il rétablit la concorde dans les villes, et s'appliqua surtout à terminer les différends qui s'élevaient chaque jour entre les créanciers et les débiteurs. Il ordonna que les premiers prendraient tous les ans les deux tiers des revenus des débiteurs, et que ceux-ci auraient l'autre tiers jusqu'à l'entier acquittement de la dette. La sagesse de ce règlement lui fit beaucoup d'honneur : il quitta son gouvernement après s'y être enrichi, et avoir procuré des gains considérables à ses soldats, qui, avant son départ, le saluèrent du titre d'impérator.

XIII. Les Romains qui demandaient l'honneur du triomphe étaient obligés de demeurer hors de la ville : et pour briguer le consulat il fallait être dans Rome. César, arrêté par ces lois contraires, car on était à la veille des comices consulaires, envoya demander au sénat la permission de solliciter le consulat par ses amis, en restant hors de la ville. Caton, armé de la loi, combattit vivement la prétention de César : mais voyant qu'il avait mis plusieurs sénateurs dans ses intérêts, il chercha à gagner

du temps, et employa le jour entier à dire son opinion. César alors prit le parti d'abandonner le triomphe et de briguer le consulat. Il entra dans Rome, et fit une action d'éclat dont tout le monde, excepté Caton, fut la dupe : il réconcilia Crassus et Pompée, les deux hommes qui avaient le plus de pouvoir dans la ville. César apaisa leurs dissensions, les remit bien ensemble, et par là il réunit en lui seul la puissance de l'un et de l'autre. On ne s'aperçut pas que ce fut cette action, en apparence si honnête, qui causa le renversement de la république. En effet, ce fut moins l'inimitié de César et de Pompée, comme on le croit communément, qui donna naissance aux guerres civiles, que leur amitié même qui les réunit d'abord pour renverser le gouvernement aristocratique, et qui aboutit ensuite à une rupture ouverte entre ces deux rivaux. Caton, qui prédit souvent le résultat de leur liaison, n'y gagna alors que de passer pour un homme difficile et chagrin; dans la suite l'événement le justifia, et l'on reconnut qu'il avait dans ses conseils plus de prudence que de bonheur.

XIV. César, en se présentant aux comices, entouré de la faveur de Crassus et de Pompée, fut porté avec le plus grand éclat à la dignité de consul : on lui donna pour collègue Calpur-

nius Bibulus. Il était à peine entré en exercice de sa charge, qu'il publia des lois dignes, non d'un consul, mais du tribun le plus audacieux. Il proposa, par le seul motif de plaire au peuple, des partages de terres et des distributions de blé. Les premiers et les plus honnêtes d'entre les sénateurs s'élevèrent contre ces lois : et César, qui depuis long-temps ne cherchait qu'un prétexte pour se déclarer, protesta hautement qu'on le poussait malgré lui vers le peuple ; que l'injustice et la dureté du sénat le mettaient dans la nécessité de faire la cour à la multitude ; et sur-le-champ il se rendit à l'assemblée du peuple. Là, ayant à ses côtés Crassus et Pompée, il leur demanda à haute voix s'ils approuvaient les lois qu'il venait de proposer. Sur leur réponse affirmative, il les exhorta à le soutenir contre ceux qui, pour les lui faire retirer, le menaçaient de leurs poignards. Ils le lui promirent tous deux : et Pompée ajouta qu'il opposerait à ces poignards l'épée et le bouclier. Cette parole déplut aux sénateurs et aux nobles, qui la trouvèrent peu convenable à sa dignité personnelle, aux égards qu'il devait au sénat, et digne tout au plus d'un jeune homme emporté : mais elle le rendit très agréable au peuple. César, qui voulait s'assurer de plus en plus la puissance de Pompée, lui donna

en mariage sa fille Julia, déjà fiancée à Servilius Cépion, auquel il promit la fille de Pompée, qui elle-même n'était pas libre, ayant été déjà promise à Faustus, fils de Sylla. Peu de temps après il épousa Calpurnie, fille de Pison, et fit désigner celui-ci consul pour l'année suivante. Caton ne cessait de se récrier et de protester en plein sénat contre l'impudence avec laquelle on prostituait ainsi l'empire par des mariages; et, en trafiquant des femmes, on se donnait mutuellement les gouvernemens des provinces, les commandemens des armées et les premières charges de la république. Bibulus, le collègue de César, voyant l'inutilité des oppositions qu'il faisait à ces lois, ayant même souvent couru le risque, ainsi que Caton, d'être tué sur la place publique, passa le reste de son consulat renfermé dans sa maison. Pompée, aussitôt après son mariage, ayant rempli la place d'hommes armés, fit confirmer ces lois par le peuple, et décerner à César, pour cinq ans, le gouvernement des deux Gaules Cisalpine et Transalpine, auquel on ajouta l'Illyrie avec quatre légions.

XV. Caton ayant voulu s'opposer à ces décrets, César le fit arrêter et conduire en prison, dans la pensée que Caton appellerait de cet ordre aux tribuns; mais il s'y laissa mener sans

rien dire; et César voyant non seulement les principaux citoyens révoltés de cette indignité, mais le peuple lui-même, par respect pour la vertu de Caton, le suivre dans un morne silence, fit prier sous main un des tribuns d'enlever Caton à ses licteurs. Après un tel acte de violence, très peu de sénateurs l'accompagnèrent au sénat; la plupart, offensés de sa conduite, se retirèrent. Considius, un des plus âgés de ceux qui l'y avaient suivi, lui dit que les sénateurs n'étaient pas venus, parce qu'ils avaient craint ses armes et ses soldats : « Pourquoi donc, reprit César, cette même crainte « ne vous fait-elle pas rester chez vous ? Ma « vieillesse, repartit Considius, m'empêche d'a« voir peur : le peu de vie qui me reste n'exige « pas tant de précaution. » Mais de tous les actes de son consulat, aucun ne lui fit plus de tort que d'avoir fait nommer tribun du peuple ce même Clodius qui l'avait déshonoré en violant les veilles secrètes et mystérieuses que les dames romaines célébraient dans sa maison. Cette élection avait pour motif la ruine de Cicéron; et César ne partit pour son gouvernement qu'après l'avoir brouillé avec Clodius, et l'avoir fait bannir de l'Italie.

XVI. Voilà les actions de sa vie qui précédèrent son commandement dans les Gaules. Les

guerres qu'il fit depuis, ces expéditions fameuses dans lesquelles il soumit les Gaules, lui ouvrirent une route toute différente, et commencèrent en quelque sorte pour lui une seconde vie : c'est dans cette nouvelle carrière qu'il se montre à nous aussi grand homme de guerre, aussi habile capitaine qu'aucun des généraux qui se sont fait le plus admirer, et ont acquis le plus de gloire par leurs exploits. Soit qu'on lui compare les Fabius, les Métellus, les Scipions, ou les autres généraux ses contemporains, ou ceux qui ont vécu peu de temps avant lui, tels que les Sylla, les Marius, les Lucullus, et Pompée lui-même,

Dont la gloire et le nom s'élèvent jusqu'aux cieux,

en quelque genre de succès militaire que ce soit, on reconnaîtra que les exploits de César le mettent au-dessus de tous ces grands capitaines. Il a surpassé l'un par la difficulté des lieux où il a fait la guerre ; l'autre, par l'étendue des pays qu'il a subjugués ; celui-ci par le nombre et la force des ennemis qu'il a vaincus ; celui-là, par la férocité et la perfidie des nations qu'il a soumises ; l'un par sa douceur et sa clémence envers les prisonniers ; un autre par les présens et les bienfaits dont il a comblé ses troupes : enfin il a été supérieur à tous ces

grands hommes par le nombre de batailles qu'il a livrées, et par la multitude incroyable d'ennemis qu'il a fait périr. En moins de dix ans qu'a duré sa guerre dans les Gaules, il a pris d'assaut plus de huit cents villes, il a soumis trois cents nations différentes, et combattu, en plusieurs batailles rangées, contre trois millions d'ennemis, dont il en a tué un million, et fait autant de prisonniers.

XVII. D'ailleurs, il savait inspirer à ses soldats une affection et une ardeur si vives, que ceux qui, sous d'autres chefs et dans d'autres guerres, ne différaient pas des soldats ordinaires, devenaient invincibles sous César, et ne trouvaient rien qui pût résister à l'impétuosité avec laquelle ils se précipitaient dans les plus grands dangers. Tel fut Acilius qui, dans un combat naval donné près de Marseille, s'étant jeté dans un vaisseau ennemi, et ayant eu la main droite abattue d'un coup d'épée, n'abandonna pas son bouclier qu'il tenait de la main gauche, et dont il frappa sans relâche les ennemis au visage avec tant de roideur, qu'il les renversa tous, et se rendit maître du vaisseau. Au combat de Dyrrachium, Cassius Scéva eut l'œil percé d'une flèche, l'épaule et la cuisse traversées de deux javelots, et reçut cent trente coups sur son bouclier. Il appela les ennemis

comme s'il eût eu l'intention de se rendre ; et de deux qui s'approchèrent l'un eut l'épaule abattue d'un coup d'épée, l'autre, blessé au visage, prit la fuite. Cassius, secouru par ses compagnons, eut le bonheur de s'échapper. Dans la Grande-Bretagne, les chefs de bande s'étaient engagés dans un fond marécageux et plein d'eau, où ils étaient attaqués vivement par les ennemis. Un soldat de César, sous les yeux mêmes du général, se jetant au milieu des barbares, fait des prodiges incroyables de valeur, les oblige de prendre la fuite, et sauve les officiers. Ensuite il passe de marais le dernier, traverse avec la plus grande peine cette eau bourbeuse, partie à la nage, partie en marchant, et gagne l'autre rive, mais avec le chagrin d'avoir laissé son bouclier. César, qui ne pouvait trop admirer son courage, court à lui avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive : mais le soldat, la tête baissée et les yeux baignés de larmes, tombe aux pieds de César, et lui demande pardon d'être revenu sans son bouclier. En Afrique, Scipion s'était emparé d'un vaisseau de César monté par Granius Petron, qui venait d'être nommé questeur. Scipion fit massacrer tout l'équipage, et dit au questeur qu'il lui donnait la vie. Granius répondit que les soldats de César étaient accou-

tumés à donner la vie aux autres, et non pas à la recevoir. En disant ces mots, il tire son épée et se tue.

XVIII. Cette ardeur et cette émulation pour la gloire étaient produites et nourries en eux par les récompenses et les honneurs que César leur prodiguait, par l'espérance qu'il leur donnait qu'au lieu de faire servir à son luxe et à ses plaisirs les richesses qu'il amassait dans ces guerres, il les mettait en dépôt chez lui pour être le prix de la valeur, également destiné à tous ceux qui le mériteraient, et qu'il ne se croyait riche qu'autant qu'il pouvait récompenser la bonne conduite de ses soldats. D'ailleurs, il s'exposait volontiers à tous les périls, et ne se refusait à aucun des travaux de la guerre. Ce mépris du danger n'étonnait point ses soldats, qui connaissaient son amour pour la gloire; mais ils étaient surpris de sa patience dans les travaux qu'ils trouvaient supérieurs à ses forces : car il avait la peau blanche et délicate, était frêle de corps, et sujet à de fréquens maux de tête et à des attaques d'épilepsie, dont il avait senti les premiers accès à Cordoue (*). Mais loin de se faire de la faiblesse de

(*) Ville de l'Espagne méridionale, dans l'Andalousie, sur le Guadalquivir. On l'appelait Corduba-Nova, Cor

son tempérament un prétexte pour vivre dans la mollesse, il cherchait dans les exercices de la guerre un remède à ses maladies; il les combattait par des marches forcées, par un régime frugal, par l'habitude de coucher en plein air, et d'endurcir ainsi son corps à toutes sortes de fatigues. Il prenait presque toujours son sommeil dans un chariot ou dans une litière, pour faire servir son repos même à quelque fin utile. Le jour il visitait les forteresses, les villes et les camps; et il avait toujours à côté de lui un secrétaire pour écrire sous sa dictée en voyageant, et derrière, un soldat qui portait son épée. Avec cela, il faisait une si grande diligence, que la première fois qu'il sortit de Rome il se rendit en huit jours sur les bords du Rhône. Il eut, dès sa première jeunesse, une grande habitude du cheval, et il acquit la facilité de courir à toute bride les mains croisées derrière le dos. Dans la guerre des Gaules, il s'accoutuma à dicter des lettres étant à cheval, et à occuper deux secrétaires à la fois, ou même un plus grand nombre, suivant Oppius. Il fut, dit-on, le premier qui introduisit dans Rome l'usage de communiquer

doue-la-Neuve. Il y avait aussi Cordoue-la-Vieille, village d'Espagne, dans l'Andalousie, à une lieue de l'autre

par lettre avec ses amis, lorsque des affaires pressées ne lui permettaient pas de s'aboucher avec eux, ou que le grand nombre de ses occupations, et l'étendue de la ville, ne lui en laissaient pas le temps.

XIX. On cite un trait remarquable de sa simplicité dans la manière de vivre : Valérius Léo, son hôte à Milan, lui donnant un jour à souper, fit servir un plat d'asperges que l'on avait assaisonnées avec de l'huile de senteur, au lieu d'huile d'olive. Il en mangea sans avoir l'air de s'en apercevoir, et ses amis s'en étant plaints, il leur en fit des reproches : « Ne devait-il pas vous suffire, leur dit-il, de n'en « pas manger, si vous ne les trouviez pas bon« nes ? Relever ce défaut de savoir vivre, c'est « ne pas savoir vivre soi-même. » Surpris dans un de ses voyages par un orage violent, il fut obligé de chercher une retraite dans la chaumière d'un pauvre homme, où il ne se trouva qu'une petite chambre à peine suffisante pour une seule personne. « Il faut, dit-il à ses amis, « céder aux grands les lieux les plus honora« bles ; mais les plus nécessaires, il faut les lais« ser aux plus malades. » Il fit coucher Oppius dans la chambre, parce qu'il était incommodé, et il passa la nuit avec ses autres amis sous une couverture du toit en saillie.

XX. Les Helvétiens et les Tiguriniens furent les premiers peuples de la Gaule qu'il combattit. Après avoir eux-mêmes brûlé leurs douze villes et quatre cents villages de leur dépendance, ils s'avançaient pour traverser la partie des Gaules qui était soumise aux Romains, comme autrefois les Cimbres et les Teutons, à qui ils n'étaient inférieurs ni par leur audace, ni par leur multitude; on en portait le nombre à trois cent mille hommes, dont quatre-vingt-dix mille étaient en âge de servir. Il ne marcha pas en personne contre les Tiguriniens; ce fut Labienus, un de ses lieutenans, qui les défit et les tailla en pièces sur les bords de l'Arar (*). Il conduisait lui-même son corps d'armée dans une ville alliée (**), lorsque les Helvétiens tombèrent sur lui sans qu'il s'y attendît. Il fut obligé de gagner un lieu fort d'assiette, où il rassembla ses troupes et les mit en bataille. Lorsqu'on lui amena le cheval qu'il devait monter: « Je m'en servirai, dit-il, après la vic-« toire, afin de poursuivre les ennemis; main-« tenant marchons à eux; » et il alla les charger à pied. Il lui en coûta beaucoup de temps et de peines pour enfoncer leurs bataillons: et

(*) La Saône.

(**) Bibracte, aujourd'hui Autun.

après les avoir mis en déroute, il eut encore un plus grand combat à soutenir pour forcer leur camp : outre qu'ils y avaient fait avec leurs chariots un fort retranchement, et que ceux qu'il avait rompus s'y étaient ralliés, leurs enfans et leurs femmes s'y défendirent avec le dernier acharnement : ils se firent tous tailler en pièces, et le combat finit à peine au milieu de nuit. Il ajouta à l'éclat de cette victoire un succès plus glorieux encore : ce fut de réunir tous les barbares qui avaient échappé au carnage, de les faire retourner dans le pays qu'ils avaient abandonné, pour rétablir les villes qu'ils avaient brûlées : ils étaient plus de cent mille. Son motif était d'empêcher que les Germains, voyant ce pays désert, ne passassent le Rhin pour s'y établir.

XXI. La seconde guerre qu'il entreprit eut pour objet de défendre les Celtes contre les Germains : il avait fait, quelque temps avant, reconnaître à Rome Ariovistus, leur roi, pour ami et pour allié des Romains : mais c'étaient des voisins insupportables pour les peuples que César avait soumis, et l'on ne pouvait douter qu'à la première occasion, peu contens de ce qu'ils possédaient, ils ne voulussent s'emparer du reste de la Gaule. César s'étant aperçu que ses capitaines, les plus jeunes surtout et les

plus nobles, qui ne l'avaient suivi que dans l'espoir de s'enrichir et de vivre dans le luxe, redoutaient cette nouvelle guerre, les assembla et leur dit qu'ils pouvaient quitter le service; que lâches et mous comme ils l'étaient, ils ne devaient pas contre leur gré s'exposer au péril : « Je n'ai besoin, ajouta-t-il, que de la dixième « légion pour attaquer les barbares, qui ne « sont pas des ennemis plus redoutables que les « Cimbres; et je ne me crois pas inférieur à « Marius. » La dixième légion, flattée de cette marque d'estime, lui députa quelques officiers pour lui témoigner sa reconnaissance; les autres légions désavouèrent leurs capitaines, et tous, également remplis d'ardeur et de zèle, le suivirent pendant plusieurs journées de chemin, et campèrent à deux cents stades (*) de l'ennemi. Leur arrivée rabattit beaucoup de l'audace d'Ariovistus. Loin de s'attendre à être attaqué par les Romains, il avait cru qu'ils n'oseraient pas soutenir la présence de ses troupes; il fut donc étonné de la hardiesse de César, et s'aperçut qu'elle avait jeté le trouble dans son armée. Leur ardeur fut encore plus émoussée par les prédictions de leurs prêtresses, qui, prétendant connaître l'avenir par le bruit des

(*) Dix lieues.

eaux, par les tourbillons que les courans font dans les rivières, leur défendaient de livrer la bataille avant la nouvelle lune. César, averti de cette défense, et voyant les barbares se tenir en repos, crut qu'il aurait bien plus d'avantage à les attaquer dans cet état de découragement que de rester lui-même oisif et d'attendre le moment qui leur serait favorable. Il alla donc escarmoucher contre eux jusque dans leurs retranchemens et sur les collines où ils étaient campés. Cette provocation les irrita tellement, que, n'écoutant plus que leur colère, ils descendirent dans la plaine pour combattre. Ils furent complétement défaits; et César les ayant poursuivis jusqu'aux bords du Rhin, l'espace de trois cents stades, couvrit toute la plaine de morts et de dépouilles. Ariovistus, qui avait fui des premiers, passa le Rhin avec une suite peu nombreuse : il resta, dit-on, quatre-vingt mille morts sur la place.

XXII. Après tous ces exploits, il mit ses troupes en quartier d'hiver dans le pays des Sequanois (6); et lui-même, pour veiller de plus près sur ce qui se passait à Rome, il alla dans la Gaule qui est baignée par le Pô (7), et qui faisait partie de son gouvernement : car le Rubicon sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie. Pendant le séjour assez long qu'il y fit, il

grossit beaucoup le nombre de ses partisans : on s'y rendait en foule de Rome, et il donnait libéralement ce que chacun lui demandait ; il les renvoya tous, ou comblés de présens, ou pleins d'espérance. Dans tout le cours de cette guerre, Pompée ne se douta même pas que tour-à-tour César domptait les ennemis avec les armes des Romains, et qu'il gagnait les Romains avec l'argent des ennemis. Cependant César ayant appris que les Belges, les plus puissans des Gaulois, et qui occupent la troisième partie de la Gaule, s'étaient soulevés, et avaient mis sur pied une armée nombreuse, y courut en diligence, tomba sur eux pendant qu'ils ravageaient les terres des alliés de Rome, défit tous ceux qui s'étaient réunis, et qui se défendirent lâchement ; il en tua un si grand nombre, que les Romains passaient les rivières et les étangs sur les corps morts dont ils étaient remplis. Cette défaite effraya tellement les peuples qui habitaient les bords de l'Océan, qu'ils se rendirent sans combat.

XXIII. Après cette victoire, il marcha contre les Nerviens (8), les plus sauvages et les plus belliqueux des Belges ; ils habitaient un pays couvert d'épaisses forêts, au fond desquelles ils avaient retiré, le plus loin qu'ils avaient pu de l'ennemi, leurs femmes, leurs enfans et leurs

richesses. Ils vinrent au nombre de soixante mille fondre sur César, occupé alors à se retrancher, et qui ne s'attendait pas à combattre. Sa cavalerie fut rompue du premier choc: et les barbares, sans perdre un instant, ayant enveloppé la douzième et la septième légion, en massacrèrent tous les officiers. Si César, arrachant le bouclier d'un soldat, et se faisant jour à travers ceux qui combattaient devant lui, ne se fût jeté sur les barbares; si la dixième légion, qui, du haut de la colline qu'elle occupait, vit le danger auquel César était exposé, n'eût fondu précipitamment sur les barbares, et n'eût, en arrivant, renversé leurs premiers bataillons, il ne serait pas resté un seul Romain: mais, ranimés par l'audace de leur général, ils combattirent avec un courage supérieur à leurs forces. Cependant, malgré tous leurs efforts, ils ne purent faire tourner le dos aux Nerviens, qui furent taillés en pièces en se défendant avec la plus grande valeur. De soixante mille qu'ils étaient, il ne s'en sauva, dit-on, que cinq cents: et de quatre cents de leurs sénateurs, il ne s'en échappa que trois. Dès que le sénat à Rome eut appris ces succès extraordinaires, il ordonna qu'on ferait, pendant quinze jours, des sacrifices aux dieux, et qu'on célébrerait des fêtes publiques: jamais encore on n'en avait fait au-

tant pour aucune victoire ; mais le soulèvement simultané de tant de nations avait montré toute la grandeur du péril ; et l'affection du peuple pour César attachait plus d'éclat à la victoire qu'il avait remportée : jaloux d'entretenir cette disposition de la multitude, il venait chaque année, après avoir réglé les affaires de la Gaule, passer l'hiver aux environs du Pô, pour disposer des affaires de Rome.

XXIV. Non seulement il fournissait à ceux qui briguaient les charges l'argent nécessaire pour corrompre le peuple, et se donnait par là des magistrats qui employaient toute leur autorité à accroître sa puissance, mais encore il donnait rendez-vous à Lucques à tout ce qu'il y avait dans Rome de plus grands et de plus illustres personnages, tels que Pompée, Crassus, Appius, gouverneur de la Sardaigne, et Népos, proconsul d'Espagne, en sorte qu'il s'y trouvait jusqu'à cent vingt licteurs qui portaient les faisceaux, et plus de deux cents sénateurs. Ce fut là qu'avant de se séparer, ils tinrent un conseil, dans lequel on convint que Crassus et Pompée seraient désignés consuls pour l'année suivante : qu'on continuerait à César, pour cinq autres années, le gouvernement de la Gaule, et qu'on lui fournirait de l'argent pour la solde des troupes. Ces dispositions révoltèrent tout

ce qu'il y avait de gens sensés à Rome, car ceux à qui César donnait de l'argent engageaient le sénat à lui en fournir, comme s'il en eût manqué, ou plutôt ils arrachaient au sénat des décrets dont ce corps lui même ne pouvait s'empêcher de gémir. Il est vrai que Caton était absent : on l'avait à dessein envoyé en Cypre. Favonius, imitateur zélé de Caton, tenta de s'opposer à ces décrets, et, voyant que ses oppositions étaient inutiles, il s'élança hors du sénat, et alla dans l'assemblée du peuple pour parler hautemen contre ces lois, mais il ne fut écouté de personne : les uns étaient retenus par leur respect pour Pompée et pour Crassus: le plus grand nombre voulaient faire plaisir à César, et se tenaient tranquilles, parce qu'ils ne vivaient que des espérances qu'ils avaient en lui.

XXV. Lorsque César fut de retour à son armée des Gaules, il trouva la guerre allumée. Deux grandes nations de la Germanie, les Usipes et les Tenchtères (9), avaient passé le Rhin, pour s'emparer des terres situées au-delà de ce fleuve. César dit lui-même, dans ses Commentaires, en parlant de la bataille qu'il leur livra, que ces barbares, après lui avoir envoyé des députés, et fait une trève avec lui, ne laissèrent pas de l'attaquer en chemin, et avec huit cents cavaliers seulement ils mirent en fuite

cinq mille hommes de sa cavalerie, qui ne s'attendaient à rien moins qu'à cette attaque. Ils lui envoyèrent une seconde ambassade, à dessein de le tromper encore; mais il fit arrêter leurs députés, et marcha contre les barbares, regardant comme une folie de se piquer de bonne foi envers des perfides qui venaient de violer l'accord qu'ils avaient fait avec lui. Canusius (10) écrit que le sénat ayant décrété une seconde fois des sacrifices et des fêtes pour cette victoire, Caton opina qu'il fallait livrer César aux barbares, pour détourner de dessus Rome la punition que méritait l'infraction de la trève, et en faire retomber la malédiction sur son auteur. De cette multitude de barbares qui avaient passé le Rhin, quatre cent mille furent taillés en pièces: il ne s'en sauva qu'un petit nombre que recueillirent les Sicambres (11), nation germanique. César saisit ce prétexte de satisfaire sa passion pour la gloire : jaloux d'être le premier des Romains qui eût fait passer le Rhin à une armée, il construisit un pont sur ce fleuve. qui, ordinairement fort large, a encore plus d'étendue en cet endroit; son courant rapide entraînait avec violence les troncs d'arbres et les pièces de bois que les barbares y jetaient, et qui venaient frapper avec une telle impétuosité les pieux qui soutenaient le pont.

qu'ils en étaient ébranlés ou rompus. Pour amortir la roideur des coups, il fit enfoncer, au milieu du fleuve, au-dessus du pont, de grosses poutres qui détournaient les arbres et les autres bois qu'on abandonnait au fil de l'eau, et brisaient, en quelque sorte, la rapidité du courant. On vit aussi la chose qui paraissait la plus incroyable, un pont entièrement achevé en dix jours. Il y fit passer son armée, sans que personne ôsat s'y opposer; les Suèves même, les plus belliqueux des peuples de la Germanie, s'étaient retirés dans des vallées profondes et couvertes de bois. César, après avoir brûlé leur pays, et ranimé la confiance des peuples qui tenaient le parti des Romains (*), repassa dans la Gaule; il n'avait employé que dix-huit jours à cette expédition dans la Germanie.

XXVI. Celle qu'il entreprit contre les habitans de la Grande-Bretagne est d'une audace extraordinaire. Il fut le premier qui pénétra, avec une flotte, dans l'Océan occidental, et qui fit traverser à son armée la mer Atlantique, pour aller porter la guerre dans cette île. Ce qu'on rapportait de sa grandeur faisait douter de son existence, et a donné lieu à une dispute

(*) C'étaient les Ubiens, qui occupaient les environs de Cologne.

entre plusieurs historiens, qui ont cru qu'elle n'avait jamais existé, et que tout ce qu'on en débitait, jusqu'à son nom même, était une pure fable. César osa tenter d'en faire la conquête, et de porter au-delà des terres habitables les bornes de l'empire romain. Il y passa deux fois, de la côte opposée de la Gaule; et dans plusieurs combats qu'il livra, il fit plus de mal aux ennemis qu'il ne procura d'avantage à ses troupes: elles ne purent rien tirer de ces peuples, qui menaient une vie pauvre et misérable. Cette expédition ne fut donc pas aussi heureuse qu'il l'aurait désiré; seulement il prit des otages de leur roi, lui imposa un tribut, et repassa dans la Gaule. Il y trouva des lettres qu'on allait lui porter dans l'île, et par lesquelles ses amis de Rome lui apprenaient que sa fille était morte en couche dans la maison de Pompée. Cette mort ne causa pas moins de douleur au père qu'au mari; leurs amis en furent vivement affligés: ils prévirent que cette mort allait rompre une alliance qui entretenait la paix et la concorde dans la république, déjà travaillée par des maladies dangereuses. L'enfant même dont elle était accouchée mourut peu de jours après sa mère. Le peuple, malgré les tribuns, enleva le corps de Julie et le porta dans le Champ-de-Mars, où elle fut enterrée.

XXVII. César avait été obligé de partager en plusieurs corps l'armée nombreuse qu'il commandait, et de la distribuer en divers quartiers pour y passer l'hiver ; après quoi, suivant sa coutume, il était allé en Italie. Pendant son absence, toute la Gaule se souleva de nouveau, et fit marcher des armées considérables qui allèrent attaquer les quartiers des Romains, et entreprirent de forcer leurs retranchemens. Les plus nombreux et les plus puissans de ces peuples, commandés par Ambiorix, tombèrent sur les légions de Cotta et de Titurius, et les taillèrent en pièces : de là ils allèrent, avec soixante mille hommes, assiéger la légion qui était sous les ordres de Q. Cicéron, et peu s'en fallut que ses retranchemens ne fussent forcés. Tous ceux qui y étaient renfermés avaient été blessés et se défendaient avec plus de courage que leur état ne semblait le permettre. César, qui était déjà fort loin de ses quartiers, ayant appris ces fâcheuses nouvelles, revint précipitamment sur ses pas, et n'ayant pu rassembler en tout que sept mille hommes, il fit la plus grande diligence pour aller dégager Cicéron. Les assiégeans, à qui il ne put dérober sa marche, levèrent le siége, et allèrent à sa rencontre, méprisant son petit nombre et se croyant sûrs de l'enlever. César, afin de les tromper.

fit semblant de fuir, et ayant trouvé un poste commode pour tenir tête avec peu de monde à une armée nombreuse, il fortifia son camp, défendit à ses soldats de tenter aucun combat, fit élever de grands retranchemens et boucher les portes, afin que cette apparence de frayeur inspirât aux généraux ennemis encore plus de mépris pour lui. Son stratagème lui réussit : les Gaulois, pleins de confiance, viennent l'attaquer séparés et sans ordre; alors il fait sortir sa troupe, tombe sur les barbares qu'il met en fuite, et en fait un grand carnage. Cette victoire éteignit tous les soulèvemens des Gaulois dans ces quartiers-là; César, pour en prévenir de nouveaux, se portait avec promptitude partout où il voyait quelque mouvement à craindre. Pour remplacer les légions qu'il avait perdues, il lui en était venu trois d'Italie, dont deux lui avaient été prêtées par Pompée, et la troisième venait d'être levée dans la Gaule, aux environs du Pô.

XXVIII. Cependant on vit tout à coup se développer au fond de la Gaule des semences de révolte, que les chefs les plus puissans avaient depuis long-temps répandues en secret parmi les peuples les plus belliqueux, et qui donnèrent naissance à la plus grande et à la plus dangereuse guerre qui eût encore eu lieu dans ces

contrées. Tout se réunissait pour la rendre terrible : une jeunesse aussi nombreuse que brillante, une immense quantité d'armes rassemblées de toutes parts, les fonds énormes qu'ils avaient faits, les places fortes dont ils s'étaient assurés, les lieux presque inaccessibles dont ils avaient fait leurs retraites ; on était d'ailleurs dans le fort de l'hiver : les rivières étaient glacées, les forêts couvertes de neige, les campagnes inondées étaient comme des torrens : les chemins ou ensevelis sous des monceaux de neige, ou couverts de marais et d'eaux débordées, étaient impossibles à reconnaître. Tant de difficultés faisaient croire aux Gaulois que César ne pourrait les attaquer. Entre les nations révoltées, les plus considérables étaient les Arverniens et les Carnutes (12), qui avaient investi de tout le pouvoir militaire Vercingentorix, dont les Gaulois avaient massacré le père, parce qu'ils le soupçonnaient d'aspirer à la tyrannie. Ce général, après avoir divisé son armée en plusieurs corps et établi plusieurs capitaines, fit entrer dans cette ligue tous les peuples des environs, jusqu'à la Saône ; il pensait à faire prendre subitement les armes à toute la Gaule, pendant qu'à Rome on préparait un soulèvement général contre César. Si le chef des Gaulois eût différé son entreprise jusqu'à ce que

César eût eu sur les bras la guerre civile, il n'eût pas causé à l'Italie entière moins de terreur qu'autrefois les Cimbres et les Teutons.

XXIX. César, qui tirait parti de tous les avantages que la guerre peut offrir, et qui surtout savait profiter du temps, n'eut pas plus tôt appris cette révolte générale, qu'il partit sans perdre un instant ; et reprenant les mêmes chemins qu'il avait déjà tenus, il fit voir aux barbares, par la célérité de sa marche dans un hiver si rigoureux, qu'ils avaient en tête une armée invincible, à laquelle rien ne pouvait résister. Il eût paru incroyable qu'un simple courrier fût venu en un temps beaucoup plus long du lieu d'où il était parti ; et ils le voyaient, arrivé en peu de jours avec toute son armée, piller et ravager leur pays, détruire leurs places fortes, et recevoir ceux qui venaient se rendre à lui. Mais quand les Éduens (13), qui jusque alors s'étaient appelés les frères des Romains et en avaient été traités avec la plus grande distinction, se révoltèrent aussi et entrèrent dans la ligue commune, le découragement se jeta dans ses troupes. César fut donc obligé de décamper promptement et de traverser le pays des Lingons, pour entrer dans celui des Séquanais, amis des Romains, et plus voisins de l'Italie que le reste de la Gaule. Là, environné par les

ennemis qui étaient venus fondre sur lui avec plusieurs milliers de combattans, il les charge avec tant de vigueur, qu'après un combat long et sanglant, il a partout l'avantage et met en fuite ces barbares. Il semble néanmoins qu'il y reçut d'abord quelque échec : car les Arverniens montrent encore une épée suspendue dans un de leurs temples, qu'ils prétendent être une dépouille prise sur César. Il l'y vit lui-même dans la suite, et ne fit qu'en rire; ses amis l'engageaient à la faire ôter, mais il ne le voulut pas, parce qu'il la regardait comme une chose sacrée.

XXX. Le plus grand nombre de ceux qui s'étaient sauvés par la fuite se renfermèrent avec leur roi dans la ville d'Alésia. César alla sur-le-champ l'assiéger, quoique la hauteur de ses murailles et la multitude des troupes qui la défendaient la fissent regarder comme imprenable. Pendant ce siége il se vit dans un danger dont on ne saurait donner une trop juste idée. Ce qu'il y avait de plus brave parmi toutes les nations de la Gaule s'étant rassemblé au nombre de trois cent mille hommes, vint en armes au secours de la ville : ceux qui étaient renfermés dans Alésia ne montaient pas à moins de soixante-dix mille. César, ainsi enfermé et assiégé entre deux armées si puissantes, fut

obligé de se remparer de deux murailles, l'une contre ceux de la place, l'autre contre les troupes qui étaient venues au secours des assiégés; si ces deux armées avaient réuni leurs forces, c'en était fait de César. Aussi le péril extrême auquel il fut exposé devant Alésia lui acquit à plus d'un titre la gloire la mieux méritée: c'est de tous ses exploits celui où il montra le plus d'audace et le plus d'habileté. Mais ce qui doit singulièrement surprendre, c'est que les assiégés n'aient été instruits du combat qu'il livra à tant de milliers d'hommes qu'après qu'il les eut défaits; et ce qui est plus étonnant encore, les Romains qui gardaient la muraille que César avait tirée contre la ville n'apprirent sa victoire que par les cris des habitans d'Alésia, et par les lamentations de leurs femmes, qui virent des différens quartiers de la ville les soldats romains emporter dans leur camp une immense quantité de boucliers garnis d'or et d'argent, des cuirasses souillées de sang, des pavillons gaulois. Toute cette puissance formidable se dissipa et s'évanouit avec la rapidité d'un fantôme ou d'un songe, car ils périrent presque tous dans le combat. Les assiégés, après avoir donné bien du mal à César, et en avoir beaucoup souffert eux-mêmes, finirent par se rendre. Vercingentorix, qui avait

été l'âme de toute cette guerre, s'étant couvert de ses plus belles armes, sortit de la ville sur un cheval magnifiquement paré; et après l'avoir fait caracoler autour de César qui était assis sur son tribunal, il mit pied à terre, se dépouilla de toutes ses armes, et alla s'asseoir aux pieds du général romain, où il se tint dans le plus grand silence. César le remit en garde à des soldats, et le réserva à l'ornement de son triomphe.

XXXI. César avait résolu depuis long-temps de détruire Pompée, comme Pompée voulait de son côté ruiner César. Crassus, qui seul pouvait prendre la place de celui des deux qui aurait succombé, ayant péri chez les Parthes, il ne restait à César, pour devenir le plus grand, que de perdre celui qui l'était déjà, et Pompée, pour prévenir sa propre perte, que de se défaire de celui dont il craignait l'élévation. Mais c'était depuis peu que Pompée avait cette crainte : jusque là il n'avait pas cru César redoutable, persuadé qu'il ne lui serait pas difficile de renverser celui dont l'agrandissement était son ouvrage. César, qui de bonne heure avait eu le projet de détruire tous ses rivaux, avait fait comme un athlète qui va se préparer loin de l'arène où il doit combattre. Il s'était éloigné de Rome, et, en s'exerçant lui-même

dans les guerres des Gaules, il avait aguerri ses troupes, augmenté sa gloire par ses exploits, et égalé les hauts faits de Pompée. Il ne lui fallait que des prétextes pour colorer ses desseins, et ils lui furent bientôt fournis, soit par Pompée lui-même, soit par les conjonctures, soit enfin par les vices du gouvernement. A Rome, ceux qui briguaient alors les charges dressaient des tables de banque au milieu de la place publique, achetaient sans honte les suffrages des citoyens, qui, après les avoir vendus, descendaient au Champ-de-Mars, non pour donner simplement leurs voix à celui qui les avait achetées, mais pour soutenir sa brigue à coup d'épées, de traits et de frondes. Souvent on ne sortait de l'assemblée qu'après avoir souillé la tribune de sang et de meurtres; et la ville, plongée dans l'anarchie, ressemblait à un vaisseau sans gouvernail, battu par la tempête. Tout ce qu'il y avait de gens raisonnables auraient regardé comme un grand bonheur que cet état si violent de démence et d'agitation n'amenât pas un plus grand mal que la monarchie; plusieurs même osaient dire ouvertement que la puissance d'un seul était l'unique remède aux maux de la république, et que ce remède il fallait le recevoir du médecin le plus doux, ce qui désignait clairement Pompée. Il affectait

dans ses discours de refuser le pouvoir absolu ; mais toutes ses actions tendaient à se faire nommer dictateur. Caton, qui pénétrait son dessein, conseilla au sénat de le nommer seul au consulat, afin que, satisfait de cette espèce de monarchie plus conforme aux lois, il n'enlevât pas de force la dictature. Le sénat prit ce parti, et en même temps il lui continua les deux gouvernemens dont il était pourvu, l'Espagne et l'Afrique; il les administrait par ses lieutenans et y entretenait des armées dont la dépense montait chaque année à mille talens (*), qui lui étaient payés du trésor public.

XXXII. Ces décrets du sénat déterminèrent César à demander le consulat, et une pareille prolongation des années de ses gouvernemens. Pompée d'abord garda le silence; mais Marcellus et Lentulus, ennemis déclarés de César, proposèrent de rejeter ses demandes: et pour faire outrage à César, à une démarche nécessaire ils en ajoutèrent qui ne l'étaient pas : ils privèrent du droit de bourgeoisie les habitans de Néoconome (15), que César avait établis depuis peu dans la Gaule. Marcellus, pendant son consulat, fit battre de verges un de leurs sénateurs qui était venu à Rome, et lui dit que,

(*) Environ cinq millions.

n'étant pas citoyen romain, il lui imprimait cette marque d'ignominie, qu'il pouvait aller montrer à César. Après le consulat de Marcellus, César laissa puiser abondamment dans les trésors qu'il avait amassés en Gaule tous ceux qui avaient quelque part au gouvernement. Il acquitta les dettes du tribun Curion, qui étaient considérables, et donna quinze cents talens (*) au consul Paulus, qui les employa à bâtir sur la place publique cette fameuse basilique qui a remplacé celle de Fulvius. Pompée, craignant cette espèce de ligue, agit ouvertement, soit par lui-même, soit par ses amis, pour faire nommer un successeur à César : il lui fit redemander les deux légions qu'il lui avait prêtées pour la guerre des Gaules, et que César lui renvoya sur-le-champ, après avoir donné à chaque soldat deux cent cinquante drachmes (**).

XXXIII. Les officiers qui les ramenèrent à Pompée répandirent parmi le peuple des bruits très défavorables à César, et contribuèrent à corrompre de plus en plus Pompée, en le flattant de la vaine espérance que l'armée de César désirait de l'avoir pour chef; que si à Rome l'opposition de ses envieux, et les vices d'un

(*) Sept millions et demi.

(**) 225 liv.

gouvernement vicieux, mettaient des obstacles à ses desseins, l'armée des Gaules était toute disposée à lui obéir: qu'à peine elle aurait repassé les monts qu'elle serait tout à lui: tant, disaient-ils, César leur était devenu odieux par le grand nombre d'expéditions dont il les accablait! tant la crainte qu'on avait qu'il n'aspiràt à la monarchie l'avait rendu suspect! Ces propos enflèrent tellement le cœur de Pompée, qu'il négligea de faire des levées, croyant n'avoir rien à craindre, et se bornant à combattre les demandes de César par des discours et des opinions dont César s'embarrassait fort peu. On assure qu'un de ses officiers, qu'il avait envoyé à Rome, et qui se tenait à la porte du conseil, ayant entendu dire que le sénat refusait à César la continuation de ses gouvernemens: « Celle-« ci la lui donnera, dit-il en mettant la main « sur la garde de son épée. »

XXXIV. Cependant César avait dans ses demandes toutes les apparences de la justice: il offrait de poser les armes, pourvu que Pompée les quittât aussi. Devenus ainsi l'un et l'autre simples particuliers, ils attendraient les honneurs que leurs concitoyens voudraient leur décerner; mais lui ôter son armée et laisser à Pompée la sienne, c'était, en accusant l'un d'aspirer à la tyrannie, donner à l'autre la facilité d'y parve-

nir. Curion, qui faisait ces offres au peuple au nom de César, fut singulièrement applaudi; et quand il sortit de l'assemblée, on lui jeta des couronnes de fleurs comme à un athlète victorieux. Antoine, l'un des tribuns du peuple, apporta dans l'assemblée une lettre de César, et la fit lire publiquement dans le sénat malgré les consuls. Scipion, beau-père de Pompée, proposa que si, dans un jour fixé, César ne posait pas les armes, il fût traité en ennemi public. Les consuls demandèrent d'abord si l'on était d'avis que Pompée renvoyât ses troupes, et ensuite si on voulait que César licenciât les siennes; il y eut très peu de voix pour le premier avis, et le second les eut presque toutes. Antoine ayant proposé de nouveau qu'ils déposassent tous deux le commandement, cet avis fut unanimement adopté; mais le bruit que fit Scipion, et les clameurs du consul Lentulus, qui criait que contre un brigand il fallait des armes et non pas des décrets, obligèrent le sénat à rompre l'assemblée. Les citoyens, effrayés de cette dissension, prirent des habits de deuil.

XXXV. On reçut bientôt une autre lettre de César, qui parut encore plus modérée : il offrait de tout abandonner, à condition qu'on lui laisserait le gouvernement de la Gaule Cisalpine et celui de l'Illyrie, avec deux légions, jusqu'à

ce qu'il eût obtenu un second consulat. L'orateur Cicéron, qui venait d'arriver de son gouvernement de Cilicie, et qui cherchait à rapprocher les deux partis, faisait tous ses efforts pour adoucir Pompée. Celui-ci, en consentant aux autres demandes de César, refusait de lui laisser les légions. Cicéron avait persuadé aux amis de César de l'engager à se contenter de ses deux gouvernemens, avec six mille hommes de troupes, et de faire sur ce pied l'accommodement. Pompée se rendait à cette proposition; mais le consul Lentulus n'y voulut jamais consentir; il traita indignement Antoine et Curion, et les chassa honteusement du sénat. C'était donner à César le plus spécieux de tous les prétextes; et il s'en servit avec succès pour irriter ses soldats, en leur montrant des hommes d'un rang distingué, des magistrats romains, obligés de s'enfuir en habits d'esclaves, dans des voitures de louage : car la crainte d'être reconnus les avait fait sortir de Rome sous ce déguisement.

XXXVI. César n'avait auprès de lui que cinq mille hommes de pied et trois cents chevaux. Il avait laissé au-delà des Alpes le reste de son armée, que ses lieutenans devaient bientôt lui amener. Il vit que le commencement de son entreprise, et la première attaque qu'il proje-

tait, n'avaient pas besoin d'un grand nombre de troupes : qu'il devait plutôt étonner ses ennemis par sa hardiesse et sa célérité, et qu'il les effraierait plus facilement en tombant sur eux lorsqu'ils s'y attendraient le moins, qu'il ne les forcerait en venant avec de grands préparatifs. Il ordonna donc à ses capitaines et à ses chefs de bande de ne prendre que leurs épées, sans aucune autre arme : de s'emparer d'Ariminium, ville considérable de la Gaule (*), mais d'y causer le moins de tumulte et d'y verser le moins de sang qu'ils pourraient. Après avoir remis à Hortensius la conduite de son armée, il passa le jour en public à voir combattre des gladiateurs ; et un peu avant la nuit, il prit un bain, entra ensuite dans la salle à manger, et resta quelque temps avec ceux qu'il avait invités à souper. Dès que la nuit fut venue, il se leva de table, engagea ses convives à faire bonne chère, et les pria de l'attendre, en les assurant qu'il reviendrait bientôt. Il avait prévenu quelques-uns de ses amis de le suivre, non pas tous ensemble, mais chacun par un chemin différent ; et montant lui-même dans

(*) Cispadane, c'est-à-dire en-deçà du Pô, partie de la Cisalpine.

un chariot de louage, il prit d'abort une autre route que celle qu'il voulait tenir, et tourna bientôt vers Ariminium.

XXXVII. Lorsqu'il fut sur les bords du Rubicon, fleuve qui sépare la Gaule Cisalpine du reste de l'Italie, frappé tout à coup des réflexions que lui inspirait l'approche du danger, et qui lui montrèrent de plus près la grandeur et l'audace de son entreprise, il s'arrêta, et, fixé long-temps à la même place, il pesa, dans un profond silence, les différentes résolutions qui s'offraient à son esprit, balança tour à tour les partis contraires, et changea plusieurs fois d'avis. Il en conféra long-temps avec ceux de ses amis qui l'accompagnaient, parmi lesquels était Asinius Pollion. Il se représenta tous les maux dont le passage de ce fleuve allait être suivi, et tous les jugemens qu'on porterait de lui dans la postérité. Enfin, n'écoutant plus que sa passion, et rejetant tous les conseils de la raison pour se précipiter aveuglément dans l'avenir, il prononça ce mot si ordinaire à ceux qui se livrent à des aventures difficiles et hasardeuses : « Le sort en est jeté ; » et passant le Rubicon, il marcha avec tant de diligence, qu'il arriva le lendemain à Ariminium avant le jour, et s'empara de la ville. La nuit qui précéda le pas-

sage de ce fleuve, il eut, dit-on, un songe affreux : il lui sembla qu'il avait avec sa mère un commerce incestueux.

XXXVIII. La prise d'Ariminium ouvrit pour ainsi dire toutes les portes de la guerre et sur terre et sur mer, et César, en franchissant les limites de son gouvernement, parut avoir transgressé toutes les lois de Rome. Ce n'étaient pas seulement, comme dans les autres guerres, des hommes et des femmes qu'on voyait courir éperdus dans toute l'Italie; les villes elles-mêmes semblaient s'être arrachées de leurs fondemens pour prendre la fuite et se transporter d'un lieu dans un autre. Rome elle-même se trouva comme inondée d'un déluge de peuples qui s'y réfugiaient de tous les environs ; et, dans une agitation, dans une tempête si violente, il n'était plus possible à aucun magistrat de la contenir par la raison ni par l'autorité ; elle fut sur le point de se détruire par ses propres mains. Ce n'étaient partout que des passions contraires et des mouvemens convulsifs : ceux même qui applaudissaient à l'entreprise de César ne pouvaient se tenir tranquilles. Comme ils rencontraient à chaque pas des gens qui en étaient affligés et inquiets, ce qui arrive toujours dans une grande ville, ils les insultaient avec fierté et les menaçaient de l'avenir. Pompée, déjà as-

sez étonné par lui-même, était encore plus troublé par les propos qu'on lui tenait de toutes parts : il était puni avec justice, lui disaient les uns, d'avoir agrandi César contre lui-même et contre la république ; les autres l'accusaient d'avoir rejeté les conditions raisonnables auxquelles César avait consenti de se réduire, et de l'avoir livré aux outrages de Lentulus. Favonius même osa lui dire de frapper enfin du pied la terre, parce qu'un jour Pompée, en parlant de lui-même en plein sénat, dans les termes les plus avantageux, avait déclaré aux sénateurs qu'ils ne devaient s'embarrasser de rien, ni s'inquiéter des préparatifs de la guerre ; que dès que César se serait mis en marche, il n'aurait qu'à frapper la terre du pied, et qu'il remplirait de légions toute l'Italie.

XXXIX. Pompée était encore supérieur à César par le nombre de ses troupes, mais il n'était pas le maître de suivre ses propres sentimens : les fausses nouvelles qu'on lui apportait, les terreurs qu'on ne cessait de lui inspirer, comme si l'ennemi eût été déjà aux portes de Rome et maître de tout, l'obligèrent enfin de céder au torrent et de se laisser entraîner à la fuite générale. Il déclara que le tumulte était dans la ville, et il l'abandonna, en ordonnant au sénat de le suivre, et intimant à tous ceux qui pré-

féreraient à la tyrannie leur patrie et leur liberté la défense d'y rester. Les consuls quittèrent Rome sans avoir fait les sacrifices qu'ils étaient dans l'usage d'offrir aux dieux lorsqu'ils sortaient de la ville. La plupart des sénateurs prirent aussi la fuite, saisissant, en quelque sorte, ce qu'ils trouvaient chez eux sous leurs mains, comme s'ils l'eussent enlevé aux ennemis; il y en eut même qui, d'abord attachés à César, furent tellement troublés par la crainte, que, sans aucune nécessité, ils se laissèrent emporter par le torrent des fuyards.

XL. C'était un spectacle digne de pitié que de voir dans une si terrible tempête cette ville, abandonnée et semblable à un vaisseau sans pilote, flotter au hasard dans l'incertitude de son sort. Mais quelque déplorable que fût cette fuite, les Romains regardaient le camp de Pompée comme la patrie, et ils fuyaient Rome comme le camp de César. Labiénus lui-même, un des plus intimes amis de César, son lieutenant dans toute la guerre des Gaules, et qui l'avait toujours servi avec le plus grand zèle, quitta son parti et alla joindre Pompée. Cette désertion n'empêcha pas César de lui renvoyer son argent et ses équipages; il alla camper ensuite devant Corfinium [16], où Domitius commandait pour Pompée. Cet officier, qui déses-

pérait de pouvoir défendre la ville, demanda du poison à un de ses esclaves qui était médecin, et l'avala dans l'espérance de mourir promptement; mais ayant bientôt appris avec quelle extrême bonté César traitait ses prisonniers, il déplora son malheur, et la précipitation avec laquelle il avait pris une détermination si violente. Son médecin le rassura, en lui disant que le breuvage qu'il lui avait donné n'était pas un poison mortel, mais un simple narcotique. Content de cette assurance, il se leva sur-le-champ, et alla trouver César qui le reçut avec beaucoup d'amitié: cependant peu de temps après Domitius se rendit au camp de Pompée. Ces nouvelles portées à Rome causèrent beaucoup de joie à ceux qui y étaient restés, et plusieurs de ceux qui en avaient fui y retournèrent.

XLI. César prit à sa solde les troupes de Domitius, et ayant prévenu ceux qui faisaient dans les villes des levées de soldats pour Pompée, il incorpora ces nouvelles recrues dans son armée. Devenu redoutable par ces renforts, il marcha contre Pompée; mais celui-ci, ne jugeant pas à propos de l'attendre, se retira à Brunduse, d'où il fit d'abord partir les consuls pour Dyrrachium avec des troupes, et y passa lui-même bientôt après l'arrivée de César de-

vant Brunduse (17). J'ai raconté ces faits en détail dans la Vie de Pompée. César eut bien voulu le poursuivre; mais il manquait de vaisseaux : il s'en retourna donc à Rome, après s'être rendu maître, en soixante jours, de toute l'Italie, sans verser une goutte de sang. Il trouva la ville beaucoup plus calme qu'il ne l'avait espéré; il parla avec beaucoup de douceur et de popularité à un grand nombre de sénateurs que la confiance y avait ramenés, et les exhorta à députer vers Pompée, pour lui porter de sa part des conditions raisonnables. Aucun d'eux ne voulut accepter cette commission, soit qu'ils craignissent Pompée après l'avoir abandonné, soit qu'ils crussent que César ne parlait pas sincèrement, et que ce n'était de sa part que des paroles spécieuses. Le tribun Métellus voulut l'empêcher de prendre de l'argent dans le trésor public, et lui allégua des lois qui le défendaient : « Le temps des armes, lui dit César, « n'est pas celui des lois; si tu n'approuves pas « ce que je veux faire, retire-toi : la guerre ne « souffre pas cette liberté de parler. Quand, « après l'accommodement fait, j'aurai posé les « armes, tu pourras alors haranguer tant que « tu voudras. Au reste, ajouta-t-il, quand je « parle ainsi, je n'use pas encore de tous mes « droits : car vous m'appartenez par le droit de

« la guerre, toi et tous ceux qui, après vous « être déclarés contre moi, êtes tombés entre « mes mains. » En parlant ainsi à Métellus, il s'avança vers les portes du trésor, et comme on ne trouvait pas les clefs, il envoya chercher des serruriers, et leur ordonna d'enfoncer les portes. Métellus voulut encore s'y opposer, et plusieurs personnes louaient sa fermeté; César, prenant un ton plus haut, le menaça de le tuer s'il l'importunait encore : « Et tu sais, jeune « homme, ajouta-t-il, qu'il m'était moins fa- « cile de le dire que de le faire. » Métellus, effrayé de ces dernières paroles, se retira, et tout de suite on fournit à César, sans aucune difficulté, tout l'argent dont il eut besoin pour faire la guerre.

XLII. Il se rendit aussitôt en Espagne avec une armée, pour en chasser les deux lieutenans de Pompée, Afranius et Varron, et pouvoir, après s'être rendu maître de leurs troupes et de leurs gouvernemens, marcher contre Pompée, sans laisser derrière aucun ennemi. Dans cette guerre sa vie fut souvent en danger par les embûches qu'on lui dressa, et son armée manqua de périr par la disette; mais il n'en fut pas moins ardent à poursuivre les ennemis, à les provoquer au combat, à les environner de tranchées, à ne pas s'arrêter qu'il n'eût eu en sa

puissance leurs troupes et leurs camps. Les chefs prirent la fuite, et allèrent trouver Pompée. Quand César fut de retour à Rome, Pison, son beau-père, lui conseilla d'envoyer des députés à Pompée, pour traiter d'un accommodement; mais Isauricus, qui voulait plaire à César, combattit cette proposition. Elu dictateur par le sénat, il rappela les bannis, rétablit dans tous leurs droits les enfans de ceux qui avaient été proscrits par Sylla, et déchargea les débiteurs d'une partie des intérêts de leurs dettes. Il fit quelques autres ordonnances semblables, et ne garda la dictature que onze jours; après ce terme, il déposa cette magistrature qui tenait de la monarchie, se nomma lui-même consul avec Servilius Isauricus, et ne s'occupa plus que de la guerre.

XLIII. Il fit tant de diligence, qu'il laissa derrière lui une grande partie de son armée: et quoiqu'il n'eût que six cents chevaux d'élite et cinq légions, quoiqu'on fût vers le solstice d'hiver, au commencement de janvier, qui répond au mois Posidéon des Athéniens (18), il s'embarqua, traversa la mer Ionienne, et se rendit maître des villes d'Oricum et d'Apollonie. Il renvoya des vaisseaux de transport à Brunduse, pour amener les troupes qui n'avaient pu s'y rendre avant qu'il en partît. Ces

troupes, épuisées de fatigue, rebutées de combattre sans relâche contre tant d'ennemis, se plaignaient de César dans leur route : « Où « donc, disaient-elles, cet homme veut-il nous « mener ? quel terme mettra-t-il à nos travaux ? « ne cessera-t-il jamais de nous traîner partout « à sa suite, et de se servir de nous comme si « nous avions des corps de fer ? Mais le fer même « s'use par les coups dont on le frappe : les bou-« cliers et les cuirasses ont de temps en temps « besoin de repos. César, en voyant nos bles-« sures, ne doit-il pas songer qu'il commande « à des hommes mortels, et que nous souffrons « tous les maux attachés à notre condition ? « Dieu lui-même peut-il, sur les mers, forcer « la saison de l'hiver, des vents et des tempêtes ? « Et cependant c'est dans cette saison qu'il nous « expose à tous les périls de la mer ; on dirait, « non qu'il poursuit ses ennemis, mais qu'il « fuit devant eux. » Tout occupés de leurs plaintes, ils s'acheminaient lentement vers Brunduse ; et lorsqu'en y arrivant ils trouvèrent César déjà parti, alors, changeant de langage, ils se firent à eux-mêmes les plus vifs reproches, et s'accusèrent d'avoir trahi leur général ; ils s'en prirent à leurs officiers qui n'avaient pas pressé leur marche ; et, assis au haut de la côte, ils portaient leurs regards sur la mer et vers

l'Epire, pour voir s'ils apercevraient les vaisseaux qui devaient revenir les chercher.

XLIV. Cependant César se trouvait à Apollonie avec une armée trop faible pour rien entreprendre, parce que les troupes de Brunduse tardaient à arriver. Livré à une incertitude affligeante, il prit enfin la résolution hasardeuse de s'embarquer seul, à l'insu de tout le monde, sur un simple bateau à douze rames, pour se rendre plus promptement à Brunduse, quoique la mer fût couverte de vaisseaux ennemis. A l'entrée de la nuit, il se déguise en esclave, monte dans le bateau, se jette dans un coin, comme le dernier des passagers, et s'y tient sans rien dire. La barque descendait le fleuve Anius qui la portait vers la mer. L'embouchure de ce fleuve était ordinairement tranquille : un vent de terre qui se levait tous les matins repoussait les vagues de la mer, et les empêchait d'entrer dans la rivière; mais cette nuit-là il s'éleva tout à coup un vent de mer si violent, qu'il fit tomber le vent de terre. Le fleuve, soulevé par la marée et par la résistance des vagues, qui, poussées avec furie, luttaient contre son courant, devint une navigation dangereuse : ses eaux, repoussées violemment vers leur source par les tourbillons rapides que cette lutte causait, et qui étaient accompagnés d'un affreux

mugissement, ne permettaient pas au pilote de gouverner sa barque et de maîtriser les flots. Il ordonna donc à ses matelots de tourner la barque, et de remonter le fleuve. César ayant entendu donner cet ordre, se fait connaître, et prenant la main du pilote, fort étonné de voir là César : « Mon ami, lui dit-il, continue ta « route, et risque tout sans rien craindre : tu « conduis César et sa fortune. » Les matelots, oubliant la tempête, forcent de rames, et emploient tout ce qu'ils ont d'ardeur pour surmonter la violence des vagues; mais tous leurs efforts sont inutiles. César, qui voit la barque faire eau de toutes parts, et prête à couler à fond, dans l'embouchure même du fleuve, permet au pilote, avec bien du regret, de retourner sur ses pas. Il regagnait son camp, lorsque ses soldats, qui étaient sortis en foule au devant de lui, se plaignirent avec douleur de ce que, désespérant de vaincre avec eux seuls, et se méfiant de ceux qui étaient auprès de lui, il allait, par une inquiétude injurieuse pour eux, s'exposer au plus terrible danger pour chercher les absens.

XLV. Antoine étant arrivé bientôt après avec les troupes de Brunduse, César, plein de confiance, présenta le combat à Pompée, qui, placé dans un poste avantageux, tirait abondam-

ment de la terre et de la mer toutes ses provisions, tandis que César, qui n'en avait pas d'abord en abondance, se trouva bientôt réduit à manquer des choses les plus nécessaires. Ses soldats, pour se nourrir, pilaient une certaine racine qu'ils détrempaient avec du lait; quelquefois même ils en faisaient du pain; et s'avançant jusqu'aux premiers postes des ennemis, ils jetaient de ces pains dans leurs retranchemens, en leur disant que tant que la terre produirait de ces racines, ils ne cesseraient pas de tenir Pompée assiégé. Pompée défendit qu'on rapportât ces discours dans son camp, et qu'on y montrât ces pains; il craignait l'entier découragement de ses soldats,. qu'il voyait redouter déjà la dureté et l'insensibilité farouche de leurs ennemis, qui, comme des bêtes sauvages, supportaient patiemment les plus grandes privations. Il se faisait chaque jour, près du camp de Pompée, des escarmouches, où César avait toujours l'avantage; une fois seulement ses troupes furent mises en déroute, et il se vit en danger de perdre son camp.

XLVI. Pompée les ayant attaquées avec vigueur, aucun des corps de César ne tint ferme; ils prirent tous la fuite; on en fit un si grand carnage, que les tranchées furent couvertes de morts, et ils furent poursuivis jusque dans leurs

lignes et leurs retranchemens. César courut au devant des fuyards pour les ramener au combat; et voyant ses efforts inutiles, il saisit les drapeaux des enseignes, afin de les arrêter; mais ils les jetaient à terre, et trente-deux tombèrent au pouvoir de l'ennemi; César lui-même manqua d'y périr; il avait voulu retenir un soldat grand et robuste qui fuyait comme les autres, et l'obliger de faire face à l'ennemi: cet homme, troublé par le danger, et hors de lui-même, leva l'épée pour le frapper; mais l'écuyer de César le prévint, et d'un coup d'épée il lui abattit l'épaule. César croyait déjà tout perdu: et lorsque Pompée, ou par un excès de précaution, ou par un caprice de la fortune, eut manqué de conduire à son terme un si heureux commencement: que satisfait d'avoir obligé les fuyards de se renfermer dans leur camp, il se fut retiré, César, en se retournant, dit à ses amis: « La victoire était aujourd'hui assurée « aux ennemis si leur chef avait su vaincre. » Après être rentré dans sa tente, il se coucha, et passa la nuit dans la plus cruelle inquiétude, livré à de tristes réflexions: il se reprochait la faute qu'il avait faite, lorsque, ayant devant lui un pays abondant et les villes opulentes de la Macédoine et de la Thessalie, au lieu d'attirer la guerre dans ces belles contrées, il s'était

campé sur les bords de la mer, dont les ennemis étaient les maîtres, et où il était lui-même bien plus assiégé par la disette qu'il n'assiégeait Pompée par les armes.

XLVII. Déchiré par ces réflexions, tourmenté du défaut de vivres, et de la situation fâcheuse dans laquelle il se trouvait, il leva son camp, résolu d'aller, dans la Macédoine, combattre Scipion ; il espérait ou attirer Pompée sur ses pas, et l'obliger de combattre dans un pays qui ne lui donnerait pas la facilité de tirer ses provisions par mer, ou opprimer aisément Scipion, si Pompée l'abandonnait. La retraite de César enfla le courage des soldats de Pompée, et surtout des officiers, qui voulaient qu'on le poursuivît sur-le-champ, comme un ennemi déjà vaincu et mis en fuite ; mais Pompée n'était pas assez imprudent pour mettre de si grands intérêts au hasard d'une bataille. Abondamment pourvu de tout ce qui lui était nécessaire pour attendre le bénéfice du temps, il croyait plus sage de tirer la guerre en longueur, et de laisser se flétrir le peu de vigueur qui restait encore aux soldats de César. Les plus aguerris d'entre eux avaient beaucoup d'expérience et d'audace dans les combats ; mais quand il fallait faire des marches et des campemens, assiéger des places fortes et passer les nuits,

sous les armes, leur vieillesse les faisait bientôt succomber à ces fatigues : ils étaient trop pesans pour des travaux si pénibles, et leur courage cédait à la faiblesse de leur corps. On disait d'ailleurs qu'il régnait dans son camp une maladie contagieuse, dont la mauvaise nourriture avait été la première cause ; et ce qui était encore plus fâcheux pour César, il n'avait ni vivres ni argent, et il ne pouvait éviter de se consumer lui-même en peu de temps. Tous ces motifs déterminaient Pompée à refuser le combat. Caton était le seul qui, par le désir d'épargner le sang des citoyens, approuvât sa résolution : il n'avait pu voir le corps des ennemis tués à la dernière action, au nombre de mille, sans verser des larmes ; et en se retirant il se couvrit la tête de sa robe en signe de deuil. Mais tous les autres accusaient Pompée de refuser le combat par lâcheté ; ils cherchaient à le piquer, en l'appelant Agamemnon et roi des rois ; en lui imputant de ne vouloir pas renoncer à cette autorité monarchique dont il était investi, à ce concours de tant de capitaines qui venaient dans sa tente prendre ses ordres, et dont sa vanité était flattée. Favonius, qui cherchait à imiter la liberté de Caton dans ses paroles, déplorait d'un ton tragique le malheur qu'on aurait encore cette

année de ne pas manger des figues de Tusculum, pour ne pas dépouiller Pompée du pouvoir absolu. Afranius, nouvellement arrivé d'Espagne, où il s'était fort mal conduit, et qu'on accusait d'avoir vendu et livré son armée, lui demanda pourquoi il n'allait pas combattre contre ce marchand qui avait acheté de lui ses gouvernemens. Tous ces propos ayant forcé Pompée de se déterminer à combattre, il se mit à la poursuite de César.

XLVIII. Celui-ci avait éprouvé les plus grandes difficultés dans les premiers jours de sa marche. Personne ne voulait lui fournir des vivres, et sa dernière défaite lui attirait un mépris général; mais lorsqu'il eut pris la ville de Gomphes (20) en Thessalie, il eut des vivres en abondance pour son armée, qui fut guérie même de sa maladie d'une manière fort étrange. Ses soldats ayant trouvé une quantité prodigieuse de vin, en burent avec excès, et se livrant à la débauche, ils célébrèrent dans tout le chemin une espèce de bacchanale. Cette ivresse continuelle chassa la maladie qui venait d'une cause contraire, et changea entièrement la disposition de leur corps. Quand les deux généraux furent entrés dans la Thessalie, et qu'ils eurent assis leur camp l'un vis-à-vis de l'autre, Pompée revint d'autant plus vo-

lontiers à sa première résolution, qu'il était alarmé par des présages sinistres et par une vision qu'il avait eue pendant son sommeil. Il avait cru être à Rome dans le théâtre, où le peuple le recevait avec de grands applaudissemens, pendant que lui-même s'était mis à orner la chapelle de Vénus Nicéphore (*). Cette vision lui donnait d'un côté de la confiance, à cause des applaudissemens du peuple; mais d'un autre côté il craignait que ce songe ne signifiât qu'il releverait, par ses propres dépouilles, la gloire du descendant de Vénus, à qui César rapportait son origine.

XLIX. Mais ceux qu'il avait auprès de lui étaient bien loin de partager ses inquiétudes; au contraire, pleins de présomption, et prévenant la victoire par leurs espérances, déjà Domitius, Spinther et Scipion, se disputaient la souveraine sacrificature que César possédait; plusieurs avaient envoyé retenir et louer d'avance à Rome les maisons les plus convenables à des consuls et à des préteurs, ne doutant pas qu'à la fin de la guerre ils ne fussent élevés à ces magistratures. Mais aucun corps de l'armée ne témoignait plus d'impatience de combattre que celui des chevaliers : fiers de la

(*) Porte-Victoire.

beauté de leurs armes, du bon état de leurs chevaux, de leur bonne mine et de leur nombre, car ils étaient sept mille contre mille que César en avait, ils se tenaient assurés de la victoire. Leur infanterie, supérieure aussi en nombre, était de quarante-cinq mille hommes, et celle des ennemis ne montait qu'à vingt-deux mille; mais César ayant assemblé ses soldats, leur dit que Cornificius, qui n'était pas éloigné, lui amenait deux légions; que Calenus avait autour de Mégare et d'Athènes quinze autres cohortes, et il leur demanda s'ils voulaient attendre ces renforts, ou hasarder seuls la bataille. Ils le conjurèrent tous de ne pas attendre, mais plutôt d'imaginer quelque stratagème pour attirer tout de suite l'ennemi au combat.

L. Il fit un sacrifice pour purifier son armée, et après l'immolation de la première victime, le devin lui annonça que dans trois jours il en viendrait aux mains avec les ennemis. César lui demanda s'il voyait dans les entrailles quelque signe d'un succès favorable: « Vous répon-« drez à cette question mieux que moi, lui dit « le devin: les dieux me font voir un grand « changement, une révolution générale de l'é-« tat actuel des choses à une situation toute « contraire; si donc vous croyez être bien main-« tenant, attendez-vous à un état fâcheux; si

« vous êtes mal, espérez un meilleur sort. » La veille de la bataille, il visitait lui-même les gardes, lorsque sur le minuit on aperçut en l'air une traînée de feu, qui, passant par-dessus le camp de César, se changea tout à coup en une flamme vive et éclatante, et alla tomber dans le camp de Pompée. Quand on posa les gardes du matin, on reconnut qu'une sorte de terreur panique s'était répandue parmi les ennemis; mais César, qui ne s'attendait pas à combattre ce jour-là, avait donné le signal de décamper, pour se retirer vers la ville de Scotuse. Déjà les tentes étaient levées, lorsque ses coureurs vinrent lui dire que les ennemis se disposaient au combat. Cette nouvelle le comble de joie: et après avoir fait sa prière aux dieux, il range ses troupes en bataille, et les divise en trois corps. Il donne à Domitius Calvinus le commandement du centre, met Antoine à la tête de l'aile gauche, et se place lui-même à la droite, afin de combattre avec la dixième légion. La cavalerie des ennemis était opposée à cette aile droite: et César, qui craignit leur nombre et l'éclat de leurs armes, tira secrètement de sa dernière ligne six cohortes qu'il plaça derrière son aile droite, après leur avoir prescrit ce qu'elles devaient faire quand la cavalerie ennemie viendrait à sa charge. Pom-

pée était à son aile droite; Domitius commandait la gauche, et Scipion, son beau-père, occupait le centre. Toute sa cavalerie s'était portée à l'aile gauche, dans le dessein d'envelopper la droite des ennemis, et de commencer leur entière déroute à l'endroit même où se trouvait le général; elle ne doutait pas que le bataillon le plus profond de cette aile ne cédât à ses efforts; que le premier choc d'une cavalerie si nombreuse ne la mît en désordre et ne la rompît entièrement. Les deux généraux allaient faire sonner la charge, lorsque Pompée ordonna à son infanterie de rester immobile et bien serrée, pour attendre le choc de l'ennemi, et ne s'ébranler que lorsqu'il serait à la portée du trait. César dit qu'en cela il fit une grande faute: qu'il ignorait sans doute qu'au commencement de l'action l'impétuosité de la course rend le choc bien plus terrible, qu'elle donne plus de roideur aux coups, et qu'elle enflamme le courage qui est comme allumé par le mouvement d'une si grande multitude.

LI. César ébranlait déjà ses bataillons pour aller à la charge, lorsqu'il vit un de ses premiers capitaines, homme d'une grande expérience dans la guerre, et d'une fidélité à toute épreuve, qui animait ses soldats à combattre en gens de cœur. César lui adressant la parole : « Eh bien, Cras-

« sinius, lui dit-il, que devons-nous espérer « aujourd'hui? Avons-nous bon courage? » Crassinius lui tendant la main : « Nous vaincrons « avec gloire, César, lui dit-il d'une voix forte, « et aujourd'hui vous me louerez mort ou vif. » En disant ces mots, il s'élance avec impétuosité sur l'ennemi, et entraîne avec lui sa compagnie, au nombre de cent vingt hommes. Il taille en pièces les premiers qu'il trouve sur son passage, pénètre au milieu des plus épais bataillons, et s'entoure de morts jusqu'à ce qu'enfin il reçoit dans la bouche un coup d'épée si violent, que la pointe sortit par le chignon du cou. Quand l'infanterie des deux armées fut ainsi engagée dans une mêlée très vive, la cavalerie de l'aile gauche de Pompée s'avança avec fierté, et étendit ses escadrons pour envelopper l'aile droite de César; mais elle n'avait pas encore eu le temps de la charger, lorsque les six cohortes que César avait placées derrière son aile courent sur ces cavaliers, et au lieu de lancer de loin leurs javelots suivant leur coutume, et de frapper à coups d'épée les jambes et les cuisses des ennemis, elles portent leurs coups dans les yeux, et cherchent à les blesser au visage : c'était l'ordre qu'elles avaient reçu de César, qui s'était bien douté que ces cavaliers, si novices dans les combats, et peu accoutumés

aux blessures ; qui d'ailleurs à la fleur de l'âge étalaient avec complaisance leur jeunesse et leur beauté, éviteraient avec soin ces sortes de blessures, et ne soutiendraient pas long-temps un genre de combat où ils auraient à craindre et le danger actuel, et la difformité pour l'avenir. Il ne fut pas trompé dans son espérance : ces jeunes délicats ne purent supporter les coups de javeline qu'on leur portait au visage, et n'osant fixer ce fer qui brillait de si près à leurs yeux, ils détournaient la vue, et se couvraient la tête pour préserver leur figure. Ils rompirent enfin eux-mêmes leurs rangs, et, prenant honteusement la fuite, ils causèrent la perte du reste de l'armée : car les soldats de César, après les avoir vaincus, enveloppèrent l'infanterie, et, la prenant par derrière, ils la taillèrent en pièces.

LII. Pompée n'eut pas plus tôt vu de son aile droite la déroute de sa cavalerie, qu'il ne fut plus le même ; oubliant qu'il était le grand Pompée, et semblable à un homme dont un dieu aurait troublé la raison, ou peut-être accablé d'une défaite qu'il regardait comme l'ouvrage de quelque divinité, il se retira dans sa tente sans dire un seul mot, et s'y assit pour attendre l'issue du combat. Son armée ayant été entièrement rompue et mise en fuite, les ennemis vinrent attaquer les retranchemens, et

combattre contre ceux qui les défendaient : alors, revenu à lui-même, il s'écria : « Eh quoi ! « jusque dans mon camp ! » Il quitta sa cotte-d'armes avec toutes les autres marques de sa dignité, et prenant un habillement plus propre à la fuite, il se déroba du camp. La suite de ses aventures, et son assassinat par les Égyptiens auxquels il s'était livré, ont été rapportés en détail dans sa Vie. César, en entrant dans le camp de Pompée, vit ce grand nombre d'ennemis dont la terre était couverte, et ceux qu'on massacrait encore ; ce spectacle lui arracha un profond soupir : « Hélas ! dit-il, ils l'ont voulu : « ils m'ont réduit à cette cruelle nécessité : oui, « si César eût licencié son armée, malgré tant « de guerres terminées avec gloire, il aurait été « condamné. » Asinius Pollion (21) dit que César prononça ces paroles en latin, et que lui il les traduisit en grec dans son histoire. Il ajoute que le plus grand nombre de ceux qui furent tués à la prise du camp étaient des valets de l'armée, et que dans la bataille il ne périt pas plus de six mille hommes. César incorpora dans ses légions la plupart des prisonniers, et fit grâce à plusieurs des plus distingués ; de ce nombre fut Brutus, celui qui le tua depuis ; César ne le voyant point paraître après la bataille, en témoigna beaucoup d'inquiétude, et quand

il le vit venir à lui sans avoir éprouvé aucun accident, il montra la plus grande joie.

LIII. Entre les divers présages qui précédèrent cette victoire, le plus remarquable est celui qu'on en eut à Tralles (22): il y avait dans le temple de la victoire une statue de César; du sol d'alentour, qui, ferme par lui-même, était encore pavé d'une pierre très dure, il sortit une palme près du piédestal de la statue. À Padoue, Caïus Cornélius, devin célèbre, compatriote et ami de l'historien Tite-Live, était assis ce jour-là à contempler le vol des oiseaux. Il connut l'instant de la bataille, et dit à ceux qui étaient présens que l'affaire allait se terminer, et que les deux généraux engageaient le combat. Il se remit à ses observations, et après avoir examiné les signes, il se leva avec enthousiasme, et s'écria : « Tu triomphes, César! » Comme il vit tout les assistans étonnés de cette prophétie, il déposa la couronne qu'il avait sur la tête, et jura qu'il ne la remettrait que lorsque l'événement aurait justifié sa prédiction : voilà, au rapport de Tite-Live, comment la chose se passa. César, après avoir rendu la liberté à toute la Thessalie, en considération de la victoire qu'il avait remportée, se mit à la poursuite de Pompée. Arrivé en Asie, il accorda la même grâce aux Cnidiens en faveur de Théopompe,

auteur d'un recueil de mythologie ([23]), et déchargea tous les habitans de l'Asie du tiers des impôts. Il n'aborda à Alexandrie qu'après l'assassinat de Pompée; et quand Théodote lui présenta la tête de ce grand homme, il détourna les yeux avec horreur, et, en recevant son cachet, il ne put retenir ses larmes. Il combla de présens tous les amis de Pompée, qui, s'étant dispersés après sa mort dans la campagne, avaient été pris par le roi d'Égypte, et il se les attacha. Il écrivit à ses amis de Rome que le fruit le plus réel et le plus doux qu'il pût retirer de sa victoire était de sauver tous les jours quelques-uns de ceux de ses concitoyens qui avaient porté les armes contre lui.

LIV. Les historiens varient sur les motifs de la guerre d'Alexandrie : les uns disent que son amour pour Cléopâtre la lui fit entreprendre avec autant de honte pour sa réputation que de danger pour sa personne; les autres en accusent les ministres du roi, et surtout l'eunuque Pothin, qui, jouissant auprès de Ptolémée du plus grand crédit, après avoir tué Pompée, avait chassé Cléopâtre, et tendait secrètement des embûches à César. Ce fut là, dit-on, ce qui détermina César à passer depuis ce temps-là les nuits dans les festins pour veiller à sa sûreté. D'ailleurs, en public même, Pothin n'était

plus supportable : il ne cessait de dire et de faire tout ce qui pouvait rendre César odieux et méprisable. Il donnait pour les soldats romains le pain le plus vieux et le plus gâté, et leur disait que, vivant aux dépens d'autrui, ils devaient s'en contenter et prendre patience. Il ne faisait servir à la table même du roi que de la vaisselle de bois ou de terre, sous prétexte que César avait reçu pour gage d'une dette toute la vaisselle d'or et d'argent. Le père du roi régnant avait contracté envers César une dette de dix-sept millons cinq cent mille sesterces (*), dont César avait déjà remis aux enfans de ce prince sept millions cinq cent mille sesterces (**), et demandait les dix millions restans pour l'entretien de ses troupes. Pothin le pressait de partir pour aller terminer les affaires importantes qu'il avait, en l'assurant qu'à son retour il recevrait avec les bonnes grâces du roi tout l'argent qui lui était dû. César lui répondit qu'il ne prenait pas conseil des Égyptiens, et il manda secrètement à Cléopâtre de revenir. Elle partit sur-le-champ, et ne prit de tous ses amis que le seul Apollodore de Sicile; elle se mit dans un petit bateau, et arriva de nuit devant

(*) Environ 3,500,000 liv.

(**) 1,500,000 liv.

le palais d'Alexandrie. Comme elle ne pouvait y entrer sans y être reconnue, elle s'enveloppa dans un paquet de hardes qu'Apollodore lia avec une courroie et qu'il fit entrer chez César par la porte même du palais.

LV. Cette ruse de Cléopâtre fut, dit-on, le premier appât auquel César fut pris : il en conçut une idée favorable de son esprit, et, vaincu ensuite par sa douceur, par les grâces de sa conversation, il la réconcilia avec son frère, à condition qu'elle partagerait le trône. Dans le festin qui suivit cette réconciliation, un des esclaves de César, qui était son barbier, et l'homme le plus timide et le plus soupçonneux, en parcourant tout le palais, en prêtant l'oreille à tout, en examinant tout ce qui se passait, découvrit que Pothin et Achillas, général des troupes du roi, dressaient une embûche à César pour se défaire de lui. César en ayant eu la preuve, plaça des gardes autour de la salle et fit tuer Pothin. Achillas s'étant sauvé à l'armée, suscita contre César une guerre difficile et dangereuse, dans laquelle, avec très peu de troupes, il eut à résister à une ville puissante et à une nombreuse armée. Le premier danger auquel il se vit exposé fut la disette d'eau : les ennemis avaient bouché tous les acquéducs qui pouvaient lui en fournir. Il courut un second

péril lorsque les Alexandrins voulurent lui enlever sa flotte, et que pour se sauver il fut obligé de la brûler lui-même. Le feu prit de l'arsenal au palais, et consuma la grande bibliothèque que les rois d'Égypte avaient formée. Enfin, dans le combat qui se donna près de l'île du Phare, il sauta de la digue dans un bateau pour aller au secours de ses troupes qui étaient pressées par l'ennemi; voyant les Épyptiens accourir de toutes parts pour l'envelopper, il se jette à la mer et se sauve à la nage avec la plus grande difficulté. Ce fut, dit-on, dans cette occasion, qu'il nagea en tenant dans sa main des papiers qu'il n'abandonna jamais, malgré la multitude de traits que les ennemis faisaient pleuvoir sur lui, et qui l'obligeaient souvent de plonger; il soutint toujours ces papiers d'une main au-dessus de l'eau, pendant qu'il nageait de l'autre. Il était à peine à terre que le bateau coula à fond. Le roi, ayant joint enfin son armée, César le suivit, lui livra bataille, et, après lui avoir tué beaucoup de monde, il remporta une victoire complète. Ptolémée disparut à ce combat, et depuis on n'en entendit plus parler. César donna tout le royaume d'Égypte à Cléopâtre, qui, peu de temps après, accoucha d'un fils que les Alexandrins appelèrent Césarion; et aussitôt César partit pour la Syrie.

LVI. En arrivant en Asie, il apprit que Domitius, après avoir été battu par Pharnace, fils de Mithridate, s'était enfui du Pont avec peu de troupes; que Pharnace, poursuivant avec chaleur sa victoire, s'était emparé de la Bithynie et de la Cappadoce, et se préparait à envahir la petite Arménie, dont il avait fait soulever les rois et les Tétrarques. César marche promptement contre lui avec trois légions, et lui livre une grande bataille près de la ville de Zéla; il taille en pièces toute son armée, et le chasse du royaume de Pont. Ce fut alors que, pour marquer la rapidité de cette victoire, il écrivit à Amintius, un de ses amis de Rome, ces trois mots seulement: « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Dans le latin, ces trois mots, terminés de même, ont une grâce et une brièveté qui disparaissent dans une autre langue. Après cette grande victoire, il repassa en Italie, et arriva à Rome vers la fin de l'année où devait se terminer sa seconde dictature; cette charge avant lui n'avait jamais été annuelle. Il fut nommé consul pour l'année suivante. On le blâma fort de son extrême indulgence pour ses soldats, qui, dans une émeute, avaient tué deux personnages prétoriens, Cosconius et Galba; la seule punition qu'il leur infligea fut de leur donner le nom de citoyens, au lieu de celui de soldats; il leur distribua

même mille drachmes (*) par tête, et leur assigna des terres considérables dans l'Italie. On lui reprochait aussi les fureurs de Dolabella, l'avarice d'Amintius, les ivrogneries d'Antoine et l'insolence de Cornificius, qui s'étant fait adjuger la maison de Pompée, et ne la trouvant pas assez grande pour lui, en construisait sur le même terrain une plus grande. Les Romains étaient indignés de tous ces désordres; et César, qui ne l'ignorait pas, aurait bien voulu les empêcher; mais pour arriver à ses fins politiques, il était obligé d'employer de pareils agens.

LVII. Après la bataille de Pharsale, Caton et Scipion s'étaient enfuis en Afrique, où, par le secours du roi Juba, ils avaient mis sur pied une armée assez considérable. César, résolu de marcher contre eux sans différer, passe en Sicile vers le solstice d'hiver; et, pour ôter à ses officiers tout espoir de retard et de délai, il dresse sa tente sur le bord de la mer, et, au premier vent favorable, il fait voile avec trois mille hommes de pied et quelques chevaux; il les débarque sans être aperçu, et se remet aussitôt en mer pour aller chercher le reste de son armée, dont il était inquiet; il la rencontre sur sa route et l'amène dans son camp. Il ap-

(*) 900 liv.

prit en arrivant que les ennemis avaient la plus grande confiance en un ancien oracle qui portait que la race des Scipions serait toujours victorieuse en Afrique. Il serait difficile de dire s'il se fit un jeu de tourner en ridicule Scipion qui commandait les troupes ennemies, ou s'il voulut sérieusement s'approprier cet oracle : mais il prit dans son camp un homme obscur et méprisé, qui était de la famille des Scipions, et qui se nommait Scipion Sallutio. Dans tous les combats il le mettait à la tête de l'armée, comme s'il eût été le véritable général, et l'obligeait souvent de combattre contre les ennemis. César ayant peu de vivres pour les hommes et peu de fourrage pour les chevaux qu'il fallait nourrir avec de la mousse et de l'algue marine qu'on faisait macérer dans de l'eau douce, et à laquelle on mêlait du sainfoin pour lui donner un peu de goût, était forcé d'en venir souvent aux mains avec l'ennemi pour se procurer des provisions. Les Numides, peuple très léger à la course, se montraient tous les jours en grand nombre et étaient maîtres de la campagne. Un jour que les cavaliers de César, n'ayant rien à faire, s'amusaient à regarder un Africain qui dansait et jouait de la flûte à ravir ; que, charmés de son talent, ils étaient assis à l'admirer, et avaient laissé leurs chevaux à leurs valets,

tout à coup les ennemis fondent sur eux, les enveloppent, tuent les uns, mettent les autres en fuite, et les poursuivent jusqu'à leur camp où ils entrent pêle-mêle avec eux. Si César et Pollion n'étaient sortis des retranchemens pour courir à leur secours et les arrêter dans leur fuite, la guerre était ce jour-là terminée. Dans une seconde rencontre où les ennemis eurent encore l'avantage, César voyant l'enseigne qui portait l'aigle prendre la fuite, court à lui, le saisit au cou, et le force de tourner tête, en lui disant : « C'est là qu'est l'ennemi. »

LVIII. Ces succès enflèrent tellement Scipion, qu'il résolut de risquer une bataille, et que, laissant d'un côté Afranius, de l'autre Juba, qui campaient séparément à peu de distance de lui, il plaça son camp au-dessus d'un lac, près de la ville de Thapse, et le fortifia pour servir d'arsenal et de retraite à ses troupes. Il était occupé de ce travail lorsque César, traversant avec une incroyable rapidité un pays marécageux et coupé de défilés, tombe sur ses soldats, prend les uns en queue, attaque les autres de front, et les met tous en fuite. De là, saisissant l'occasion et profitant de sa fortune, il prend tout d'un trait le camp d'Afranius, enlève et pille celui des Numides, d'où Juba s'était retiré : ainsi, dans la moindre partie d'un

seul jour il s'empare de trois camps et tue cinquante mille ennemis, sans avoir perdu cinquante des siens. Voilà le récit que quelques historiens font de cette bataille : d'autres prétendent que César ne fut pas présent à l'action : qu'au moment où il rangeait son armée en bataille et donnait ses ordres, il fut pris d'un accès d'épilepsie, maladie à laquelle il était sujet : que lorsqu'il en sentit les premières atteintes, et qu'il était déjà saisi du tremblement, avant que la maladie lui eût entièrement ôté l'usage de ses sens et de ses forces, il se fit porter dans une des tours voisines, où il attendit en repos la fin de l'accès. D'un grand nombre d'hommes consulaires et prétoriens qui échappèrent au carnage et qui furent faits prisonniers, les uns se tuèrent eux-mêmes, et César en fit mourir plusieurs.

LIX. Comme il avait le plus grand désir de prendre Caton vivant, il marcha promptement vers Utique : Caton, chargé de la défense de cette ville, ne s'était pas trouvé à la bataille. César apprit en chemin qu'il s'était donné lui-même la mort, et laissa voir toute la peine qu'il en ressentait : on ignore par quel motif : il dit seulement, quand on lui en donna la nouvelle : « O Caton, j'envie ta mort, puisque tu m'as envié la gloire de te donner la vie. » Le Traité qu'il écrivit contre Caton, après sa mort, n'est pas

d'un homme adouci à son égard, et qui fût disposé à lui pardonner. L'eût-il épargné vivant s'il l'eût eu en sa puissance, lui qui versait sur Caton, mort depuis long-temps, tant de fiel et d'amertume? Il est vrai que la clémence dont il usa envers Cicéron, Brutus et mille autres qui avaient porté les armes contre lui, fait conjecturer qu'il aurait aussi pardonné à Caton, et que s'il composa ce Traité contre lui, ce fut moins par un sentiment de haine que par une rivalité politique : il le fit à l'occasion suivante. Cicéron avait composé l'éloge de Caton, et donné même le nom de ce célèbre Romain à cet ouvrage qui, sorti de la plume du plus grand orateur de Rome, et sur un si beau sujet, était, comme on peut le croire, fort recherché. César en eut du chagrin : il regarda comme une censure indirecte de sa personne l'éloge d'un homme dont il avait occasioné la mort. Il composa donc un écrit dans lequel il entassa beaucoup de charges contre lui, et qu'il intitula Anti-Caton. Les noms de Cicéron et de César font encore aujourd'hui à ces deux ouvrages de zélés partisans.

LX. Dès que César fut de retour de son expédition d'Afrique, il fit une harangue au peuple, où il parla de sa victoire dans les termes les plus magnifiques : il dit que les pays dont il venait de faire la conquête étaient si éten-

dus, que le peuple romain en tirerait tous les ans deux cent mille médimnes attiques de blé, et trois millions de livres d'huile. Il triompha trois fois, la première pour l'Égypte, la seconde pour le Pont, et la troisième pour l'Afrique. Dans ce dernier triomphe Scipion n'était pas nommé; il n'y était question que du roi Juba; le fils de ce prince, qui était encore dans l'enfance, suivit le char du triomphateur, et ce fut pour lui la captivité la plus heureuse: né barbare et Numide, il dut à son malheur de devenir un des plus savans historiens grecs. Après ses triomphes, César fit de grandes largesses à ses soldats, et donna des festins et des spectacles à tout le peuple, qu'il traita sur vingt-deux mille tables de trois lits chacune. Il fit représenter à l'honneur de sa fille Julie, morte depuis long-temps, des combats de gladiateurs et de naumachies (*). Quand tous ces spectacles furent terminés, on fit le dénombrement du peuple; et au lieu de trois cent vingt mille citoyens qu'avait donnés le dernier dénombrement, il ne s'en trouva que cent trente mille: tant la guerre civile avait été meurtrière pour Rome! tant elle avait moissonné

(*) Des combats de vaisseaux dans de vastes arènes où l'on introduisait de l'eau.

de citoyens, sans compter tous les fléaux dont elle avait affligé le reste de l'Italie et toutes les provinces!

LXI. Après ce dénombrement. César, nommé consul pour la quatrième fois, partit sur-le-champ pour aller en Espagne faire la guerre aux fils de Pompée. Malgré leur jeunesse, ils avaient mis sur pied une armée formidable par le nombre des soldats, et ils montraient une audace qui les rendait dignes du commandedement; aussi mirent-ils César dans le plus grand danger. Ils livrèrent, sous les murs de la ville de Munda (24), une grande bataille dans laquelle César, voyant ses troupes, vivement pressées, n'opposer aux ennemis qu'une faible résistance, se jeta au fort de la mêlée en criant à ses soldats s'ils n'avaient pas honte de se livrer ainsi à des enfans. Ce ne fut que par des efforts extraordinaires qu'il parvint à repousser les ennemis; il leur tua plus de trente mille hommes, et perdit mille des siens, qui étaient les plus braves de l'armée. En rentrant dans son camp, après la bataille, il dit à ses amis qu'il avait souvent combattu pour la victoire, mais qu'il venait de combattre pour la vie. Il remporta cette victoire le jour de la fête des Dionysiaques, le même jour que Pompée, quatre ans auparavant, était sorti de Rome pour cette

guerre civile. Le plus jeune des fils de Pompée se sauva de la bataille, et peu de jours après Didius vint mettre aux pieds de César la tète de l'aîné.

LXII. Ce fut la dernière guerre de César, et le triomphe qui la suivit affligea plus les Romains que tout ce qu'il avait pu faire précédemment: c'était, non pour ses victoires sur des généraux étrangers ou sur des rois barbares qu'il triomphait, mais pour avoir détruit et éteint la race du plus grand personnage que Rome eût produit, et qui avait été la victime des caprices de la fortune. On ne lui pardonnait pas de triompher ainsi des malheurs de sa patrie, et de se glorifier d'un succès que la nécessité seule pouvait excuser et devant les dieux et devant les hommes, d'autant que jusqu'alors il n'avait jamais ni envoyé de courriers, ni écrit de lettres au sénat pour annoncer les victoires qu'il avait remportées dans les guerres civiles: il avait toujours paru rejeter une gloire dont il était honteux. Cependant les Romains pliaient sous l'ascendant de sa fortune, et se soumettaient au frein sans résistance; persuadés même qu'ils ne pourraient se relever de tous les maux qu'avaient causés les guerres civiles que sous l'autorité d'un seul, ils le nommèrent dictateur perpétuel. C'était reconnaître ouvertement la tyrannie, puisqu'à l'autorité

absolue et indépendante de la monarchie on ajoutait l'assurance de la posséder toujours. Les premiers honneurs que Cicéron avait proposé au sénat de lui décerner étaient dans les bornes d'une grandeur humaine ; mais d'autres y en ajoutèrent de si immodérées, en disputant à l'envi à qui lui en prodiguerait le plus, que, par ces distinctions excessives et déplacées, ils le rendirent odieux et insupportable aux personnes mêmes du naturel le plus doux. Aussi croit-on que ses ennemis ne contribuèrent pas moins que ses flatteurs à les lui faire décerner pour se préparer plus de prétextes de l'attaquer un jour, en paraissant en avoir les motifs les plus graves et les plus légitimes : car il faut avouer que les guerres civiles une fois terminées il se montra depuis irréprochable dans sa conduite.

LXIII. Ce fut donc une justice que les Romains lui rendirent, lorsqu'ils ordonnèrent que pour consacrer sa douceur dans la victoire, on bâtirait en son honneur un temple à la Clémence. En effet, il avait pardonné à la plupart de ceux qui avaient porté les armes contre lui ; il donna même à quelques-uns d'entre eux des dignités et des emplois, en particulier à Brutus et à Cassius qu'il nomma tous deux préteurs. Il ne vit pas même avec indifférence qu'on eût

abattu les statues de Pompée, et il les fit relever. « César, dit à ce sujet Cicéron, en relevant les statues de Pompée, a affermi les « siennes. » Ses amis lui conseillaient de prendre des gardes pour sa sûreté, et plusieurs même d'entre eux s'offraient à lui en servir. Il le refusa constamment, et leur dit qu'il valait mieux mourir une fois que de craindre continuellement la mort; mais persuadé que l'affection du peuple était la garde la plus honorable et la plus sûre dont il pût s'entourer, il s'appliqua de nouveau à gagner les citoyens par des repas publics, par des distributions de blé; et les soldats par l'établissement de nouvelles colonies. Les plus considérables furent Corinthe et Carthage; ainsi ces deux villes, qui avaient été prises et détruites en même temps, furent aussi rétablies et repeuplées ensemble. Il s'attira la bienveillance des grands, en promettant aux uns des consulats et des prétures, en consolant les autres de leurs pertes par des charges et des honneurs, en donnant enfin à tous les plus belles espérances, et cherchant par là à rendre la soumission volontaire. Le consul Fabius Maximus mourut la veille de l'expiration de son consulat. César nomma Caninius Rebilius consul pour le seul jour qui restait; et comme on allait en foule, suivant l'usage, chez le nou-

veau consul pour le féliciter et l'accompagner au sénat, Cicéron dit plaisamment : « Hâtons-« nous d'y aller, de peur qu'il ne sorte de charge « avant qu'il ait pu recevoir notre compli-« ment. »

LXIV. César se sentait né pour les grandes entreprises, et loin que ses nombreux exploits lui fissent désirer la jouissance paisible du fruit de ses travaux, ils lui inspirèrent au contraire de plus vastes projets; et flétrissant pour ainsi dire à ses yeux la gloire qu'il avait acquise, ils allumèrent en lui l'amour d'une gloire plus grande encore. Cette passion n'était qu'une sorte de jalousie contre lui-même, telle qu'il aurait pu l'avoir à l'égard d'un étranger, qu'une rivalité de surpasser ses exploits précédens par ceux qu'il projetait pour l'avenir. Il avait formé le dessein de porter la guerre chez les Parthes, et il en faisait déjà les préparatifs. Il se proposait, après les avoir domptés, de traverser l'Hircanie, le long de la mer Caspienne et du mont Caucase; de se jeter ensuite dans la Scythie, de soumettre tous les pays voisins de la Germanie, et la Germanie même, et de revenir enfin en Italie par les Gaules, après avoir arrondi l'empire romain, qui aurait été ainsi de tous côtés borné par l'Océan. Pendant qu'il préparait cette expédition, il songeait à couper

l'isthme de Corinthe; il avait même chargé Anienus de cette entreprise, et de celle de creuser un canal profond qui commencerait à Rome même, et irait jusqu'à Circéum [25], pour conduire le Tibre dans la mer de Terracine, et ouvrir au commerce une route plus commode et plus sûre jusqu'à Rome. Il voulait aussi dessécher les marais Pomptins, dans le voisinage de Sétium, et changer les terres qu'ils inondaient en des campagnes fertiles qui fourniraient du blé à des milliers de cultivateurs. Il avait enfin le projet d'opposer des barrières à la mer la plus voisine de Rome, en élevant sur ses bords de fortes digues : et après avoir nettoyé la rade d'Ostie, que des rochers couverts par les eaux rendaient périlleuse pour les navigateurs, d'y construire des ports et des arsenaux qui pussent contenir le grand nombre de vaisseaux qui s'y rendaient de toutes parts ; mais ces grands ouvrages restèrent en projets.

LXV. Il fut plus heureux dans la réforme du calendrier : il imagina une correction ingénieuse de l'inégalité qui jetait dans le calcul des temps beaucoup de confusion ; et cette réforme, heureusement terminée, fut depuis d'un usage aussi commode qu'agréable. Les Romains, dans les premiers temps de leur monarchie, n'avaient pas même des périodes fixes

et réglées pour accorder leurs mois avec l'année; et il en résultait que leurs sacrifices et leurs fêtes, en reculant peu à peu, se trouvaient successivement dans des saisons entièrement opposées à celles de leur établissement. Bien plus, au temps de César, où l'année solaire était seule en usage, le commun des citoyens n'en connaissait pas la révolution; les prêtres, qui seuls avaient la connaissance des temps, ajoutaient tout à coup, sans qu'on s'y attendît, un mois intercalaire, qu'ils appelaient Mercédonius, que le roi Numa avait imaginé, mais qui n'était qu'un faible remède, dont l'effet avait peu d'influence sur les erreurs qui, comme on l'a dit dans la vie de ce prince, avaient lieu dans le calcul de l'année. César ayant proposé cette question aux plus savans philosophes et aux plus habiles mathématiciens de son temps, publia, d'après les méthodes déjà trouvées, une réforme particulière et exacte, dont les Romains font encore usage, et qui prévient une partie des erreurs auxquelles les autres peuples sont sujets, sur l'inégalité qui a lieu entre les mois et les années. Cependant ses envieux et ceux qui ne pouvaient souffrir sa domination en prirent sujet de le railler. Cicéron, si je ne me trompe, ayant entendu dire à quelqu'un que la constellation de la lyre se lèverait le

lendemain : « Oui, dit-il, elle se levera par « édit ; » comme si ce changement même n'avait été reçu que par contrainte.

LXVI. Mais la haine la plus envenimée des Romains contre lui, et la véritable cause de sa mort, vinrent du désir qu'il eut de se faire déclarer roi. De là naquit l'aversion que le peuple lui porta toujours depuis, et le prétexte le plus spécieux pour ses ennemis secrets d'exécuter leur mauvais dessein. Ceux qui voulaient l'élever à la royauté semaient dans le public que, d'après un oracle des livres sibyllins, les Parthes ne seraient soumis par les armées romaines que lorsqu'elles seraient commandées par un roi ; que sans cela elles n'entreraient jamais dans leur pays. Un jour qu'il revenait d'Albe à Rome, ces mêmes personnes osèrent le saluer du nom de roi. César, qui s'aperçut du trouble que ce titre excitait parmi le peuple, fit semblant d'en être offensé, et dit qu'il ne s'appelait pas roi, mais César. Ce mot fut suivi d'un silence profond de la part de tous les assistans, et César suivit son chemin d'un air triste et mécontent. Un autre jour que le sénat lui avait décerné des honneurs extraordinaires, les consuls et les préteurs, suivis de tous les sénateurs, se rendirent sur la place, où il était assis dans la tribune, pour

lui faire part du décret. Il ne daigna pas se lever à leur arrivée, et leur donnant audience comme aux plus simples particuliers, il leur dit qu'il fallait diminuer ses honneurs plutôt que de les augmenter. Le sénat ne fut pas plus mortifié de cette hauteur que le peuple lui-même, qui crut voir Rome méprisée dans ce dédain affecté pour les sénateurs; tous ceux qui n'étaient pas obligés par état de rester s'en retournèrent la tête baissée et dans un morne silence. César s'en aperçut, et rentra sur-le-champ dans sa maison; là, se découvrant la poitrine, il criait à ses amis qu'il était prêt à la présenter au premier qui voudrait l'égorger. Enfin, il s'excusa sur sa maladie ordinaire, qui, disait-il, ôte à ceux qui en sont attaqués l'usage de leurs sens quand ils parlent devant une assemblée nombreuse : saisis d'abord d'un tremblement général, ils éprouvent des éblouissemens et des vertiges qui les privent de toute connaissance. Mais cette excuse était fausse, car il avait voulu se lever devant le sénat; mais il en fut empêché par un de ses amis, ou plutôt par un de ses flatteurs, Cornélius Balbus, qui lui dit : « Oubliez-vous que vous êtes César, et voulez-vous rejeter les honneurs qui « sont dus à votre dignité? »

LXVII. Après avoir ainsi mécontenté tous les

ordres de la ville, il fit encore aux tribuns du peuple un outrage sanglant. On célébrait la fête des Lupercales, qui, selon plusieurs écrivains, fut anciennement une fête de bergers, et a beaucoup de rapport avec la fête des Lyciens en Arcadie. Ce jour-là les jeunes gens des premières maisons de Rome, et la plupart des magistrats, courent nus par la ville, armés de bandes de cuir qui ont tout leur poil, et dont ils frappent, en s'amusant, toutes les personnes qu'ils rencontrent. Les femmes même les plus distinguées par leur naissance vont au devant d'eux, et tendent la main à leurs coups, comme les enfans dans les écoles; elles sont persuadées que c'est un moyen sûr pour les femmes grosses d'accoucher heureusement, et pour celles qui sont stériles d'avoir des enfans. César assistait à cette fête, assis dans la tribune, sur un siége d'or, et vêtu d'une robe de triomphateur. Antoine, en sa qualité de consul, était un de ceux qui figuraient dans cette course sacrée. Quand il arriva sur la place publique, et que la foule se fut ouverte pour lui donner passage, il s'approcha de César, et lui présenta un diadème enlacé d'une branche de laurier. Cette tentative n'excita qu'un battement de mains faible et sourd, qui avait l'air de venir de gens apostés: César repoussa la main d'Antoine, et

à l'instant tout le peuple applaudit. Antoine lui présenta une seconde fois le diadème, et très peu de personnes battirent des mains ; César le repoussa encore, et la place retentit d'applaudissemens universels. Convaincu, par cette double épreuve, des dispositions du peuple, il se lève, et donne ordre qu'on porte ce diadème au Capitole. Quelques jours après, on vit ses statues couronnées d'un bandeau royal : deux tribuns du peuple, Flavius et Marcellus, allèrent sur les lieux, et arrachèrent ces diadèmes. Les premiers qu'ils rencontrèrent de ceux qui avaient salué César roi ils les firent arrêter et conduire en prison. Le peuple suivait ces magistrats en battant des mains, et les appelait des Brutus, parce qu'anciennement Brutus avait mis fin à l'autorité monarchique, et transféré le pouvoir souverain des rois au sénat et au peuple. César, transporté de colère, priva les tribuns de leur charge, et en se plaignant d'eux publiquement, il ne craignit pas d'insulter le peuple lui-même, en les appelant à plusieurs reprises des brutes et des cuméens [26].

LXVIII. Cet événement attira sur Brutus les regards de la multitude ; il passait pour être, du côté paternel, un descendant de l'ancien Brutus, et par sa mère, il était de la famille Servilia, autre maison non moins illustre. Il

était d'ailleurs neveu et gendre de Caton, et devait naturellement désirer la ruine de la monarchie; mais les honneurs et les bienfaits qu'il avait reçus de César émoussaient ce désir, et l'empêchaient de se porter à la détruire. Non content de lui avoir donné la vie après la bataille de Pharsale et la fuite de Pompée, et d'avoir à sa prière sauvé plusieurs de ses amis, César lui avait encore témoigné la plus grande confiance, en lui conférant cette année même la préture la plus honorable, et le désignant consul pour quatre ans après; il lui donnait la préférence sur Cassius, son compétiteur, quoiqu'il avouât que Cassius apportait de meilleurs titres, mais qu'il ne pouvait le faire passer avant Brutus : aussi, lorsqu'on le lui dénonça comme engagé dans la conjuration qui se tramait déjà, il n'ajouta pas foi à cette accusation, et se prenant la peau du corps avec la main : « Ce corps, dit-il, attend Brutus. » Il faisait entendre par là que la vertu de Brutus le rendait digne de régner, mais que pour régner il ne deviendrait pas ingrat et criminel. Cependant ceux qui désiraient un changement, et qui avaient les yeux fixés sur Brutus seul, ou du moins sur lui plus que sur tout autre, n'osaient pas, à la vérité, lui en parler ouvertement; mais la nuit ils couvraient le tribunal

et le siége où il rendait la justice comme préteur, de billets conçus la plupart en ces termes : « Tu dors, Brutus : Tu n'es pas Brutus. » Cassius, qui s'aperçut que ces reproches réveillaient insensiblement en Brutus un vif désir de gloire, le pressa lui-même beaucoup plus qu'il n'avait fait encore : car il avait contre César des motifs particuliers de haine que nous avons fait connaître dans la Vie de Brutus. Aussi César, qui avait des soupçons sur son compte, dit-il un jour à ses amis : « Que « croyez-vous que projette Cassius ? Pour moi « il ne me plaît guère, car je le trouve bien « pâle. » Une autre fois on accusait auprès de lui Antoine et Dolabella de tramer quelques nouveautés. « Ce n'est pas, dit-il, ces gens si « gras et si bien peignés que je redoute ; je « crains plutôt ces hommes si pâles et si mai- « gres. » Il désignait Brutus et Cassius.

LXIX. Mais il est bien plus facile de prévoir sa destinée que de l'éviter ; celle de César fut, dit-on, annoncée par les présages et les prodiges les plus étonnans. A la vérité, dans un événement de cette importance, les feux célestes, les bruits nocturnes, qu'on entendit en plusieurs endroits, les oiseaux solitaires qui vinrent, en plein jour, se poser sur la place de Rome, ne sont pas des signes assez frappans

pour être remarqués. Mais, au rapport de Strabon le philosophe, on vit en l'air des hommes de feu marcher les uns contre les autres : le valet d'un soldat fit jaillir de sa main une flamme très vive ; on crut que sa main en serait brûlée : mais quand il eut cessé, on n'y aperçut aucune trace du feu. Dans un sacrifice que César offrait, on ne trouva point de cœur à la victime ; et c'était le prodige le plus effrayant : car il est contre la nature que ce viscère manque à un animal. Plusieurs personnes racontent encore aujourd'hui qu'un devin avertit César qu'il était menacé d'un très grand danger le jour des ides de Mars : et que ce jour-là César, en allant au sénat, ayant rencontré le devin, le salua et lui dit, en se moquant de sa prédiction : « Eh bien, voilà les ides de Mars « venues. — Oui, lui répondit tout bas le de- « vin, elles sont venues, mais elles ne sont pas « passées. » La veille de ces ides, il soupait chez Lépidus, où, suivant sa coutume, il signa quelques lettres à table. Pendant qu'il faisait ces signatures, les convives proposèrent cette question : Quelle mort était la meilleure. César, prévenant leurs réponses, dit tout haut : « C'est « la moins attendue. » Après souper, il rentra chez lui, et pendant qu'il était couché avec sa

femme, comme à son ordinaire, les portes et les fenêtres s'ouvrirent tout à coup d'elles-mêmes; réveillé en sursaut, et troublé par le bruit et par la clarté de la lune qui donnait dans sa chambre, il entendit sa femme Calpurnia, qui dormait d'un sommeil profond, pousser des gémissemens confus et prononcer des mots inarticulés qu'il ne put distinguer; mais il lui sembla qu'elle le pleurait, en le tenant égorgé dans ses bras. Selon quelques auteurs, Calpurnia eut, pendant son sommeil, une autre vision que celle-là : ils disent, d'après Tite-Live, que le sénat, par un décret, avait fait placer au faîte de la maison de César une espèce de pinacle qui en était comme un ornement et une distinction (77); que Calpurnia avait songé que ce pinacle était rompu, et que c'était là le sujet de ses gémissemens et de ses larmes. Quand le jour parut, elle conjura César de ne pas sortir, s'il lui était possible, ce jour-là, et de remettre à un autre jour l'assemblée du sénat : « Si vous faites peu d'attention à mes songes, « ajouta-t-elle, ayez du moins recours à d'autres « divinations, et faites des sacrifices pour con« sulter l'avenir. » Ces alarmes de Calpurnia donnèrent des soupçons et des craintes à César : il n'avait jamais vu dans sa femme les faiblesses ordinaires à son sexe, ni aucun senti-

ment superstitieux; et il la voyait alors vivement affectée. Après plusieurs sacrifices, les devins lui déclarèrent que les signes n'étaient pas favorables; et il se décida enfin à envoyer Antoine au sénat, pour remettre l'assemblée à un autre jour.

LXX. Mais dans ce moment il voit entrer Décimus Brutus, surnommé Albinus. César avait en lui une telle confiance, qu'il l'avait institué son second héritier; il était cependant de la conjuration de l'autre Brutus et de Cassius; et craignant que si César ne tenait pas l'assemblée ce jour-là leur complot ne fût découvert, il se moqua des devins, et représenta vivement à César que ce délai donnerait lieu aux plaintes et aux reproches du sénat, qui se croirait insulté : « Les sénateurs, lui dit-il, ne se sont « assemblés que sur votre convocation; ils sont « disposés à vous déclarer roi de tous les pays « situés hors de l'Italie, et à vous permettre de « porter le diadême partout ailleurs qu'à Rome, « sur terre et sur mer. Si maintenant qu'ils sont « sur leurs siéges quelqu'un va leur dire de se « retirer et de revenir un autre jour où Calpur- « nia aura eu des songes plus favorables, quels « propos ne ferez-vous pas tenir à vos envieux? « Et qui voudra seulement écouter vos amis, « lorsqu'ils diront que ce n'est pas, d'un côté,

« la plus entière servitude, et de l'autre la tyrannie la plus absolue? Si toutefois, ajouta-t-il, vous croyez devoir éviter ce jour comme « malheureux pour vous, il convient au moins « que vous alliez en personne au sénat pour lui « déclarer vous-même que vous remettez l'assemblée à un autre jour. » En achevant ces mots, il le prend par la main et le fait sortir. Il avait à peine passé le seuil de sa porte, qu'un esclave étranger qui voulait absolument lui parler, n'ayant pu l'approcher, à cause de la foule qui l'environnait, alla se jeter dans sa maison, et se remit entre les mains de Calpurnia, en la priant de le garder jusqu'au retour de César, à qui il avait des choses importantes à communiquer. Artémidore de Cnide, qui enseignait à Rome les lettres grecques, qui voyait habituellement des complices de Brutus, et savait une partie de la conjuration, vint pour remettre à César un écrit qui contenait les différens avis qu'il voulait lui donner; mais voyant que César, à mesure qu'il recevait quelques papiers, les remettait aux officiers qui l'entouraient, il s'approcha le plus près qu'il lui fut possible, et en présentant son écrit : « César, dit-il, lisez ce papier seul et promptement; il contient « des choses importantes qui vous intéressent « personnellement. » César l'ayant pris de sa

main, essaya plusieurs fois de le lire; mais il en fut toujours empêché par la foule de ceux qui venaient lui parler. Il entra dans le sénat, le tenant toujours dans sa main, car c'était le seul qu'il eût gardé. Quelques auteurs disent qu'Artémidore, sans cesse repoussé dans le chemin par la foule, ne put jamais approcher de César, et qu'il lui fit remettre le papier par un autre.

LXXI. Toutes ces circonstances peuvent avoir été l'effet du hasard; mais on ne saurait en dire autant du lieu où le sénat fut assemblé ce jour-là, et où se passa cette scène sanglante. Il y avait une statue de Pompée, et c'était un des édifices qu'il avait dédiés pour servir d'ornement à son théâtre. N'est-ce pas une preuve évidente que cette entreprise était conduite par un dieu qui avait marqué cet édifice pour le lieu de l'exécution? On dit même que Cassius, lorsqu'on fut près d'attaquer César, porta ses yeux sur la statue de Pompée, et l'invoqua en secret, quoiqu'il fût d'ailleurs dans les sentimens d'Épicure; mais la vue du danger présent pénétra son âme d'un vif sentiment d'enthousiasme, qui lui fit démentir ses anciennes opinions. Antoine, dont on craignait la fidélité pour César, et la force de corps extraordinaire, fut retenu hors du lieu de l'assemblée

par Albinus, qui engagea, à dessein, avec lui, une longue conversation. Lorsque César entra, tous les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur. Des complices de Brutus, les uns se placèrent autour du siége de César, les autres allèrent au devant de lui, pour joindre leurs prières à celles de Métellus Cimber, qui demandait le rappel de son frère, et ils le suivirent, en redoublant leurs instances, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à sa place. Il s'assit, en rejetant leurs prières : et comme ils le pressaient toujours plus vivement, il leur témoigna, à chacun en particulier, son mécontentement. Alors Métellus lui prit la robe de ses deux mains, et lui découvrit le haut de l'épaule : c'était le signal dont les conjurés étaient convenus. Casca le frappa le premier de son épée ; mais le coup ne fut pas mortel, le fer n'ayant pas pénétré bien avant. Il y a apparence que, chargé de commencer une si grande entreprise, il se sentit troublé. César, se tournant vers lui, saisit son épée, qu'il tint toujours dans sa main. Ils s'écrièrent tous deux en même temps, César, en latin : « Scélérat de Casca, que fais-tu ? » Et Casca, s'adressant à son frère, lui cria en grec : « Mon frère, au secours. »

LXXII. Dans le premier moment, tous ceux qui n'étaient pas du secret furent saisis d'hor-

reur ; et frissonnant de tout leur corps, ils n'osèrent ni prendre la fuite, ni défendre César, ni proférer une seule parole. Cependant les conjurés, tirant chacun son épée, l'environnent de toutes parts ; de quelque côté qu'il se tourne, il ne trouve que des épées qui le frappent aux yeux et au visage ; tel qu'une bête féroce assaillie par les chasseurs, il se débattait entre toutes ces mains armées contre lui : car chacun voulait avoir part à ce meurtre, et goûter, pour ainsi dire, à ce sang, comme aux libations d'un sacrifice. Brutus lui-même lui porta un coup dans l'aine. Il s'était défendu, dit-on, contre les autres, et traînait son corps de côté et d'autre en poussant de grands cris. Mais quand il vit Brutus venir sur lui l'épée nue à la main, il se couvrit la tète de sa robe, et s'abandonna au fer des conjurés. Soit hasard, soit dessein formé de leur part, il fut poussé jusqu'au piédestal de la statue de Pompée, qui fut couverte de son sang. Il semblait que Pompée présidât à la vengeance qu'on tirait de son ennemi, qui, abattu et palpitant, venait expirer à ses pieds du grand nombre de blessures qu'il avait reçues. Il fut percé, dit-on, de vingt-trois coups : et plusieurs des conjurés se blessèrent eux-mêmes, en frappant tous à la fois sur un seul homme.

LXXIII. Quand César fut mort, Brutus s'a-

vança au milieu du sénat pour rendre raison de ce que les conjurés venaient de faire; mais les sénateurs n'eurent pas la force de l'entendre: ils s'enfuirent précipitamment par les portes, et jeterent parmi le peuple le trouble et l'effroi. Les uns fermaient leurs maisons, les autres abandonnaient leurs banques et leurs comptoirs; les rues étaient pleines de gens qui couraient çà et là, et dont les uns allaient au sénat pour voir cet affreux spectacle, les autres en revenaient après l'avoir vu. Antoine et Lépidus, les deux plus grands amis de César, se dérobant de la foule, cherchèrent un asile dans des maisons étrangères. Mais Brutus et les autres conjurés, encore tout fumans du sang qu'ils venaient de répandre, et tenant leurs épées nues, sortirent tous ensemble du sénat et prirent le chemin du Capitole, non comme des gens qui fuient, mais d'un air content et avec un visage gai qui annonçait leur confiance. Ils appelaient le peuple à la liberté, et s'arrêtaient avec les personnes de distinction qu'ils rencontraient dans les rues. Il y en eut même qui se joignirent à eux pour faire croire qu'ils avaient eu part à la conjuration, et en partager faussement la gloire. De ce nombre furent Caïus Octavius et Lentulus Spinther, qui, dans la suite, furent bien punis de cette vanité: Antoine et le jeune César les firent

mettre à mort, et leur ôtèrent même l'honneur qu'ils avaient ambitionné et qui causa leur perte. Ceux qui les condamnèrent punirent en eux non la complicité du meurtre, mais l'intention. Le lendemain, Brutus et les autres conjurés se rendirent sur la place, et parlèrent au peuple qui les écouta sans donner aucun signe de blâme ni d'approbation; le profond silence qu'il garda faisait seulement connaître que, si d'un côté il plaignait César, de l'autre il respectait Brutus. Le sénat décréta l'amnistie générale du passé; il ordonna qu'on rendrait à César les honneurs divins, et qu'on ne changerait aucune des ordonnances qu'il avait faites pendant sa dictature. Il distribua à Brutus et à ses complices des gouvernemens, et leur décerna des honneurs convenables. Tout le monde crut que les affaires étaient sagement disposées, et la république remise dans le meilleur état.

LXXIV. Mais quand on eut ouvert le testament de César et qu'on y eut lu qu'il laissait à chaque Romain un legs considérable; qu'ensuite on vit porter à travers la place son corps sanglant et déchiré de plaies, le peuple, ne se contenant plus et ne gardant aucune modération, fit un bûcher des bancs, des barrières et des tables qui étaient sur la place, et brûla le corps de César. Prenant ensuite les tisons enflammés,

il courut en foule aux maisons des meurtriers pour y mettre le feu; plusieurs même se répandirent dans la ville, et les cherchèrent dans le dessein de les mettre en pièces, mais on ne put les découvrir, parce qu'ils se tinrent bien renfermés. Un des amis de César, nommé Cinna, avait eu, la nuit précédente, un songe assez extraordinaire : il avait cru voir César qui l'invitait à souper, et qui, sur son refus, l'avait pris par la main et l'avait entraîné malgré sa résistance. Quand il apprit qu'on brûlait sur la place le corps du dictateur, il se leva, et quoique inquiet du songe qu'il avait eu, quoique malade de la fièvre, il y courut pour rendre à son ami les derniers devoirs. Lorsqu'il arriva sur la place, quelqu'un du peuple le nomma à un citoyen qui lui demandait son nom; celui-ci le dit à un autre, et bientôt il courut dans toute la foule que c'était un des meurtriers de César : il y avait en effet un des conjurés qui s'appelait Cinna, et le peuple, prenant cet homme pour le meurtrier, se jeta sur lui et le mit en pièces sur la place même. Brutus et Cassius, effrayés de cette fureur populaire, sortirent de la ville peu de jours après. J'ai raconté dans la Vie de Brutus ce qu'ils firent depuis, et les malheurs qu'ils éprouvèrent.

LXXV. César mourut âgé de cinquante-six

ans (*), et ne survécut guère que de quatre ans à Pompée. Cette domination, ce pouvoir souverain, qu'il n'avait cessé de poursuivre à travers mille dangers et qu'il obtint avec tant de peine, ne lui procura qu'un vain titre, qu'une gloire fragile, qui lui attirèrent la haine de ses concitoyens. Mais ce génie puissant qui l'avait conduit pendant sa vie le suivit encore après sa mort : il s'en montra le vengeur, en s'attachant sur les pas de ses meurtriers et par terre et par mer, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus un seul de ceux qui avaient pris la moindre part à l'exécution ou qui avaient seulement approuvé le complot. Entre les événemens humains, il n'en est pas de plus étonnant que celui qu'éprouva Cassius : vaincu à la bataille de Philippes, il se tua de la même épée dont il avait frappé César. Et parmi les phénomènes célestes, on vit un premier signe remarquable dans cette comète, qui, après le meurtre de César, brilla avec tant d'éclat pendant sept nuits, et disparut ensuite. Un second signe, ce fut l'obscurcissement du globe solaire, qui parut fort pâle toute cette année-là, et qui, chaque jour à son lever, au lieu de rayons étincelans, n'envoyait qu'une lumière faible et une chaleur si languissante,

(*) L'an de Rome 710.

que l'air fut toujours épais et ténébreux : car la chaleur seule peut le raréfier. Son intempérie fit avorter les fruits, qui se flétrirent avant que d'arriver à leur maturité.

LXXVI. Mais rien ne prouve davantage combien le meurtre de César avait déplu aux dieux que le fantôme qui apparut à Brutus. Pendant qu'il se disposait à faire passer son armée du port d'Abyde (28) au rivage opposé, il se reposait la nuit dans sa tente, suivant sa coutume, sans dormir et réfléchissant sur l'avenir. C'était de tous les généraux celui qui avait le moins besoin de sommeil et que la nature avait fait pour veiller le plus long-temps. Il crut entendre quelque bruit à la porte de sa tente, et en regardant à la clarté d'une lampe prête à s'éteindre, il apperçut un spectre horrible, d'une grandeur démesurée et d'une figure hideuse. Cette apparition lui causa d'abord de l'effroi; mais quand il vit que le spectre, sans faire aucun mouvement et sans rien dire, se tenait en silence auprès de son lit, il lui demanda qui il était ; « Brutus, « lui répondit le fantôme, je suis ton mauvais « génie, et tu me verras à Philippes. — Eh bien, « reprit Brutus d'un ton assuré, je t'y verrai. » Et aussitôt le spectre s'évanouit. Quelque temps après, à la bataille de Philippes contre Antoine et César, il remporta une première victoire,

renversa de son côté tout ce qui lui faisait tête, et poursuivait les fuyards jusqu'au camp de César, qui fut livré au pillage. Il se préparait à un second combat, lorsque ce même spectre lui apparut encore la nuit, sans proférer une seule parole. Brutus, qui comprit que son heure était venue, se précipita volontairement au milieu des plus grands dangers. Cependant il ne mourut pas dans le combat ; ses troupes ayant été mises en déroute, il se retira sur une roche escarpée; là, se jetant sur son épée, avec l'aide d'un de ses amis, il se l'enfonça dans la poitrine, et expira sur le coup.

PARALLÈLE

D'ALEXANDRE ET DE CÉSAR (*).

I. Les deux guerriers dont nous venons d'écrire la vie jouissent d'une réputation si brillante, et sont placés, par un consentement unanime, si fort au-dessus de tous les autres capitaines, qu'il est difficile d'établir entre eux une juste comparaison, et plus difficile encore de décider lequel des deux mérite la préférence. S'ils ont l'un et l'autre des traits de ressemblance bien marqués, on trouve peut-être des différences plus sensibles dans leurs caractères, dans les motifs de leurs entreprises, dans leur manière de faire la guerre, dans les ennemis qu'ils ont eus à combattre, dans leurs exploits, dans leur conduite politique, enfin dans le genre de mort qui a terminé une vie passée presque tout entière dans le tumulte des armes.

(*) Le parallèle que Plutarque avait fait d'Alexandre et de César est perdu ; j'ai tâché de le suppléer.

Nous tâcherons, en faisant ce parallèle, de saisir les ressemblances et les différences qu'ils ont entre eux, de comparer les qualités et les talens qui les ont distingués, de montrer en quoi ils sont tantôt supérieurs, tantôt inférieurs l'un à l'autre.

II. Les noms d'Alexandre et de César sont depuis long-temps ceux de la valeur même et de l'héroïsme. Le privilége qu'ils ont eu, le premier de n'avoir jamais été vaincu, le second de n'avoir essuyé, et même rarement, que de légers échecs effacés par des succès innombrables, a fait de ces deux grands hommes le dernier terme de la gloire militaire; et le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un général d'armée, c'est de le comparer à Alexandre ou à César. Ils ont tous deux la destinée honorable d'être associés à la réputation de tous les guerriers des âges précédens, et ils auront sans doute celle de partager la gloire de tous ceux qui les suivront. Ils ont réuni toutes les qualités qui forment les plus grands capitaines : cette valeur, plus bouillante, plus audacieuse dans l'un, plus tempérée, plus réfléchie dans l'autre, mais en tous les deux également éclairée dans le choix de ses moyens, également sûre dans ses effets; cette ardeur impétueuse, qui s'irrite par les obstacles, et sait toujours en

triompher ; cette patience infatigable dans les travaux les plus pénibles ; cette intrépidité qui brave tous les périls ; cette pénétration qui fait saisir au premier coup-d'œil tous ses avantages ; cette habileté dans l'art des campemens et des siéges ; cet art enfin d'inspirer à leurs soldats une confiance aveugle, gage assuré de la victoire. Le nombre et la rapidité de leurs victoires tiennent du prodige : en peu d'années ils domptent une multitude de nations, et paraissent plutôt parcourir que soumettre une grande partie du monde connu. Leur mort même, quoique d'un genre si différent, a néanmoins ce trait de ressemblance qu'elle les surprend l'un et l'autre au milieu de leurs plus vastes projets, et qu'elle arrête subitement le cours de leurs conquètes. De cette vue générale descendons au détail de leur vie et de leurs actions.

III. Alexandre, né sur le trône, et fils d'un roi qui avait eu l'avantage d'être élevé auprès du plus grand homme que la Grèce ait produit, Épaminondas ; Alexandre reçut une éducation digne de sa naissance et de son rang. Le célèbre Aristote, à qui Philippe confia le soin de former un fils qui lui était si cher, s'appliqua singulièrement à développer les heureux germes que son élève avait reçus de la nature. Non

seulement il l'instruisit dans la morale et dans la politique, deux sciences si nécessaires à ceux qui sont chargés de faire le bonheur des hommes, mais encore il l'initia dans les connaissances les plus profondes et les plus secrètes de la philosophie. Le jeune prince en pénétra les mystères avec la plus grande facilité : rien n'était au-dessus de l'élévation de son esprit, rien ne rebutait une avidité de savoir qui s'accroissait par les difficultés mêmes, et qui n'envisageait dans les obstacles que la gloire de les vaincre. Le succès d'une éducation si solide répondit aux soins d'un maître si habile et aux dispositions d'un élève si extraordinaire. Nous n'avons aucun détail sur les premières années de César, ni sur le genre d'éducation qu'il reçut; on sait seulement qu'il alla à Rhodes se former à l'éloquence sous Apollonius, qui enseignait dans cette ville avec beaucoup de réputation. Mais on ne peut douter, après tout ce qu'il a fait, et après les ouvrages qu'il a laissés, qu'il n'eût apporté en naissant une heureuse facilité pour s'instruire, et que les dons de la nature n'eussent été cultivés en lui par des mains habiles.

IV. Alexandre conserva toujours un grand goût pour les sciences et pour les lettres. Peu jaloux de briller par les exercices du corps, il

donnait une préférence presque exclusive à tout ce qui pouvait orner son esprit, agrandir et perfectionner ses connaissances. Il avait la plus grande estime pour Homère, et n'enviait à Achille que la gloire d'avoir eu ce grand poète pour chantre de ses exploits. Dans les fêtes qu'il faisait célébrer, il ne proposait ordinairement que ces jeux et ces combats où l'on disputait le prix de la tragédie, et où il n'avait à couronner que les succès de l'esprit. César n'eut ni moins de goût, ni moins d'ardeur pour l'étude que le roi de Macédoine; il paraît même qu'il le surpassa dans l'éloquence, quoique ce prince ne manquât pas de talent pour la parole, et qu'il possédât cette éloquence naturelle qui persuade et qui entraîne. César plaida souvent dans sa jeunesse, et les succès qu'il eut en ce genre lui méritèrent le second rang parmi les grands orateurs qui brillaient alors dans le barreau de Rome. On jugeait même qu'il y eût facilement obtenu le premier rang s'il se fût principalement livré à cet exercice, et qu'il ne l'eût pas sacrifié à sa passion pour les armes. Ses Commentaires ont été loués par les meilleurs esprits de son temps, comme un modèle parfait de ce genre d'ouvrage, comme également propres à former les historiens et les guerriers. La réforme du calendrier, qu'il imagina lui-même et

qui fut exécutée sous sa direction, montre les connaissances qu'il avait acquises dans une science alors peu commune à Rome, et lui a mérité un genre de gloire non moins flatteur que celui qu'on obtient par les armes.

V. C'est surtout dans les premières années de leur vie qu'on voit entre Alexandre et César la différence la plus sensible. Le premier montre dès sa jeunesse le plus grand éloignement pour les plaisirs, et résiste à toutes les séductions dont il est entouré à la cour de son père. Le goût des lettres et le désir de s'instruire le garantissent des écueils qu'il trouve sur ses pas, en portant son ardeur naturelle vers des objets plus nobles et plus dignes d'un roi. La jeunesse de César fut livrée tout entière aux voluptés et aux vices : la réputation qu'il avait dans Rome, et le mot si connu qui courait sur son compte, prouvent à quels excès il avait porté la débauche et le libertinage. A l'age où Alexandre s'était déjà signalé par les plus glorieux exploits, César était encore plongé dans la fange des plaisirs. L'un poursuivait avec ardeur une carrière brillante qui le rendait l'admiration des peuples, quand l'autre n'avait fait encore que déshonorer son pays par la dissolution de ses mœurs, ou peut-être avait déjà conçu, dans le sein de la mollesse, le dessein

d'en être un jour le tyran. On peut du moins le conjecturer de ce mot de Sylla, qu'il voyait dans ce jeune homme plusieurs Marius.

VI. Cependant, malgré sa jeunesse licencieuse, César eut un caractère inflexible, et le refus persévérant qu'il fit de répudier sa femme pour complaire à Sylla, à ce farouche dictateur sous qui tout pliait dans Rome, annonçait dès lors cette fierté, cet amour de l'indépendance qui un jour ne pourrait souffrir de maître, et voudrait tout asservir. Alexandre ne fut ni moins fier, ni moins indépendant; difficile à manier, indomptable même lorsqu'on voulait forcer son obéissance, il cédait facilement à la raison, persuadé que la véritable domination est de régner sur soi-même. Tous les projets qu'il forme, tous les sentimens qu'il exprime, montrent en lui une grandeur d'âme, une élévation d'esprit qui ne le rendent pas moins admirable que ses plus grands exploits. La hauteur avec laquelle César traite les pirates au milieu desquels il était prisonnier, son intrépidité dans une tempête furieuse, ce mot si célèbre au pilote : « Ne crains rien : tu portes César et sa fortune, » annoncent cette confiance magnanime qui ne peut naître que du sentiment de sa grandeur et de sa force.

VII. L'éducation d'Alexandre l'avait préparé

à être sobre et tempérant; et l'on n'est pas étonné de le voir préférer la nourriture la plus simple aux mets délicats que lui envoyait une reine d'Asie, et ne chercher d'autre assaisonnement à ses repas que l'exercice ou la frugalité. Mais après la jeunesse efféminée de César, on est surpris de la sobriété qu'il fait paraître dès qu'il est à la tête des armées. Il donne à ses officiers et à ses soldats l'exemple de la tempérance, de la facilité à souffrir les privations, à sacrifier ses propres besoins à la commodité des autres. Il ne craint pas de coucher en plein air, pour laisser à un de ses amis malade la seule chambre qu'il y eût dans une chaumière où la tempête l'oblige de se retirer. Quel exemple rare de tempérance dans Alexandre, lorsque, dévoré par une soif ardente, il refuse l'eau qu'on lui offre à boire, afin de soutenir le courage de ses soldats, en partageant leur souffrance! Il eut de bonne heure la réputation d'aimer le vin : mais il la dut d'abord à l'habitude qu'il prit de rester long-temps à table, moins pour boire que pour discourir avec ses convives sur des sujets intéressans. Ce n'est que dans les derniers temps de sa vie qu'il se livra à cette passion si basse, et qu'il ternit la gloire de ses premières années par des excès qui le conduisirent au tombeau. César, une fois revenu des écarts de ce

genre qui déshonorèrent sa jeunesse, ne mérita plus de semblables reproches.

VIII. Ils montrèrent l'un et l'autre une patience invincible dans les travaux les plus rudes; ce fut même par cette qualité qu'ils inspirèrent à leurs soldats cette affection qui les rendait capables des entreprises les plus hardies et les plus périlleuses. Alexandre est toujours le premier au travail comme au danger; il donne l'exemple de tout souffrir et de tout braver; il traverse à la tête de sa cavalerie un fleuve aussi rapide que profond, au milieu d'une grêle de traits qui pleuvent sur lui de toutes parts; il se précipite au plus fort de la mêlée, et entraîne sur ses pas ses soldats étonnés, et qui peuvent à peine suivre l'impétuosité de son courage. César, avec une complexion faible, un corps grêle et sujet à des maladies graves, surmonta cette faiblesse naturelle, et n'est ni moins endurci aux travaux, ni moins intrépide dans les dangers; supérieur, sous ce rapport, au roi de Macédoine, qui, né avec le tempérament le plus robuste, pouvait supporter sans fatigue les exercices les plus pénibles.

IX. Cette conduite inspire à leurs troupes une confiance sans bornes; et ces soldats qui, sous d'autres généraux, n'étaient que des hommes ordinaires, leurs chefs les rendent invin-

cibles et en font autant de héros. Ils y joignent, il est vrai, la libéralité et les largesses; mais Alexandre met, ce me semble, plus de grandeur et de noblesse dans ses dons. Qu'il est grand à nos yeux, lorsque, sur le point de partir pour l'Asie, il distribue à ses amis tout ce qu'il possède en propre, et ne se réserve que l'espérance! Quoi de plus propre à leur attacher les soldats que ces manières engageantes, cet air d'intérêt, ces tons de popularité qui avaient plus de pouvoir que le bienfait même! Alexandre, dans le commerce de la vie, est le plus aimable des princes; César se montre toujours plein de douceur et d'affabilité. Si malgré l'affection extrême que leurs soldats ont pour eux ils se laissent aller quelquefois au découragement et aux murmures, leurs chefs les ont bientôt ramenés à l'obéissance, en employant tour à tour la douceur et la fermeté.

X. La clémence et l'humanité parurent d'abord avec éclat dans la conduite d'Alexandre; et pendant long-temps il usa avec modération de ses victoires. Si la ruine des Thébains, qu'il n'avait pu gagner par la douceur, est une tache dans les commencemens de son règne, il en diminue l'odieux par les regrets et le repentir qu'il en témoigne depuis en plusieurs occasions. Non content de donner des larmes à la mort de

Darius, il en poursuit avec chaleur la vengeance, et punit ses assassins avec la dernière sévérité. César donne les preuves les plus multipliées de sa clémence après la bataille de Pharsale, en pardonnant aux principaux officiers de Pompée, dont plusieurs même furent dans la suite comblés de ses bienfaits. Il trouva parmi eux des ingrats et des meurtriers, ce qui a fait dire de lui qu'il avait été clément jusqu'au repentir. On aime à entendre ses regrets, lorsqu'à Pharsale il voit le champ de bataille jonché de tant de morts ; on partage avec une douce tristesse les larmes qu'il répand sur la mort de Pompée, et qui paraissent sincères ; on lui sait gré d'avoir fait relever les statues de cet illustre Romain ; il ne manque à sa gloire que de ne l'avoir pas vengé comme Alexandre vengea Darius.

XI. Avouons cependant que ces qualités estimables furent plus d'une fois ternies en eux par des traits de cruauté que rien n'excuse. César fait mourir plusieurs personnages d'un rang distingué qu'il avait pris à la bataille de Thapse ; il se rend coupable d'une noire perfidie, en attaquant les Germains après un traité de paix que les Romains avaient fait avec eux, et leur tue 300 mille hommes. Alexandre mérite encore, à cet égard, de plus grands reproches.

Quand il entre en Asie, il ordonne à ses troupes de passer tous les hommes au fil de l'épée, sans faire grâce à personne. Si le meurtre de Clitus fut commis dans un transport de colère et d'ivresse dont son désespoir et ses larmes semblèrent diminuer l'horreur, il en est dont rien ne peut adoucir l'injustice et la cruauté : ainsi Philotas et Callisthène sont livrés au supplice sur les plus légers indices; Parménion, à qui Alexandre devait tant, est sacrifié à des craintes chimériques que rien ne justifiait. Il fait massacrer une garnison d'Indiens à qui il venait d'accorder une capitulation honorable. Voilà, dans l'un et dans l'autre, des taches honteuses sur leur vie.

XII. Un des traits les plus honorables pour Alexandre, c'est la victoire qu'il remporte sur lui-même, lorsqu'ayant en son pouvoir la femme et les filles de Darius, princesses d'une rare beauté, il refuse constamment de les voir, et ne souffre pas même qu'on parle d'elles en sa présence. Elles sont traitées dans son camp avec le plus grand respect, et y vivent comme dans un de ces asiles consacrés à des vierges. César ne connut pas ce genre de courage qui consiste à se vaincre soi-même. Si dans l'âge mûr il fut moins esclave des voluptés qu'il ne l'avait été dans sa jeunesse, il conserva toujours une grande

faiblesse pour les femmes. Il laissa prendre à Cléopâtre, sur son esprit et sur son cœur, un empire qui pensa le perdre; et l'on crut que cette guerre d'Alexandrie, où il courut un si grand risque de sa vie, n'avait été entreprise que pour le seul intérêt de cette nouvelle Omphale à laquelle il sacrifiait sa gloire. Quels éloges ne mériterait pas Alexandre, s'il eût toujours conservé la sagesse de ses premières années, et qu'il ne se fût pas laissé corrompre par la prospérité! Qu'il est alors différent de lui-même! séduit par les plaisirs, il tombe dans la débauche; ses goûts changent et se dégradent; il rejette cette précieuse simplicité à laquelle il attachait tant de prix, et tombe dans les vices qu'il avait eu le plus en horreur. Il veut en imposer à la postérité, et lui donner l'opinion la plus exagérée de son expédition dans l'Inde par les monumens qu'il fait semer sur sa route. Il se donne à lui-même des louanges puériles, et recherche avec une affectation ridicule les éloges des Athéniens. Si l'on excepte les premières années de la jeunesse de César, il eut toujours depuis une conduite simple et modeste. Dans ses Commentaires, qui contiennent le récit de tant de combats et de tant de victoires, il parle de lui sans vanité,

sans ostentation, et semble étranger aux faits merveilleux qu'il raconte.

XIII. La religion est rarement le partage des guerriers, et moins encore des guerriers heureux. Alexandre avait puisé dans une éducation éclairée, et dans la fréquentation des plus grands philosophes de son temps, des idées saines sur la divinité, sur sa providence, sur la dépendance où sont tous les hommes de son pouvoir suprême. Il commence toutes ses journées par un sacrifice, et rend grâces aux dieux de tous ses succès, persuadé qu'ils viennent de ces êtres suprêmes, et que c'est à eux qu'on doit en rapporter la victoire. On ne voit dans César ni les mêmes lumières sur la religion, ni le même respect pour elle; son opinion dans l'affaire de Catilina montre clairement qu'il ne croyait point à l'existence d'une autre vie, ni aux peines et aux récompenses réservées aux bons et aux méchans, vérités sans lesquelles il n'est point de morale sur la terre. Les sacrifices qu'il offre aux dieux sont en lui la suite du respect pour des usages établis et auxquels il eût été imprudent de manquer devant les Romains, scrupuleusement attachés à leurs coutumes religieuses. Alexandre, il est vrai, finit par tomber dans la superstition, sentiment si injurieux à la divi-

nité; mais ce ne fut qu'après avoir été corrompu dans ses mœurs, et s'être livré aux plus grands désordres. Les dispositions de César par rapport aux dieux le mettaient à l'abri de toute crainte superstitieuse; mais c'était éviter un excès par un autre plus condamnable encore, et plus dangereux surtout dans ceux qui gouvernent. La folle ambition qu'eut Alexandre de passer pour un Dieu tenait peut-être plus à sa politique qu'à son impiété : car au fond il savait à quoi s'en tenir sur cette filiation divine; mais il crut que cette opinion faciliterait ses conquêtes, en préparant la soumission des peuples. Cependant cette prétention le rendit cruel; et le refus que fit Callisthène de lui rendre les adorations que ce prince exigeait fut la véritable cause de son supplice.

XIV. Du côté de la politique, Alexandre semble inférieur à César; il est vrai que, né sur le trône et au sein de la grandeur, il n'en eut pas besoin pour parvenir; mais elle fut nécessaire à César pour s'élever à une aussi haute fortune au milieu de tant de rivaux redoutables. Cependant Alexandre, dès sa jeunesse, fait paraître dans sa conduite une politique sage et prudente. Il adoucit l'impression défavorable qu'avait produite sa rigueur excessive contre les Thébains, par les ménagemens dont il use

envers les autres peuples. Il choisit lui-même l'emplacement de la ville d'Alexandrie, dont il prévoit la grandeur future. Pour affermir son autorité chez les peuples qu'il a conquis, il adopte en partie leurs mœurs et leurs coutumes; il prend trente mille enfans des premières familles de Perse pour les faire instruire dans les lettres grecques et les former aux exercices des Macédoniens. A ce premier moyen de rapprocher et d'unir les deux nations, il en joint un autre plus capable encore de les fondre, pour ainsi dire, ensemble, celui de marier les principaux des Macédoniens avec les filles des grands seigneurs de Perse. Après la victoire d'Arbèles, il détruit en Grèce toutes les tyrannies, et récompense généreusement les descendans de ceux qui, dans les guerres des Mèdes, avaient rendu des services signalés à la Grèce. César dirigea toute sa politique vers ses vues ambitieuses; sa haute naissance et ses talens distingués lui ouvraient une entrée facile à toutes les dignités; mais, occupé déjà des moyens d'asservir sa patrie, il flatte servilement le peuple pour parvenir plus rapidement à son but, et ne rougit pas de se lier avec les hommes les plus pervers pour faire passer des lois séditieuses, mais agréables à la multitude. S'il réconcilie Crassus avec Pompée, cette ac-

tion honnête en soi est faite par un motif d'intérêt : il veut se servir de l'un pour perdre l'autre, et se mettre ensuite à la place de celui qui aura contribué à son élévation. Ainsi sa politique, en général plus adroite peut-être que celle d'Alexandre, est presque toujours moins honnête. Si, après la bataille de Pharsale, il rend la liberté à quelques peuples de la Grèce; s'il règle en Espagne des affaires assez difficiles avec beaucoup de sagesse et d'équité; si enfin en Asie il adoucit le sort des habitans écrasés par les impôts, ce caractère de justice et de générosité ne se soutient pas; et, guidé par son intérêt dans les actions mêmes d'une sage politique, il avilit un art qui n'est honorable que lorsqu'il a la morale pour base.

XV. Alexandre et César eurent tous deux une ambition extrême, et ne voulaient rien moins que soumettre le monde entier. Dès l'âge le plus tendre, Alexandre s'afflige de chaque victoire que Philippe remporte : « Mon père, dit-il à ses compagnons, ne nous laissera rien à faire. » Il refuse les offres de Darius, quelque avantageuses qu'elles soient, parce qu'il veut tout devoir à son épée; et il n'aurait pas accepté l'empire de la Perse, afin d'avoir la gloire de le conquérir. L'ambition étonne davantage

dans César, qui, né simple citoyen de Rome, ne pouvait parvenir à cette domination qu'il désirait si vivement que par la ruine de tous ses rivaux et par l'asservissement de sa patrie. Dès qu'il est à la tête d'une armée, il fait éclater cette passion des conquêtes que sa jeunesse licencieuse avait comprimée. En lisant la vie d'Alexandre, il pleure de n'avoir encore rien fait à un âge où ce prince avait déjà conquis tant de royaumes. Parvenu à l'autorité souveraine, son ambition n'est pas satisfaite; il médite de plus vastes projets; il aspire à se faire roi des Romains, et trouve sa perte dans ce nouvel objet de la passion qui le domine.

XVI. Un des rapports sous lesquels Alexandre paraît bien supérieur à César, c'est le motif qui les dirige l'un et l'autre dans leurs entreprises. Le roi de Macédoine entreprend la guerre d'Asie pour venger la Grèce des ravages affreux que les Perses y avaient exercés. Moins jaloux de s'enrichir que de faire des conquêtes, il n'a des richesses que pour les répandre; la Grèce recueille les premiers fruits de ses victoires; il fait partager sa fortune à tous ceux qui l'entourent, et distribue des royaumes aux ennemis mêmes qu'il a vaincus. Que César est loin d'être guidé par des motifs si nobles! Les liaisons qu'il forme n'ont d'autre but

que son agrandissement. S'il brigue le gouvernement des Gaules, c'est parce qu'il y voit plus de moyens d'acquérir une grande réputation, de s'attacher ses soldats, de les aguerrir par une longue suite de combats et de victoires, et de s'en servir ensuite pour opprimer la liberté publique. Il emploie à se faire des créatures les richesses immenses qu'il amasse ; et après quelques tentatives inutiles d'accommodement avec ses ennemis, après des propositions de paix dont on peut suspecter la sincérité, il se jette en désespéré dans une guerre civile qui doit inonder toute l'Italie d'un déluge de sang. Alexandre se propose le bonheur des hommes ; César conspire pour leur ruine.

XVII. C'est par la gloire militaire que ces deux grands hommes sont le plus connus : c'est par là qu'ils sont au-dessus de tout éloge. Mais cette valeur extraordinaire qui brille en eux a dans chacun des caractères différens : Alexandre se distingue par un courage bouillant, par une bravoure impétueuse qui ne se plaît qu'au milieu des dangers ; César, à la tête des armées, est le plus grand des hommes ; Alexandre, dans la mêlée, est un de ces dieux d'Homère, qui, confondus parmi les mortels, se font bientôt reconnaître par les coups terribles

et inévitables qu'ils portent. Sans doute qu'en parcourant les expéditions qu'ils ont faites, les batailles qu'ils ont livrées, les villes qu'ils ont emportées d'assaut, les nations qu'ils ont conquises, on trouvera que César n'a pas moins fait qu'Alexandre; mais les actions du roi de Macédoine ont un caractère de grandeur et d'héroïsme qui ne paraît pas autant dans César : elles semblent l'effet d'une inspiration divine qui l'élève au-dessus de l'humanité. A peine monté sur le trône, à l'âge de vingt ans, il soumet des peuples belliqueux, prend Thèbes d'assaut, et donne la loi à la Grèce. Il avait parcouru une carrière pleine de gloire à un âge où César ne pensait pas encore à commencer la sienne. A la vérité le début de celui-ci est marqué par de grands succès; mais bientôt les intrigues qu'il va suivre à Rome en suspendent le cours. Alexandre, une fois engagé dans son entreprise, ne s'en détourne point : une première victoire n'est pour lui qu'une préparation à une seconde; il s'avance dans l'Asie en vainqueur; les bords du Granique, les détroits d'Ipsus, les forteresses de Tyr, cette ville que sa population, ses richesses, ses forces maritimes, et sa situation surtout, faisaient regarder comme imprenable; les champs

de l'Arabie, les plaines d'Arbèles, deviennent tour à tour le théâtre de son courage et de sa gloire, et lui ouvrent le chemin à des conquêtes plus rapides dans les pays les plus éloignés, et dont les noms mêmes étaient encore inconnus à la Grèce. Les nations belliqueuses des Gaules furent pour César une ample moisson de gloire; le nombre de victoires qu'il y remporta, la quantité de villes qu'il y soumit, la multitude immense d'hommes qui tombèrent sous son bras victorieux, paraissent à peine croyables; l'Espagne, l'Egypte, l'Afrique, le virent successivement parcourir avec la rapidité d'un voyageur leurs vastes contrées, et marquer tous ses pas par autant de triomphes.

XVIII. Les exploits de César paraissent au premier coup-d'œil moins brillans que ceux d'Alexandre; mais, en les examinant de près, ils les égalent par leur nombre, par leur éclat, et les surpassent peut-être par leur importance. Il n'avait fait qu'essayer son courage en Espagne; mais c'est dans les Gaules que, pendant dix années d'une guerre presque continuelle, il déploie les plus grands talens, et montre une capacité consommée dans l'art militaire. Il est le premier des Romains qui ose passer le Rhin avec une armée; il le traverse sur un pont; mais la construction en est si har-

die, et exécutée en si peu de jours, qu'elle fait autant d'honneur à son génie qu'à son audace. Il a la gloire de pénétrer le premier en Angleterre, cette île dont l'existence était regardée comme fabuleuse; et ce qu'Alexandre avait fait sur l'Océan oriental, où il porta le premier son nom et la gloire de ses armes, César le fit sur la mer Atlantique en faisant redouter à ces nations éloignées la puissance romaine. Tyr et les autres villes forcées par Alexandre ne lui ont pas acquis plus de gloire que la prise d'Alésia n'en a procuré à César; cette ville qui, défendue par Vercingentorix, général aussi brave qu'expérimenté, à la tête d'une garnison de soixante-dix mille hommes, était encore secourue par trois cent mille des plus braves d'entre les Gaulois; César brave tous ces obstacles; et, par son audace autant que par son habileté, il force Vercingentorix à lui remettre la ville. Les conquêtes d'Alexandre ne s'étendirent pas au-delà de sa vie; ses successeurs, en partageant son empire, n'héritèrent ni de ses talens, ni de sa puissance; et la Macédoine retira peu de fruit des succès prodigieux que son roi avait eus en Asie. Les victoires de César reculèrent au loin les bornes de l'empire romain, portèrent dans presque tout le monde connu le nom et la gloire de Rome, et prépa-

rèrent à son successeur la soumission de l'univers entier.

XIX. Si César, sous ce rapport, paraît avoir l'avantage, il en est un autre qui donne à son rival une grande supériorité : c'est le peu de proportion des moyens et des ressources qu'il emploie avec la grandeur de son entreprise. Il ne mène à la conquète de l'Asie qu'une armée au plus de cinquante mille hommes, et n'a pour fournir à son entretien que deux cents talens d'argent, environ un million de notre monnaie. C'est avec des forces si peu considérables qu'il va combattre un roi qui lui oppose des millions de soldats, et qui possède des trésors immenses. César, il est vrai, n'eut jamais des troupes bien nombreuses ; et dans toutes les batailles qu'il livra il eut en tête des armées très supérieures en nombre ; mais il avait la facilité de recruter ses troupes et de puiser dans le trésor public tout l'argent dont il avait besoin pour fournir aux frais de la guerre. Alexandre, une fois engagé dans l'Asie, ne pouvait pas remplacer aisément ce qu'il perdait de soldats, et ce ne fut qu'après avoir poussé loin ses conquêtes qu'il eut des alliés nombreux et des trésors inépuisables : jusque là il dut ses étonnans succès moins à ses forces réelles qu'à ses talens et à son courage.

XX. Disons-le cependant, la plupart des ennemis qu'il eut à combattre n'étaient pas difficiles à vaincre ; et s'il y courut quelquefois de grands dangers, c'est qu'il aimait à s'exposer au plus fort de la mêlée avec la témérité et l'ardeur bouillante d'un soldat. Mais en général les Perses, amollis par les richesses et par le luxe, n'opposaient à ces Macédoniens aguerris par de longs combats qu'une faible résistance. César a donc sur ce point une grande supériorité sur Alexandre. Il eut toujours affaire aux ennemis les plus belliqueux. Les Gaulois et les Germains étaient des nations guerrières, dont les soldats, endurcis au travail, remplis de force et de courage, faisaient acheter chèrement la victoire à leurs ennemis. Aussi a-t-on peine à croire ses succès constans pendant une guerre si longue et si périlleuse, où il eut toujours sur les bras des armées innombrables. Alexandre, il est vrai, rencontra quelquefois des ennemis dignes de son courage : les Tyriens, les Scythes, les Malliens et les soldats de Porus, lui disputèrent long-temps la victoire, et mirent plus d'une fois sa vie en danger. Il eut besoin de toute sa valeur et de toute son habileté pour triompher de leurs efforts. Rien ne manque, sous ce rapport, à la gloire de César ; s'il a dompté des peuples barbares, il a vaincu aussi

les généraux romains qui s'étaient illustrés par les victoires les plus glorieuses, et en particulier Pompée, cet homme si chéri, si honoré dans sa patrie, à qui de brillans succès, des conquêtes prématurées avaient mérité de si bonne heure le surnom de Grand.

XXI. Ce qui paraît relever la gloire d'Alexandre au-dessus de celle de César, c'est qu'il fut toujours invincible, et qu'aucun revers ne ternit jamais l'éclat de ses victoires; le général romain fut battu quelquefois, et par sa faute, comme il n'a pas craint d'en faire l'aveu. Dans la guerre civile, il eut un premier échec qui aurait pu le perdre si Pompée avait su profiter de ses avantages. Mais ces disgraces passagères furent glorieusement réparées; et depuis la bataille de Pharsale, la victoire n'abandonna plus ses drapeaux. La carrière militaire d'Alexandre ne fut pas longue : à peine occupe-t-elle l'espace de douze années. S'il avait vécu plus long-temps, aurait-elle été constamment suivie des mêmes succès? Son bonheur ne se serait-il pas enfin démenti? Il est bien peu de héros qui n'aient éprouvé, après un long cours de prospérités, les inconstances de la fortune.

XXII. La mort d'Alexandre et celle de César furent différentes, mais toutes deux extraor-

dinaires. Le premier s'était livré de plus en plus à son penchant pour le vin, depuis que l'ivresse de ses succès avait corrompu ses mœurs et altéré son caractère. Les premiers symptômes de maladie qui s'étaient déclarés n'avaient pu l'engager à se modérer, et des excès continués pendant plusieurs jours, le précipitant dans le tombeau à la fleur de son âge, terminèrent par une fin honteuse une vie dont aucun autre roi n'avait égalé la gloire. L'ambition qu'eut César, déjà maître de Rome et d'une grande partie de l'univers connu, d'ajouter à cette vaste puissance un titre odieux aux Romains, soulève contre lui et la noblesse et le peuple. Il se forme une conjuration dont Brutus, regardé comme le citoyen le plus vertueux, qui passait même pour le fils de César, devient l'âme et le chef; et César périt, dans la force de l'âge, au milieu du sénat, de la main de ceux qu'il a le plus obligés, et aux pieds de la statue de Pompée, à qui il ne survit que quatre ans, après avoir si peu joui d'un pouvoir acheté par tant de sang et par tant de crimes.

XXIII. Rapprochons, en finissant ce parallèle, les deux traits de différence les plus sensibles dans ces deux hommes si étonnans. Alexandre, dès sa jeunesse, offrait le modèle presque parfait d'un grand prince; mais, sur la fin de sa

vie, il ternit la gloire de ses premières années par l'intempérance, la vanité, les soupçons, la méfiance et la cruauté. César déshonore sa jeunesse en se livrant aux vices les plus odieux, et il en répare la honte, dans l'âge mûr, par une conduite appliquée et raisonnable. Si l'on excepte sa passion pour Cléopâtre, qui ne convenait ni à son âge, ni même à ses intérêts, il montre, en général, tout le reste de sa vie, de la tempérance, de la modération et de la sagesse. Cependant Alexandre, malgré les vices et les traits de cruauté qui souillent ses dernières années, malgré la honte de sa mort, est également regretté par les Perses et par les Macédoniens. César, qui, après la guerre civile, pardonne à tous ceux qui ont porté les armes contre lui, et en traite plusieurs comme ses meilleurs amis; César, qui, par ses victoires sur les Gaulois et les Germains, a délivré Rome de la terreur que lui causaient ces deux peuples; qui, par ses exploits, a si fort agrandi l'empire romain, et qui, à ce titre, a tant d'avantage sur Alexandre, dont les conquêtes furent presque sans aucun fruit pour la Macédoine; César est poignardé par ceux mêmes qu'il a comblés de bienfaits, et ses meurtriers sont d'abord honorés comme les libérateurs de

la patrie. Alexandre obtient l'admiration et l'amour de ses ennemis; César se rend odieux à ses concitoyens, à ses amis mêmes : oppresseur de sa patrie, il a la destinée ordinaire aux tyrans.

NOTES

SUR CÉSAR.

---

(1) Les critiques ont relevé ici la méprise de Plutarque, qui fait deux personnages d'un seul. Apollonius n'était pas fils de Molon; il avait lui-même ce dernier surnom. Cicéron, qui parle souvent de lui dans ses ouvrages, lui donne plusieurs fois le nom seul de Molon, et quelquefois il l'appelle Apollonius Molon.

(2) Elle était fille de Q. Pompée, et petite-fille de Sylla. La première femme de César se nommait Cossutia, et la seconde Cornélia, fille de Cinna.

(3) Dans la Vie de Caton d'Utique, Plutarque évalue cette somme en talens, et la porte à 1250 talens, ce qui ferait six millions deux cent cinquante mille livres, somme bien différente de celle qui est énoncée ici en sesterces, et qui ne va guère qu'à un million deux cent mille livres. Ruauld, dans ses observations critiques sur la Vie de César, a relevé cette erreur, qu'il faut attribuer sans doute à une méprise de copiste : car il n'est pas vraisemblable que Plutarque se soit contredit à ce point.

(4) La manière dont Plutarque s'exprime pourrait faire croire que César eut le commandement de toute l'Espagne; mais il n'obtint que celui de l'Espagne ultérieure, comme le dit Suétone. Des critiques ont sur cela accusé Plutarque de négligence, mais l'accusation

est un peu sévère : ces Vies ne sont pas une histoire détaillée de toutes les actions du héros; l'écrivain ne s'attache qu'aux principales, et il suffit, pour l'instruction des lecteurs, de savoir que César alla commander en Espagne. L'Espagne ultérieure comprenait la Lusitanie et la Bétique, aujourd'hui le Portugal et l'Andalousie.

(5) Les 300 stades feraient 15 de nos lieues, ce qui n'est pas croyable. César met cinq mille pas; et une marque sûre, suivant l'observation de M. Dacier, que César avait écrit 5 mille, et non pas 50 mille, comme portent quelques éditions, c'est que son traducteur grec a mis 40 stades, qui font cinq mille pas. Les 300 stades de Plutarque ne peuvent être qu'une erreur du copiste, genre de faute très ordinaire dans les chiffres dont les Grecs se servaient pour marquer les nombres. Les 40 stades sont deux lieues.

(6) Les Séquanois étaient dans la partie de la Gaule qui comprenait la Franche-Comté, la Bresse.

(7) C'était la partie de l'Italie qu'on appelait la Gaule Cisalpine, comme le prouve ce qui suit.

(8) Les Nerviens, peuples de la Gaule Belgique, occupaient la plus grande partie de la Flandre et du Hainaut.

(9) Ces deux peuples habitaient le pays qu'on nomme aujourd'hui la Westphalie, le duché de Clèves, l'évêché de Munster et les environs.

(10) Canusius Geminus, grand ami de Cicéron, avait écrit une histoire et des annales.

(11) Les Sicambres, anciens peuples de la Germanie, demeurèrent d'abord le long de la Sige, dans la Westphalie méridionale, et se transportèrent ensuite entre le Rhin et la Meuse, dans le pays qui fait partie

des duchés de Gueldres et de Clèves. Il y en avait aussi dans le comté de Zutphen.

(12) Les Arvéniens, peuples de la première Aquitaine, occupaient le pays qu'on a depuis appelé l'Auvergne, en particulier Clermont et Saint-Flour. Les Carautes, qui avaient Chartres pour capitale, étaient épars dans l'Orléanais, le Blésois, le Vendômois, le Dunois, le pays Chartrain, celui de Dreux, le Mantois, le Pinserais, la Beausse, le Gatinais, la Puisaie et la Sologne. Chacun de ces peuples était distingué par un nom particulier.

(13) Les Eduens étaient compris entre la Saône, la Loire et la Seine; ils avaient pour capitale Autun. Les Lingons, dont il est question tout de suite après, habitaient le pays de Langres; mais leurs possessions s'étendaient fort loin. Les Séquanois, anciens peuples d'Europe, étaient renfermés entre la Saône, le Rhône et le Rhin, et occupaient la Bourgogne orientale, ou la Franche-Comté, le Bugey, l'Alsace méridionale, le Suntgaw, le Bâlois et la Suisse, jusqu'à la Russ: ainsi le plus grand nombre était dans la Gaule Belgique.

(14) Alésia, nommée aussi Alexia, était, selon les uns, une cité de la Gaule Celtique, qu'on ne reconnaît plus qu'à quelques fondemens qui se trouvent auprès de la petite ville de Sainte-Reine en Bourgogne, qui a été bâtie de ses ruines. D'autres veulent que ce soit Alise, village en Auxois, dans le duché de Bourgogne, entre Sémur et Saint-Seine.

(15) La ville de Côme fut appelée Néocome ou Novocome, la Nouvelle-Côme, lorsque César y établit ces nouveaux colons, au-dessus du lac de Côme, autrefois Larius, dans la partie de l'Italie appelée alors la Gaule Transpadane, c'est-à-dire au-delà du Pô.

(16) C'est aujourd'hui Sulmona, dans le canton des Péligniens, maintenant appelé l'Abruzze, au royaume de Naples.

(17) Dyrrachium ou Epidamne, aujourd'hui Durazzo, ville de la Turquie européenne, dans l'Albanie, près de la mer. Brunduse, dans la Grande Grèce, maintenant Brindes, ville maritime d'Italie, au royaume de Naples, dans la terre d'Otrante.

(18) Plutarque, ou plutôt quelque commentateur, s'est trompé ici, en mettant en marge une note qui aura ensuite passé dans le texte ; ce n'est pas au mois de posidéon que répond le mois de janvier, mais à celui de gamélion. Posidéon répond à décembre. Oricum et Apollonie étaient sur la côte d'Epire; la dernière est actuellement connue sous le nom de Piergo, sur un petit golfe de l'Albanie, au midi de Durazzo.

(19) Tusculum était à cinq lieues de Rome, en tirant au sud est. Ce canton était très fertile et plein de maisons de plaisance ; Cicéron y en avait une qu'il a rendue célèbre par un de ses meilleurs et de ses plus intéressans ouvrages, les Tusculanes. C'est là qu'est aujourd'hui Frascatti, avec cette différence qu'il est au pied de la montagne, et que l'ancien Tusculum était à mi-côte.

(20) Gomphes est la première ville de Thessalie, en sortant de l'Epire.

(21) Asinius Pollion fut un excellent orateur, un grand historien, et un poëte distingué ; il écrivit l'histoire des guerres civiles.

(22) Tralles était une ville de l'Asie Mineure, dans la Lydie.

(23) C'est Théopompe de Cnide, un des intimes amis de César, et qui avait beaucoup de crédit auprès

de lui. Il ne faut pas le confondre avec Théopompe de Chio, historien célèbre qui vivait du temps de Philippe, père d'Alexandre.

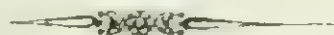
(24) Munda, dans l'ancienne Bétique, aujourd'hui le royaume de Grenade, à cinq lieues de Malaga, très près du détroit de Gibraltar.

(25) Circéum était une ville des Volsques dans le Latium, près de Terracine, et sur les marais Pomptins; elle est détruite aujourd'hui. Ostie, dont il est parlé plus bas, est à l'embouchure du bras gauche du Tibre, divisé en cet endroit par une petite île.

(26) Les habitans de Cumes, en Eolie, passaient pour des gens grossiers et stupides.

(27) Ce pinacle était une sorte d'ornement que l'on mettait au faîte des temples, et que les Grecs nommaient aigle.

(28) Abyde était une ville d'Asie, sur l'Hellespont, vis-à-vis de Seste, de l'autre côté du détroit; ce fut près de ce lieu que Xerxès fit construire ce fameux pont dont il est tant parlé dans les anciens, lorsqu'il voulut aller subjuguer les Scythes. Abyde est aujourd'hui la Dardanelle d'Asie, château de la Turquie asiatique, dans la mer Méditerranée, sur le détroit des Dardanelles.



PHOCION.

SOMMAIRE.

I. Phocion, par la faute des circonstances, n'a pas joui de toute la gloire que sa vertu méritait. II. Il est difficile de gouverner des républiques dans l'adversité. III. Tempérament nécessaire, mais difficile à trouver en pareille conjoncture. IV. Austérité excessive de Caton. Pourquoi il est comparé avec Phocion. V. Naissance et caractère de Phocion. VI. Diverses reparties de Phocion. VII. Commencement de Phocion sous Chabrias; son attache-chement pour Chabrias. VIII. Il se forme également à la politique et à la guerre. IX. Il ne flatte jamais le peuple. X. Bons mots et sages réponses de Phocion. XI. Réflexions sur son caractère. XII. Estime des alliés des Athéniens pour Phocion. XIII. Il remporte en Eubée une victoire complète sur l'armée de Philippe. XIV. Les alliés refusent de recevoir dans leurs ports la flotte de Charès. XV. Phocion est nommé à sa place. XVI. Il rend les Athéniens maîtres de Mégare, et leur conseille de faire la paix avec Philippe. XVII. Il est mis à la tête de la république. XVIII. Conseil de Phocion, relativement aux dix citoyens qu'Alexandre voulait qu'on lui livrât. XIX. Il conseille à ce prince de tourner ses armes contre les Perses. XX. Il refuse les présens d'Alexandre. XXI. Femmes de Phocion. XXII. Il mène son fils à Sparte pour y être élevé dans la discipline des Lacédémoniens. XXIII. Conduite de Phocion à l'égard d'Ha-

palus. XXIV. Prudence de Phocion à la nouvelle de la mort d'Alexandre. XXV. Son opinion sur la guerre Lamiaque. XXVI. Il fait enrôler jusqu'aux hommes de soixante ans, et bat Micion. XXVII. Victoire et ensuite défaite des Grecs confédérés. XXVIII. Phocion est envoyé en ambassade vers Antipater. XXIX. Nouvelle ambassade de Phocion. XXX. Les Athéniens sont obligés de recevoir garnison. XXXI. Douze mille Athéniens privés du droit de bourgeoisie. XXXII. Dureté et tyrannie d'Antipater. XXXIII. Sage conduite et désintéressement de Phocion. XXXIV. Mort de Démade et de son fils. XXXV. Phocion engage Nicanor à traiter avec douceur les Athéniens. Ils sont trompés par Polyperchon. XXXVI. Nicanor entreprend de s'emparer du Pirée. XXXVII. Phocion accusé de trahison. XXXVIII. Polyperchon l'envoie lié sur un chariot à Athènes. XXXIX. Le peuple le condamne à mort. XL. Constance de Phocion. XLI. Un pauvre homme nommé Conopion lui rend les derniers devoirs XLII. Repentir des Athéniens. Honneurs rendus à Phocion. Punition de ses accusateurs.

I. L'orateur Démade, qui, dans l'administration des affaires publiques, ne cherchait qu'à plaire à Antipater et aux Macédoniens, jouissait d'un grand crédit dans Athènes. Mais obligé de proposer et de prendre des résolutions contraires à la dignité et aux coutumes de la ville, il disait que sa conduite était excusable, parce qu'il gouvernait les naufrages de la république; parole trop arrogante dans la bouche de cet orateur. mais qui pourrait être vraie si on l'ap-

pliquait au gouvernement de Phocion : car Démade était lui-même un de ces naufragés d'Athènes, lui dont la conduite et l'administration étaient si honteuses, qu'Antipater disait de lui, quand il fut devenu vieux, que, semblable à une victime immolée, il ne lui restait plus que la langue et le ventre (1). Mais la vertu de Phocion ayant eu à lutter contre un temps orageux, qui fut pour elle le plus terrible adversaire, se vit, par un effet des malheurs de la Grèce, condamnée à l'obscurité, et privée de l'éclat et de la gloire qu'elle méritait. Il ne faut pas en croire Sophocle, lorsque, supposant la vertu trop faible, il dit :

L'homme le plus sensé, dans le sein du malheur
De son esprit bientôt voit flétrir la vigueur.

Tout ce qu'on peut accorder de pouvoir à la fortune sur les gens de bien, dont elle se déclare l'ennemie, c'est qu'au lieu des honneurs et des récompenses qui leur sont dus elle attire à quelques-uns d'entre eux des calomnies et des reproches injustes qui affaiblissent la confiance qu'on avait en leur vertu.

II. On croit assez généralement que dans la prospérité les peuples s'irritent plus facilement contre les hommes vertueux, parce que leurs

succès et l'accroissement de leur puissance leur enflent le cœur; mais c'est au contraire le malheur qui aigrit toujours les esprits, qui les rend chagrins et prompts à s'emporter; leurs oreilles deviennent chatouilleuses et délicates; elles s'offensent de la parole la plus indifférente qui aura été dite d'un ton un peu plus haut. Celui qui nous reprend de nos fautes semble nous reprocher nos malheurs; nous prenons sa franchise pour du mépris. Le miel envenime les plaies et les ulcères; de même trop souvent des remontrances justes et raisonnables blessent et irritent un homme malheureux, si on n'a soin de les adoucir et de les plier au caractère de celui à qui l'on parle. Aussi le poète donne-t-il à la douceur une épithète qui marque qu'elle cède à l'âme, parce qu'en effet elle se mêle à son humeur, et ne lui oppose ni combat ni résistance. Un œil malade se repose avec plaisir sur des couleurs sombres et obscures; il évite les couleurs vives et brillantes; de même une ville dans le malheur devient, par une suite de sa faiblesse, si craintive, si ombrageuse, que le moindre bruit l'effraie, qu'elle ne peut supporter la franchise, lors même que le peu de ressource que lui laissent ses fautes la lui rendrait plus nécessaire. Rien n'est si dangereux que d'avoir à gouverner une ville ainsi disposée;

elle entraîne dans sa perte celui qui l'a flattée : mais c'est après avoir sacrifié celui qui ne la flattait pas.

III. Les mathématiciens disent que le soleil n'a pas précisément le même mouvement que le ciel, et que ce n'est pas non plus un mouvement tout-à-fait contraire; qu'il suit un cours oblique, et décrit dans son inclinaison une ligne spirale dont la révolution lente et flexible assure la conservation de tous les êtres, en donnant à l'univers la température la plus convenable. Ainsi, un gouvernement toujours tendu, qui contrarie toutes les volontés du peuple, pèche par trop de rudesse et de dureté. Au contraire, l'autorité qui cède à ceux qui s'égarent et attirent à eux la multitude est comme un précipice glissant et dangereux. Rien n'est donc plus salutaire qu'une administration qui sait à propos céder au peuple pour le faire obéir dans d'autres occasions, qui lui accorde une chose agréable pour en obtenir une chose utile. Les peuples alors, voyant qu'on ne veut pas les gouverner par la force et exercer sur eux un pouvoir despotique, se laissent amener par la douceur à faire ce qu'exige leur véritable intérêt. Mais ce sage tempérament est difficile à garder : il faut savoir mêler la douceur avec la dignité: et ce mélange n'est point aisé : aussi,

quand on y a réussi, c'est de toutes les consonnances et de toutes les harmonies la plus parfaite, la plus conforme aux lois de la musique; c'est par elle que Dieu gouverne le monde, où rien ne se fait par violence, où toujours la persuasion et la raison tempèrent la nécessité de l'obéissance.

IV. Une extrême sévérité faisait le caractère de Caton le jeune; ses mœurs n'avaient rien de cette douceur, de cette persuasion qui seule attache le peuple, et faute de condescendance il n'eut aucun crédit dans la république. Cicéron dit de lui que pour avoir voulu gouverner comme s'il eût vécu dans la république de Platon, et non dans la lie du peuple de Romulus, il ne put obtenir le consulat. Il en fut de lui, ce me semble, comme des fruits qui viennent hors de saison; on les voit avec plaisir, on les admire; mais ils ne sont bons à rien. De même les mœurs antiques de Caton, paraissant tout à coup dans Rome après une interruption de plusieurs siècles, au milieu de la dépravation et de la perversité de son temps, lui acquirent d'abord beaucoup de considération et de gloire; mais l'élévation et l'austérité de sa vertu ne se trouvant pas en harmonie avec le ton de son siècle, elles furent inutiles à la république. Lorsque Caton entra dans l'administration des affaires,

sa patrie était, non comme celle de Phocion, sur le penchant de sa ruine, mais seulement battue de la tempête, et dans une agitation violente. Caton même ne se mêla qu'en second du gouvernement; il ne fit que diriger les voiles et les cordages pour aider ceux qui avaient plus d'autorité que lui. Repoussé du gouvernail et de la conduite du vaisseau, il eut néanmoins un long combat à soutenir contre la fortune. Elle finit par renverser et détruire la république, mais par d'autres mains; encore ne fut-ce que lentement, par de longs et pénibles efforts; et peu s'en fallut que Rome, soutenue par Caton et par sa vertu, ne triomphât de la fortune. Au reste, quand nous comparons la vertu de Caton avec celle de Phocion, ce n'est pas d'après ces ressemblances communes qui firent de l'un et de l'autre des hommes de bien et de sages politiques. Il y a sans doute de la différence de valeur à valeur, comme de la valeur d'Alcibiade à celle d'Épaminondas; il y en a de prudence à prudence, par exemple, de la prudence de Thémistocle à celle d'Aristide; de justice à justice, comme entre Numa et Agésilas. Mais les vertus de Caton et de Phocion, jusque dans les plus légères et les plus imperceptibles différences, ont un même caractère, une même forme, une même couleur profondément em-

preinte dans les mœurs; la douceur y est mêlée dans une égale mesure avec l'austérité, la prévoyance avec la valeur, la vigilance pour les autres avec l'intrépidité pour soi-même; la fuite des choses honteuses et le zèle pour la justice y sont tellement unis ensemble, que le jugement le plus subtil, tel qu'un instrument très fin, pourrait à peine les distinguer, et y saisir la moindre différence.

V. Tout le monde convient que Caton était d'une maison illustre, comme je le ferai voir dans sa vie. Pour Phocion, j'ai lieu de croire qu'il n'était pas d'une naissance basse et obscure. Si, comme le prétend Idoménée (2), il eût eu pour père un faiseur de pilons à mortier, Glaucippus, fils d'Hypéride, dans ce discours où il a ramassé contre Phocion toutes sortes d'injures, n'aurait pas oublié la bassesse de son origine, et Phocion n'aurait pas reçu une éducation si distinguée. Il fut, dans sa première jeunesse, disciple de Platon, et ensuite de Xénocrate dans l'académie, où de bonne heure il montra la plus grande ardeur pour se former à la vertu la plus parfaite. Duris assure qu'aucun Athénien ne le vit jamais ni rire, ni pleurer, ni se baigner dans les étuves publiques, ni avoir les mains hors de son manteau lorsqu'il était habillé. Quand il allait à la campagne, ou qu'il

était aux armées, il marchait toujours nus pieds et sans manteau, à moins que le froid ne fût excessif : aussi les soldats disaient-ils en riant que c'était le signe d'un grand hiver que de voir Phocion habillé. Quoiqu'il eût beaucoup de douceur et d'humanité, il avait les traits du visage si rudes et l'air si repoussant, que ceux qui n'étaient pas accoutumés à le voir craignaient de se trouver seuls avec lui.

VI. Un jour Charès l'ayant plaisanté sur ses sourcils, les Athéniens se mirent à rire : « Ces « sourcils, dit Phocion, ne vous ont jamais fait « de mal ; mais les ris de ces gens-là ont coûté « bien des larmes à la ville. » Les discours de Phocion étaient toujours pleins de conceptions et de pensées heureuses qu'il énonçait avec une briéveté faite pour le commandement ; il y mêlait une austérité qu'aucun agrément ne tempérait ; mais elle était remplie de vues salutaires. Zénon disait que les paroles d'un philosophe devaient être trempées dans le bon sens ; celles de Phocion renfermaient beaucoup de sens en très peu de paroles. C'est sans doute à cela que faisait allusion Polyeucte le Sphettien (3), quand il disait que Démosthène était le meilleur et Phocion le plus éloquent des orateurs. Les pièces de monnaie qui, sous un moindre volume, ont plus de valeur, sont celles

qu'on estime le plus. Ainsi la force du discours consiste à exprimer beaucoup de choses en peu de mots. Un jour que le théâtre était plein de monde, Phocion se promenait sur la scène, tout recueilli en lui-même : « Phocion, lui dit « un de ses amis, vous avez l'air bien pensif. « — Cela est vrai, répondit-il : je pense si je « ne pourrais pas retrancher quelque chose du « discours que je dois prononcer devant les « Athéniens. » Démosthène, qui ne faisait aucun cas des autres orateurs dès qu'il voyait Phocion se lever, avait coutume de dire tout bas à ses amis : « Voilà la hache de mes dis- « cours qui se lève. » Peut-être est-ce aux mœurs de Phocion qu'il faut attribuer le pouvoir de son éloquence : car un mot, un signe de tête, ont, dans un homme de bien, autant de poids et de force pour persuader que des milliers de raisonnemens et de périodes.

VII. Phocion servit, dans sa première jeunesse, sous le général Chabrias, auquel il s'attacha particulièrement, et qui le forma au métier des armes ; de son côté il corrigea sur bien des points le caractère inégal et emporté de Chabrias, qui, d'ailleurs, naturellement paresseux et difficile à émouvoir, s'animait, s'enflammait tellement dans les combats, que son courage le précipitait dans les plus grands dan-

gers avec la dernière témérité; elle lui coûta enfin la vie, à l'île de Chio, où il voulut aborder le premier avec sa galère, et faire la descente en présence des ennemis, malgré la résistance vigoureuse qu'ils lui opposaient. Phocion, aussi prudent qu'actif, ou échauffait la lenteur de Chabrias, ou ralentissait son impétuosité et son audace, lorsqu'il s'y livrait mal à propos. Aussi ce général, naturellement doux et plein de bonté, avait beaucoup d'amitié pour Phocion; il l'avançait dans les charges et les commandemens, et le faisait connaître aux Grecs, en l'employant dans les affaires les plus importantes; il le fit en particulier à la bataille navale près de Naxos (4), en lui procurant l'occasion d'acquérir de la réputation et de la gloire: il lui donna le commandement de l'aile gauche, où le combat fut le plus vif, et qui décida promptement de la victoire. Cette bataille, la première que la ville d'Athènes, depuis qu'elle avait été prise par Lysandre, eût gagnée contre les Grecs par ses seules forces, inspira aux Athéniens une affection singulière pour Chabrias, et une grande estime pour Phocion, en qui ils reconnurent un grand talent pour commander. Ils remportèrent cette victoire le jour qu'on célébrait les grands mystères: et pour en conserver la mémoire, Chabrias,

tous les ans à pareil jour, qui était le seize du mois Boëdromion (*), distribuait du vin aux Athéniens. Quelque temps après Chabrias choisit Phocion pour aller lever les contributions des îles; et comme il lui donnait pour cela vingt vaisseaux, Phocion lui observa que s'il l'envoyait pour faire la guerre, il lui fallait des forces plus considérables; que s'il allait vers des alliés, un seul vaisseau lui suffisait. Il s'embarqua donc sur sa galère seule, et après avoir conféré avec les villes et leurs principaux officiers d'une manière simple et franche, il s'en retourna, suivi d'un grand nombre de vaisseaux des alliés, qui portaient l'argent qu'ils devaient fournir. Phocion, non content d'avoir respecté et honoré Chabrias pendant sa vie, conserva, après sa mort, le plus grand intérêt pour ceux qui lui appartenaient : il prit soin de son fils Ctésippe, dont il voulait faire un homme de bien; et quoique il le vît d'un caractère revêche et emporté, il ne se rebuta point, et ne cessa pas de le redresser, et de couvrir la honte de ses vices. Une fois seulement, dans une de ses expéditions, importuné par ce jeune homme qui l'accablait de questions déplacées, qui même

(*) Septembre : c'était le premier jour de la fête, qui en durait neuf.

s'ingérait à lui donner des conseils, et voulait lui apprendre les devoirs d'un général, il ne put s'empêcher de dire : « O Chabrias, Chabrias, quel retour je te paie de l'amitié que « tu as eue pour moi, en supportant les sottises « de ton fils! »

VIII. Phocion voyant que ceux qui gouvernaient alors la république s'étaient partagé comme au sort les charges civiles et les emplois militaires; que les uns, tels qu'Eubulus, Aristophon, Démosthène, Lycurgue et Hyperide, n'avaient d'autre fonction que de haranguer le peuple et de proposer les décrets; que les autres, comme Diopithès, Mnesthée, Léosthène et Charès, ne s'avançaient dans la république que par le commandement des armées, il préféra la manière de gouverner de Périclès, d'Aristide et de Solon, comme la plus parfaite, parce qu'elle réunissait les talens de la guerre et ceux de la politique. Chacun de ces trois personnages était, comme dit Archiloque,

Serviteur du dieu Mars dans le métier des armes,
Et des dons des neuf sœurs savait goûter les charmes.

Il voyait que la déesse protectrice d'Athènes était également propre à commander les armées

et à gouverner les villes, et qu'on lui donnait pour cette raison les surnoms de Polémique et de Politique. Il se forma donc sur ce modèle; et en se proposant toujours la paix et le repos pour but de son gouvernement, il fit seul plus d'expéditions qu'aucun des généraux de son temps, et même de ceux qui l'avaient précédé. Il ne demanda, il ne brigua jamais le commandement; mais jamais aussi il ne le fuit ni ne le refusa, quand il y fut appelé par sa patrie. Tous les historiens conviennent qu'il fut nommé quarante-cinq fois général, sans s'être trouvé une seule fois à son élection; ce fut toujours en son absence que ses concitoyens le rappelèrent pour lui confier le commandement des armées. Les personnes peu sensées s'étonnaient de cette préférence que le peuple donnait à un homme qui, s'opposant presque toujours à ses volontés, ne disait et ne faisait rien pour lui complaire.

IX. Les rois, dit-on, s'amusent de leurs flatteurs après qu'ils ont lavé leurs mains pour se mettre à table; de même le peuple d'Athènes employait pour son amusement les orateurs agréables et légers; mais fallait-il nommer à la conduite des armées, alors, toujours sérieux, toujours sage, il y appelait le plus sensé, le plus austère de ses concitoyens, celui qui.

seul ou plus que tout autre, gourmandait ses désirs et ses caprices. Un jour qu'on lut dans l'assemblée du peuple un oracle de Delphes qui portait que tous les Athéniens étaient d'accord, à l'exception d'un seul qui pensait tout différemment des autres, Phocion, s'avançant, dit qu'on n'avait pas besoin de chercher cet homme, que c'était lui que l'oracle désignait, car il était le seul qui n'approuvât rien de ce qui se faisait. Une autre fois qu'il venait de haranguer le peuple, ayant vu son avis applaudi et adopté par toute l'assemblée, il se tourna vers ses amis, et leur dit : « Ne m'est-il pas échappé « par mégarde quelque sottise ? »

X. Les Athéniens demandaient un jour pour quelque sacrifice une contribution générale, à laquelle tous les autres citoyens avaient déjà fourni leur part; Phocion, appelé plusieurs fois pour donner la sienne, répondit enfin : « Demandez aux riches; pour moi j'aurais honte « de vous donner, quand je n'ai pas encore « payé celui-ci ; » il montrait l'usurier Calliclès ; et comme on ne cessait pas de crier après lui, il leur conta cet apologue : « Un homme « lâche allait partir pour la guerre, lorsqu'il « entendit des corbeaux croasser; effrayé de « leurs cris, il pose les armes et reste chez lui; « un moment après, il s'arme de nouveau et se

« met en marche. Les corbeaux recommencent « leurs cris, et l'homme rentre dans sa maison, « en disant : Vous croasserez tant qu'il vous « plaira, mais vous ne tâterez pas de ma peau. » Les Athéniens voulaient le forcer de les mener à l'ennemi, et comme il le refusa, ils le traitèrent de poltron. « Vous ne pouvez leur dit-« il, me rendre brave, ni moi vous rendre ti-« mides; au reste, nous nous connaissons assez « les uns les autres. » Dans des temps difficiles le peuple s'emportait contre lui avec beaucoup de rudesse, et voulait que sur-le-champ il rendît compte de son administration : « Eh ! « mes amis, leur dit-il, songez d'abord à vous « tirer du mauvais pas où vous êtes. » Pendant la guerre, les Athéniens étaient timides et souples; mais rendus insolens par la paix, ils se plaignaient hautement de Phocion, et lui reprochaient de leur avoir enlevé la victoire des mains : « Vous êtes bien heureux, leur dit-il, « d'avoir un général qui vous connaisse, sans « cela il y a long-temps que vous seriez per-« dus. »

XI. Les Athéniens refusaient de terminer en justice les différends qu'ils avaient avec les Béotiens pour leur territoire et voulaient les décider par la voie des armes. Phocion leur conseilla de disputer avec eux en paroles, genre

d'escrime où ils étaient les plus forts, et de laisser les armes, en quoi ils étaient les plus faibles. Un jour que son avis leur déplaisait et qu'ils ne voulaient pas même l'écouter : « Vous pou-« vez, leur dit-il, me forcer à faire ce que je « ne veux pas, mais vous ne sauriez me con-« traindre à dire contre mon sentiment ce qu'il « ne faut pas. » Démosthène, un des orateurs qui lui étaient opposés dans le gouvernement, lui dit un jour : « Phocion, si les Athéniens en-« trent en fureur, ils vous feront mourir. Oui, « repartit Phocion, mais s'ils reviennent à leur « bon sens, ce sera vous. » Polyeucte le Sphettien, haranguant le peuple un jour qu'il faisait fort chaud, lui conseillait de déclarer la guerre à Philippe. Comme il était fort gros, il se mettait hors d'haleine en parlant, et suait à grosses gouttes, en sorte que pendant son discours il demanda plusieurs fois à boire. « Athéniens, « dit Phocion, il est bien juste que vous vous « en rapportiez à cet homme pour ordonner la « guerre : que ne fera-t-il pas lorsqu'il sera « sous la cuirasse et le bouclier, et que les en-« nemis seront proches, lui qui, pour vous dire « seulement ce qu'il a préparé, se met en risque « d'étouffer? » L'orateur Lycurgue vomissait mille injures contre lui dans l'assemblée du peuple, et lui reprochait surtout d'avoir con-

seillé aux Athéniens de livrer les dix orateurs qu'Alexandre avait demandés : « Souvent, lui « dit Phocion, j'ai donné au peuple des con- « seils sages et salutaires, mais il n'en suit « aucun. » Il y avait à Athènes un homme que sa barbe longue et épaisse, son manteau usé, son air triste et sévère, avaient fait surnommer le Lacédémonien ; il se nommait Archibiade. Phocion qui, dans une assemblée du peuple, était vivement contredit, l'appelle en témoignage de la vérité de ce qu'il disait. Archibiade se lève, et parle dans le sens du peuple, en disant ce qui pouvait lui être le plus agréable : « Archibiade, « lui dit Phocion, pourquoi donc ne pas faire « raser cette barbe, si tu voulais faire un pareil « métier ? » Aristogiton, le Sycophante, toujours brave dans les assemblées, excitait sans cesse le peuple à prendre les armes ; mais quand on fit le rôle des citoyens qui étaient en état de servir, il se rendit à l'assemblée appuyé sur un bâton, et une jambe liée. Phocion, assis alors sur son tribunal, le voyant venir de loin, cria au greffier : « Écrivez Aristogiton, boiteux et « lâche. »

XII. Quand je considère toutes ces réponses, je m'étonne comment et pourquoi un homme aussi rude et ausi sévère que Phocion eut le surnom de doux ; mais s'il est difficile, il n'est

pas au moins impossible que le même homme soit doux et austère, comme les vins sont quelquefois doux et piquans. Il se trouve au contraire des hommes qui, sous une apparence de douceur, sont aigres et méchans. Cependant l'orateur Hyperide disait un jour au peuple : « Athéniens, n'examinez pas si je suis aigre, « mais si je le suis gratuitement : » comme si le peuple ne craignait que ceux qui par avarice se rendent fâcheux et insupportables, et qu'il n'eût pas encore plus de haine pour ces hommes que l'insolence, l'envie, la colère ou l'entêtement portent à abuser de leur pouvoir. Mais Phocion ne fit jamais de mal à aucun de ses concitoyens par un sentiment particulier de haine; il n'en regarda aucun comme son ennemi personnel; il ne se montra sévère, dur et inflexible qu'envers ceux qui ne s'élevaient contre lui que pour s'opposer au bien qu'il voulait faire à sa patrie. Dans tout le reste, c'était l'homme le plus doux, le plus affable, le plus humain pour tout le monde; et quand ses plus grands adversaires eux-mêmes éprouvaient quelque malheur ou couraient quelque danger, il s'empressait de les secourir, et se déclarait leur défenseur. Ses amis lui ayant reproché un jour qu'il défendait un méchant homme qui était en jugement : « Les bons,

« leur répondit-il, n'ont pas besoin qu'on les « défende. » Quand le Sycophante Aristogiton eût été condamné, il fit prier Phocion de venir le voir, aussitôt il se mit en devoir d'y aller; et comme ses amis voulaient le retenir : « Lais- « sez-moi faire, leur dit-il : où pourrait-on voir « Aristogiton plus volontiers que là ? »

XIII. Quand les flottes athéniennes avaient d'autres chefs que Phocion, les villes maritimes des alliés et les insulaires, les regardant comme des flottes ennemies, fortifiaient leurs murailles, comblaient leurs ports, et faisaient rentrer dans leurs murs les femmes, les enfans, les esclaves et les troupeaux. Etaient-elles commandées par Phocion, les habitans allaient avec leurs vaisseaux bien loin au devant de lui, ravis de joie, couronnés de fleurs, et l'introduisaient dans leurs ports. Philippe, qui voulait s'emparer de l'Eubée par surprise, y faisait passer des troupes de la Macédoine, et par le moyen des tyrans de cette île il travaillait à mettre les villes dans son parti. Plutarque d'Érétrie (*) appela les Athéniens, et les conjura de venir arracher l'Eubée des mains du roi de Macédoine, qui était sur le point de s'en rendre maître. Phocion y fut envoyé avec une

(*) Ville de l'Eubée, sur l'Euripe.

armée peu considérable, parce qu'on ne doutait pas que les Eubéens ne courussent se joindre à lui; mais ayant trouvé le pays rempli de traîtres, corrompu et presque miné par l'argent que Philippe y avait répandu, il se vit dans le plus grand danger. Il s'empara donc d'une éminence séparée de la plaine de Tamynes par une vallée profonde : il y retint l'élite de ses troupes, et conseilla à ses officiers de ne tenir aucun compte des soldats indisciplinés, mutins et raisonneurs qui se retiraient du camp : « Leur insubordination, disait-il, nous les ren« drait inutiles ici : ils seraient même nuisibles « à ceux qui ne demandent qu'à combattre; et « d'ailleurs se sentant coupables de désertion, « ils crieront moins contre nous à Athènes, et « n'oseront pas nous calomnier. »

XIV. Quand les ennemis furent en présence, il ordonna que ses troupes se tinssent immobiles sous les armes, jusqu'à ce qu'il eût fait le sacrifice d'usage. Il dura long-temps, soit que les signes ne fussent pas favorables, soit qu'il voulût laisser les ennemis s'approcher davantage. Plutarque, attribuant cette lenteur à la peur que Phocion avait de combattre, court à l'ennemi avec les étrangers qu'il commandait. La cavalerie, le voyant aller à la charge, ne peut se contenir, et fond de son côté sur le.

ennemis, mais sans ordre, et les rangs écartés, comme si elle sortait des retranchemens. La déroute des premiers a bientôt rompu tous les autres, et Plutarque lui-même prend la fuite. Une partie des ennemis, croyant avoir tout vaincu, poursuivent les fuyards, et vont jusqu'aux portes du camp, dont ils travaillent à rompre la clôture. Cependant le sacrifice de Phocion étant achevé, les Athéniens sortent de leurs retranchemens, tombent sur les ennemis et les mettent en fuite, après en avoir fait un grand carnage, à l'entrée même du camp. Phocion ordonne à sa phalange de rester à son poste, et de recevoir ceux qui avaient été mis en déroute à la première attaque. Lui-même, avec ses troupes d'élites, marche à l'ennemi. Le combat fut des plus rudes; et de part et d'autres les soldats, prodigues de leur vie, se battirent avec acharnement. On distingua surtout, parmi les Athéniens, deux jeunes officiers, Thallus, fils de Cynéas, et Glaucus, fils de Polymède, qui combattaient à côté de leur général. Cléophanes y donna aussi de grandes preuves de valeur; il fit tant par ses cris et ses exhortations, que les cavaliers qui avaient été rompus se rallièrent pour aller au secours de leur général, qui se trouvait en danger. Cléophane les ramène au combat, et assure la victoire de l'in-

fanterie. Aussitôt Phocion chasse Plutarque de l'Érétrie, s'empare de Zarétra, fort très avantageusement situé, dans l'endroit même où l'île, très serrée des deux côtés par la mer, devient beaucoup plus étroite; il renvoie tous les prisonniers grecs qu'on avait faits, de peur que le peuple, excité par ses orateurs, ne se portât, dans un mouvement de colère, à exercer contre eux quelque cruauté.

XV. Phocion, après cette victoire, n'eut pas plus tôt quitté l'Eubée, que les alliés eurent lieu de regretter sa douceur et sa justice, et les Athéniens, de reconnaître sa valeur et son expérience. Molossus, qui lui succéda dans le commandement de l'armée, se conduisit si mal, qu'il fut fait prisonnier par les ennemis. Philippe, qui portait haut ses espérances, alla dans l'Hellespont avec toutes ses troupes, se croyant sûr de soumettre à la fois la Chersonèse, Périnthe et Byzance (5). Les Athéniens ayant décidé qu'on y enverrait du secours, les orateurs firent tant que Charès fut nommé général de cette expédition. Il s'embarqua sur une flotte nombreuse; mais il ne fit rien qui répondît à de si grandes forces: les villes mêmes lui fermèrent leurs ports: suspect à tout le monde, croisant le long des côtes, il mettait des taxes sur les alliés et se faisait mépriser des

ennemis. Le peuple, irrité par ses orateurs, fit éclater son indignation, et se repentit d'avoir envoyé du secours aux Byzantins. Alors Phocion, prenant la parole : « Ce n'est pas, leur « dit-il, contre les alliés qu'il faut vous emporter, parce qu'ils se défient des Athéniens, mais « contre les généraux qui méritent cette défiance : ce sont eux qui vous rendent formidables à ceux mêmes qui ne peuvent se sauver sans vous. »

XVI. Ces mots firent une telle impression sur le peuple, que, changeant tout à coup de sentiment, il ordonna que Phocion lui-même irait dans l'Hellespont avec une nouvelle flotte pour secourir les alliés. Ce choix décida surtout du salut de Byzance. Outre que Phocion jouissait déjà d'une grande réputation, Cléon, le premier des Byzantins par sa vertu, qui avait formé avec Phocion une liaison intime dans l'Académie, s'étant rendu sa caution envers la ville, les habitans ne souffrirent pas qu'il campât hors de leurs murs, comme il le voulait : ils lui ouvrirent leurs portes, le reçurent avec empressement, et logèrent dans leurs maisons les Athéniens qui, pour répondre à leur confiance, se montrèrent aussi tempérans, aussi irréprochables dans leur conduite qu'intrépides dans les combats. Philippe, chassé de

l'Hellespont, perdit beaucoup de l'opinion qu'on avait de lui : jusque là il avait passé pour invincible, et l'on osait à peine se mesurer avec lui. Phocion lui enleva quelques vaisseaux, reprit les places où ce prince avait mis des garnisons ; et ayant fait des descentes en plusieurs endroits de ses frontières, il courut le pays et y fit le dégât, jusqu'à ce que de nouvelles troupes étant venues au secours des premières, une blessure qu'il reçut l'obligea de se retirer.

XVII. Les habitans de Mégare l'ayant appelé secrètement à leur secours, Phocion, qui craignait d'être prévenu par les Béotiens, s'ils étaient instruits de cette démarche, assemble le peuple dès le matin, et lui fait part de la proposition des Mégariens. Les Athéniens ayant décrété qu'on irait à leur secours, Phocion fait sur-le-champ donner le signal de prendre les armes, et mène les troupes, du lieu de l'assemblée, droit à Mégare. Les habitans le reçoivent avec empressement, et Phocion s'occupe d'abord de fortifier le port de Nisée (*), tire deux murailles, depuis la ville jusqu'à ce port, et joint ainsi la ville à la mer ; par ce moyen, n'ayant plus rien

(*) Nisée, un peu au-dessous de Mégare, était une petite ville qui servait de port et d'arsenal de marine à Mégare, ville de l'extrémité occidentale de l'Attique, au-dessus du mont Cithéron.

à craindre des ennemis du côté de la terre, Mégare fut entièrement à la disposition des Athéniens. Ceux-ci donc, après s'être ouvertement déclarés contre Philippe, nommèrent, en l'absence de Phocion, d'autres généraux pour conduire cette guerre. Phocion, à peine de retour des îles, conseille aux Athéniens de profiter des dispositions pacifiques de Philippe, et de ses craintes sur l'issue de la guerre, pour accepter ces propositions. Un de ces orateurs qui avaient coutume de rôder autour du tribunal de l'Héliée, et qui n'avaient d'autre métier que d'accuser, s'éleva contre son avis : « Osez-vous « bien, lui dit-il, détourner de cette guerre les « Athéniens, quand ils sont déjà les armes à la « main? — Oui, sans doute, lui répondit Pho-« cion, quoique je n'ignore pas que si l'on fait « la guerre je vous commanderai; et que si la « paix se fait ce sera vous qui me commande-« rez. » Mais il ne put persuader le peuple; et Démosthène, qui conseillait de porter la guerre le plus loin qu'il se pourrait de l'Attique, ayant fait prévaloir son avis : « Mon ami, lui dit « Phocion, ne cherchons pas où nous combat-« trons, mais comment nous serons vainqueurs : « c'est le seul moyen de porter la guerre loin « de nous; mais si nous sommes battus, tous « les maux seront à notre porte. »

XVIII. Après la perte de la bataille (6), les séditieux de la ville, et ceux qui désiraient des nouveautés, traînèrent Charidème (7) auprès du tribunal, en demandant qu'on lui donnât le commandement des troupes. Tous les bons citoyens, alarmés de cette proposition, appellent l'aréopage à leur secours; et à force de prières et de larmes, ils obtiennent, non sans peine, que la ville soit remise entre les mains de Phocion. Aussitôt il propose aux Athéniens d'accepter les lois et les conditions raisonnables que Philippe leur offre. Démade de son côté dresse un décret qui porte que la ville sera comprise dans la paix générale, et qu'elle entrera dans l'assemblée de toutes les villes de la Grèce: mais Phocion s'y oppose, et conseille d'attendre, avant tout, que Philippe ait fait connaître ce qu'il compte demander aux Grecs. La difficulté des conjonctures où l'on se trouvait ayant fait rejeter son avis, et Phocion voyant bientôt les Athéniens se repentir de n'avoir pas suivi son conseil, puisqu'ils étaient obligés de fournir à Philippe des vaisseaux et un corps de cavalerie : « Voilà précisément, leur dit-il, ce que je « craignais quand je me suis opposé à votre « résolution; mais aujourd'hui que vous avez « subi ces conditions, il faut les supporter avec « patience; et au lieu de perdre courage, vous

« souvenir que vos ancêtres, tantôt vainqueurs. « tantôt soumis, se conduisirent avec tant de « sagesse dans l'une et l'autre fortune, qu'ils « sauvèrent Athènes et le reste de la Grèce. » Cependant le peuple ayant appris la mort de Philippe, voulait faire des sacrifices aux dieux pour cette heureuse nouvelle; Phocion ne le permit pas : « Rien, dit-il, ne montre plus un « cœur bas que de se réjouir de la mort d'un « ennemi. D'ailleurs, l'armée qui vous a dé- « faits à Chéronée n'a qu'un seul homme de « moins. » Démosthène, dans ses harangues, invectivait contre Alexandre, qui déjà faisait approcher son armée de Thèbes. « Eh! quoi, lui dit Phocion,

Veux-tu donc, malheureux, irriter davantage
Ce farouche ennemi tout bouillant de courage?

« cet homme si avide de gloire? Quand ce ter- « rible incendie est si près de nous, faut-il y « précipiter la ville? Pour moi, je ne consen- « tirai jamais que les Athéniens courent même « volontairement à leur perte; et c'est dans « cette seule vue que j'ai accepté le comman- « dement. »

XIX. Après qu'Alexandre eut ruiné Thèbes,

il fit demander aux Athéniens qu'on lui livrât Démosthène, Lycurgue, Hyperide et Charidème. Toute l'assemblée tourne ses regards vers Phocion, qui, appelé nommément plusieurs fois, se lève enfin; et faisant approcher celui de ses amis qu'il aimait le plus, et en qui il avait toujours eu plus de confiance, il dit au peuple : « Ceux qu'Alexandre vous somme de « lui livrer ont réduit la ville à une telle dé-« tresse, que s'il demandait ce Nicoclès qui « m'est si cher je conseillerais moi-même de « le lui abandonner. Je regarderais comme un « bonheur de mourir pour vous sauver tous. Je « suis, Athéniens, vivement touché du sort de « ces Thébains qui sont venus chercher un asile « au milieu de vous. Mais c'est assez que les « Grecs aient à pleurer la perte de Thèbes, et « je crois qu'il vaut mieux avoir recours aux « prières, et obtenir du vainqueur la grâce des « Thébains et des Athéniens, que de prendre « les armes contre lui. »

XX. Alexandre, dit-on, rejeta le premier décret rendu sur sa demande, et tourna le dos aux ambassadeurs qui le lui apportaient. Mais il reçut le second que Phocion lui présenta, parce que les plus anciens de ses officiers lui dirent combien Philippe, son père, avait eu

d'estime pour ce général; non content de lui donner audience et de recevoir favorablement ses prières, il écouta le conseil que Phocion lui donna, de renoncer à la guerre s'il aimait le repos; ou, s'il ambitionnait la gloire des conquêtes, de tourner ses armes contre les barbares au lieu d'attaquer les Grecs. Il fit ainsi entrer adroitement dans son discours bien des choses conformes au caractère et aux inclinations d'Alexandre; et par ce moyen il l'adoucit tellement, que ce prince lui dit que les Athéniens devaient particulièrement s'appliquer aux affaires de la Grèce, parce qu'après lui ils seraient le seul peuple qui fût digne de commander. Il s'unit avec Phocion par le double lien de l'amitié et de l'hospitalité, et le traita avec une distinction qu'il n'accordait qu'à un très petit nombre de ses courtisans les plus assidus. L'historien Duris rapporte que, après que ses victoires sur Darius l'eurent élevé au plus haut degré de puissance, il retrancha de toutes ses lettres le mot salut, excepté de celles qu'il écrivait à Phocion, qui fut le seul, avec Antipater, pour qui ce prince conserva cette formule. Ce récit est confirmé par Charès.

XXI. Tous les historiens rapportent qu'A-

lexandre envoya cent talens (*) à Phocion. Cet argent ayant été porté à Athènes, Phocion demanda à ceux qui voulaient le lui remettre par quel motif Alexandre le choisissait seul entre tant d'Athéniens pour lui faire un tel présent. « C'est, lui dirent-ils, que vous êtes le « seul qu'il regarde comme un homme de bien « et d'honneur. Eh bien! repartit Phocion, « qu'il souffre donc que je paraisse et que je « sois tel toute ma vie. » Les envoyés du prince l'ayant suivi dans sa maison, furent frappés de la simplicité qu'ils y virent : ils trouvèrent sa femme qui pétrissait : et Phocion lui-même, ayant tiré de l'eau du puits, se lava les pieds en leur présence. Ils lui firent alors bien plus d'instances pour l'obliger de recevoir le présent d'Alexandre ; ils se fâchèrent même, et lui dirent que c'était une indignité que l'ami d'un si grand prince vécût dans une telle pauvreté. En ce moment Phocion vit passer un vieillard fort pauvre, couvert d'un manteau sale; et il leur demanda s'ils le croyaient inférieur à cet homme : « A Dieu ne plaise, lui répondirent-ils. « Cependant, reprit Phocion, il vit avec moins « que je n'ai, et il est content de son sort. En « un mot, ajouta-t-il, ou je ne me servirais pas

(*) Environ 500,000 liv. de notre monnaie.

« de cette somme d'or si considérable, et alors « elle me serait inutile, ou, si j'en faisais usage, « je me décrierais moi-même, et je décrierais « Alexandre auprès de mes concitoyens. » Cet argent fut reporté d'Athènes à Alexandre, après avoir servi à montrer aux Grecs que celui qui savait se passer d'une si grande somme était réellement plus riche que le prince qui la donnait. Alexandre, très mécontent de ce refus, écrivit à Phocion qu'il ne regardait pas comme ses amis ceux qui ne voulaient rien recevoir de lui. Phocion n'en accepta pas davantage ses présens; il lui demanda seulement la liberté du sophiste Echecratides, d'Athénodore d'Imbros (8), et de deux Rhodiens, Démaratus et Sparton, qui, chargés de quelques crimes, étaient dans les prisons de Sardes. Alexandre la lui accorda sur-le-champ, et envoya Cratère en Macédoine, avec ordre de donner à Phocion, à son choix, une de ces quatre villes d'Asie, Chios, Gergithe, Mylasse ou Élée (9), en lui faisant dire qu'il serait bien plus fâché du second refus que du premier. Mais Phocion ne voulut pas l'accepter; et Alexandre mourut bientôt après. On voit encore aujourd'hui dans le bourg de Mélitte (10) la maison de Phocion, lambrissée de lames de cuivre, mais d'ailleurs fort simple et sans ornemens.

XXII. Des deux femmes qu'il eut, on ne trouve rien sur la première; on sait seulement qu'elle était sœur du statuaire Céphisodore. La seconde ne fut pas moins célèbre à Athènes par sa sagesse et sa simplicité, que Phocion par sa justice. Un jour que les Athéniens assistaient à la représentation d'une tragédie nouvelle, un des acteurs, au moment d'entrer sur la scène, demande au chorège un masque de reine, et plusieurs suivantes magnifiquement vètues. Le chorège, nommé Mélanthius, ne les lui fournissant pas, l'acteur s'emportait et faisait attendre les spectateurs, parce qu'il ne voulait pas paraître sans ce cortége. Alors Mélanthius le poussa sur le théâtre, en criant : « Tu vois tous les jours la « femme de Phocion paraître en public accom- « pagnée d'une seule suivante, et tu viens ici « faire l'homme important et corrompre les « mœurs de nos femmes ! » Ces mots, que les spectateurs entendirent, furent reçus avec des applaudissemens universels. Une femme d'Ionie, amie de la femme de Phocion, étant un jour venue la voir, lui montrait avec complaisance ses bijoux d'or, ses pierreries, ses colliers et ses bracelets : « Pour moi, lui dit la femme « de Phocion, toute ma parure, c'est Phocion, « qui depuis vingt ans est toujours élu général « des Athéniens. »

XXIII. Le fils de Phocion ayant désiré de combattre aux jeux des Panathénées, son père lui permit d'y disputer à pied le prix de la course, non qu'il fût curieux de l'honneur de la victoire, mais afin que son fils, en exerçant, en fortifiant son corps, s'accoutumât à une vie plus honnête : car ce jeune homme avait une conduite déréglée, et aimait beaucoup le vin. Il fut vainqueur aux jeux; et plusieurs de ses amis ayant demandé à Phocion de célébrer cette victoire par un festin (*), il refusa tous les autres, et ne permit qu'à un seul de donner à sa maison ce témoignage de son zèle. Il se rendit lui-même au festin, et voyant qu'outre plusieurs autres préparatifs magnifiques on lavait les pieds des convives dans des bassins remplis d'un vin aromatisé, il appela son fils : « Phocus, lui dit-il, pourquoi n'empèches-tu « pas ton ami de déshonorer ta victoire par « tant de recherches et de faste ? Pour retirer son fils de cette vie de luxe et de mollesse, il le mena lui-même à Lacédémone, et le fit élever avec les jeunes Spartiates dans la discipline la plus sévère. Il déplut par là aux Athéniens, qui

(*) C'était une obligation pour le vainqueur; mais souvent ses amis briguaient l'honneur de célébrer sa victoire en donnant eux-mêmes le festin.

crurent voir dans cette démarche de Phocion de l'indifférence ou même du mépris pour les institutions de son pays. L'orateur Démade lui dit à cette occasion : « Phocion, que ne con-« seillons-nous aux Athéniens d'adopter la for-« me du gouvernement de Lacédémone? Si vous « l'ordonnez, je suis tout prêt à le proposer, et « à en dresser le décret. —Vraiment, lui répon-« dit Phocion, il vous siérait bien, parfumé « comme vous l'êtes et couvert de ce riche man-« teau, de vouloir faire embrasser aux Athéniens « la frugalité des Spartiates, et de louer les « institutions de Lycurgue ! »

XXIV. Les orateurs d'Athènes s'étant opposés à l'envoi des galères qu'Alexandre avait fait demander aux Athéniens, le peuple ordonna à Phocion d'en dire son avis : « Je pense, leur « dit-il, que vous devez être, ou les plus forts « par les armes, ou les amis de ceux qui le sont. » L'orateur Pythéas, qui commençait à peine à parler devant le peuple, montrait beaucoup d'audace dans ses discours, et étourdissait l'assemblée de son babil. « Ne te tairas-tu point, lui « dit Phocion, toi si nouvellement acheté dans « cette ville? » Harpalus, qui commandait en Asie pour Alexandre, s'étant enfui avec d'immenses richesses, aborda dans l'Attique. Aussitôt tous ceux qui avaient coutume de s'enri-

chir à la tribune courent à lui à l'envi les uns des autres, déjà corrompus par l'espoir de son argent. Harpalus jette à chacun d'eux, comme une amorce, une petite portion de ses grands trésors; mais il envoie à Phocion sept cents talens (*), et ne confie qu'à lui seul tout le reste de ses richesses et sa personne même. Phocion ayant répondu avec dureté qu'il ferait repentir Harpalus de ses démarches s'il ne cessait de corrompre la ville, Harpalus se retira fort affligé de cette réponse. Peu de temps après les Athéniens ayant délibéré sur son affaire, il vit que les orateurs qui avaient reçu de l'argent, entièrement changés, l'accusaient lui-même, afin d'éviter le soupçon de s'être laissés corrompre. Phocion seul, qui n'avait voulu rien accepter, en ne se proposant dans ses avis que l'intérêt général, ne laissait pas que de travailler à sauver Harpalus qui essaya de nouveau de le gagner; mais il eut beau tenter tous les moyens de le séduire, il le trouva tel qu'une forteresse, toujours inaccessible à l'appât de l'or. Il se contenta donc de former avec Chariclès, gendre de Phocion, une amitié particulière; ce qui fit à Chariclès une très mauvaise réputation, parce qu'on voyait Harpalus avoir en lui la plus grande

(*) Environ 3 millions et demi de notre monnaie.

confiance, et l'employer dans toutes ses affaires, au point que, voulant faire un magnifique tombeau à la courtisane Pithionice, qu'il avait fort aimée et dont il avait une fille, il lui en confia le soin. Cette commission si honteuse en elle-même, le fut bien plus encore par la manière honteuse dont Chariclès la remplit : ce tombeau, qu'on voit encore aujourd'hui dans le lieu appelé Hermus (11), sur le chemin d'Athènes à Éleusis, n'a rien qui réponde à la somme de trente talens (*) que Chariclès porta en dépense dans l'état qu'il remit à Harpalus. Après la mort de ce dernier, Chariclès et Phocion prirent chez eux la fille qu'il avait eue de cette courtisane, et la firent élever avec le plus grand soin. Dans la suite Chariclès, appelé en justice pour l'argent qu'il avait reçu d'Harpalus, pria Phocion de l'aider dans sa défense, et de l'accompagner au tribunal : « Chariclès, lui dit « Phocion en le refusant, je vous ai choisi « pour mon gendre en tout ce qui sera hon- « nête. »

(*) Environ 150,000 liv. de notre monnaie.

TABLE

DU TOME ONZIÈME.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

PLUTARQUE.

On souscrit, sans rien payer d'avance :

A PARIS,

Chez DESCHAMPS, libraire, rue Saint-Jacques, nº 160 ;
GRIMPRELLE, libraire, rue Poissonnière, nº 21 ;
DELAYEN, libraire, rue du Faubourg-Saint-Antoine, nº 139 ;
Mme LECHARD, libraire, rue Hautefeuille, nº 3 ;

à Nantes, chez SUIREAU-COUFFINHAL, libraire, place Royale.

à Angoulême, chez PERREZ LECLERC, libraire, place du Marché, nº 15.

IMPRIMERIE DE ALLOIS,
à Versailles, avenue de Saint-Cloud, nº 3.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR

D. RICARD.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME XII.

Paris.

AU BUREAU DES ÉDITEURS

DE LA BIBLIOTHÈQUE DES AMIS DES LETTRES,

rue Saint-Jacques, nº 156.

—

1829.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

SUITE

DE PHOCION.

XXV. La première nouvelle de la mort d'Alexandre fut apportée dans Athènes par Asclépiade, fils d'Hipparque; mais Démade ne voulait pas qu'on y ajoutât foi : « Si la nouvelle « était vraie, disait cet orateur, l'odeur d'un « tel mort se serait déjà répandue dans toute la « terre. » Phocion qui voyait le peuple lever la tête, et songer à introduire des nouveautés dans le gouvernement, s'efforçait de le modérer et de le contenir; et comme plusieurs ora-

teurs couraient à la tribune, en criant qu'Asclépiade n'avait rien annoncé que de vrai, et qu'Alexandre était certainement mort : « S'il « est mort aujourd'hui, leur dit Phocion, il « le sera demain et encore après demain ; ainsi « nous aurons le temps de délibérer à loisir et « avec plus de sûreté. » Léosthène qui, par ses intrigues, avait jeté la ville dans la guerre Lamiaque, voyant la peine qu'en ressentait Phocion, lui demanda d'un ton moqueur quel bien il avait fait à la ville pendant tant d'années qu'il avait commandé : « En est-ce donc « un si petit, lui répondit Phocion, que les ci-« toyens morts durant ce temps-là aient été en-« terrés dans les tombeaux de leurs pères ? » Léosthène n'en continua pas moins à parler avec autant d'audace que de vanité : « Jeune « homme, lui dit Phocion, tes discours res-« semblent aux cyprès qui sont grands et hauts, « mais qui ne portent pas de fruit. » Alors Hyperide s'étant levé : « Quand est-ce donc, « demanda-t-il à Phocion, que vous conseil-« lerez aux Athéniens de faire la guerre ? Ce « sera, repartit Phocion, quand je verrai les « jeunes gens déterminés à garder leurs rangs, « les riches à contribuer aux frais de la guerre, « et les orateurs à s'abstenir de voler le trésor « public. »

XXVI. Tout le monde admirait la belle armée que Léosthène avait mise sur pied; et quelqu'un ayant demandé à Phocion comment il la trouvait : « Très belle pour le stade (12), répondit-il; mais je crains le retour, parce « qu'Athènes n'a plus le moyen d'avoir de l'ar« gent, des vaisseaux et des troupes. » L'événement justifia ses craintes : à la vérité, Léosthène eut le début le plus brillant : il défit les Béotiens en bataille rangée, et força Antipater de se renfermer dans la ville de Lamia. Les Athéniens, transportés de joie à ces heureuses nouvelles, et se livrant aux plus flatteuses espérances, ne cessaient de faire des sacrifices et de célébrer des fêtes. Quelqu'un qui crut confondre Phocion lui demanda s'il ne voudrait pas avoir fait tous ces exploits : « Assu« rément, répondit-il, je voudrais les avoir « faits; mais je ne me repens pas des conseils « que j'ai donnés. » Et comme l'on apprenait chaque jour du camp quelque nouveau succès : « Quand donc, s'écria-t-il, cesserons-nous de « vaincre? » Léosthène étant mort pendant cette guerre, ceux qui craignaient que Phocion ne fût nommé pour la continuer, et ne la terminât bientôt, apostèrent un citoyen peu connu, qui, s'étant levé dans l'assemblée, dit que, comme ami et camarade de Phocion, il engageait les

Athéniens à ménager un général qui n'avait pas son second dans Athènes, et à charger Antiphile d'aller commander l'armée. Le peuple adoptait déjà cet avis, lorsque Phocion, s'avançant au milieu de l'assemblée, déclara qu'il n'avait jamais été ni le camarade ni l'ami de cet homme; qu'il ne l'avait même jamais connu: « Au reste, lui dit-il, dès ce moment je vous « regarde comme mon meilleur ami, puisque « vous conseillez au peuple ce qui m'est le plus « avantageux. »

XXVII. Phocion s'opposait au désir immodéré qu'avaient les Athéniens de déclarer la guerre aux Béotiens; et ses amis lui représentant que le peuple le ferait mourir s'il persévérait dans cette opposition: « Oui, répondit « Phocion, mais ce sera injustement, si je leur « donne des conseils utiles: et il le fera avec « justice, si je trahis ses intérêts. » Comme il vit que les Athéniens ne se rendaient pas à ses avis et ne cessaient de déclamer contre lui, il fit publier que tous les citoyens, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à celui de soixante, prissent du pain pour cinq jours, et le suivissent aussitôt après l'assemblée. Cette proclamation excita le plus grand trouble dans la ville; et les vieillards étant venus s'en plaindre hautement: « Qu'a donc cet ordre de si terri-

« ble? leur dit Phocion ; moi qui ai déjà quatre-« vingts ans ne serai-je pas à votre tête? » Cette réponse les adoucit, et leur ôta l'envie de faire la guerre. Mais ensuite ayant appris que Micion, après avoir ravagé toute la côte avec un grand nombre de Macédoniens et d'étrangers, s'était avancé jusqu'au bourg de Rhamnuse, et faisait le dégât dans le pays, il fit marcher contre lui les Athéniens. Là, s'empressant tous autour de lui, ils se mêlent de lui donner des conseils ; chacun veut trancher du général : l'un dit qu'il faut occuper cette colline ; un autre veut envoyer en tel endroit la cavalerie ; un troisième fixe le lieu où il serait à propos de camper : « Grands dieux, s'é-« cria Phocion, combien je vois ici de capi-« taines, et combien peu de soldats ! » Lorsqu'il eut mis son armée en bataille, un de ses fantassins s'avança hors des rangs; mais voyant un des ennemis venir à lui, il eut peur, et alla reprendre sa place. « Jeune homme, lui dit « Phocion, n'as-tu pas honte d'avoir abandonné « deux postes en un jour, celui que ton géné-« ral t'avait donné, et celui que tu avais pris « toi-même? » En même temps il charge les ennemis, les enfonce, les met en fuite, et tue Micion leur chef, avec un grand nombre d'entre eux.

XXVIII. Cependant l'armée des Grecs confédérés gagna dans la Thessalie une grande bataille contre Antipater, auquel s'était réuni Léonatus avec les Macédoniens qu'il avait amenés d'Asie. Léonatus fut tué dans cette action, où Antiphile commandait les gens de pied, et Ménon le Thessalien la cavalerie. Peu de temps après, Cratère étant revenu d'Asie avec une puissante armée, il se livra près de Cranon (*) un second combat où les Grecs furent battus. Mais ni la défaite, ni le nombre des morts, ne furent considérables; cet échec même n'eut lieu que par la désobéissance des soldats, dont les chefs étaient trop jeunes et manquaient de fermeté; d'ailleurs les tentatives qu'Antipater fit auprès des villes de la Grèce occasionèrent la dispersion des troupes, qui trahirent lâchement la cause de la liberté. Antipater ayant aussitôt fait marcher son armée contre Athènes, Démosthène et Hypéride sortirent de la ville. Démade, qui n'avait pu payer la plus petite partie des amendes auxquelles il avait été condamné jusqu'à sept fois pour autant de décrets contraires aux lois qu'il avait proposés; que son insolvabilité avait fait déclarer infâme et priver

(*) Ville de la Thessalie Pelasgeotide, dans les plaines de Tempé.

du droit de parler en public, devenu alors pleinement libre, fit un décret qui portait qu'on enverrait vers Antipater des ambassadeurs munis de pleins pouvoirs pour traiter de la paix avec lui.

XXIX. Le peuple, qui n'était pas sans crainte sur une pareille ambassade, appela Phocion, comme le seul à qui l'on pût confier une commission si importante : « Si vous aviez voulu « suivre les conseils que je vous donnais, leur « dit Phocion, nous n'aurions pas à délibérer « aujourd'hui sur des affaires de cette nature. » Le décret de Démade ayant été confirmé, Phocion fut envoyé vers Antipater, qui, campé dans la Cadmée (*), était sur le point d'entrer dans l'Attique. D'abord Phocion lui demanda de traiter de la paix dans le lieu même où il était. Cratère ayant observé que Phocion ne demandait pas une chose juste en voulant que l'armée macédonienne restât à fouler le pays de ses alliés et de ses amis tandis qu'elle pouvait aller vivre aux dépens des ennemis, Antipater prenant la main de Cratère : « Il faut, « lui dit-il, faire ce plaisir à Phocion. » Par rapport aux conditions de la paix, il déclara

(*) C'est-à-dire dans la Béotie, qu'on appelait aussi Cadmée, comme la citadelle de Thèbes.

que les Athéniens devaient s'en remettre sans réserve à celles qu'il présentait, comme lui-même, lorsqu'il était assiégé dans Lamia, s'en était entièrement rapporté à Léosthène pour la capitulation.

XXX. Les Athéniens, ayant reçu cette réponse, se soumirent par nécessité aux conditions qu'on leur imposait. Phocion retourna tout de suite à Thèbes avec les autres ambassadeurs, au nombre desquels on avait mis le philosophe Xénocrate, dont la vertu était en si grande estime, et lui avait acquis tant d'estime et de célébrité, qu'on ne croyait pas qu'il y eût un homme assez arrogant, assez cruel, assez emporté, pour ne pas s'adoucir à la seule vue de Xénocrate, et ne pas concevoir pour lui du respect et de la vénération. Mais le contraire arriva par un effet de la méchanceté et de la haine du bien, qui étaient naturelles à Antipater. Il ne le salua même pas, quoiqu'il eût fait amitié à tous les députés; ce qui fit dire à Xénocrate qu'Antipater avait raison de ne rougir que devant lui du traitement injuste qu'il voulait faire aux Athéniens. Lorsque Xénocrate eut commencé son discours, Antipater témoigna la plus vive impatience, l'interrompit souvent avec humeur, et l'obligea enfin de se taire. Mais après que Phocion eut parlé, il répondit qu'il ferait

volontiers amitié et alliance avec les Athéniens, à condition qu'ils lui livreraient Démosthène et Hypéride; qu'ils rétabliraient l'ancienne forme de gouvernement, où les rangs des citoyens étaient réglés sur le revenu; qu'ils recevraient garnison dans le port de Munychium [13]; qu'enfin, outre les frais de la guerre, ils paieraient une amende dont on conviendrait. Tous les autres ambassadeurs acceptèrent ces conditions, qu'ils trouvaient fort douces; Xénocrate seul s'en plaignit : « Antipater, dit-il, nous « traite doucement pour des esclaves, mais bien « durement pour des hommes libres. » Phocion l'ayant prié de leur faire grâce de la garnison : « Phocion, lui répondit Antipater, je veux tout « vous accorder, excepté ce qui causerait votre « perte et la nôtre. » Quelques historiens racontent autrement ce dernier fait : Antipater, disent-ils, demanda à Phocion si, dans le cas où il se relâcherait sur l'article de la garnison, il voudrait être garant que la ville observerait le traité et ne remuerait plus. Phocion gardait le silence et ne se pressait pas de répondre. Alors un certain Callimédon, surnommé Carabus, homme d'un naturel violent, et ennemi du gouvernement populaire, s'avançant vers Antipater : « Eh bien! lui dit-il, si cet homme « était assez imprudent pour s'en rendre cau-

« tion, vous y fieriez-vous, et en feriez-vous « moins ce que vous avez résolu? »

XXXI. Les Athéniens reçurent donc une garnison macédonienne commandée par Menyllus, homme modéré et ami de Phocion. Cette condition parut aux Athéniens d'une fierté insultante, et inspirée plutôt par le désir de montrer insolemment l'abus du pouvoir que dictée par une précaution nécessaire à la sûreté des affaires. La circonstance dans laquelle la garnison prit possession du port ajouta encore au ressentiment des Athéniens : ce fut précisément le 20 du mois de Boëdromion (*), pendant la célébration des mystères, et le jour qu'on conduit en pompe le dieu Iacchus d'Athènes à Eleusis. Aussi le trouble qui en résulta pendant cette cérémonie donna-t-il lieu au plus grand nombre des citoyens de comparer les fêtes d'alors avec celles des anciens temps : « Autrefois, di« saient-ils, dans les jours brillans de nos pro« spérités, ces fêtes étaient marquées par des « visions mystérieuses, par des voix extraordi« naires qui frappaient nos ennemis de terreur; « aujourd'hui, dans ces mêmes solennités, les « dieux voient avec indifférence le plus grand « malheur qui pût arriver à la Grèce : la « sainteté du jour qui nous était le plus cher

(*) Septembre.

« souillée par un affreux événement qui en
« fixera désormais la date dans les âges suivans. »

XXXII. Quelques années auparavant, on avait apporté aux Athéniens un oracle de Dodone qui leur ordonnait de garder avec soin les promontoires de Diane ([14]), de peur que des étrangers ne vinssent s'en emparer; et dans ces derniers jours les bandelettes sacrées dont on entoure les berceaux mystiques d'Iacchus ayant été trempées dans l'eau, prirent, au lieu de la couleur de pourpre qu'elles avaient, une couleur jaunâtre et pâle comme celle d'un mort; et ce qu'il y eut de plus extraordinaire, les linges des particuliers qu'on lava dans la même eau conservèrent tout l'éclat de leur couleur naturelle. Pendant qu'un des ministres du temple lavait un pourceau dans le port de Cantharus ([15]), un énorme poisson vint le saisir, et en dévora la partie de derrière jusqu'au ventre. Le dieu leur faisait entendre clairement par là qu'ils seraient privés des parties basses de la ville, de celles qui touchaient à la mer, et qu'ils ne conserveraient que la ville haute.

XXXIII. Les Athéniens n'eurent pas à se plaindre de cette garnison, que Ményllus, son commandant, savait contenir; mais plus de douze mille citoyens ayant été exclus, à cause de leur pauvreté, du gouvernement populaire, une

partie resta dans Athènes, et se plaignit du traitement injuste qu'elle éprouvait : les autres, abandonnant la ville, se retirèrent en Thrace, où Antipater leur assigna une ville et des terres qu'ils habitèrent : semblables à des gens qui, forcés dans une ville assiégée, auraient été bannis de leur patrie. Au reste, la mort de Démosthène dans l'île de Calaurie, et celle d'Hypéride à Clèones, que nous avons rapportées ailleurs (16), firent presque regretter aux Athéniens Alexandre et Philippe, et chérir la mémoire de ces deux princes. Dans la suite, après qu'Antigonus eut été tué, et que ses meurtriers traitèrent durement les peuples qui leur étaient soumis, un paysan de Phrygie se mit à fouiller la terre; et quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il faisait : « Je cherche Antigonus, répon« dit-il en soupirant. » C'est ce que disaient aussi ceux des Athéniens qui se souvenaient combien ces princes étaient magnanimes et généreux, même dans leur courroux, et avec quelle facilité ils pardonnaient les offenses. Antipater, au contraire, adroit à cacher sa puissance sous le masque d'un simple particulier, sous un méchant manteau, sous les dehors d'une vie frugale, était réellement un maître cruel, un tyran insupportable aux peuples qui lui étaient assujettis. Cependant Phocion ob-

tint de lui, par ses prières, le rappel de plusieurs bannis; et ceux qui furent obligés de subir leur exil, il empêcha qu'ils ne fussent, comme bien d'autres, privés du séjour de la Grèce, et relégués au-delà des monts Acrocérauniens (17) et du promontoire de Ténare; ils eurent la liberté d'habiter dans le Péloponnèse. De ce nombre fut le sycophante Agnonides.

XXXIV. Phocion gouvernait avec beaucoup de douceur et de justice ceux qui étaient restés dans Athènes; il maintenait dans les charges les citoyens les plus honnêtes, et ceux qu'il savait intrigans et curieux de nouveautés, il les éloignait de tout emploi. Réduits ainsi à l'impuissance d'exciter des troubles, et séchant dans leur inaction, ils prirent insensiblement du goût pour le séjour de la campagne et pour la culture des terres. Un jour qu'il vit Xénocrate payer le tribut dû par les étrangers domiciliés à Athènes, il voulut lui donner le droit de bourgeoisie (18): Xénocrate le refusa, en disant qu'il ne prendrait jamais de part à ce gouvernement, après avoir été député vers Antipater pour s'opposer à son établissement. Ményllus envoya un jour, en présent à Phocion, une somme d'argent considérale : « Ményllus, « dit-il, n'est pas plus grand seigneur qu'Ale-

« xandre ; et je n'ai pas aujourd'hui de motif « plus plausible de recevoir ce présent que « lorsque j'ai refusé les dons de ce prince. » Ményllus l'ayant fait prier de l'accepter au moins pour Phocus, son fils : « Si Phocus, répondit « Phocion, change de conduite, et qu'il de- « vienne sage, il en aura assez du bien de son « père ; mais à la vie qu'il mène à présent, rien « ne lui suffira. » Il répondit plus sèchement encore à Antipater qui lui demandait une chose malhonnête : « Antipater, dit-il, ne peut m'a- « voir en même temps pour flatteur et pour « ami. » Ce prince disait que de deux amis qu'il avait à Athènes, Phocion et Démade, il n'avait jamais pu ni faire rien recevoir à l'un, ni satisfaire l'avidité de l'autre. Aussi rien ne faisait éclater davantage la vertu de Phocion que cette pauvreté dans laquelle il avait vieilli, quoiqu'il eût été tant de fois général des Athéniens, et qu'il eût eu des rois pour amis. Démade au contraire tirait vanité de ses richesses, lors même qu'elles étaient le fruit de ses prévarications. Une loi d'Athènes défendait qu'aucun étranger fût reçu dans les chœurs de danse, sous peine, pour celui qui faisait les frais de ces chœurs, de payer une amende de mille

drachmes (*). Cependant Démade, un jour qu'il donnait des jeux à ses frais, fit paraître à la fois cent danseurs étrangers dans les chœurs; et en même temps il compta publiquement sur le théâtre les mille drachmes d'amende pour chacun d'eux. Il dit à son fils Déméas, quand il le maria : « Mon fils, lorsque j'épousai ta mère, « nos plus proches voisins mêmes ne s'en aper-« çurent pas; mais aujourd'hui les princes et « les rois contribuent aux frais de tes noces. »

XXXV. Les Athéniens ne cessaient d'importuner Phocion pour qu'il obtînt d'Antipater qu'il retirât la garnison de la ville; mais Phocion, soit qu'il désespérât de le persuader à ce prince, soit plutôt parce qu'il voyait que la crainte de cette garnison rendait le peuple plus sage et plus facile à conduire, remettait toujours cette ambassade; il obtint seulement d'Antipater d'accorder quelque délai à la ville pour le paiement des sommes qu'elle lui devait. Les Athéniens ne songèrent donc plus à Phocion pour cette ambassade, et la proposèrent à Démade, qui s'en chargea volontiers, et passa promptement avec son fils en Macédoine, conduit sans doute par sa mauvaise destinée. Il y arriva dans le moment qu'Antipater était déjà

(*) Environ 900 liv. de notre monnaie.

attaqué de la maladie dont il mourut, et que son fils Cassandre, devenu maître des affaires, avait surpris une lettre que Démade écrivait à Antigonus qui était alors en Asie, pour l'engager à venir au plus tôt s'emparer de la Grèce et de la Macédoine, qui, disait-il, ne tenaient plus qu'à un fil vieux et pourri : c'est ainsi qu'il appelait Antipater par moquerie. Il ne fut pas plus tôt arrivé que Cassandre le fit arrêter ; et prenant d'abord son fils, il l'égorgea sous les yeux et si près de son père, qu'il fut tout couvert de son sang. Après lui avoir reproché ensuite, dans les termes les plus durs, son ingratitude et sa trahison, et l'avoir accablé d'outrages, il le fit périr lui-même.

XXXVI. Antipater, avant de mourir, avait nommé Polyperchon général de l'armée, et donné à Cassandre le commandement de mille hommes: mais à peine il fut mort, que Cassandre, s'emparant de l'autorité, envoya sur-le-champ Nicanor à Athènes pour remplacer Ményllus dans le commandement de la garnison, avant que la mort de son père fût connue, et lui ordonna de s'assurer du port de Munychium, ce qu'il exécuta sans peine. Peu de jours après, les Athéniens ayant appris la mort d'Antipater, accusèrent Phocion d'en avoir été informé avant eux et de l'avoir cachée en fa-

veur de Nicanor; ce soupçon fit courir contre lui des bruits désavantageux dont il ne tint aucun compte : il eut de fréquentes conférences avec Nicanor, et non content de lui avoir inspiré de la douceur et de la bienveillance pour les Athéniens, il lui suggéra l'ambition de plaire au peuple en lui donnant des jeux à ses frais. Cependant Polyperchon, à qui la personne du jeune roi avait été confiée, voulant susciter des affaires à Cassandre, écrivit aux Athéniens que le roi leur rendait le gouvernement démocratique et voulait que tous les citoyens, suivant l'ancien usage, fussent indistinctement admis aux charges. C'était un piége qu'il tendait à Phocion, dans le dessein qu'il avait dès-lors de se rendre maître d'Athènes, comme sa conduite le prouva bientôt; il désespérait d'y réussir, s'il ne commençait par en faire chasser Phocion, et cela devait arriver infailliblement dès que ceux qui avaient été privés du droit de bourgeoisie viendraient, pour ainsi dire, se déborder dans le gouvernement; que les démagogues et les sycophantes recommenceraient à dominer dans les tribunaux. La lettre de Polyperchon ayant excité du mouvement parmi les Athéniens, et Nicanor voulant leur parler au Pirée, le peuple s'y assembla. Nicanor s'y rendit, après s'être remis à Phocion de la sû-

reté de sa personne. Dercyllus, qui commandait pour le roi dans l'Attique, ayant formé le dessein de se saisir de lui, Nicanor, qui en fut averti, s'enfuit à temps du Pirée, et fit connaître aussitôt qu'il se vengerait de cette trahison sur la ville.

XXXVII. Phocion qu'on accusa de l'avoir laissé échapper quand il pouvait si aisément le retenir, répondit qu'il n'avait pas lieu de se méfier de Nicanor, ni de rien craindre de sa part; qu'au reste, s'il en arrivait autrement, il aimait beaucoup mieux souffrir manifestement une injustice que de la commettre. A ne considérer que Phocion seul, cette réponse paraîtra dictée par la magnanimité et l'amour de la justice; mais si l'on pense qu'il mettait en danger le salut de sa patrie, lui qui en était le général et le premier magistrat, on trouvera peut-être qu'il violait un droit plus ancien et plus fort qui le liait envers ses concitoyens. On ne peut pas dire, pour le justifier, que la crainte de jeter Athènes dans une guerre inévitable l'empêcha de l'arrêter, et qu'il prétexta la foi et la justice qu'il lui devait, afin que Nicanor, retenu par le respect qu'il aurait pour lui, vécût en paix avec les Athéniens et ne leur fît aucun tort. Dans le fait, il avait la plus grande confiance en Nicanor, et ne voulut jamais croire ni écouter les rapports d'un grand nombre de ci-

toyens qui accusaient cet officier de vouloir surprendre le Pirée, de travailler à corrompre quelques habitans de ce port et à faire passer des troupes étrangères à Salamine. Bien plus, Philomèdes, du bourg de Lampra (*), ayant fait un décret pour ordonner à tous les Athéniens de prendre les armes et d'obéir à Phocion leur général, il en négligea l'exécution jusqu'à ce que Nicanor, sortant avec ses troupes de la forteresse de Munychia, environna le port de tranchées. Phocion alors ayant voulu faire marcher les Athéniens contre Nicanor, ils se soulevèrent et refusèrent de le suivre.

XXXVIII. Cependant Alexandre, fils de Polyperchon, se rendit à Athènes avec des troupes, sous prétexte de secourir la ville contre Nicanor, mais, dans le fait, pour profiter, s'il lui était possible, des divisions dont la ville était agitée, afin de s'en saisir lui-même. Les bannis qui l'avaient suivi étaient entrés dans Athènes; une multitude d'étrangers et de gens notés d'infamie s'étant jointe à eux, ils tinrent une assemblée composée d'hommes de toute espèce, sans ordre ni discipline, dans laquelle ils déposèrent Phocion, et nommèrent d'autres généraux. Si l'on n'eût pas vu Alexandre s'entretenir

(*) Il y avait deux bourgs de ce nom dans l'Attique.

seul avec Nicanor aux pieds de la muraille, et que leurs fréquentes entrevues n'eussent pas donné quelque soupçon, jamais Athènes n'eût échappé à ce danger. Mais l'orateur Agnonides s'étant aussitôt déclaré contre Phocion, et l'ayant accusé de trahison, Callimédon et Périclès, qui craignaient pour eux-mêmes, sortirent de la ville, et Phocion, avec ceux de ses amis qui étaient restés, se rendit auprès de Polyperchon. Solon de Platée et Dinarque le Corinthien, qui passaient pour les amis particuliers de Polyperchon, voulurent l'accompagner pour lui faire plaisir: mais Dinarque étant tombé malade en chemin, ils s'arrêtèrent plusieurs jours à Élatée (*). Dans cet intervalle, les Athéniens, par l'avis d'Agnonides et sur le décret d'Archestrate, envoyèrent à Polyperchon des ambassadeurs chargés d'accuser Phocion. Les deux partis arrivèrent en même temps auprès de Polyperchon, à l'instant qu'il traversait avec le roi (19) un bourg de la Phocide, nommé alors Pharyges, situé près du mont Acrorion, et qui s'appelle aujourd'hui Galate (20).

XXXIX. Là, Polyperchon fit tendre un dais d'or, sous lequel il plaça le roi, entouré de ses principaux courtisans ; et avant tout ayant fait

(*) Ville de la Phocide.

saisir Dinarque, il ordonna qu'après avoir reçu la torture il pérît du dernier supplice. Il permit ensuite aux Athéniens de parler; mais comme ils criaient beaucoup et faisaient un grand bruit en s'accusant les uns les autres en présence du roi et de son conseil, Agnonides s'avança au milieu de l'assemblée : « Seigneur, « dit-il, ordonnez qu'on nous enferme tous dans « une cage, et qu'on nous renvoie à Athènes « pour y rendre compte de notre conduite. » Le roi se mit à rire de cette saillie; mais les Macédoniens qui étaient présens à ce conseil, et les étrangers que la curiosité y avait amenés, désirant d'entendre plaider cette cause, faisaient signe aux ambassadeurs d'exposer tout de suite leurs chefs d'accusation. Polyperchon fit paraître une partialité révoltante : lorsque Phocion voulut se justifier, il l'interrompit à tout moment, et enfin, ayant frappé la terre de son bâton, il l'obligea de se taire et de se retirer. Hégémon ayant pris Polyperchon à témoin de son affection pour le peuple, celui-ci, transporté de colère : « Oses-tu, lui dit-il, porter « ainsi, en présence du prince, un faux témoi- « gnage contre moi? » Le roi, se levant de son siége, voulut percer Hégémon de sa lance, mais Polyperchon, l'ayant saisi, l'arrêta, et l'assemblée fut rompue. Aussitôt les gardes environnent

Phocion. Ceux de ses amis qui étaient le plus près de lui, et ceux qui s'en trouvaient plus éloignés, témoins de cette violence, se couvrent le visage de leurs manteaux et se sauvent par la fuite. Clitus mena les autres à Athènes en apparence pour y être jugés, mais dans le fait pour y recevoir la mort comme déjà condamnés. La manière dont ils y furent conduits ajoute encore à la rigueur de ce traitement : ils étaient sur des chariots qui les menaient le long de la rue du Céramique au théâtre, où Clitus les garda jusqu'à ce que les magistrats eussent convoqué l'assemblée, d'où l'on n'exclut ni esclave, ni étranger, ni homme noté d'infamie: le tribunal et le théâtre furent indistinctement ouverts à tout état et à tout sexe.

XL. On lut d'abord la lettre du roi, qui déclarait tous les prisonniers convaincus de trahison; il en renvoyait le jugement aux Athéniens, comme à un peuple libre et qui se gouvernait par ses lois. Clitus les fit entrer dans l'assemblée. A l'aspect de Phocion, tous les bons citoyens, baissant les yeux et se couvrant le visage, versèrent des larmes amères; un seul d'entre eux eut le courage de se lever et de dire que puisque le roi avait renvoyé au peuple un jugement de cette importance, il était juste d'exclure de l'assemblée les étrangers et les es-

claves. Mais la populace rejeta hautement cette proposition, et s'écria qu'il fallait lapider ces partisans de l'oligarchie, ces ennemis du peuple. Personne n'osa plus élever la voix en faveur de Phocion, et lui-même, n'étant parvenu qu'avec beaucoup de peine à se faire écouter : « Athéniens, dit-il, est-ce justement ou injuste-« ment que vous voulez nous faire mourir ? — « C'est justement, répondirent quelques-uns « d'entre eux. — Eh ! comment pourrez-vous « en être sûrs, répondit Phocion, si vous ne « voulez pas même nous entendre ? » Mais ne les voyant pas plus disposés à l'écouter, il s'avança au milieu du peuple : « Je confesse, dit-« il, que je vous ai fait des injustices dans le « cours de mon administration, et, pour les ex-« pier, je me condamne moi-même à la mort. « Mais ceux qui sont avec moi, Athéniens, « pourquoi les feriez-vous mourir, puisqu'ils ne « vous ont fait aucun tort ? — Parce qu'ils sont « tes amis, répondit la populace. » A cette parole, Phocion se retira et ne dit plus rien. Agnonides récita le décret qu'il avait dressé et qui portait que le peuple donnerait ses suffrages pour prononcer si les accusés étaient coupables, et que s'ils étaient déclarés tels, ils seraient exécutés sur-le-champ. Après la lecture du décret, quelques personnes voulaient y faire ajou-

ter que Phocion serait appliqué à la torture avant que d'être mis à mort ; et déjà ils commandaient qu'on apportât la roue et qu'on fît venir les exécuteurs. Mais Agnonides voyant l'indignation que cette demande causait à Clitus, et jugeant lui-même que ce serait une action aussi barbare qu'injuste : « Lors, dit-il, « que nous aurons à punir un scélérat tel que « Callimédon, nous l'appliquerons à la torture; « mais je n'ordonne rien de semblable contre « Phocion. » Alors un homme de bien élevant la voix : « Tu as raison, s'écria-t-il, car si nous « mettons Phocion à la torture, à quoi donc te « condamnerons-nous? » Le décret fut confirmé; et lorsqu'on demanda les suffrages, personne ne se tint assis ; tout le monde se leva, et la plupart mirent sur leur tête des couronnes de fleurs. Tous les suffrages furent pour la mort. Nicoclès, Thudippe, Hegémont et Pythocles, étaient présens avec Phocion; Démétrius de Phalère, Callimédon, Chariclès et quelques autres, furent condamnés à mort par contumace.

XLI. Quand on eut congédié l'assemblée, on les conduisit à la prison. Tous les autres, attendris par leurs parens et leurs amis qui étaient venus les embrasser pour la dernière fois, marchaient fondant en larmes, et déploraient leur infortune ; Phocion seul conservait le même air

de visage que lorsque, sortant de l'assemblée pour aller commander les troupes, il était reconduit avec honneur par les Athéniens; ceux qui le voyaient passer ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa grandeur d'âme et son impassibilité. Plusieurs de ses ennemis le suivaient en l'accablant d'injures; l'un d'eux vint même lui cracher au visage. Phocion se tournant vers les magistrats leur dit d'un air tranquille : « Per-« sonne ne réprimera-t-il l'indécence de cet « homme? » Quand ils furent dans la prison, Thudippe, voyant broyer la ciguë, se mit à éclater en plaintes, à plaindre son malheur, en disant que c'était bien à tort qu'on le faisait mourir avec Phocion : « Eh quoi, lui dit Phocion, « n'est-ce pas une assez grande consolation pour « toi que de mourir avec Phocion? » Quelqu'un de ses amis lui ayant demandé s'il n'avait rien à faire dire à son fils Phocus : « Sans doute, « répondit-il, j'ai à lui recommander de ne « conserver aucun ressentiment de l'injustice « des Athéniens. » Nicoclès, le plus fidèle de ses amis, le pria de lui laisser boire la ciguë le premier. « Votre demande, lui dit Phocion, « est bien dure et bien triste pour moi; mais « puisque je ne vous ai jamais rien refusé pen-« dant ma vie, je vous accorde à ma mort cette « dernière satisfaction. » Quand tous les autres

eurent bu la ciguë, elle manqua pour Phocion, et l'exécuteur déclara qu'il n'en broierait point d'autre à moins qu'on ne lui donnât douze drachmes (*), qui étaient le prix de chaque dose. Comme cette difficulté emportait du temps et causait quelque retard, Phocion, appelant un de ses amis : « Puisqu'on ne peut « pas mourir gratis à Athènes, lui dit-il, je vous « prie de donner à cet homme l'argent qu'il « demande. »

XLII. C'était le dix-neuf du mois de munychion (**); et ce jour-là les chevaliers faisaient une procession à cheval en l'honneur de Jupiter. Lorsqu'ils passèrent devant la prison, les uns ôtèrent leurs couronnes ; les autres, jetant les yeux sur la porte, ne purent retenir leurs larmes ; et ceux à qui il restait quelque sentiment d'humanité, ou que la colère et l'envie n'avaient pas entièrement dépravés, regardaient comme une grande impiété qu'on n'eût pas renvoyé cette exécution au lendemain, afin que dans une fête si solennelle la ville ne fût pas souillée par une mort violente. Cependant les ennemis de Phocion, trouvant sans doute qu'il manquait quelque chose à leur triomphe,

(*) 10 liv. 15 s.
(**) Avril

firent décréter que son corps serait porté hors du territoire de l'Attique, et que nul Athénien ne pourrait donner du feu pour faire ses funérailles. Aucun de ses amis n'osa seulement toucher à son corps; mais un certain Conopion, accoutumé à vivre du produit de ces sortes de fonctions, transporta le corps au-delà des terres d'Éleusis, et le brûla avec du feu pris sur le territoire de Mégare. Une femme du pays, qui se trouva par hasard à ses funérailles avec ses esclaves, lui éleva dans le lieu même un cénotaphe, y fit les libations d'usage; et mettant dans sa robe les ossemens qu'elle avait recueillis, elle les porta la nuit dans sa maison, et les enterra sous son foyer, en disant : « O mon « foyer, je dépose dans ton sein ces précieux « reste d'un homme vertueux! Conserve-les « avec soin pour les rendre au tombeau de ses « ancêtres, quand les Athéniens seront revenus « à la raison! »

XLIII. Peu de temps après, les affaires elles-mêmes firent sentir aux Athéniens quel magistrat vigilant, quel gardien fidèle de la tempérance et de la justice le peuple avait perdu. Ils lui dressèrent une statue de bronze, et enterrèrent ses ossemens aux frais du public. De ses accusateurs, Agnodines fut le premier condamné à mort à l'unanimité des suffrages :

Épicure et Démophile, qui s'étaient enfuis d'Athènes, tombèrent dans les mains du fils de Phocion, et subirent la punition qu'ils méritaient. Ce Phocus, d'ailleurs, ne fut pas, dit-on, un homme de bien : devenu amoureux d'une jeune courtisane qui demeurait chez un marchand d'esclaves, il entendit un jour par hasard, dans le Lycée, Théodore l'athée faire cet argument : « S'il n'est pas honteux de délivrer « un ami de la servitude, il ne l'est pas non » plus d'en tirer une amie : s'il ne l'est pas de « mettre un de ses compagnons en liberté, « pourquoi le serait-il d'y mettre une compa- « gne ? » Le jeune homme, accomodant à sa passion ce raisonnement qui lui parut sans réplique, délivra sa maîtresse d'esclavage. La mort de Phocion renouvela aux Grecs le souvenir de celle de Socrate : l'injustice fut la même à l'égard de l'un et de l'autre, et attira sur Athènes les mêmes calamités.

NOTES

SUR PHOCION.

(1) On ne faisait brûler sur l'autel, ni le ventre, ni la langue de la victime; on gardait le ventre pour le farcir et le servir à table; on brûlait la langue à la fin du repas, en l'honneur de Mercure, le dieu de la parole et de l'éloquence, et on faisait dessus les libations.

(2) Idoménée était de Lampsaque, et vivait du temps de Ptolémée Lagus, roi d'Egypte; il fut disciple d'Epicure, et écrivit les Vies des philosophes qui s'étaient attachés à Socrate. Il composa aussi l'histoire de la ville de Samothrace.

(3) Je ne sais si ce Polyeucte était le poète comique de la moyenne comédie. Sphettus, suivant Etienne de Byzance, et Pausanias, était un dème ou bourg de l'Attique, de la tribu Acamantide, qui tirait son nom d'un fils de Trézénus.

(4) Naxos, la plus grande, la plus fertile et la plus agréable des Cyclades, au milieu de l'Archipel de la Méditerranée, produit d'excellent vin, que les anciens comparaient au Nectar.

(5) Il s'agit ici de la Chersonèse de Thrace; les deux villes dont il est parlé ensuite étaient toutes deux dans la partie de la Thrace qui formait le royaume

des Odrysiens ; Périnthe, sur la Propontide, et Byzance, sur le Bosphore.

(6) Il s'agit apparemment de la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe sur les Athéniens, la troisième année de la cent-dixième olympiade.

(7) Charidème est celui qui se retira dans la suite auprès de Darius, et y reçut la mort pour prix de la noble franchise avec laquelle il avait fait sentir à ce prince la différence de ses troupes si brillantes d'or, avec les soldats Macédoniens tout couverts de fer.

(8) Il y a apparence que cet Echecratides est le disciple d'Aristote, qui était de Méthymne, dans l'île de Lesbos. Il y a plusieurs écrivains du nom d'Athénodore, et je n'ai rien trouvé sur celui que Plutarque dit être d'Imbros, île de l'Archipel, dans la Méditerranée, assez près des Dardanelles.

(9) Ce n'est pas l'île de Cio dont il s'agit ici, mais une ville sur une rivière du même nom, dans la Bithynie ou la Mysie qui lui est contiguë. Gergithe était dans la Mysie, Mylasse dans la Carie, Elée dans l'Eolie, au-dessous du fleuve Caïcus, et de Pergame, qui est de l'autre côté du fleuve.

(10) Mélitte était un quartier du Pirée.

(11) Hermus était un bourg de l'Attique, dans la tribu Acamantide, situé un peu au-dessus du Pirée, plus près d'Athènes que d'Eleusis.

(12) Allusion au jeu de la course ; il y en avait de deux sortes : l'une simple, qui consistait à parcourir une fois le stade dans sa longueur, depuis la barrière jusqu'à la borne, et celle-là s'appelait le stade ; dans

la seconde on faisait deux fois le stade, de la barrière à la borne, et de la borne à la barrière. Phocion trouvait donc cette armée bonne pour courir ce stade, et s'arrêter là; mais il craignait le retour; et sa crainte fut justifiée : car la fin ne répondit pas aux premiers succès qu'elle avait eus.

(13) Entre celui de Phalère vers l'Orient, et celui du Pirée vers l'Occident; c'est un des bourgs de l'Attique, mais on ne sait de quelle tribu.

(14) Il n'y avait point dans l'Attique de promontoires qui portassent le nom de Diane; mais l'oracle de Dodone parle poétiquement, et appelle ces promontoires du nom de Diane, parce que les montagnes étaient de l'apanage de cette déesse.

(15) C'etait un des trois ports du Pirée : car le Pirée n'est appelé port qu'improprement; c'était un bourg de l'Attique devenu une partie de la ville d'Athènes par la jonction des murs qui l'y réunirent du temps de Thémistocle; il avait trois ports, qu'on fermait avec une chaîne commune, dont l'un s'appelait Aphrodisium, un autre Zée, et le troisième Cantharus.

(16) Calaurie, à l'extrémité du golfe Argolique, et du golfe Saronique. Cleones, ville de l'Argolide.

(17) Les monts Acrocérauniens étaient une grande chaîne de montagnes dans l'Epire. Le Ténare, promontoire de la Laconie, près de Malée, passait pour une des descentes des enfers.

(18) Xenocrate était de Chalcédoine, et ne jouissait pas du droit de citoyen à Athènes. Il avait été en-

voyé en ambassade pour conserver le gouvernement démocratique, et empêcher que les nobles n'eussent seuls l'autorité.

(19) Ce roi était Aridée, fils de Philippe et frère d'Alexandre.

(20) Strabon et Etienne de Byzance placent Pharyges dans la Locride.



CATON D'UTIQUE.

SOMMAIRE.

I. Naissance et caractère de Caton. II. Genre de son esprit. III. Sa constance intrépide. IV. Il sauve la pudeur d'un enfant de son âge. Estime des autres enfans pour lui. V. Son indignation pour les cruautés de Sylla. VI. Son amitié pour son frère. VII. Il étudie la philosophie morale et politique. VIII. Son premier essai dans la tribune aux harangues. Il endurcit son corps à toute espèce de fatigue. IX. Il passe une partie des nuits à conférer avec les philosophes, et affecte un genre de vie tout opposé aux mœurs de son temps. X. Il épouse Attilia. XI. Premières campagnes de Caton sous le préteur Gellius. XII. Comment il rétablit la discipline dans la légion qu'il commande. XIII. Il va chercher le philosophe Athénodore. XIV. Honneurs funèbres qu'il rend à son frère Cépion. XV. Il visite l'Asie. Sa manière de voyager. XVI. Son aventure au sujet de Démétrius, affranchi de Pompée. XVII. Accueil que lui fait Pompée. XVIII. Il refuse les présens du roi Déjotarus. XIX. Il est nommé questeur. XX. Sévérité de son administration. XXI. Il fait condamner ceux qui avaient tué des citoyens proscrits par Sylla. XXII. Son assiduité à ses fonctions. XXIII. Il achète des livres où était le compte des revenus public depuis Sylla. Il déclare qu'il ne traitera aucune affaire les jours d'assemblée du sénat. XXIV. Sa grande réputation. XXV. Il va en Lucanie,

et revient à Rome pour demander le tribunat. XXVI. Il l'obtient, et accuse Muréna. XXVII. Services qu'il rend à Cicéron dans la conjuration de Catilina. XXVIII. Il détermine le sénat à prononcer la peine de mort contre les conjurés. XXIX. Des sœurs et des femmes de Caton. XXX. Il déclare qu'il ne souffrira pas que Pompée entre avec son armée dans Rome. XXXI. Intrépidité avec laquelle il se présente à l'assemblée du peuple. XXXII. Muréna l'entraîne dans le temple de Castor et de Pollux. XXXIII. Metellus, n'ayant pu faire passer son décret, va joindre Pompée en Asie. XXXIV. Caton fait accorder le triomphe à Lucullus. XXXV. Il refuse de marier ses deux nièces à Pompée et à son fils. XXXVI. Alliance et intrigues de César et de Pompée. XXXVII. Caton, à la prière de Cicéron, jure l'exécution d'une loi agraire. XXXVIII. César le fait arrêter et délivrer tout de suite. XXXIX. Caton est envoyé en Cypre. XL. Ses sages conseils à Ptolémée, roi d'Égypte. XLI. Il fait vendre les meubles de ce prince. XLII. Il se brouille avec Munatius. XLIII. Il se réconcilie avec lui. XLIV. Comment il rapporte à Rome l'argent qu'il avait eu en Cypre. XLV. Honneurs qu'on lui rend à son arrivée. XLVI. Il s'oppose à Cicéron, qui voulait annuler le tribunat de Clodius. XLVII. Caton anime Domitius à demander le consulat, concurremment avec Pompée et Crassus. XLVIII. Il demande la préture, qui lui est refusée. XLIX. Il s'oppose au partage des provinces que Trébonius voulait faire décerner à Pompée et à Crassus. L. Ses représentations inutiles à Pompée. Decret qu'il fait rendre par le sénat, pour informer sur les moyens employés par les candidats dans leur brigue. LI. Convention qu'il fait faire aux candidats, pour empêcher qu'on n'achète les suffrages. LII. Envie que sa vertu excite contre lui. LIII. Il accuse ouvertement Pompée d'aspirer à la puissance souveraine. LIV. Il fait nommer Favonius édile, et le détermine à donner au peuple des jeux d'une grande simplicité. LV. Il est d'avis de nommer Pompée seul consul. LVI. Sévérité de Caton dans les jugemens. LVII. Il

se met sur les rangs pour le consulat, et ne peut l'obtenir. LVIII. Il dévoile au sénat tous les projets de César. LIX. Il conseille de remettre les affaires entre les mains de Pompée, et sort de Rome avec lui. LX. Bons conseils qu'il donne à Pompée. LXI. Pourquoi Pompée ne lui donne pas le commandement de sa flotte. LXII. Victoire de Pompée due aux exhortations de Caton. Pompée le laisse à Dyrrachium pour garder les bagages. LXIII. Après la bataille de Pharsale, Caton passe en Afrique. LXIV. Il va rejoindre Scipion et Varus. LXV. Il se charge de garder la ville d'Utique. LXVI. Il reçoit la nouvelle de la défaite de Scipion. LXVII. Il encourage les Romains qui étaient avec lui. LXVIII. Il parvient à les rassurer. LXIX. La plupart changent d'avis. LXX. Il rejette la proposition de tuer ou de chasser les habitans d'Utique. LXXI. Soins de Caton pour sauver les sénateurs qui étaient avec lui. LXXII. Il ne veut pas qu'on fasse des démarches en sa faveur auprès de César. LXXIII. Il fait partir les sénateurs, et pourvoit à leur sûreté. LXXIV. Il refuse l'offre que lui fait Lucius César de demander grâce pour lui à César. LXXV. Il s'entretient de matières philosophiques pendant son souper. LXXVI. Il demande son épée. LXXVII. Indignation que lui causent les efforts qu'on fait pour lui conserver la vie. LXXVIII. Il se tue. LXXIX. Belle parole de César en apprenant sa mort. LXXX. Mort du fils de Caton. — Parallèle de Phocion et de Caton d'Utique.

I. La famille de Caton dut son illustration et sa gloire à son bisaïeul Caton le censeur, que son éminente vertu rendit un des hommes les plus puissans et les plus célèbres qu'il y eût de son temps à Rome, comme nous l'avons dit

dans sa Vie. Celui dont nous parlons maintenant resta de bonne heure orphelin de père et de mère, avec son frère Cépion et sa sœur Porcia. Il eut encore une autre sœur utérine, nommée Servilie ([1]). Ils furent tous nourris et élevés dans la maison de Livius Drusus, leur oncle maternel, qui jouissait alors de la plus grande autorité dans Rome. Distingué par son éloquence et par sa sagesse, il ne le cédait en grandeur d'âme à aucun des Romains. Caton, dès son enfance, montra dans le son de sa voix, dans les traits de son visage et jusque dans ses yeux, un caractère ferme, une âme constante et inflexible. Il se portait à tout ce qu'il voulait faire avec une ardeur au-dessus de son âge. Rude et revêche à ceux qui le flattaient, il se roidissait encore davantage contre ceux qui cherchaient à l'intimider. Il était difficile de l'émouvoir assez pour le faire rire, et rarement la gaîté même du sourire paraissait sur son visage. Il n'était ni colère, ni prompt à s'emporter; mais une fois irrité, il s'apaisait difficilement.

II. Quand il commença ses études, on lui trouva l'esprit paresseux et lent à comprendre; mais ce qu'il avait une fois saisi il le retenait, et sa mémoire était sûre; ce qui au reste est assez ordinaire, car les esprits vifs oublient ai-

sément, et ceux qui n'apprennent qu'avec beaucoup d'application et de peine retiennent mieux : chaque chose qu'ils apprennent est pour eux comme un feu qui embrase leur âme d'une ardeur nouvelle. Mais ce qui rendait Caton si lent à apprendre, c'est qu'il avait de la peine à croire ; en effet, apprendre, c'est recevoir une impression, et ceux-là croient plus aisément qui peuvent moins combattre ce qu'on leur dit. De là vient que les jeunes gens et les malades se laissent persuader plus aisément que les vieillards et ceux qui se portent bien. En général plus la faculté qui doute est faible, et plus le consentement est prompt. Cependant Caton obéissait toujours à son gouverneur, et faisait ce qui lui était prescrit ; mais il demandait raison de tout, et voulait savoir pourquoi on l'exigeait de lui. Il est vrai que ce gouverneur était un homme instruit, et qu'il employait le raisonnement bien plus que la menace ; il se nommait Sarpédon.

III. Caton était encore dans l'enfance, lorsque les alliés des Romains sollicitèrent le droit de bourgeoisie à Rome ; Pompédius Sillo, grand homme de guerre, et qui jouissait d'une grande considération, passa plusieurs jours chez Drusus, dont il était l'ami. Pendant le séjour qu'il y fit, il vécut avec les neveux de Drusus dans

une grande familiarité. « Mes enfans, leur dit-« il un jour, intercédez pour nous auprès de « votre oncle, afin qu'il nous aide à obtenir le « droit de bourgeoisie. » Cépion, en souriant, lui fit entendre d'un signe de tête qu'il le ferait; mais Caton, sans rien répondre, fixait sur ces étrangers des regards durs et sévères : « Et vous, mon enfant, lui dit Pompédius, « qu'en pensez-vous? ne parlerez-vous pas en « notre faveur comme votre frère? » Caton, sans rien répondre encore, fit connaître par son silence et par l'air de son visage qu'il rejetait sa demande. Alors Pompédius l'enlevant dans ses bras et le tenant suspendu hors de la fenêtre, comme s'il allait le précipiter, lui dit de le promettre, le menaçant, s'il refusait, de le laisser tomber dans la rue. Il prononça ces mots d'un ton de voix rude, en le secouant plusieurs fois hors de la fenêtre. Caton le souffrit assez longtemps sans rien dire, sans donner aucun signe d'étonnement et de crainte. Pompédius, en le remettant à terre, dit tout bas à ses amis : « Quel bonheur pour l'Italie d'avoir un tel en-« fant! S'il était aujourd'hui dans un âge fait, « je ne crois pas que nous eussions un seul suf-« frage pour nous dans tout le peuple. »

IV. Un jour un de ses parens qui célébrait l'anniversaire de sa naissance le pria du festin,

avec d'autres enfans qui, n'ayant rien à faire, se mirent à jouer tous ensemble, grands et petits, dans un coin de la maison. Dans leur jeu ils représentaient un tribunal où ils s'accusaient les uns les autres et mettaient en prison ceux qui étaient condamnés. Un de ces derniers, enfant d'une jolie figure, ayant été conduit dans une petite chambre par un autre plus âgé que lui, qui l'y enferma, appela Caton, qui, se doutant de ce que c'était, courut à la porte de la chambre, et écartant tous ceux qui se mettaient devant lui pour l'empêcher d'entrer, il en tira l'enfant, et tout en colère l'emmena dans sa maison, où les autres le suivirent. Il était déjà si célèbre parmi les enfans de son âge, que Sylla, voulant donner au peuple le spectacle de la course sacrée des enfans à cheval, que les Romains appellent Troie, et ayant rassemblé pour cela les enfans des meilleures maisons, afin de les dresser à cette course, il leur donna deux chefs, dont l'un fut agréé par tous ses camarades, à cause de Métella sa mère, femme de Sylla ; mais ils refusèrent l'autre, nommé Sextus, quoique neveu de Pompée, et déclarèrent qu'ils ne voulaient ni s'exercer sous lui ni le suivre. Sylla leur ayant demandé quel enfant ils voulaient donc avoir pour chef, ils demandèrent tous Caton. Sextus lui-

même se retira et céda cet honneur à Caton, comme au plus digne.

V. Sylla, qui avait été l'ami particulier du père de Caton, faisait de temps en temps venir le fils et son frère Cépion, pour s'entretenir avec eux, faveur qu'il n'accordait qu'à très peu de personnes, à cause de la dignité de sa charge et de la grandeur de sa puissance. Sarpédon, gouverneur de ces jeunes gens, sentant de quel avantage cette distinction pouvait être pour la sûreté et l'avancement de ses élèves, menait souvent Caton dans la maison de Sylla, pour qu'il fît sa cour au dictateur. Cette maison était une véritable image de l'enfer, par le grand nombre de personnes qu'on y amenait tous les jours, pour les appliquer à la torture. Caton avait alors quatorze ans; il voyait emporter les têtes des personnages les plus illustres de Rome, et entendait gémir en secret ceux qui étaient témoins de ces cruelles exécutions. Un jour il demanda à son gouverneur pourquoi l'on n'avait pas encore tué cet homme: « C'est, « lui répondit Sarpédon, qu'on le craint encore « plus qu'on ne le hait.—Que ne me donniez-« vous donc une épée? répliqua le jeune hom-« me, j'aurais, en le tuant, délivré ma patrie « de l'esclavage. » Sarpédon, effrayé de ces paroles, et plus encore de l'air de fureur qui

respirait dans les yeux et sur le visage de Caton, l'observa depuis avec le plus grand soin, et le garda pour ainsi dire à vue, de peur qu'il ne se portât à aucune entreprise téméraire contre Sylla.

VI. Il était encore dans la première enfance, lorsqu'on lui demanda quelle personne il aimait le plus. Il répondit que c'était son frère. On répéta une seconde et une troisième fois la même question, et comme il fit toujours la même réponse, on cessa de l'interroger. Dans un âge plus avancé, cette affection pour son frère ne fit que s'accroître de plus en plus : à vingt ans il n'avait jamais soupé sans Cépion ; jamais il n'avait été à la campagne, ni paru sur la place publique qu'avec lui. Mais lorsque son frère se parfumait d'essences, il ne l'imitait pas en cela ; et dans tout le reste de sa vie il suivait un régime dur et austère. Aussi Cépion, dont on admirait d'ailleurs la tempérance et la frugalité, avouait que si on le comparait aux autres, on pouvait louer en lui des vertus : « Mais, ajoutait-il, quand je compare ma vie « à celle de Caton, je ne me trouve pas diffé- « rent d'un Sippius. » Ce Sippius était un des hommes les plus décriés de son temps pour son luxe et sa mollesse.

VII. Caton ayant été nommé prêtre d'Apol-

lon, se sépara de son frère et prit sa part du patrimoine, qui fut de cent vingt talens (*). Mais son genre de vie n'en fut que plus austère. Il se lia intimement avec Antipater de Tyr, philosophe stoïcien, et fit sa principale étude de la morale et de la politique. Épris d'un si grand amour pour toutes les vertus, qu'il y semblait porté par une inspiration divine, il préférait à toutes les autres la justice, mais cette justice sévère qui ne se prêtait jamais à la grâce ni à la faveur. Il se forma aussi à l'éloquence, afin de pouvoir parler au besoin dans les assemblées du peuple, persuadé que dans la philosophie politique comme dans une grande ville, il faut entretenir des forces toujours prêtes pour les jours de combat. Cependant il ne s'exerçait pas à l'éloquence avec les jeunes gens de son âge, et jamais on ne l'entendit déclamer publiquement dans les écoles. Un de ses camarades lui ayant dit un jour : « Caton, on blâme ton si-
« lence. — Je m'en console, répondit-il, pourvu
« qu'on ne blâme pas ma conduite. Je parlerai
« quand je saurai dire des choses qu'il ne faille
« pas ensevelir dans le silence. »

VIII. L'ancien Caton avait fait bâtir pendant sa censure la basilique Porcia : c'était là que

(*) Environ 600,000 liv.

les tribuns avaient coutume de donner leurs audiences; et comme il y avait une colonne qui nuisait à leurs siéges, ils voulurent l'ôter ou la changer de place. Ce fut la première occasion qui obligea Caton, malgré lui, de paraître dans une assemblée publique; il s'opposa au dessein des tribuns, et l'essai qu'il fit alors de son éloquence et de son courage le fit admirer de tous les assistans. Son discours ne se sentait pas de sa jeunesse, et n'avait rien de recherché : il était serré, plein de forces et de sens. Mais cette brièveté dans les sentences était relevée par une certaine grâce qui charmait les auditeurs : la sévérité de ses mœurs et sa gravité naturelle, dont son style portait l'empreinte, étaient tempérées par un mélange de douceur et d'agrément qui plaisait à tout le monde. Sa voix, assez pleine pour se faire entendre aisément d'un peuple très nombreux, avait une vigueur et une force que rien n'affaiblissait : souvent il parlait tout un jour sans être fatigué. Après avoir gagné sa cause dans cette occasion, il rentra dans le silence et se renferma dans ses occupations ordinaires. Il voulut aussi endurcir son corps par les exercices les plus pénibles, et l'accoutumer à supporter les plus grandes chaleurs, les neiges et les glaces, la tête découverte; à voyager à pied en toute saison, tandis que les

amis qui l'accompagnaient étaient à cheval : en marchant ainsi, il s'en rapprochait tour à tour et conversait avec eux. Il était dans ses maladies d'une tempérance et d'une patience admirables : lorsqu'il avait la fièvre, il passait les journées seul, sans recevoir personne, jusqu'à ce qu'il fût guéri, et qu'il se sentît en pleine convalescence.

IX. Dans ses repas, on tirait au sort à qui choisirait les parts ; et quand le sort ne l'avait pas favorisé, ses amis lui déféraient le choix ; mais il s'y refusait toujours, en disant qu'il ne convenait pas de rien faire malgré Vénus. Au commencement il restait fort peu de temps à table, ne buvait qu'un seul coup, après quoi il se levait ; mais dans la suite il prit plaisir à boire, et passait souvent une grande partie de la nuit à table. Ses amis disaient, pour l'excuser, que les affaires du gouvernement, qui l'occupaient toute la journée, lui ôtant le loisir de converser, il donnait le temps du souper et de la nuit à s'entretenir avec des gens de lettres et des philosophes. Un certain Memmius ayant dit dans un cercle que Caton passait toutes les nuits à boire, Cicéron prenant la parole : « Vous n'ajoutez pas, lui dit-il, qu'il joue aux « dés tout le jour! » En général Caton était persuadé que de son temps les mœurs étaient si

corrompues et avaient besoin d'une si grande réforme, qu'il fallait, pour l'opérer, tenir une route entièrement opposée à celle qu'on suivait. Comme il vit que la pourpre la plus vive et la la plus forte en couleur était très recherchée, il n'en porta que de la plus sombre. Il sortait souvent après son dîner, sans souliers et sans tunique, non pour se faire honneur de cette singularité, mais pour s'accoutumer à ne rougir que de ce qui est honteux en soi, sans s'embarrasser de ce qui ne l'est que dans l'opinion des hommes. Un de ses cousins, nommé Caton, lui ayant laissé par sa mort une succession estimée cent talens, il la vendit, et prêta, sans intérêt, l'argent qu'il en retira à ceux de ses amis qui en avaient besoin; souvent il leur donnait ses terres et ses esclaves pour les engager au public, et il se rendait caution de ces engagemens.

X. Lorsqu'il crut qu'il était temps de se marier, et il n'avait encore eu commerce avec aucune femme, il voulut épouser Lépida, fiancée d'abord à Scipion Métellus, qui, depuis ayant changé d'avis et annulé le contrat, avait laissé Lépida libre. Mais Scipion s'étant repenti de cette rupture avant que Caton l'eût prise pour femme, il mit tout en œuvre pour renouer son mariage, et il y parvint. Caton, indigné d'un

tel procédé, et ne se possédant pas de colère, voulait le poursuivre en justice ; mais ses amis l'en ayant détourné, il exhala le feu de sa jeunesse et de son ressentiment dans des vers iambes contre Scipion, et versa sur lui toute l'amertume et tout le fiel d'Archiloque, sans se permettre cependant les obscurités et les plaintes puériles de ce poète (2). Depuis il épousa Attilia, fille de Serranus, qui fut sa première femme, mais non pas la seule : différent en cela de Lélius, l'ami de Scipion, qui, plus heureux que lui, n'eut dans le cours d'une longue vie d'autre femme que la première qu'il avait épousée.

XI. La guerre des esclaves, appelée aussi la guerre de Spartacus, éclata peu de temps après ; et Gellius ayant été chargé de cette expédition, Caton alla servir sous lui en qualité de volontaire, par amitié pour son frère, qui commandait un corps de mille hommes : mais il ne put y faire paraître, autant qu'il l'aurait désiré, son ardeur et son courage, par la faute du général, qui se montra indigne de commander. Cependant, au milieu de la mollesse et du luxe qui régnaient dans cette armée, il fit toujours éclater à propos un tel amour de l'ordre et de la discipline, tant de courage et de prudence, qu'il ne parut en rien inférieur à l'an-

cien Caton. Gellius lui décerna les prix et les honneurs les plus considérables dont on récompensait la valeur; mais il les refusa, en disant qu'il ne les avait pas mérités; aussi passa-t-il pour un homme singulier. On fit dans ce temps-là une loi qui défendait aux candidats d'avoir auprès d'eux des nomenclateurs (3). Caton fut le seul qui, briguant l'emploi de tribun des soldats, obéit à la loi : il vint à bout de retenir les noms de tous les citoyens, et de les saluer chacun par son nom. Il déplut par là à ceux mêmes qui l'admiraient : plus ils étaient forcés de reconnaître le mérite d'une telle conduite, plus ils étaient piqués de ne pouvoir l'imiter.

XII. Nommé tribun des soldats, il fut envoyé en Macédoine, auprès du préteur Rubrius. Au moment de son départ, sa femme, affligée de se séparer de lui, versait des larmes : « Attilia, lui dit Munatius, un ami de Caton, « soyez tranquille, je vous garderai votre mari. « —Ce sera très bien fait, lui dit Caton. » A la première journée, Caton, après le souper, dit à Munatius : « Pour tenir la promesse que tu « as faite à Attilia, il faut que tu ne me quittes « ni nuit ni jour. » En même temps il ordonna que tous les soirs on tendît deux lits dans une même chambre, où Munatius fut obligé de coucher, en sorte qu'il était gardé lui-même par

Caton, qui s'en faisait un amusement. Caton menait à sa suite quinze esclaves, deux affranchis, et quatre de ses amis qui voyageaient à cheval, tandis qu'il marchait toujours à pied, et s'entretenait alternativement avec eux. Quand il fut rendu au camp, qui était composé de plusieurs légions, le général lui en donna une à commander. Dans cet emploi, ce ne fut pas pour lui une chose pénible et extraordinaire que de se montrer seul vertueux. Mais ayant l'ambition de rendre tous ses soldats semblables à lui-même, sans leur ôter la crainte qu'ils devaient avoir de son autorité, il y ajouta le pouvoir de la raison, et s'en servait en tout pour les persuader et les instruire. Il employait aussi les récompenses et les châtimens; et cette conduite eut un tel succès, qu'il serait difficile de décider s'il les rendit plus amis de la paix que belliqueux, et plus vaillans que justes : tant ils se montrèrent redoutables à leurs ennemis, doux envers leurs alliés, timides à commettre des injustices, ardens à mériter des louanges! Par là il acquit le plus ce qu'il ambitionnait le moins : la gloire, le crédit, l'honneur et l'affection de ses soldats. Il faisait le premier ce qu'il commandait aux autres; et dans sa manière de se vêtir, de vivre et de voyager, il se rapprochait bien plus des soldats que

des capitaines; mais la simplicité de ses mœurs, la noblesse de ses sentimens et la gravité de son éloquence, le mettaient au-dessus de tous les officiers et des généraux eux-mêmes; aussi devint-il bientôt singulièrement cher aux soldats: car le véritable zèle pour la vertu n'est, dans les âmes, que le fruit de la bienveillance et du respect que l'on porte à ceux qui en donnent l'exemple. Pour ceux qui louent les personnes vertueuses sans les aimer, ils peuvent bien estimer leur gloire, mais ils n'admirent ni n'estiment leur vertu.

XIII. Caton, informé qu'Athénodore, surnommé Cordylion, philosophe très instruit de la doctrine des stoïciens, et fort avancé en âge, vivait retiré à Pergame, et qu'il s'était constamment refusé aux sollicitations de plusieurs généraux d'armée, et même de plusieurs rois qui lui avaient offert leur amitié et avaient voulu l'attirer auprès de leurs personnes, il jugea qu'il serait inutile de lui écrire et de lui envoyer quelqu'un pour l'engager à se rendre auprès de lui. Profitant donc de deux mois de congé que la loi lui accordait, il s'embarque et passe en Asie pour aller trouver ce philosophe; la conscience des bonnes qualités qu'il sentait en lui-même lui donnait la confiance que sa chasse serait heureuse.

Quand il fut auprès de lui, il combattit si bien ses motifs de refus, qu'il l'obligea de changer de résolution, et l'emmena dans son camp, ravi de joie et tout glorieux d'une conquête qu'il mettait bien au-dessus des exploits les plus éclatans de Pompée et de Lucullus, qui subjuguaient par la force des armes les peuples et les royaumes de l'Asie.

XIV. Il était encore à l'armée lorsqu'on lui écrivit que son frère Cépion, qui se rendait en en Asie, était tombé malade à Énus, ville de Thrace (4). La mer était agitée par une violente tempête, et il n'y avait point dans le port de grand vaisseau; mais, sans être arrêté par ces obstacles, il s'embarqua, et partit de Thessalonique avec deux de ses amis et trois esclaves. Il manqua d'être submergé, et ne s'étant sauvé que par un bonheur inespéré, il arriva à Énus, comme son frère venait de mourir. Il ne soutint pas cette perte en philosophe : non content de s'abandonner aux plaintes et aux gémissemens, de se jeter sur le corps de son frère, de le serrer étroitement dans ses bras, de donner toutes les démonstrations de la douleur la plus vive, il fit pour ses funérailles des dépenses extraordinaires; il prodigua les parfums, brûla sur le bûcher des étoffes précieuses, et éleva sur la place publique d'Énus un tombeau de

marbre de Thasos (5), qui coûta huit talens (*). Quelques personnes trouvèrent cette dépense répréhensible, en la comparant avec la modération qu'il observait dans tout le reste; mais ils ne considéraient pas quelle douceur et quelle sensibilité il joignait à une fermeté inflexible contre les voluptés, contre les craintes et les sollicitations déplacées. D'ailleurs, plusieurs villes et plusieurs princes lui envoyèrent de riches présens pour honorer les obsèques de son frère. Caton n'accepta l'argent de personne, et ne prit que les parfums et les étoffes, qu'il paya même à ceux qui les lui avaient envoyés. Institué héritier avec la fille de Cépion dans le partage qu'il fit des biens, il ne porta pas en compte les frais qu'il avait faits pour les funérailles de son frère. Ce désintéressement n'a pu empêcher qu'un auteur n'ait écrit que Caton passa dans un tamis les cendres du bûcher de Cépion pour en retirer l'or qui avait été fondu par le feu : tant cet écrivain a cru pouvoir tout faire, non seulement avec l'épée, mais encore avec la plume, sans avoir à en rendre compte, et sans craindre la censure!

XV. Quand le temps de son emploi fut expiré et qu'il quitta l'armée, il fut accompagné,

(*) Environ 40,000 liv. de notre monnaie.

non par des vœux et des louanges, témoignages ordinaires de bienveillance, mais par les larmes sincères de tous les soldats qui l'embrassaient étroitement, qui, partout où il passait, étendaient leurs vêtemens sous ses pieds et couvraient ses mains de baisers : honneur que les Romains ne faisaient alors, et même avec peine, qu'à très peu de généraux. Avant de retourner à Rome pour s'y occuper des affaires publiques, il voulut parcourir l'Asie, afin de s'instruire et de connaître par lui-même les mœurs, les coutumes et les forces de chacune de ses provinces. Il voulait aussi faire plaisir à Déjotarus, roi de Galatie, qui, ayant été lié avec son père par les nœuds de l'amitié et de l'hospitalité, l'avait invité à venir le voir. Sa manière de voyager mérite d'être connue : dès le matin il envoyait son boulanger et son cuisinier au lieu où il devait coucher. Ils y entraient modestement et sans bruit; et s'il n'y avait dans l'endroit aucun ami de Caton, ou qui l'eût été de son père, ni aucune personne de sa connaissance, ils allaient à l'hôtellerie, où ils lui préparaient à souper, sans se rendre à charge à personne. Si le lieu n'avait pas d'hôtellerie, ils s'adressaient aux magistrats, et se contentaient du premier logement qu'on leur assignait. Souvent on ne voulait pas croire qu'ils fussent des domestiques de Caton, et on

les traitait avec mépris, parce qu'en parlant aux magistrats ils n'employaient ni les cris, ni les menaces, et Caton, en arrivant, ne trouvait rien de prêt. Quand on le voyait lui-même rester assis sur son bagage sans proférer une parole, on en faisait encore moins de cas, et on le prenait pour un homme bas et timide. Quelquefois il appelait les magistrats, et leur disait : « Malheureux, quittez ces manières dures en« vers les étrangers : vous ne recevrez pas tou« jours des Catons dans votre ville. Emoussez « par un accueil modeste la licence que le pou« voir donne sur vous à des hommes qui ne « cherchent que des prétextes pour vous en« lever de force ce que vous ne leur aurez pas « donné de bon gré. »

XVI. Il lui arriva, dit-on, en Syrie, une aventure fort plaisante. En arrivant à Antioche, il vit un grand nombre de personnes rangées en haie des deux côtés du chemin. Parmi elles, des jeunes gens vêtus de robes blanches, et des enfans magnifiquement parés, étaient partagés en deux bandes. On voyait d'un autre côté des hommes vêtus de blanc, avec des couronnes sur la tête : c'étaient les prêtres des dieux et les magistrats. Caton, qui ne douta point que tout cet appareil ne le regardât, et que ce ne fût une réception magnifique que la ville lui

avait préparée, se fâcha sérieusement contre ceux de ses gens qu'il avait envoyés devant lui, de ce qu'ils ne l'avaient pas empêché; il fit descendre de cheval ses amis et marcha à pied avec eux. Quand ils furent près de la porte de la ville, un homme avancé en âge qui conduisait la cérémonie et rangeait en ordre cette multitude, tenant dans sa main une baguette et une couronne, s'appprochant de Caton qui marchait à la tête de sa troupe et sans même le saluer, il lui demanda où ils avaient laissé Démétrius, et s'il allait bientôt arriver. Ce Démétrius était un affranchi de Pompée, et comme alors toute la terre avait les yeux fixés sur ce général, on faisait la cour à son affranchi, qui avait auprès de son maître un crédit bien au-dessus de sa condition. A cette demande, les amis de Caton firent des éclats de rire qu'ils ne purent contenir en traversant cette multitude. Caton tout confus : « O la malheureuse ville! » s'écria-t-il, sans rien ajouter de plus. Mais dans la suite il ne pouvait s'empêcher de rire de cette aventure, toutes les fois qu'il la racontait, ou même qu'elle lui revenait en pensée.

XVII. Pompée, par son exemple, redressa ceux qui, par ignorance, commettaient de pareilles fautes envers Caton. Celui-ci, en arrivant à Éphèse, alla saluer Pompée qui lui était

supérieur en âge et en dignité, jouissait d'une plus grande réputation, et commandait alors les plus puissantes armées de la république. Pompée ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'au lieu de l'attendre sur son siége, il se leva, et le traitant comme un des plus grands personnages de Rome, il alla au devant de lui, le prit par la main et l'embrassa, loua sa vertu en sa présence, et en fit encore de plus grands éloges lorsqu'il se fut retiré. Dès ce moment tous les yeux se tournèrent vers Caton, tout le monde s'occupa de lui; on admirait en sa personne les choses mêmes qui l'avaient d'abord fait mépriser; et en l'examinant de plus près, on reconnut sa douceur et sa grandeur d'âme. Mais on s'aperçut bientôt que cet accueil si distingué de Pompée venait plus tôt de son estime que de son affection pour Caton, et que s'il lui avait rendu, pendant qu'il l'avait eu chez lui, des témoignages d'admiration et de respect, il avait été bien aise de le voir partir : car il n'épargnait rien pour retenir tous les jeunes Romains qui venaient le voir, pour leur prouver tout le désir qu'il avait qu'ils restassent auprès de lui. Mais il ne fit aucun effort pour arrêter Caton; et comme si la présence de ce Romain eût été une sorte de censure de l'usage qu'il faisait de son autorité, il vit son départ

avec plaisir. Cependant, lorsque Caton prit congé de lui, Pompée lui recommanda sa femme et ses enfans ; ce qu'il n'avait fait à aucun de ceux qui s'en étaient retournés à Rome ; il est vrai que les enfans de Pompée étaient proches parens de Caton. Sa réputation s'étant répandue depuis dans l'Asie, toutes les villes s'empressèrent à l'envi de lui donner des banquets et des fêtes ; mais, pour ne pas se laisser enivrer de tant d'honneurs, il priait ses amis de veiller sur lui, de peur que sans y penser il ne vérifiât un mot que lui avait dit Curion, son camarade et son ami, qui, fâché de la grande austérité de Caton, lui avait demandé un jour si le temps de son emploi fini il ne serait pas bien aise d'aller voir l'Asie : « Je la verrai avec plai« sir, lui répondit Caton. — Vous ferez bien, re« prit Curion : vous en reviendrez plus doux et « plus traitable. » C'est le sens du mot latin dont il se servit.

XVIII. Déjotarus, roi de Galatie, étant d'un âge fort avancé, fit prier Caton de venir le voir, afin de lui recommander ses enfans et toute sa maison. Dès qu'il fut arrivé, ce prince lui envoya des présens de toute espèce, et employa les moyens les plus puissans, les instances les plus vives, pour les lui faire accepter. Caton en fut tellement blessé, qu'il ne passa

qu'une nuit dans son palais, et en repartit le lendemain ; mais en arrivant le soir à Pessinunte (6), il y trouva des présens plus considérables encore qui l'attendaient, et des lettres par lesquelles Déjotarus le conjurait de les recevoir, ou, s'il persistait à les refuser, de les laisser au moins prendre à ses amis, qui méritent, lui disait-il, de recevoir du bien de vous, mais que vous n'êtes pas en état d'enrichir de votre patrimoine. Caton ne voulut jamais le permettre, quoiqu'il en vît quelques uns qui n'eussent pas mieux demandé, et qui murmuraient de son refus. Caton leur représenta que si une fois l'on se laissait gagner, on ne manquerait jamais de prétextes pour recevoir ; que d'ailleurs il partagerait toujours avec ses amis ce qu'il aurait acquis par des voies honnêtes ; il renvoya donc à Déjotarus tous ses présens. Comme il allait s'embarquer pour repasser à Brunduse, ses amis lui conseillèrent de mettre sur un autre vaisseau les cendres de Cépion ; il leur répondit qu'il se séparerait plutôt de son âme que de ces restes précieux, et aussitôt il mit à la voile. Le hasard fit que le vaisseau qu'il montait courut un grand danger dans cette traversée, qui fut heureuse pour les autres.

XIX. De retour à Rome, il passa tout son temps, ou dans sa maison à s'entretenir avec

Athénodore, ou sur la place publique à rendre service à ses amis. Lorsqu'il fut en âge de briguer la questure (7), il ne voulut se mettre sur les rangs qu'après avoir lu toutes les lois relatives à cette magistrature, avoir consulté sur chaque objet ceux qui avaient plus d'expérience, et s'être mis au fait de tous les droits du questeur. Aussi, dès qu'il eut été nommé à cette charge, il fit de grandes réformes parmi les officiers et les greffiers du trésor public, qui, ayant toujours entre les mains les registres et les lois sur les finances, tiraient parti de l'ignorance et de l'inexpérience des jeunes questeurs, qui avaient besoin de maîtres pour être instruits de ce qu'ils avaient à faire; ces officiers ne leur laissaient donc aucune autorité, et ils étaient eux-mêmes les véritables questeurs. Mais Caton, qui s'occupait sérieusement des affaires, qui, peu content du titre et des honneurs de la questure, voulait en avoir l'esprit, le courage et le ton, réduisit les greffiers à n'être que, ce qu'ils étaient en effet, des officiers subalternes ; il les reprenait lorsqu'ils manquaient à leur devoir, et les instruisait quand ils avaient fait quelque faute d'ignorance. Comme ils étaient naturellement audacieux, et que, pour résister plus facilement à Caton, ils flattaient les autres questeurs, il priva de

son emploi le premier d'entre eux qui fut convaincu de fraude dans le partage d'une succession.

XX. Il en mit un autre en justice pour supposition de testament. Lutatius Catulus se présenta pour le défendre ; il était alors censeur, et outre la considération que lui donnait cette charge, il en tirait une plus grande encore de sa vertu, de sa sagesse et de sa justice, qui le mettaient au-dessus de tous les Romains. Il était d'ailleurs le panégyriste de Caton ; et, plein d'estime pour ses mœurs, il vivait familièrement avec lui. Obligé de céder à la force des preuves, il demanda qu'on fît grâce au coupable à sa considération. Caton le détournait de donner de la suite à sa demande ; mais comme il redoublait ses instances : « Catulus, lui « dit Caton, il est honteux pour vous, qui, en « qualité de censeur, devez faire une recher- « che exacte de notre conduite et de nos « mœurs, de vous exposer à être chassé d'ici « par nos licteurs. » A ces paroles menaçantes, Catulus fixa Caton, comme prêt à lui répondre ; mais soit colère, soit honte, il garda le silence, et se retira tout confus. Cependant le coupable ne fut pas condamné ; il y eut bien une voix de plus contre lui ; mais Marcus Lollius, l'un des collègues de Caton dans la questure, n'ayant

pu se trouver au jugement, retenu par une indisposition, Catulus l'envoya prier de venir sur-le-champ au secours de l'accusé. Lollius s'y fit porter en litière et n'arriva qu'après le jugement; il opina cependant en faveur du coupable, qui fut renvoyé absous; mais Caton ne voulut plus se servir de lui pour greffier, ni lui payer ses gages; il ne compta pas même la voix de Lollius. Ces exemples de sévérité ayant humilié et soumis les greffiers aux questeurs, Caton eut les registres à sa disposition, et rendit, en peu de temps, la chambre du trésor plus respectable que le sénat même. Aussi disait-on généralement qu'il donnait à la questure la dignité du consulat. Il avait trouvé d'anciennes dettes des particuliers au trésor public, et du trésor aux particuliers. Il fit cesser en même temps cette double injustice : il exigea avec la dernière rigueur tout ce qui était dû à la république, et paya sans aucun délai tout ce qu'elle devait. Le peuple conçut le plus grand respect pour Caton, quand il vit ceux qui avaient compté frustrer le trésor de ce qu'ils lui devaient contraints d'acquitter leurs dettes, et ceux qui avaient cru leurs créances perdues, payés avec exactitude. C'était un usage assez général d'apporter au trésor des acquits qui n'étaient pas en règle et de fausses ordonnan-

ces que les questeurs, avant lui, avaient coutume de recevoir, en cédant aux prières des intéressés. Caton n'eut pour personne aucune de ces complaisances injustes. Il portait même si loin la vigilance à cet égard, que, doutant de la validité d'une ordonnance qui lui était présentée, quoique certifiée par plusieurs témoins, il refusa de les croire et d'allouer l'ordonnance, jusqu'à ce que les consuls fussent venus affirmer par serment sa validité.

XXI. Sylla, dans une seconde proscription, avait donné aux assassins dont il s'était servi pour égorger ses victimes jusqu'à douze mille drachmes (*) par chaque tête qu'ils lui avaient apportée. Ils étaient détestés de tout le monde, comme des scélérats et des impies; mais personne n'osait provoquer la punition de leurs crimes. Caton les cita l'un après l'autre devant les tribunaux, comme détenteurs des deniers publics; il leur reprocha, avec autant de vérité que d'indignation, l'injustice et l'impiété de ces meurtres, et les obligea de restituer l'argent qu'ils avaient reçu. Accusés ensuite d'homicide, et déjà condamnés d'avance par l'ignominie de ce premier jugement, ils étaient traduits devant les juges, et livrés au dernier sup-

(*) 10,800 liv. de notre monnaie.

plice, à la satisfaction de tous les citoyens qui croyaient voir détruire, par leur punition, la tyrannie de ces temps affreux, et Sylla lui-même expier tous ses crimes.

XXII. Un autre motif de satifaction pour le peuple, c'était l'infatigable assiduité de Caton à toutes les fonctions de son emploi : il arrivait avant tous ses collègues à la chambre du trésor, et il en sortait le dernier. Il ne manquait jamais à aucune assemblée, soit du peuple, soit du sénat. Toujours en garde contre ceux qui cherchaient à obtenir par faveur les remises de leurs impositions ou d'autres dettes, et contre ceux qui se faisaient ordonner des gratifications non méritées, il veillait sans cesse pour l'empêcher. Par là il vint à bout de purger le trésor public de tous ces hommes avides, et de le leur rendre inaccessible, en même temps qu'il le remplit d'argent, et qu'il prouva qu'une ville peut s'enrichir sans commettre aucune injustice. Cette sévère exactitude l'avait d'abord rendu odieux et insupportable à ses collègues; mais ils finirent par l'aimer, parce que ce refus d'accorder des largesses sur le trésor public, et de rien faire par faveur, l'exposait seul pour tous à la haine des mécontens, et donnait aux autres questeurs une excuse envers ceux qui les importunaient de sollicitations, en leur disant

qu'il leur était impossible de rien accorder sans le consentement de Caton. Le dernier jour de sa questure, comme il était reconduit chez lui par une foule immense de citoyens, on vint lui dire que Marcellus, un de ses collègues, était assiégé dans la chambre du trésor par un grand nombre de ses amis, tous des premiers personnages de Rome, qui lui faisaient en quelque sorte violence pour obtenir le paiement de sommes qu'ils disaient leur être dues par la république. Marcellus était ami de Caton dès l'enfance, et quand ils étaient ensemble au trésor, il administrait avec exactitude son emploi; mais lorsqu'il y était seul la honte l'empêchait de refuser ceux qui le sollicitaient, et il accordait facilement les grâces qui lui étaient demandées. Caton aussitôt retourne sur ses pas, et trouve que Marcellus, cédant à la violence, avait déjà enregistré son ordonnance pour ces paiemens. Il demande le registre, et rature l'ordonnance en présence même de Marcellus qui ne dit pas un seul mot. En même temps, il l'emmène hors de la chambre, et le remet dans sa maison. Loin que Marcellus lui en fît aucune plainte, soit dans le moment, soit depuis, il vécut avec lui jusqu'à sa mort dans la même intimité et la même familiarité qu'auparavant.

XXIII. Caton, sorti de la questure, ne laissa

point pour cela la chambre du trésor sans surveillans ; ses domestiques y passaient la journée pour prendre note de tous les actes qui s'y faisaient, et lui-même ayant trouvé des registres qui contenaient tous les revenus de la république, et les emplois qu'on en avait faits depuis Sylla jusqu'à sa questure, il les acheta cinq talens (*), et les eut toujours depuis entre les mains. Il était le premier à entrer au sénat et le dernier à en sortir. Souvent, pendant que les autres sénateurs se rendaient tout à leur aise à l'assemblée, il se retirait à l'écart pour lire, et mettait sa robe devant son livre. Jamais il n'allait à la campagne les jours où le sénat s'assemblait. Dans la suite Pompée et ses partisans, perdant tout espoir de le déterminer, soit par la persuasion, soit par la force, à favoriser leurs injustes projets, cherchèrent à l'éloigner du sénat, en l'occupant à défendre ses amis dans les tribunaux, à faire des arbitrages, à terminer d'autres affaires. Mais Caton, qui s'aperçut bientôt du piége, se refusa à tout ce qu'on lui proposait, et déclara formellement que les jours de sénat il ne s'occuperait d'aucune affaire : car ce n'était ni par amour de la réputation, ni par le désir des richesses, ni par

(*) Environ 25,000 liv. de notre monnaie.

un effet du hasard qu'il s'était jeté dans l'administration des affaires publiques ; il avait choisi avec maturité cet état honorable, qu'il regardait comme l'apanage d'un homme de bien, et il se croyait obligé d'y vaquer avec plus de soin que l'abeille n'en met à composer son miel. Aussi ne négligeait-il rien pour se faire envoyer par les hôtes et les amis qu'il avait de toutes parts dans les provinces, les actes, les ordonnances, les jugemens et généralement tout ce qui concernait les magistrats qui les gouvernaient.

XXIV. Un jour il s'éleva avec force contre Clodius, ce démagogue séditieux qui jetait des semences de nouveautés dangereuses, et calomniait auprès du peuple les prêtres et les vestales, entre autres Fabia Térentia, sœur de la femme de Cicéron, qui se vit exposée au plus grand danger. Caton prit leur défense, et couvrit tellement Clodius de confusion, qu'il l'obligea de sortir de la ville. Cicéron lui en ayant fait ses remercîmens : « C'est Rome, lui « dit Caton, que vous devez remercier : car « dans toutes les affaires du gouvernement ce « sont ses intérêts seuls que j'ai en vue. » Il acquit par là une telle considération, que, dans un procès où l'on ne produisait qu'un témoin, un des orateurs dit aux juges qu'il ne serait pas

juste d'avoir égard à la déposition d'un seul témoin, quand ce serait Caton lui-même. Il était comme passé en proverbe de dire d'une chose extraordinaire et incroyable : « On ne « pourrait le croire, quand Caton même le di- « rait. » Un sénateur prodigue et débauché ayant fait dans le sénat un grand discours sur la tempérance et la simplicité, un autre sénateur, nommé Amnéus, se leva : « Mon ami, lui « dit il, quel homme aurait assez de patience « pour t'écouter, toi qui, tenant table comme « Crassus, et bâtissant comme Lucullus, viens « nous parler ici comme Caton? » Enfin ceux qui, vicieux et dérégiés dans leur conduite, étaient graves et austères dans leurs discours, on les appelait par ironie des Catons.

XXV. Comme la plupart de ses amis l'excitaient à briguer le tribunat, il leur dit qu'il n'en était pas encore temps; qu'il ne fallait avoir recours à une charge dont l'autorité était si puissante que dans une extrême nécessité, comme on n'emploie une forte médecine que dans des maladies très graves. Les affaires publiques lui laissant donc alors un grand loisir, il fit provision de livres, emmena avec lui quelques philosophes, et se retira en Lucanie, où il avait des terres dont le séjour était très agréable. En chemin il rencontra un grand nombre

de bêtes de somme avec un bagage considérable et beaucoup d'esclaves. Il demanda à qui appartenaient ces équipages ; on lui répondit qu'ils étaient à Métellus Népos, qui retournait à Rome pour demander le tribunat. A cette réponse, il s'arrête sans rien dire ; et, après un moment de réflexion, il ordonne à ses gens de rebrousser chemin. Ses amis paraissant étonnés d'un changement si subit : « Ignorez-vous, leur dit-il, « que Métellus est déjà assez redoutable par sa « folie ? Maintenant qu'il retourne à Rome, « appelé par Pompée, il tombera sur le gou- « vernement comme la foudre, et mettra tout « en feu. Ce n'est donc plus le moment d'aller « à la campagne et de se reposer. Il faut re- « tourner à Rome pour dompter ses fureurs, ou « pour mourir glorieusement en défendant la li- « berté. » Cependant, sur les représentations que lui firent ses amis, il alla dans ses terres, et, après y avoir passé très peu de jours, il retourna promptement à Rome. Il y arriva le soir, et le lendemain, à la pointe du jour, il se rendit sur la place publique, et demanda le tribunat par le seul motif de s'opposer à Métellus ; car cette charge a plus de force pour empêcher que pour agir : quand tous les autres tribuns auraient rendu de concert un décret, l'opposition d'un seul qui refuse son consente-

ment l'emporte sur l'avis de tous ses collègues. Caton ne se vit d'abord soutenu que par un petit nombre d'amis ; mais quand on eut su le motif qui lui faisait demander le tribunat, tous les bons citoyens, toutes les personnes dont il était connu, se rangèrent autour de lui, et l'encouragèrent de tout leur pouvoir à suivre sa demande : « Vous ne recevrez pas une grâce, lui « disaient-ils ; votre patrie, au contraire, et « tout ce qu'elle a de gens honnêtes, vous au« ront la plus grande obligation de ce qu'ayant « pu souvent obtenir cette charge dans un « temps qui n'offrait aucune difficulté, vous « la demandez aujourd'hui qu'il faut, avec de « grands dangers, combattre pour le soutien « de la liberté et du gouvernement. » La foule de ses amis et de tous ceux qui se pressaient autour de lui était si grande, qu'il courut risque d'être étouffé, et qu'il eut bien de la peine à arriver jusqu'à la place.

XXVI. Il fut donc nommé tribun avec Métellus et d'autres collègues ; et voyant qu'on achetait les voix pour l'élection au consulat, il en fit de vives réprimandes au peuple dans un discours qu'il termina par le serment solennel de poursuivre en justice quiconque aurait donné de l'argent pour acheter les suffrages. Il n'en excepta que Silanus, parce qu'il était son allié

et qu'il avait épousé Servilie, sœur de Caton. Ce fut par ce motif qu'il ne fit aucune démarche contre lui, lorsqu'il poursuivit en justice Lucius Muréna, qui avait répandu de l'argent parmi le peuple pour se faire nommer consul avec Silanus. La loi autorisait l'accusé à donner un garde à l'accusateur, afin d'être instruit de toutes les preuves et de toutes les pièces du procès que celui-ci aurait rassemblées. Le garde que Muréna avait mis auprès de Caton pour le suivre et l'observer voyant qu'il n'usait ni de fraude, ni d'injustice; qu'il procédait en tout avec autant de franchise que de noblesse, suivant sans détour la voie simple et droite de l'accusation, fut si charmé de ce procédé généreux et honnête, que tous les matins il allait le trouver à la place publique ou chez lui, pour s'informer s'il ferait ce jour-là quelque acte relatif à la procédure; et si Caton lui répondait qu'il n'en ferait pas, il le croyait sur sa parole et s'en retournait. Quand la cause fut plaidée, Cicéron, alors consul, défendit Muréna; et dans son plaidoyer il plaisanta beaucoup les philosophes stoïciens dont Caton avait embrassé la secte, et tourna si agréablement en ridicule ceux de leurs dogmes qu'on appelle paradoxes, qu'il fit beaucoup rire ses juges, et que Caton lui-même, ne pouvant s'empê-

cher de sourire, dit à ses amis : « En vérité, « nous avons un consul bien plaisant ! » Muréna fut absous, et loin de se conduire dans la suite envers Caton en homme méchant ou déraisonnable, il prit ses conseils dans les affaires les plus importantes, et ne cessa point, tant qu'il fut consul, de l'honorer et de lui donner toute sa confiance. Au reste c'était à lui-même que Caton devait cette considération si générale : sévère et redoutable seulement dans la tribune et au sénat, il était partout ailleurs plein de douceur et de bonté.

XXVII. Avant que d'entrer dans l'exercice du tribunat, il seconda Cicéron de tout son pouvoir dans plusieurs affaires difficiles qu'il eut à soutenir pendant son consulat ; il l'aida surtout à terminer heureusement les grandes et glorieuses actions qu'il avait commencées contre Catilina. Ce scélérat avait formé le plan d'un changement total dans le gouvernement ; et, dans le dessein de renverser la république, il excitait partout des séditions et des guerres ; mais se voyant découvert par Cicéron, il était sorti précipitamment de Rome. Lentulus, Céthégus et plusieurs autres complices de sa conjuration, reprochant à Catilina sa faiblesse et sa pusillanimité dans l'exécution de ses projets audacieux, firent eux-mêmes le complot de

mettre le feu à la ville, de la détruire entièrement, et de ruiner l'empire en soulevant les nations et allumant des guerres étrangères. Leur projet ayant été dévoilé, Cicéron, comme nous l'avons dit dans sa Vie, porta l'affaire au sénat. Silanus, qui opina le premier, déclara qu'il jugeait les conjurés dignes du dernier supplice. Tous les autres sénateurs, jusqu'à César, furent du même avis; mais César, homme éloquent, et qui regardait tous les mouvemens et toutes les nouveautés qu'on pouvait introduire dans Rome comme l'aliment des desseins pernicieux qu'il avait déjà conçus contre sa patrie, chercha plutôt à augmenter l'incendie qu'à l'éteindre : il se leva et fit un discours plein d'adresse, qui respirait l'humanité, dans lequel il représenta qu'il serait injuste de faire mourir les accusés, sans suivre les formes ordinaires de la justice, et conclut à ce qu'on les resserrât dans une étroite prison, jusqu'à ce que leur procès fût instruit. Ce discours changea tellement les dispositions du sénat, qui craignit le ressentiment du peuple, que Silanus lui-même, expliquant son opinion, dit qu'il n'avait pas opiné à la mort, mais à la prison, qui, pour un Romain, était la dernière des peines.

XXVIII. Ce changement inattendu ayant incliné tous ceux qui opinèrent ensuite au parti

de la douceur, Caton s'éleva fortement contre cet avis; il parla avec un ton de véhémence qu'animait encore la colère et l'emportement; il reprocha à Silanus la lâcheté de son changement, attaqua personnellement César, et lui fit entendre que ces manières populaires, ces discours pleins d'humanité, ne tendaient à rien moins qu'à jeter l'effroi dans le sénat et à causer la ruine de la ville : il devait plutôt, lui dit-il, craindre pour lui-même, et s'estimer heureux s'il pouvait paraître innocent de tout ce qui s'était fait, et se mettre à l'abri du soupçon; lui qui, sans aucun déguisement et avec une audace extrême, proposait d'arracher à la sévérité de la justice des ennemis de la patrie : lui qui, indifférent au danger d'une ville si puissante qu'on avait mise à deux doigts de sa perte, réservait sa sensibilité et ses larmes pour des monstres qui n'auraient jamais dû naître : lui enfin qui semblait craindre que par leur mort on ne prévînt les meurtres et les périls affreux dont Rome était menacée. De tous les discours que Caton a prononcés, c'est le seul qu'on ait conservé, parce que Cicéron dans son consulat, avait pris les copistes les plus habiles et les plus expéditifs, à qui il avait enseigné à se servir de notes qui dans de petits traits, renfermaient la valeur de plusieurs let

tres; il les avait répandus en divers endroits de la salle où le sénat était assemblé. Jusqu'alors on n'avait pas eu de ces écrivains par notes, et ce ne fut que sous le consulat de Cicéron qu'on fit les premiers essais de cette écriture abrégée. L'avis de Caton prévalut et ramena tellement les autres sénateurs, que les conjurés furent condamnés à mort. Comme les moindres traits servent à peindre les mœurs, et que c'est surtout le portrait de l'âme que je me propose de faire connaître dans ces Vies, je citerai un fait propre à mon dessein. Pendant que César et Caton étaient dans la plus grande chaleur de leur dispute, et qu'ils fixaient l'attention de tous les sénateurs, on apporta un billet à César. Caton à qui ce message parut suspect, en fit un crime à César; et quelques sénateurs qui partageaient ces soupçons ordonnèrent qu'on fît tout haut la lecture du billet. César le remit à Caton qui était auprès de lui, et qui, l'ayant lu, vit que c'était une lettre amoureuse que Servilie sa sœur écrivait à César, qui, l'ayant séduite, lui avait inspiré la passion la plus violente. Il la rejette à César, en lui disant: « Tiens, ivrogne; » et il poursuit son discours.

XXIX. En général Caton ne fut pas heureux du côté des femmes qui lui appartenaient. Cette Servilie fut fort décriée pour son commerce

avec César. Son autre sœur, qui portait le même nom, eut encore une plus mauvaise réputation : mariée à Lucullus, un des plus célèbres de son temps, et dont elle avait eu un fils, elle le força, par ses débauches, de la répudier : mais ce qu'il y eut de plus humiliant pour Caton, c'est que sa femme Attilia ne fut pas elle-même exempte de corruption, et qu'après en avoir eu deux enfans, il fut obligé de la chasser à cause de sa mauvaise conduite. Il épousa depuis Marcia, fille de Philippe, qui passa pour une femme honnête et eut une grande réputation. Mais dans cette partie de la Vie de Caton, comme dans le nœud d'une tragédie, il y a toujours quelque chose de difficile et de problématique. Voici ce qu'en raconte l'historien Thraséas (8), sur la garantie de Munatius, intime ami de Caton, et qui passait avec lui sa vie. Caton avait une foule d'amis et d'admirateurs, entre lesquels on en distinguait quelques-uns qui faisaient éclater d'une manière plus marquée leurs sentimens pour lui. De ce nombre était Quintus Hortensius, homme de bien et d'une très grande considération, qui, désirant avec ardeur d'être non seulement l'ami et le compagnon assidu de Caton, mais encore son allié, et de mêler, de quelque manière que ce fût, sa maison et sa race avec celles d'un hom-

me si vertueux, lui demanda en mariage sa fille Porcia, déjà mariée à Bibulus dont elle avait eu deux enfans. Hortensius la regardait comme un excellent fonds dont il désirait d'avoir des fruits. Il avoua que dans l'opinion des hommes cette proposition devait paraître extraordinaire; mais qu'à consulter la nature, il était aussi honnête qu'utile à la république qu'une femme belle, qui était à la fleur de l'âge, ne restât pas inutile, en laissant passer l'âge d'avoir des enfans, et qu'elle ne fût pas non plus à charge à son mari, et ne l'appauvrît pas en lui donnant plus d'enfans qu'il ne voulait en avoir; qu'en communiquant ainsi les femmes aux citoyens honnêtes, la vertu se multiplierait et deviendrait commune dans les familles; que par le moyen de ces alliances, la ville se fondrait, pour ainsi dire, en un seul corps : « Si « Bibulus, ajouta-t-il, veut absolument con- « server sa femme, je la lui rendrai dès qu'elle « sera devenue mère et que par cette commu- « nauté d'enfans je me serai plus étroitement « uni à Caton et à Bibulus. » Caton lui répondit qu'il avait beaucoup d'attachement pour lui, et prisait fort son alliance; mais qu'il trouvait étrange qu'il voulût épouser sa fille, déjà mariée à un autre. Alors Hortensius, changeant de langage, ne craignit pas de demander

ouvertement à Caton sa femme Marcia, qui était encore en âge d'avoir des enfans et en avait donné suffisamment à Caton. On ne peut pas dire qu'il fit cette seconde proposition parce qu'il crut que Caton n'aimait point sa femme, car sa grossesse actuelle était une preuve de son amour pour elle. Caton voyant la passion d'Hortensius, et son désir extrême d'avoir Marcia pour femme, ne refusa pas de la lui céder; mais il voulut avoir le consentement du père de Marcia. Philippe, qu'il alla consulter, et qui vit que Caton avait donné son consentement, ne refusa pas le sien; mais il ne voulut marier sa fille qu'en présence de Caton, et il exigea qu'il signât le contrat. Cet événement est bien postérieur à l'époque de la vie de Caton, où je suis maintenant: mais je parlais des femmes de Caton, j'ai cru devoir prévenir l'ordre des temps.

XXX. César, voyant Lentulus et les autres conjurés punis du dernier supplice, craignit les imputations qu'on avait avancées contre lui dans le sénat; et pour en éviter l'effet, il se mit sous la sauve-garde du peuple, et attira à lui tous les membres vicieux et corrompus de la république, dont il se servit pour mettre le trouble partout. Caton, qui redouta son ascendant sur cette populace indigente, toujours

prête à s'ameuter, persuada au sénat de la mettre dans ses intérêts, en lui faisant une distribution de blé, qui ne monta par an qu'à douze cent cinquante talens (9). Cette largesse, dictée par l'humanité, prévint les troubles dont la ville était menacée; mais bientôt Métellus, étant entré dans l'exercice de son tribunat, forma des assemblées séditieuses, et proposa une loi qui rappelait sur-le-champ Pompée en Italie, avec ses troupes, pour garder et protéger Rome, que les complots de Catilina jetaient dans le plus grand danger. Ce n'était qu'un prétexte spécieux : l'intention et le but de la loi étaient de mettre Pompée à la tête des affaires et de l'investir d'une autorité absolue. Le sénat s'assembla; et Caton, au lieu de tomber sur Métellus avec sa violence ordinaire, lui fit des représentations douces et modérées; il descendit même jusqu'aux prières, loua la maison de Métellus, comme une de celles qui s'étaient toujours déclarées pour l'aristocratie. Métellus, dont cette modération n'avait fait qu'accroître l'audace, en prend droit de mépriser Caton, comme un homme que la peur faisait céder; il se permet les menaces les plus insolentes, les discours les plus audacieux, et déclare qu'il fera malgré le sénat tout ce qu'il avait résolu. Alors Caton, changeant de contenance, de ton et de langage,

parle à Métellus avec beaucoup d'aigreur, et finit par protester que tant qu'il vivrait Pompée n'entrerait pas en armes dans Rome. Le sénat jugea que ni Caton, ni Métellus ne se possédaient, et qu'ils ne faisaient point usage de leur raison. Métellus se conduisait en homme furieux, que l'excès de sa méchanceté portait à tout brouiller et à tout perdre; et Caton se laissait entraîner trop loin par cet enthousiasme de vertu qui l'armait toujours pour la défense de la justice et de l'honnêteté.

XXXI. Le jour que le peuple devait donner ses suffrages sur cette loi, Métellus assembla sur la place ses esclaves, avec une troupe d'étrangers et de gladiateurs en armes qu'il rangea comme en bataille. Il était soutenu par une grande partie du peuple, à qui l'espoir d'un changement faisait désirer le retour de Pompée. Enfin César, alors préteur, l'appuyait de tout son crédit. Caton avait pour lui les premiers d'entre les citoyens qui partageaient toute son indignation, mais qui étaient comme lui plus exposés au danger et qui ne pouvaient l'aider à le repousser. Toute sa maison était dans la crainte et dans l'abattement; quelques-uns de ses amis passèrent la nuit auprès de lui, sans prendre de nourriture, incertains du parti qu'ils devaient lui conseiller; sa femme et ses sœurs,

en proie aux plus vives inquiétudes, fondaient en larmes. Pour lui, inaccessible à la crainte, il leur parlait à tous avec fermeté et les consolait. Il soupa à son ordinaire, dormit profondément jusqu'au matin, que Minucius Thermus, l'un de ses collègues au tribunat, vint le réveiller. Ils se rendirent à la place, accompagnés de très peu de monde, et trouvèrent en chemin plusieurs personnes qui venaient au-devant d'eux, pour les avertir de se tenir sur leurs gardes.

XXXII. En arrivant sur la place, Caton s'arrêta, et voyant le temple de Castor et de Pollux environné de gens armés, les degrés occupés par des gladiateurs, et sur le haut du temple, Métellus assis auprès de César, il se tourna vers ses amis, et leur dit : « O l'homme audacieux « et lâche, qui contre un homme nu et sans « armes a rassemblé tant de gens armés! » En même temps il s'avança d'un pas ferme avec Thermus. Ceux qui gardaient les degrés lui ouvrent le passage; mais ils le refusent à tous ceux qui le suivaient: et ce n'est qu'avec peine que Caton, tirant Thermus par la main, le fait passer avec lui. Il va s'asseoir entre Métellus et César, pour les empêcher de se parler bas, ce qui les embarrassa tous deux. Les gens honnêtes, pleins d'admiration pour la fermeté, le courage et l'audace de Caton, s'approchent, en lui

criant de ne rien craindre, et s'exhortent les uns les autres à tenir fermes, à rester bien unis et à ne pas abandonner la liberté, ni celui qui combat pour elle. Alors un greffier ayant pris la loi pour en faire publiquement la lecture, Caton l'en empêcha ; Métellus la prit des mains du greffier et se mit à la lire ; mais Caton la lui arracha. Métellus, qui la savait par cœur, voulut la réciter. Thermus lui mit la main sur la bouche et l'empêcha de parler. Enfin Métellus voyant l'obstination de ces deux hommes à lui résister, et s'apercevant que le peuple commençait à céder, emploie des moyens plus décisifs : il ordonne aux satellites qui étaient en armes autour du temple, d'accourir à grands cris afin de répandre partout la terreur. Cet ordre est exécuté, et le peuple se disperse : Caton demeure seul immobile, exposé à une grêle de pierres et de bâtons qu'on faisait pleuvoir sur lui d'en haut. Muréna, celui que Caton avait accusé d'avoir acheté les suffrages pour le consulat, ne l'abandonne pas dans ce danger ; il le couvre de sa robe, crie à ceux qui lui jettent des pierres de s'arrêter ; et, à force de représentations et de prières, il parvient à l'entraîner hors de la place, le tenant toujours entre ses bras, et le fait entrer dans le temple de Castor et de Pollux.

XXXIII. Métellus, voyant la tribune déserte, et la place abandonnée par ses adversaires, ne doute plus du succès; il fait retirer ses gens armés, et s'avançant d'un air modeste, il propose au peuple d'autoriser la loi. Mais les défenseurs de Caton, revenus de leur effroi, accourent sur la place en jetant de grands cris qui annoncent leur confiance. A cette vue le trouble et la frayeur s'emparent de Métellus et de ses partisans; persuadés que ceux du parti contraire ne montrent tant d'audace que parce qu'ils ont trouvé des armes, ils prennent eux-mêmes la fuite, sans qu'il en reste un seul sur la place. Caton, les voyant tous dispersés, revient à la tribune; il donne des louanges au peuple, l'encourage, et lui persuade de se ranger de son côté, et de prendre avec lui tous les moyens d'opprimer Métellus. Le sénat s'assemble à l'instant, ordonne de secourir Caton, et de s'opposer à une loi qui excitait la sédition dans Rome, et allait causer une guerre civile. Métellus montrait toujours la même opiniâtreté et la même audace; mais s'apercevant que la fermeté de Caton en impose à ses partisans qui croient impossible de le vaincre, il court précipitamment sur la place, assemble le peuple, fait son possible pour exciter contre Caton la haine publique, en disant qu'il veut fuir la ty-

rannie de cet homme, et ne prendre aucune part à cette conspiration de Caton contre Pompée, dont la ville ne tarderait pas à se repentir, quand elle aurait rejeté ce grand homme. Métellus, au sortir de l'assemblée, part pour l'Asie, et va rendre compte à Pompée de ce qui venait de se passer. Caton s'attira la plus grande estime, pour avoir ainsi délivré Rome du pesant fardeau du tribunat de Métellus, et détruit en quelque sorte, dans sa personne, la puissance même de Pompée. Il se fit encore plus d'honneur, en s'opposant au dessein qu'avait le sénat de noter Métellus d'infamie, et en obtenant par ses prières qu'on lui épargnât cet affront. Le peuple lui sut gré de traiter un ennemi avec tant de modération et d'humanité: de se contenter de l'avoir abattu par la force, sans vouloir encore lui insulter et le fouler aux pieds. Les gens sages jugèrent qu'il avait agi avec autant de prudence que d'utilité pour la république, en évitant d'irriter Pompée et de le pousser à bout.

XXXIV. Ce fut vers ce temps-là que Lucullus, revenant d'Asie, où Pompée semblait lui avoir enlevé toute la gloire de ses exploits, en l'empêchant de les terminer, se vit en danger d'être privé du triomphe. Caïus Memmius le chargea devant le peuple de plusieurs chefs d'accusa-

tion, moins par un sentiment de haine personnelle, que pour faire sa cour à Pompée. Mais Caton, excité à la fois et par son intérêt pour Lucullus, qui avait épousé sa sœur Servilie, et par l'injustice de cette opposition, résista fortement à Memmius, et se vit lui-même en butte aux calomnies et aux accusations; mais bravant toutes les imputations de ses ennemis qui lui reprochaient d'abuser tyranniquement du pouvoir de sa charge, il l'emporta sur Memmius qu'il obligea de sortir de la lice et de se désister de ses accusations. Lucullus, après avoir obtenu l'honneur du triomphe, s'attacha plus que jamais à Caton, dont l'amitié lui parut le boulevard le plus assuré contre la puissance de Pompée. Celui-ci cependant revenait de ses expéditions couvert de gloire; et persuadé, après la réception brillante qu'il avait reçue, et l'affection qu'on lui avait témoignée partout, que ses concitoyens ne pouvaient lui rien refuser, il envoya devant lui quelques personnes, pour demander au sénat de différer jusqu'à son arrivée les comices consulaires, afin qu'il pût y assister, et favoriser la poursuite de Pison. La plupart des sénateurs étaient disposés à le lui accorder; mais Caton s'y opposa, non qu'il crût que ce délai fût d'une grande conséquence; mais il voulait, en arrêtant cette pre-

mière tentative, ruiner les espérances de Pompée. Et son opinion changea tellement les dispositions du sénat, que la demande fut rejetée.

XXXV. Ce refus affecta vivement Pompée, qui, sentant bien que s'il n'avait Caton pour ami, il le trouverait souvent sur son chemin, manda auprès de lui Munatius, l'intime ami de Caton, et le pria de lui demander ses deux nièces, qui étaient en âge d'être mariées, l'aînée pour lui-même et la seconde pour son fils. Suivant d'autres, ce ne fut pas ses nièces, mais ses propres filles qu'il lui fit demander. Munatius en ayant fait la proposition à Caton, à sa femme, et à ses sœurs, celle-ci, ne considérant que la grandeur et la dignité de Pompée, étaient ravies de cette alliance : mais Caton, sans prendre un moment de réflexion, frappé tout à coup des motifs de Pompée : « Allez, dit-il à Munatius, allez promptement retrouver Pompée, « et dites-lui que ce n'est point par les femmes « qu'on peut prendre Caton : que je mets d'ailleurs un grand prix à son amitié, et que tant « qu'il ne fera rien que de juste, il trouvera en « moi un attachement plus solide que toutes les « alliances. Mais je ne donnerai jamais à la « gloire de Pompée des otages contre ma patrie. » Les femmes furent mécontentes de

ce refus; et ses amis mêmes blâmèrent la hauteur et l'incivilité de sa réponse. Mais bientôt après Pompée, pour procurer le consulat à un de ses amis, fit distribuer de l'argent dans les tribus: et l'on ignora si peu cette corruption, que l'argent fut compté dans ses jardins mêmes: « Eh bien! dit alors Caton à sa femme et à ses « sœurs, voilà des actions dont il m'aurait fallu « partager l'infamie, si je m'étais allié avec « Pompée; » elles convinrent qu'il avait été plus sage qu'elles, en refusant cette alliance. Mais à en juger par l'événement, Caton, en ne l'acceptant pas, commit une très grande faute: il obligea Pompée de se tourner du côté de César, et de faire un mariage qui, en réunissant la puissance de Pompée á celle de César, manqua de renverser l'empire même, et perdit au moins la république; ce malheur ne serait peut-être jamais arrivé, si Caton, pour avoir trop craint des fautes légères de la part de Pompée, ne lui en eût pas laissé faire de plus considérables, en souffrant qu'il fortifiât la puissance de César; mais cela n'eut lieu que long-temps après.

XXXVI. Cependant il s'éleva une vive dispute entre Lucullus et Pompée, sur les ordonnances qu'ils avaient rendues dans le Pont; chacun voulait que les siennes prévalussent.

Caton, qui vit l'injustice manifeste qu'on faisait à Lucullus, prit sa défense; et Pompée, ayant succombé dans le sénat, proposa, pour mettre le peuple dans son parti, de faire aux soldats une distribution de terres. Caton s'opposa encore à cette loi et la fit rejeter. Alors Pompée s'unit à Clodius, le plus audacieux de tous les démagogues, et forma avec César une liaison dont Caton lui-même lui fournit le prétexte. César, qui arrivait de son gouvernement d'Espagne, voulait briguer en même temps le consulat et solliciter le triomphe; mais arrêté par une loi qui obligeait les contendans aux charges d'être présens pour les solliciter, et ceux qui aspiraient au triomphe, de rester hors de la ville, il demandait au sénat de pouvoir briguer le consulat par ses amis. La plupart des sénateurs penchaient à le lui accorder: mais Caton s'y opposa, et voyant que pour faire plaisir à César on finirait par y consentir, il parla tout le reste du jour, et empêcha le sénat de rien conclure. César donc, abandonnant le triomphe, entra dans Rome, rechercha l'amitié de Pompée et poursuivit le consulat. A peine il l'eut obtenu, qu'il donna sa fille Julie en mariage à Pompée: et tous deux ayant formé une ligue contre la république, l'un proposa des lois pour distribuer des terres aux ci-

toyens pauvres, et l'autre se présenta pour appuyer ces lois. Lucullus et Cicéron s'étant joints à Bibulus, l'autre consul, en arrêtaient la promulgation ; Caton de son côté y opposait une plus grande résistance, parce que l'alliance de César et de Pompée lui étaient déjà suspecte : persuadé que leur ligue n'avait aucun motif honnête, ce n'était pas, disait-il, la distribution de terres qu'il redoutait, mais la récompense qu'en demanderaient ceux qui, par ces largesses, flattaient et amorçaient le peuple. Le sénat pensait comme lui, et plusieurs autres citoyens honnêtes, indignés de l'étrange conduite de César, se joignirent à Caton ; ils voyaient que les propositions faites par les plus insolens et les plus séditieux des tribuns, dans la vue de plaire au peuple, César les appuyait de tout le pouvoir consulaire, et s'insinuait ainsi, avec autant de honte que de bassesse, dans les bonnes grâces de la multitude.

XXXVII. César donc et Pompée redoutant de si puissans adversaires, eurent recours à la force : et d'abord ils firent insulter le consul Bibulus, lorsqu'il se rendait à la place publique: on lui jeta un panier de fumier sur la tête, ensuite la populace s'étant jetée sur ses licteurs, mit leurs faisceaux en pièces ; on fit pleuvoir enfin dans la place une grêle de pierres et de

traits, qui blessèrent plusieurs personnes, et obligèrent tous les autres de prendre la fuite. Caton se retira le dernier; il marchait lentement, tournait souvent la tête, et maudissait de pareils citoyens. César et Pompée, non contens d'avoir fait passer la loi, y ajoutèrent que le sénat la confirmerait, qu'il jurerait de la maintenir et de la défendre, malgré les oppositions qu'on pourrait y former, si l'on voulait s'y opposer. Ils décernaient en même temps de très grandes peines contre ceux qui refuseraient le serment. Ils jurèrent tous par nécessité, se souvenant de ce qui était arrivé à l'ancien Métellus, qui n'ayant pas voulu faire le serment pour une loi semblable, fut banni de l'Italie, sans que le peuple fît rien pour l'empêcher. La femme et les sœurs de Caton, les larmes aux yeux, le conjuraient de céder et de prêter le serment qu'on exigeait; ses parens et ses amis lui faisaient aussi les plus vives instances: mais ce fut surtout l'orateur Cicéron, qui, par ses insinuations et ses conseils, lui persuada de jurer; il lui représenta qu'il n'était peut-être pas aussi conforme à la justice qu'il le croyait de s'opposer seul à ce qui avait été généralement résolu: mais que de s'exposer à un péril évident pour changer ce qui était déjà fait et tenter une chose impossible, ce serait une folie ou plutôt une

fureur. « Le dernier des maux, ajouta Cicéron, « est d'abandonner, de livrer à la discrétion « d'hommes pervers, une ville pour laquelle « vous avez tant fait, et de laisser croire par là « que vous êtes bien aise de n'avoir plus de « combats à soutenir pour sa défense. Si Caton « n'a pas besoin de Rome, Rome a besoin de « Caton ; tous ses amis en ont besoin ; moi le « premier, qui suis en butte aux traits de Clo- « dius, et qui le vois marcher ouvertement con- « tre moi, armé de toute la puissance de son « tribunat. » Caton, dit-on, amolli par ces discours et par les prières dont on les appuyait, soit chez lui, soit sur la place publique, se laissa forcer avec bien de la peine à aller faire ce serment, et à l'exception de Favonius, un de ses intimes amis, il s'y présenta le dernier.

XXXVIII. Enflé de cette victoire, César proposa une nouvelle loi pour partager aux citoyens pauvres et indigens presque toutes les terres de la Campanie. Caton seul osa s'opposer à cette loi ; et César, l'ayant fait saisir par ses licteurs, le traîna de la tribune dans la prison, sans que Caton diminuât rien de sa liberté ; au contraire, en marchant, il ne cessait de parler contre la loi, et il exhortait le peuple à réprimer des hommes qui gouvernaient si mal. Le

sénat le suivait avec un air consterné, et la plus saine partie du peuple témoignait assez par son silence sa douleur et son indignation. César, qui s'aperçut de ce mécontentement, s'obstina néanmoins à le faire conduire en prison, dans l'espérance que Caton en appellerait au peuple et aurait recours aux prières. Mais quand il fut assuré que Caton n'en ferait rien, alors, vaincu par la honte et par l'indignité de son action, il envoya secrètement un des tribuns pour tirer Caton des mains des licteurs. Tout ce qu'ils gagnèrent par ces lois et par ces largesses, ce fut de faire décréter à César, par le peuple qu'ils avaient mis dans leurs intérêts, le gouvernement pour cinq ans des deux Illyries et de toute la Gaule, avec quatre légions, quoique Caton ne cessât de leur prédire que par leurs décrets ils établissaient eux-mêmes la tyrannie dans la forteresse. On fit aussi, au mépris des lois, passer Publius Clodius, de la famille patricienne à laquelle il appartenait, dans une famille plébéïenne, et il fut porté au tribunat, sur la promesse qu'il leur fit de se conduire en tout à leur gré, ne demandant pour cela d'autre récompense que le bannissement de Cicéron. Ils parvinrent encore à faire désigner consuls pour l'année suivante Calpurnius Pison, beau-père de César, et Aulus Gabinius, homme

tout dévoué à Pompée, comme l'assurent ceux qui ont connu sa vie et ses mœurs.

XXXIX. Parvenus ainsi à se rendre maîtres des affaires, dominans dans la ville par l'affection des uns et par la crainte des autres, Pompée et César n'en redoutaient pas moins Caton; ils ne pouvaient se dissimuler qu'ils n'avaient jamais eu l'avantage sur lui qu'avec beaucoup de difficultés et de peine : ce succès même était honteux par le reproche humiliant qu'on pouvait leur faire de n'y être parvenus qu'à force ouverte; d'ailleurs Clodius ne se flattait pas de chasser Cicéron de Rome tant que Caton y serait. Tout occupé de son projet, il fut à peine entré en charge, qu'il envoya chercher Caton, et lui dit que le regardant comme celui des Romains dont la conduite était la plus pure, il voulait lui prouver qu'il avait réellement de lui cette opinion. « Bien des gens, « continua-t-il, me demandent avec les plus « vives instances de les envoyer commander « en Cypre; mais je vous crois seul digne de « ce gouvernement, et je me fais un plaisir « de vous y nommer. » Caton se récria que cette proposition était un piége et une injure plutôt qu'une grâce. « Eh bien! reprit Clodius, « d'un ton fier et méprisant, puisque vous ne « voulez pas y aller de gré, vous irez de force. » Il se rendit aussitôt à l'assemblée du peuple, et

y fit passer le décret qui envoyait Caton en Cypre. A son départ, il ne lui donna ni vaisseaux, ni troupes, ni officiers publics, mais seulement deux greffiers, dont l'un était un voleur et un scélérat, et l'autre un client de Clodius. Et comme si c'eût été une chose aisée que de chasser de Cypre le roi Ptolémée, il y fit joindre la commission de ramener dans Bizance ceux qui en avaient été bannis : il voulait le retenir hors de Rome le plus long-temps qu'il pourrait, ou du moins pendant tout son tribunat. Réduit à la nécessité d'obéir, Caton exhorta Cicéron, déjà poursuivi par Clodius, à prévenir une sédition ou une guerre civile qui remplirait Rome de meurtres, et à s'absenter pour un temps, afin d'être une seconde fois le sauveur de sa patrie.

XL. Caton, en attendant le jour de son départ, envoya devant lui en Cypre un de ses amis nommé Canidius, pour engager Ptolémée à se retirer de cette île sans combat, et lui représenter qu'il ne manquerait jamais ni de richesses ni d'honneurs ; que le peuple Romain lui conférerait la grande prêtrise de Vénus à Paphos. Pour lui, il s'arrêta à Rhodes, pour y faire ses préparatifs et attendre la réponse de ce prince. Dans ce même temps, Ptolémée, roi d'Égypte, irrité d'un différent qu'il avait eu avec ses sujets, partit d'Alexandrie pour

Rome, dans l'espérance que César et Pompée le ramèneraient en Égypte avec une puissante armée. Mais désirant de voir Caton, il députa vers lui un de ses officiers, ne doutant pas que dès que Caton le saurait à Rhodes il ne vînt lui faire visite. Lorsque son messager arriva, Caton était par hasard dans sa garde robe, et il répondit que si Ptolémée avait affaire à lui il pouvait venir le trouver. Quand le roi entra, Caton n'alla pas au devant de lui, il ne se leva pas de son siége, et après l'avoir salué comme un simple particulier, il le fit asseoir. Cet accueil troubla Ptolémée, qui fut étonné de trouver sous un extérieur si simple et si populaire tant de sécheresse et de fierté dans les manières; mais quand il eut commencé à l'entretenir de ses affaires, il l'entendit parler avec autant de bon sens que de franchise. Caton blâma la démarche qu'il voulait faire; il lui représenta quelle vie heureuse et tranquille il abandonnait, pour aller se mettre à Rome dans un véritable esclavage, s'exposer à des peines sans nombre, se livrer à la corruption et à l'avarice des hommes puissans de Rome, que l'Égypte tout entière, fût-elle convertie en or, pourrait à peine assouvir. Il lui conseilla de retourner dans son royaume, et de se réconcilier avec ses sujets; il lui offrit

même de l'accompagner, et d'aller ménager avec lui ce raccommodement. Ce prince, rappelé par ces remontrances, comme d'un état de délire ou de fureur, au bon sens et à la raison, frappé de la sagesse de Caton et de la vérité de ses conseils, était tout disposé à les suivre; mais, entraîné par ses amis, il se rendit à Rome, où la première fois qu'il se présenta à la porte d'un des magistrats, il eut bien à gémir d'avoir préféré un si mauvais conseil; et il reconnut le tort qu'il avait eu de rejeter, non l'avis d'un homme sage, mais l'oracle même d'un dieu.

XLI. Cependant Ptolémée, roi de Cypre, par un bonheur que Caton ne pouvait espérer, prit du poison et se donna la mort. Comme il laissait des trésors immenses, Caton, qui voulait aller lui-même à Byzance, envoya en Cypre Brutus, fils de sa sœur, parce qu'il ne se fiait pas trop à Canidius. Après avoir remis les bannis en grâce avec les Byzantins, et rétabli la concorde dans la ville, il revint en Cypre. Il y trouva des richesses prodigieuses et vraiment royales, en vaisselle d'or et d'argent, en tables précieuses, en pierreries, en étoffes de pourpre, qu'il fallut vendre pour en retirer de l'argent. Jaloux de tout faire avec la dernière exactitude, et de porter ces effets à leur plus haute

valeur, Caton assista lui-même à la vente, et tint compte de tout jusqu'à la plus petite somme: car il ne s'en tint pas aux formes ordinaires des encans. Suspectant également les officiers, les crieurs, les enchérisseurs, et jusqu'à ses amis, il parlait en particulier à ceux qui mettaient les enchères, et les forçait de les porter plus haut; par ce moyen tout fut vendu à sa juste valeur.

XLII. Tous les amis de Caton furent très offensés de sa méfiance, surtout Munatius, qui vivait avec lui dans la plus grande intimité, et dont le ressentiment, presque implacable, fut porté si loin, que lorsque dans la suite César écrivit contre Caton, les détails que Munatius fournit sur cette vente firent la partie la plus amère de cette satire. Au reste, Munatius avoue que sa colère venait moins de cette méfiance que du peu d'égard que lui témoignait Caton, et de la jalousie qu'il avait conçue lui-même contre Canidius. Il publia un écrit dans lequel il se plaignait de Caton, et c'est celui que Thraséas a principalement suivi dans son histoire. Munatius y dit qu'arrivé le dernier en Cypre, on lui donna un logement que tout le monde avait dédaigné; que s'étant présenté à la porte de Caton, on lui en refusa l'entrée, parce qu'il faisait emballer quelques meubles

avec Canidius ; que s'en étant plaint sans aigreur, il reçut une réponse qui n'était rien moins que modérée : « Selon le sentiment de « Théophraste, lui dit Caton, une grande ami- « tié produit souvent une grande haine. Vous- « même, parce que vous m'aimez beaucoup, et « que vous ne croyez pas que j'aie pour vous « les égards convenables, vous êtes fâché con- « tre moi; mais j'emploie Canidius plutôt que « les autres, parce qu'il a beaucoup d'expérience « et de fidélité, et qu'arrivé ici des premiers, « il a toujours conservé ses mains pures. »

XLIII. Il paraît que Caton fit confidence à Canidius de l'entretien qu'il avait eu tête à tête avec Munatius, qui, en ayant été instruit, n'alla plus souper chez Caton, et ne se rendit pas même au conseil lorsqu'il y était appelé. Caton le menaça de le traiter en homme désobéissant, et de faire prendre chez lui des gages (10); Munatius n'en tint aucun compte, et repartit pour Rome où il conserva long-temps son ressentiment. Mais après une conversation qu'eut avec lui Marcia, qui était encore dans la maison de Caton, il fut prié à souper avec elle chez Barca. Caton s'y rendit un peu tard, et comme tout le monde était déjà placé, il demanda où il se mettrait : « Où vous voudrez, « lui répondit Barca. » Il regarda de tous côtés,

et dit qu'il se placerait auprès de Munatius. Ayant fait le tour de la table, il alla se mettre auprès de lui, et ne lui donna pas d'autre marque d'amitié pendant tout le souper. Mais peu de jours après, à la prière de Marcia, Caton lui écrivit qu'il voulait lui parler. Munatius s'étant rendu chez lui dès le matin, fut retenu par Marcia jusqu'à ce que toutes les personnes qui étaient chez Caton fussent sorties. Caton, en entrant dans la chambre de Marcia, se jette au cou de Munatius, l'embrasse tendrement, et lui donne tous les témoignages d'une amitié véritable. Je me suis attaché à rapporter en détail toutes ces particularités, parce qu'elles ne servent pas moins à faire connaître le caractère et les mœurs des hommes dont j'écris la vie, que les actions les plus importantes qu'ils ont faites en public.

XLIV. Caton avait retiré de la vente faite en Cypre près de sept mille talens (*); et comme il craignait les dangers d'une longue navigation, il fit faire plusieurs petites caisses, qui contenaient chacune deux talens cinq cents drachmes (**). Il fit attacher à chaque caisse une longue corde, au bout de laquelle on mit une

(*) Environ 33 millions de notre monnaie.
(**) Environ 10,450 liv.

grande pièce de liége, afin que si le vaisseau venait à se briser, les pièces de liége indiquassent l'endroit où les caisses seraient tombées. Tout cet argent, à peu de chose près, arriva heureusement à Rome. Caton avait écrit avec soin, dans un double registre, tout ce qu'il avait reçu et dépensé dans ce voyage; mais il ne conserva ni l'un ni l'autre. L'un était entre les mains de Phylargire, son affranchi, qui s'étant embarqué au port de Cenchrée [11], fit naufrage, et perdit le registre avec tous les ballots. Caton porta l'autre jusqu'à Corcyre, où il fit tendre ses tentes sur la place publique. La nuit, les matelots ayant allumé un grand feu, parce qu'il faisait un froid piquant, le feu prit aux tentes, qui furent brûlées avec le registre. Il est vrai que les officiers du roi de Cypre, qui de son vivant avaient la garde de ces richesses, étaient présens et pouvaient fermer la bouche à ceux de ses ennemis qui auraient voulu le calomnier; mais Caton n'en fut pas moins sensible à cette perte, car dans la confection de ces registres, il n'avait pas eu seulement en vue de prouver sa fidélité; il voulait surtout avoir la gloire de donner aux autres l'exemple de la plus sévère exactitude; et la fortune lui envia cette gloire.

XLV. Dès qu'on sut à Rome qu'il approchait

avec ses vaisseaux, tous les magistrats, les prêtres, le sénat en corps et la plus grande partie du peuple allèrent au devant de lui, le long du Tybre, dont les deux rives furent couvertes d'une foule immense; et sa flotte, en remontant ainsi la rivière, au milieu de cette multitude innombrable de spectateurs, offrait l'image du plus superbe triomphe. Mais il montra dans cette occasion une fierté déplacée : au lieu de descendre et de faire arrêter son vaisseau à l'endroit même où il rencontra les consuls et les préteurs, il continua de voguer sur la galère royale à six rangs de rames, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut entré dans le port avec sa flotte. Quand le peuple vit porter à travers la place publique ces sommes immenses d'or et d'argent, il ne pouvait revenir de sa surprise; le sénat s'étant assemblé, combla Caton d'éloges, et lui décerna une préture extraordinaire (12), avec le privilége d'assister aux jeux, vêtu d'une robe bordée de pourpre. Caton refusa ces honneurs, et demanda seulement au sénat la liberté de Nicias, intendant du feu roi Ptolémée, dont il attesta les soins et la fidélité. Philippe, père de Marcia, était alors consul, et toute la dignité, toute la puissance consulaire, rejaillirent en quelque sorte sur Caton: car l'autre

consul ne le respectait pas moins pour sa vertu que Philippe son beau-père ne l'honorait pour son alliance avec lui.

XLVI. Cependant Cicéron était revenu de l'exil auquel Clodius l'avait fait condamner; et comme il jouissait d'un grand crédit, il arracha du capitole, en l'absence de Clodius, les tables que ce tribun y avait attachées, et qui contenaient tout ce qui s'était passé pendant son tribunat. Le sénat s'étant assemblé, Clodius y dénonça Cicéron, qui répondit que Clodius ayant été nommé tribun contre les lois, tout ce qu'il avait fait ou écrit pendant l'exercice de sa charge, était nul et devait être cassé. Mais Caton s'étant levé, l'interrompit, et prenant la parole, il convint que Clodius, durant son tribunat, n'avait rien fait de sain, ni de bon. « Mais, « ajouta-t-il, si l'on annule tous les actes qu'il « a faits comme tribun, on cassera aussi tout « ce que j'ai fait en Cypre; et ma commission, « émanée d'un tribun créé contre les lois, de-« viendra illégale. La nomination de Clodius « n'a pas été une infraction aux lois, puisqu'elles « l'autorisaient à passer d'une famille patri-« cienne dans une maison plébéienne; si, « comme bien d'autres tribuns, il a prévariqué « dans l'exercice de sa charge, il faut punir ses « injustices, et ne pas les faire retomber sur la

« charge même, qui n'a que trop souffert de « ses infractions aux lois. » Cicéron, irrité de ce discours, conserva long-temps du ressentiment contre Caton, qu'il ne regarda plus comme son ami; mais enfin ils se réconcilièrent.

XLVII. Crassus et Pompée étant allés trouver César qui avait repassé les Alpes, convinrent avec lui qu'ils demanderaient un second consulat pour l'année suivante, et qu'à peine entrés en charge, ils feraient décerner à César la prolongation, pour cinq autres années, de son gouvernement des Gaules, et à eux-mêmes les plus belles provinces, avec de puissantes armées et des fonds pour les entretenir. Cet accord fut une véritable conspiration, dont le but était de partager entre eux l'empire, et de ruiner la république. Plusieurs citoyens honnêtes se préparaient à demander le consulat; mais quand ils virent Crassus et Pompée au nombre des candidats, ils cessèrent leur poursuite, à l'exception de Lucius Domitius, mari de Porcia, sœur de Caton, qui lui persuada de ne pas se retirer, et de n'avoir pas l'air de fuir un combat où il s'agissait moins du consulat que de la liberté de Rome. On commençait même à dire dans la plus saine partie du peuple qu'on ne devait pas souffrir que César et Pompée, en réunissant ainsi leur puissance, rendissent trop pesante

l'autorité du consulat, et qu'il fallait l'ôter à l'un des deux. Tous ceux qui étaient de cet avis s'étant déclarés pour Domitius, l'encouragèrent vivement à poursuivre sa demande, en l'assurant que la plupart des citoyens que la crainte forçait au silence lui donneraient leur suffrage. Pompée et Crassus, qui le craignirent, dressèrent une embuscade à Domitius, lorsqu'il descendait avant le jour au Champ-de-Mars, précédé de flambeaux. Le premier esclave qui marchait devant lui pour l'éclairer reçut une blessure dont il mourut; la plupart des autres ayant aussi été blessés prirent la fuite, excepté Domitius et Caton; ce dernier, quoique blessé au bras, retint son beau-frère, l'exhorta à tenir ferme et à ne pas abandonner, tant qu'il leur resterait un souffle de vie, la défense de la liberté contre des tyrans qui, en s'élevant au consulat par de si grandes injustices, montraient assez quel usage ils feraient de leur puissance; mais enfin Domitius n'osant braver plus longtemps un péril si évident, s'enfuit dans sa maion.

XLVIII. Pompée et Crassus furent donc nommés consuls; mais Caton, loin de perdre courage, se présenta pour la préture, afin que, n'étant plus simple particulier, il eût dans cette charge comme une forteresse d'où il combattrait toujours contre eux, et leur résisterait avec

plus d'avantage. Les consuls, qui craignirent les suites de cette démarche parce qu'ils sentaient bien que la préture entre les mains de Caton ferait tète au consulat, assemblèrent le sénat à la hâte; et, à l'insu du plus grand nombre des sénateurs, il firent décréter que ceux qui seraient désignés préteurs entreraient tout de suite en charge, sans attendre les délais prescrits (13), qui auraient laissé le temps de mettre en justice ceux de ces nouveaux magistrats qui seraient prévenus d'avoir acheté les suffrages. Ce décret assurant l'impunité aux candidats qui se seraient rendus coupables de cette corruption, ils mirent en avant pour la préture quelques-uns de leurs amis et de leurs officiers, donnèrent eux-mêmes de l'argent pour acheter les voix, et présidèrent aux élections. Mais la vertu et la réputation de Caton allaient triompher de toutes ces intrigues; le peuple, plein de respect pour lui, croyait se déshonorer en vendant avec lâcheté, par ses suffrages, un homme que la ville eût dû acheter pour préteur. La première tribut qui fut appelée lui ayant donné sa voix, Pompée feignit d'avoir entendu tonner, et, à la faveur de ce mensonge honteux, il rompit sur-le-champ l'assemblée: car les Romains regardent le tonnerre comme un funeste présage, et ne ratifient

jamais rien quand il paraît quelque signe céleste. Dans la suite Crassus et Pompée ayant répandu beaucoup plus d'argent, et chassé du Champ-de-Mars tous les citoyens honnêtes, parvinrent, à force de violences, à faire nommer préteur Vatinius à la place de Caton. Ceux qui avaient donné leurs suffrages d'une manière si injuste et si contraire aux lois en eurent, dit-on, tant de honte, qu'ils s'enfuirent aussitôt dans leurs maisons. Les autres s'étant réunis, et ayant témoigné toute leur indignation, un tribun du peuple, qui se trouvait là, tint sur le lieu même une assemblée du peuple: et Caton s'étant avancé, prédit, comme s'il eût été inspiré par quelque dieu, tous les malheurs qui allaient tomber sur la ville; il anima les citoyens contre Crassus et Pompée, qui, disait-il, se sentant coupables des plus grands crimes, et préparant le gouvernement le plus injuste, avaient craint un préteur tel que Caton, dont la fermeté aurait réprimé leurs pernicieux desseins. Lorsqu'après l'assemblée il s'en retourna chez lui, il fut reconduit par une plus grande multitude de peuple que n'en avaient jamais eu ensemble tous les préteurs désignés.

XLIX. Caïus Trébonius proposa de faire un décret pour distribuer les provinces aux consuls; il assignait à l'un l'Espagne et l'Afrique, à l'au-

tre la Syrie et l'Égypte, avec le pouvoir d'attaquer et de soumettre par terre et par mer tous les peuples qu'ils voudraient. Les autres citoyens n'espérant pas que leur résistance empêchât la loi de passer, n'y firent aucune opposition. Caton seul étant monté à la tribune avant qu'on prît les voix, et ayant dit qu'il voulait parler, on eut bien de la peine à lui accorder deux heures; quand il eut employé ce temps à éclairer le peuple sur ses intérêts, à lui faire des remontrances, à prédire tout ce qui arriverait, on ne lui permit pas de continuer: et comme il s'obstinait à rester dans la tribune, un licteur vint l'en arracher. Il ne laissa pas de crier toujours d'en bas avec force, et de se faire écouter de bien des gens qui partageaient son indignation; le licteur l'ayant saisi une seconde fois, l'entraîna hors de la place. Mais cet officier l'eût à peine lâché qu'il courut de nouveau vers la tribune; et criant encore avec plus de force, il exhortait les citoyens à le soutenir. Il répéta plusieurs fois cette invitation, de sorte que Trébonius, ne se possédant plus, ordonne au licteur de le conduire en prison; mais la multitude l'ayant suivi pour écouter les discours qu'il continuait de tenir en marchant, la crainte obligea Trébonius de le relâcher; et tout le jour se passa sans

rien conclure. Le lendemain les partisans des consuls ayant intimidé une partie des citoyens, et gagné les autres à prix d'argent, ou par de belles promesses, employèrent la force des armes pour empêcher le tribun Aquilius de sortir du sénat, chassèrent de la place publique Caton qui criait qu'il avait entendu le tonnerre, blessèrent plusieurs personnes, dont quelques-unes moururent sur-le-champ; et par ces moyens odieux, ils firent passer le décret. Un grand nombre de citoyens irrités de tant de violences, s'étant attroupés, allaient renverser les statues de Pompée; mais Caton qui survint les en empêcha.

L. Quand ensuite on eut proposé la loi pour les provinces et les légions qu'on donnerait à César, Caton, au lieu de s'adresser au peuple comme auparavant, se tourna vers Pompée, et lui protesta qu'il se mettait lui-même sous le joug de César : qu'il ne s'en apercevait pas maintenant ; mais que lorsqu'il commencerait à en sentir tout le poids et à en être accablé, ne pouvant plus ni le supporter, ni s'en défaire, il le ferait retomber sur la ville ; qu'il se souviendrait alors des avertissemens de Caton, et serait forcé de convenir que s'il les eût suivis, ils lui auraient été aussi utiles qu'ils étaient honnêtes et justes en soi. Il eut beau lui répé-

ter plusieurs fois ces sages remontrances, Pompée n'y eut aucun égard, et poursuivit toujours tous ses projets. La confiance qu'il avait en sa prospérité et en sa puissance ne lui permettait pas de croire que César pût jamais changer. Caton, élu préteur pour l'année suivante, encourut le reproche d'avoir moins ajouté à l'éclat et à la dignité de cette magistrature par la sagesse de son administration, qu'il ne l'avait flétrie en se rendant nus pieds et sans robe au tribunal, et présidant ainsi aux procès criminels des citoyens même les plus considérables. On a dit qu'il donnait ses audiences après dîner, lorsqu'il avait bien bu; mais c'est une fausseté. Comme il voyait le peuple tout corrompu par les largesses de ceux qui aspiraient aux charges, et la plupart en faire un métier dont ils gagnaient leur vie, il voulut déraciner de la ville cette funeste maladie; il fit rendre dans le sénat un décret par lequel ceux qu'on aurait nommés aux charges, et qui ne seraient accusés par personne, étaient obligés de se présenter eux-mêmes devant les juges, et, après avoir fait serment de dire la vérité, d'y rendre compte des moyens qu'ils avaient employés pour être élus. Ce décret le rendit odieux à ceux qui sollicitaient les magistratures, et plus encore à ceux qui vendaient leur suffrage.

LI. Un matin qu'il se rendait à son tribunal, il fut assailli par une troupe de ces mécontens qui, le suivant avec de grands cris, l'accablaient d'injures et lui jetaient des pierres. Tout le monde s'enfuit de l'audience, et Caton lui-même, poussé, emporté par la foule, ne put gagner le tribunal qu'avec peine. Là il se tint de bout avec un visage ferme et un air de confiance qui en eurent bientôt imposé à ces mutins et apaisé le tumulte. Alors leur ayant parlé d'une manière convenable aux circonstances, il fut écouté tranquillement, et fit cesser entièrement la sédition. Les sénateurs ayant loué son courage : « Pour moi, leur dit Caton, je ne vous « loue point d'avoir laissé votre préteur dans « le danger, sans lui donner aucun secours. » Chacun de ceux qui briguaient les charges se trouvait dans une position critique, il n'osait, par la crainte du décret, donner de l'argent au peuple ; d'un autre côté, il craignait qu'un de ses concurrens, venant à en donner, ne le supplantât. Ils s'assemblèrent donc, et convinrent entre eux de déposer chacun la somme de cent vingt-cinq mille drachmes (*), de faire ensuite les démarches pour les magistratures avec toute la droiture et toute la justice possi-

(*) Cent douze mille cinq cents liv. de notre monnaie.

bles: à condition que celui qui aurait violé la loi en achetant les suffrages perdrait la somme déposée. L'accord ainsi fait, ils choisirent Caton pour dépositaire, pour témoin et pour arbitre. Ils passèrent chez lui le contrat, et lui apportèrent leur argent: mais il refusa de le garder, et se contenta de prendre des cautions. Le jour de l'élection, Caton, placé près du tribun qui présidait les comices, et observant avec soin la manière dont on donnait les suffrages, s'aperçut qu'un de ceux qui avaient signé l'accord en violait la condition, et il ordonna sur-le-champ qu'on partageât entre les autres la somme convenue. Mais ces compétiteurs, en rendant justice à la droiture de Caton, en admirant son exactitude, refusèrent l'amende, et se crurent assez vengés du prévaricateur par la honte qu'il avait d'être condamné par Caton.

LII. Cependant cette convention fut généralement blâmée, et l'envie se déchaîna contre Caton qu'on accusait d'avoir voulu attirer à lui seul toute l'autorité du sénat, des magistrats et des juges. Il n'est point de vertu dont la constance et la gloire exposent plus à l'envie que la justice, parce que la confiance que le peuple prend en cette vertu lui assure une grande puissance. On ne se contente pas d'honorer la justice comme la valeur, ou de l'admirer comme

la prudence; on aime encore l'homme juste : on se livre à lui avec une entière sécurité. On craint l'homme courageux : on se défie de l'homme prudent; on croit qu'ils doivent plus tôt à la nature qu'à leur volonté les vertus qui les distinguent; on regarde la prudence comme une grande pénétration d'esprit, et le courage comme une force extraordinaire de l'âme: mais, pour être juste, il suffit de le vouloir : aussi l'injustice est-elle le vice dont on rougit le plus, parce qu'il est inexcusable. La haine des grands contre Caton venait donc de l'opinion qu'on avait de sa justice, qui leur paraissait un reproche d'en manquer eux-mêmes. Pompée surtout, qui regardait la gloire de Caton comme la ruine de sa puissance, ameutait sans cesse des gens contre lui pour l'accabler d'injures. De ce nombre était Clodius, cet ardent démagogue qui, s'étant réconcilié avec Pompée, déclamait continuellement contre Caton, l'accusait d'avoir dérobé beaucoup d'argent en Cypre, et de ne s'être déclaré l'ennemi de Pompée que parce que celui-ci avait refusé d'épouser sa fille.

LIII. Caton répondait à ces imputations, que sans avoir jamais pris de la république ni un cheval, ni un soldat, il lui avait rapporté de Cypre plus d'or et plus d'argent que Pom-

pée ne lui en avait acquis par tant de guerres et de triomphes, après avoir bouleversé la terre entière ; qu'il n'avait jamais désiré d'avoir Pompée pour gendre, non qu'il l'en crût indigne, mais parce qu'il n'avait pas les mêmes vues que lui pour le gouvernement. « Car, « ajouta-t-il, lorsqu'au sortir de ma préture « on me décerna le commandement d'une pro- « vince, je le refusai ; Pompée, au contraire, « s'empare de certaines provinces et donne les « autres à ses amis. Tout récemment encore il « a prêté six mille hommes à César pour la « guerre des Gaules, sans que César vous les « ait demandés, sans que Pompée ait cru avoir « besoin de votre consentement ; des troupes « nombreuses, tant d'armes et de chevaux, « sont devenus des présens réciproques entre « les particuliers. Pompée, satisfait du titre de « général et de chef absolu, distribue aux au- « tres les armées et les provinces, et se tient « lui-même dans la ville pour y diriger les sé- « ditions, comme s'il présidait à des jeux pu- « blics, et pour y exciter sans cesse de nouveaux « troubles ; il est évident que par l'anarchie « qu'il veut introduire il se prépare les voies « à la monarchie. » C'est ainsi que Caton repoussait les attaques de Pompée.

LIV. Il avait pour ami Marcus Favonius,

son partisan aussi zélé qu'Apollodore de Phalère l'était autrefois de Socrate. Favonius fut tellement frappé du discours de Caton, que sortant de l'assemblée tout hors de lui-même et ne gardant aucune modération, il parut être dans une sorte d'ivresse et de fureur. Il se mit sur les rangs pour l'édilité, et fut refusé. Caton, qui le favorisait, s'aperçut que les tablettes des suffrages étaient toutes écrites de la même main, et ayant fait reconnaître la fraude, il en áppela aux tribuns, et rendit ainsi l'élection nulle. Depuis, Favonius ayant été nommé édile, Caton partagea avec lui toutes les fonctions de sa charge, et en particulier il régla au théâtre la dépense des jeux que célébra Favonius. Il fit donner aux musiciens, non des couronnes d'or, comme les autres édiles, mais des couronnes d'olivier sauvage, comme aux jeux olympiques: au lieu des dons magnifiques qu'il était d'usage de faire, il distribua aux Grecs des poireaux, des laitues, des raves et des poires: aux Romains, des pots de vin, de la chair de porc, des figues, des concombres et des fagots de bois. Les uns se moquaient de l'extrême simplicité de ces présens: d'autres en étaient charmés, et voyaient avec plaisir que Caton se relâchât de son austère rigidité, pour se prêter à ces amusemens. Enfin Favonius lui-même, s'étant jeté

au milieu de la foule, et ayant pris place parmi les spectateurs, applaudissait à Caton, lui criait de donner des récompenses honorables aux acteurs qui jouaient bien leur rôle, et engageait les assistans à faire de même, en leur assurant qu'il avait donné tout pouvoir à Caton. Dans le même temps, Curion, un des collègues de Favonius, donnait dans un autre théâtre des jeux magnifiques; mais le peuple l'abandonna, pour aller aux autres spectacles où il s'amusait à voir Favonius assis parmi les spectateurs, et Caton présidant aux jeux. Le but de Caton en cela était de se moquer des folles dépenses qu'on faisait pour ces spectacles, de montrer qu'il fallait en faire un divertissement, et les accompagner d'une grâce simple et naturelle, plutôt que de cet appareil et de cette magnificence qui jettent dans des soins et des embarras inutiles.

LV. Quelque temps après Scipion, Hypséus et Milon, briguèrent le consulat, non seulement par ces voies injustes devenues si ordinaires et si communes dans la république, la distribution d'argent et la corruption des suffrages, mais à force ouverte, par la voie des armes et des meurtres, par tous ces moyens d'une audace et d'une témérité effrénées qui tendaient à une guerre civile. Quelqu'un ayant

proposé de charger Pompée de présider aux comices consulaires, Caton s'y opposa d'abord, en disant qu'il ne fallait pas que les lois tirassent leur sûreté de Pompée, mais que Pompée dût la sienne aux lois. Cependant, comme l'anarchie se prolongeait, que chaque jour trois armées assiégeaient la place, et que bientôt le mal allait devenir irremédiable, il jugea que, sans attendre l'extrême nécessité, il fallait, avec l'agrément du sénat, confier toutes les affaires à Pompée, et, en faisant du moindre des maux un remède aux plus grands, établir volontairement une espèce de monarchie, plutôt que de laisser régner une sédition qui finirait par la tyrannie. Bibulus donc, allié de Caton, ouvrit dans le sénat l'avis de nommer Pompée seul consul : « Par-là, dit-il, ou les affaires se « rétabliront par l'ordre qu'il y mettra, ou la « ville sera assujettie à celui qui est le plus digne « d'y commander. » Caton se leva, et, contre l'attente de tout le monde, il adopta cet avis : « Il n'est pas de domination, ajouta-t-il, qui ne « soit préférable à l'anarchie: j'espère que Pom- « pée usera modérément de son autorité, et que, « dans les conjonctures difficiles où nous nous « trouvons, il conservera une ville qu'on remet « entre ses mains. »

LVI. Pompée n'eut pas été plus tôt nommé

seul consul, qu'il fit prier Caton de venir le trouver dans les jardins qu'il avait dans un des faubourgs de Rome. Caton s'y rendit, et Pompée le reçut avec les démonstrations de la plus vive amitié, le remercia de l'honneur qu'il lui avait procuré, le pria de l'aider de ses conseils et de présider en quelque sorte à son consulat : « Dans ma conduite précédente, lui ré-« pondit Caton, je n'ai point agi par un senti-« ment de haine; ni dans ce que je viens de « faire, par un motif de faveur; je n'ai consulté « que l'intérêt de l'état. Toutes les fois que vous « me demanderez conseil sur vos affaires pri-« vées, je vous le donnerai volontiers; dans « les affaires publiques, quand même vous ne « me le demanderiez pas, je dirai toujours ce « que je croirai le meilleur; » et il le fit comme il l'avait promis. Pompée, ayant proposé de faire une loi qui prononçât de nouvelles amendes et des peines considérables contre ceux qui auraient acheté les suffrages, il lui conseilla d'oublier le passé et de ne s'occuper que de l'avenir : « Il n'est pas facile, ajouta-t-il, de fixer « le terme où s'arrêteraient ces recherches sur « les prévarications passées; et si l'on établissait « de nouvelles amendes contre d'anciennes fau-« tes, ce serait se rendre coupable d'une grande « injustice que de punir quelqu'un en vertu

« d'une loi qu'il n'aurait pas transgressée. » Plusieurs des principaux de Rome, amis ou parens de Pompée, ayant été depuis traduits devant les tribunaux, Caton, qui le vit mollir et se relâcher en bien des choses, le reprit sévèrement et le remit dans l'ordre. Pompée avait aboli par une loi l'usage ancien de louer publiquement les accusés pendant l'instruction du procès: cependant il fit lui-même l'éloge de Munatius Plancus, et l'envoya au tribunal le jour du jugement. Caton, qui était au nombre des juges, se boucha les oreilles et empêcha qu'on ne lût ce témoignage. Munatius, après les plaidoyers pour et contre, récusa Caton, mais il n'en fut pas moins condamné. En général Caton était pour les accusés un personnage embarrassant qui leur donnait beaucoup d'inquiétude: ils n'auraient pas voulu l'avoir pour juge, et ils n'osaient le récuser. Plusieurs furent condamnés par ce motif seul qu'en récusant Caton ils avaient paru se défier de la justice de leur cause; on reprochait à d'autres, comme un grand opprobre, de n'avoir pas voulu Caton pour juge.

LVII. Cependant César qui, avec ses légions, faisait la guerre dans les Gaules, et en paraissait uniquement occupé, employait en même temps ses richesses et ses amis à acquérir du

crédit et de l'autorité dans la ville. Déjà les prédictions de Caton commençaient à réveiller Pompée, à lui faire voir, comme dans un songe, le péril qui le menaçait et qu'il n'avait jamais voulu croire. Mais comme il mettait beaucoup de paresse et de lenteur à lui résister, et à prévenir ses desseins, Caton prit le parti de demander le consulat, dans l'intention d'arracher aussitôt les armes des mains de César, ou de découvrir les trames qu'il ourdissait contre la république. Il avait pour compétiteurs deux hommes très estimables, dont l'un, Sulpicius, devait en grande partie son avancement au crédit et à l'autorité de Caton, et parut aussi malhonnète qu'ingrat, en disputant le consulat à Caton, qui pourtant ne s'en plaignit pas : « Faut-« il s'étonner, disait-il, qu'on ne cède pas à un « autre ce qu'on regarde comme le plus grand « des biens ? » Mais il fit ordonner par le sénat que les candidats solliciteraient eux-mêmes le peuple, et ne pourraient employer personne pour aller à leur place briguer les suffrages. Ce décret aigrit encore davantage les esprits contre Caton : le peuple se plaignit que par cette disposition il lui ôtait non seulement le gain qu'il avait fait jusqu'alors, mais encore les moyens d'obliger, et le réduisait ainsi à la misère et au mépris. Aussi, comme il était peu propre à ga-

gner la multitude, en sollicitant pour lui-même, et qu'il aima mieux conserver la dignité de son caractère et de ses mœurs que d'acquérir celle du consulat, il voulut faire lui même ses sollicitations, sans permettre à ses amis de faire aucune de ces démarches qui flattent et gagnent le peuple, et il fut refusé. Ces sortes de refus, outre la honte qu'ils causaient à ceux qui les avaient éprouvés, les jetaient encore pour plusieurs jours, eux, leurs parens et leurs amis, dans la tristesse et dans le deuil. Caton y fut si peu sensible, que le jour même il se fit frotter d'huile, alla jouer à la paume dans le Champ-de-Mars, et, après son dîner, il se promena, suivant son usage, sur la place publique, sans souliers ni ceinture. Cicéron le blâme de ce que, dans un temps où les affaires demandaient un consul comme lui, il n'avait mis aucun soin ni aucune étude à gagner le peuple par des manières insinuantes, et que ce refus l'avait fait renoncer pour toujours au consulat, quoiqu'il eût demandé une seconde fois la préture qu'on lui avait d'abord refusée. Caton lui répondit que ce n'était pas de son propre mouvement, mais par un effet de la violence et de la corruption, que le peuple l'avait refusé pour la préture; que dans la poursuite du consulat il ne s'était rien passé de contraire aux lois; qu'il ne

pouvait donc se dissimuler que c'étaient ses mœurs qui déplaisaient au peuple, et qu'il n'était pas d'un homme de sens de les changer au gré des autres, ou, en voulant les conserver, de s'exposer à de nouveaux refus.

LVIII. Cependant César, après avoir attaqué et soumis, au milieu des plus grands dangers, les nations belliqueuses de la Gaule, marcha contre les Germains avec qui Rome avait fait un traité de paix, et leur tua trois cent mille hommes. A cette nouvelle, on demanda généralement de faire aux dieux un sacrifice d'actions de grâces; mais Caton ouvrit l'avis de livrer César à ces peuples, envers lesquels il s'était rendu coupable d'une si grande perfidie, afin de n'en pas attirer la punition sur la ville : « Cependant, ajouta-t-il, sacrifions aux dieux, « pour les remercier de ce qu'ils ne font pas retomber sur l'armée la folie et la témérité du « général, et qu'ils daignent épargner Rome. » César ne l'eût pas plus tôt appris, qu'il écrivit au sénat une lettre pleine d'injures et d'accusations contre Caton. Après qu'on en eut fait la lecture, Caton se leva ; et parlant sans colère, sans contention, avec beaucoup de sang-froid, et comme s'il eût préparé ce qu'il allait dire, il prouva que toutes ces imputations n'étaient que des injures ou plutôt des plaisanteries que César

avait imaginées pour s'amuser. Ensuite s'attachant à développer les desseins que César avait conçus depuis long-temps, à montrer le but auquel il tendait, et le faisant non en ennemi, mais en homme qui aurait été dans tous les secrets de la conjuration, il fit voir au sénat que ce n'étaient ni les Germains, ni les Gaulois qu'ils avaient à craindre, et que le bon sens tout seul leur montrait que c'était de César qu'ils devaient se défier. Ces réflexions frappèrent si vivement les sénateurs, et les irritèrent tellement, que les amis de César se repentirent d'avoir, par la lecture de cette lettre, donné lieu à Caton de dire des choses très justes, et de faire contre César les accusations les mieux fondées. Il n'y eut rien d'arrêté dens le sénat: on y dit seulement qu'il serait à propos de donner un successeur à César; ses amis ayant demandé que Pompée posât aussi les armes, et se démît du commandement des provinces qu'il occupait, ou que César n'y fût pas obligé, Caton se récria avec force contre cette proposition: il dit aux sénateurs qu'ils voyaient arriver ce qu'il leur prédisait depuis long-temps: que César marchait ouvertement à l'oppression de la république, et se servait pour cela des troupes qu'il avait obtenues de la ville, en la trompant par ses artifices. Mais il ne gagna rien hors du

sénat : le peuple voulait que César parvînt à la plus grande puissance : et le sénat, qui pensait comme Caton, n'osa rien faire par la crainte du peuple.

LIX. Cependant on apprit bientôt que César s'était emparé d'Ariminium, et qu'il marchait vers Rome avec son armée. Tous les yeux alors se tournèrent vers Caton ; le peuple, et Pompée lui-même, avouèrent qu'il était le seul qui, dès le commencement, eût pressenti et annoncé les vues de César : « Si vous aviez cru, leur « dit-il alors, ce que je vous ai si souvent pré-« dit, et que vous eussiez suivi mes conseils, « vous n'en seriez pas réduits maintenant à tout « craindre d'un seul homme, et à mettre en un « seul toutes vos espérances.—Il est vrai, ré-« pondit Pompée, que Caton a tout vu en pro-« phète, et que j'ai agi en ami. » Caton conseilla au sénat de confier à Pompée la conduite des affaires : « C'est, dit-il, à ceux qui ont fait « de grands maux de les réparer. » Mais Pompée, qui n'avait point d'armée qu'il pût opposer à César, et qui voyait le petit nombre de troupes qu'il avait levé lui témoigner peu d'ardeur, prit le parti de sortir de Rome. Caton, résolu de le suivre et de l'accompagner dans sa fuite, envoya le plus jeune de ses fils à Munatius, dans le pays des Bruttiens, et garda l'aîné auprès de

lui. Et comme sa maison et ses filles exigeaient quelqu'un qui en eût soin, il reprit Marcia, qui était devenue veuve, et possédait une grande fortune, qu'Hortensius lui avait laissée en mourant. C'est là surtout ce que César reproche à Caton dans le libelle qu'il a composé contre lui ; il l'accuse d'avoir aimé l'argent et trafiqué de ses mariages par intérêt : « Car, dit-il, s'il « avait besoin de femme, pourquoi la céder à « un autre? Et s'il n'en avait pas besoin, pour- « quoi la reprendre? Ne l'avait-il donnée à Hor- « tensius que comme un appât, en la lui prêtant « jeune pour la retirer riche? » Mais sur ces sortes d'imputations il faut dire avec la modération d'Euripide :

Ce sont de vains propos ; et quel plus grand outrage
Que de dire qu'Alcide a manqué de courage?

Car n'est-ce pas une aussi grande injure d'accuser Hercule de lâcheté que Caton d'avarice? Si, sous d'autres rapports, il a commis une faute dans ce mariage, c'est une question à examiner. Après qu'il eut repris Marcia, et qu'il lui eut confié le soin de sa maison, il suivit Pompée; et depuis ce jour-là, dit-on, il ne se rasa plus ni les cheveux ni la barbe; il ne mit plus de couronne sur sa tête, et persévéra jusqu'à sa mort dans le deuil, l'abattement et

la tristesse, gémissant sur les calamités de sa patrie, et ne changeant rien à son extérieur, que son parti fût vainqueur ou vaincu.

LX. La Sicile lui étant échue en partage, il se rendit à Syracuse. Là, ayant appris qu'Asinius Pollion, qui était dans le parti de César, venait d'arriver à Messine avec une armée, il envoya s'informer du motif de son passage. Pollion, de son côté, lui fit demander d'où venait ce changement dans ses affaires. Caton ayant su que Pompée avait abandonné entièrement l'Italie, et qu'il était campé à Dyrrachium : « Que les voies de la Providence divine sont « obscures et impénétrables ! Lorsque Pompée « n'a mis dans sa conduite ni raison, ni justice, « il a toujours été invincible ; aujourd'hui qu'il « veut sauver sa patrie, et qu'il combat pour « la liberté, sa fortune l'abandonne ! » Il ajouta qu'il avait assez de troupes pour chasser Asinius de la Sicile ; mais que sachant qu'il arrivait à cet officier une armée plus nombreuse que celle qu'il avait déjà, il ne voulait pas ruiner cette île en attirant la guerre dans son sein. Il conseilla aux Syracusains de s'attacher au parti le plus fort, afin de se conserver, et s'embarqua. Quand il fut auprès de Pompée, il n'eut jamais qu'un même avis ; ce fut de traîner la guerre en longueur, dans l'espérance qu'on

en viendrait enfin à un accommodement : il voulait prévenir une bataille où Rome, divisée contre elle-même, verrait nécessairement le parti le plus faible passé au fil de l'épée. Il persuada donc à Pompée et à ceux qui formaient son conseil d'empêcher qu'on ne pillât aucune ville qui fût soumise aux Romains, et qu'on ne fît périr aucun Romain hors du champ de bataille. Cet avis fit beaucoup d'honneur à Caton, et la bonté, l'humanité de Pompée, grossirent considérablement son parti.

LXI. Envoyé ensuite en Asie pour seconder ceux qu'on avait chargés d'y rassembler des vaisseaux et des troupes, Caton mena avec lui sa sœur Servilie et le fils encore enfant qu'elle avait eu de Lucullus : car depuis son veuvage elle avait toujours suivi son frère : et, en se soumettant ainsi volontairement à la garde de Caton, en partageant assidument la fatigue de ses voyages et la frugalité de sa vie, elle avait beaucoup affaibli les bruits qui couraient de sa mauvaise conduite. Cependant César ne lui en reproche pas moins, dans son libelle, les déportemens de sa sœur. Les lieutenans de Pompée n'employèrent Caton qu'à Rhodes, dont il attira les habitans à son parti : il leur confia sa sœur Servilie, avec son fils, et retourna auprès de Pompée, qui avait déjà rassemblé une

puissante armée de terre et de mer. Ce fut surtout dans cette occasion que Pompée fit connaître ses intentions secrètes. D'abord il avait eu la pensée de donner à Caton le commandement de la flotte, composée de cinq cents vaisseaux de guerre, sans les frégates, les flûtes et les autres vaisseaux découverts, dont le nombre était infini; mais bientôt ayant fait réflexion, ou de lui-même, ou d'après le conseil de ses amis, que Caton, dans toute sa conduite politique, n'avait jamais eu d'autre but que de rendre la liberté à sa patrie, et que s'il se voyait maître d'une si grande puissance, le même jour qu'on aurait vaincu César il voudrait faire poser les armes à Pompée et le soumettre au pouvoir des lois, il changea d'avis; et quoiqu'il en eût déjà fait l'ouverture à Caton, il donna le commandement de la flotte à Bibulus.

LXII. Il n'en trouva pas Caton moins affectionné pour son service; on dit même que dans un combat qui se donna devant Dyrrachium Pompée, exhortant ses troupes à se bien conduire, et chacun de ses capitaines en ayant fait autant par son ordre, ils furent écoutés froidement et en silence. Caton s'étant présenté après tous les autres leur exposa, autant que la circonstance le permettait, ce que la philosophie

enseigne sur la liberté, sur la vertu, sur la mort et sur la gloire; il parlait avec beaucoup de véhémence; et ayant terminé son discours par une invocation aux dieux, comme présens au combat qu'on allait livrer, et témoins du courage avec lequel on défendrait la patrie, les soldats firent éclater tout à coup les plus vifs transports de joie: et il se fit un tel mouvement dans toute l'armée, dont ses discours avaient ranimé la confiance, que les capitaines, remplis d'espoir, se précipitèrent tête baissée au milieu du danger. Ils renversèrent l'ennemi et le défirent; mais la fortune leur enleva l'honneur d'une victoire complète sans employer d'autre moyen que l'extrême précaution de Pompée, qui se défia de son bonheur, comme je l'ai écrit dans sa Vie. Tous les officiers se félicitaient de ce succès; Caton seul versait des larmes sur sa patrie, et déplorait cette funeste et maudite ambition de régner, en voyant le champ de bataille jonché des corps de tant de bons citoyens qui étaient tombés les uns sous le fer des autres. Après cette défaite, César se retira dans la Thessalie, où Pompée le suivit: il laissait à Dyrrachium une grande quantité d'armes et d'argent, avec plusieurs de ses parens et de ses alliés, à qui il donna Caton pour défenseur et pour capitaine, avec quinze co-

hortes seulement : car il le craignait et se méfiait de lui. Il savait que s'il perdait la bataille personne ne lui serait plus fidèle que Caton ; mais que s'il était vainqueur, Caton, tant qu'il serait présent, ne lui laisserait pas gouverner les affaires à son gré. Plusieurs autres personnes d'un rang distingué furent rejetées et laissées avec Caton à Dyrrachium.

LXIII. Sur la nouvelle de la déroute de Pharsale, Caton résolut, si Pompée avait péri, de ramener en Italie les troupes qu'il commandait, et de fuir ensuite lui-même pour aller vivre le plus loin qu'il pourrait de la tyrannie, ou, si Pompée vivait, de lui conserver fidèlement ses troupes. Il passa donc à Corcyre, où était l'armée navale ; il y trouva Cicéron, et voulut lui céder le commandement, parce qu'il était personnage consulaire, et que lui-même n'avait été que préteur ; mais Cicéron le refusa et s'embarqua pour l'Italie. Caton voyant que le fils de Pompée, par une fierté et une arrogance très déplacées, voulait punir tous ceux qui abandonnaient l'armée, et qu'il allait d'abord mettre la main sur Cicéron, l'en reprit très vivement en particulier, et l'ayant ramené à des sentimens plus doux, il sauva évidemment Cicéron de la mort, et procura la sûreté des autres. Ses conjectures lui faisant croire que

Pompée se serait retiré en Égypte ou en Afrique, et étant pressé de le rejoindre, il s'embarqua avec tout ce qu'il avait de troupes : mais avant que de mettre à la voile il laissa à tous ceux qui avaient peu d'ardeur pour le suivre la liberté de s'en aller ou de rester. Arrivé en Afrique, il rencontra, pendant qu'il rangeait la côte, Sextus, le plus jeune des fils de Pompée, qui lui apprit la mort de son père en Égypte. Caton et tous ses soldats en furent vivement affligés : et il n'y en eut pas un qui, voyant Pompée mort, voulût seulement souffrir qu'on lui parlât de reconnaître d'autre chef que Caton. Touché du sort de ces braves soldats, qui avaient donné tant de preuves de leur fidélité, il eut honte de les laisser seuls et sans secours dans une terre étrangère : il accepta donc le commandement, et passa à Cyrène, dont les habitans le reçurent avec plaisir, quoique peu de jours auparavant ils eussent fermé leurs portes à Labiénus.

LXIV. Là, ayant appris que Scipion, le beau-père de Pompée, avait été bien reçu par le roi Juba, et qu'Accius Varus, à qui Pompée avait donné le gouvernement de l'Afrique, y était aussi avec une armée, il prit le parti de les aller joindre. Comme on était alors en hiver, il prit la route par terre, après avoir rassemblé

un grand nombre de mulets pour porter de l'eau, beaucoup de chariots et de provisions de vivres. Il menait aussi plusieurs de ces hommes appelés Psylles (1), qui guérissent les morsures des serpens en suçant le venin, et qui, par leurs enchantemens magiques, émoussent la fureur de ces animaux et les apprivoisent. Pendant les sept jours que dura cette marche, il fut toujours à la tête des troupes, sans jamais se servir de cheval ni d'aucune bête de somme. Du jour qu'il apprit la déroute de Pharsale, il ne mangea plus qu'assis, et ajouta à son deuil ordinaire de ne se coucher que la nuit pour dormir (2). Après avoir passé l'hiver en Afrique, il se remit en marche avec son armée, qui était d'environ dix mille hommes. Il trouva les affaires de Scipion et de Varus en mauvais état; la mésintelligence et la division qui régnaient entre eux les obligeaient de faire la cour à Juba; et ce prince, enflé de ses richesses et de sa puissance, était d'une fierté et d'un orgueil insupportables. Lorsqu'il donna à Caton sa première audience, il fit placer son siége entre ceux de Caton et de Scipion : mais Caton, prenant son siége, le porta à côté de Scipion, qu'il mit ainsi au milieu, quoique Scipion fût son ennemi, et qu'il eût écrit contre lui un libelle rempli d'injures. Cependant, loin de lui savoir

gré de ce trait de courage, on lui reproche d'avoir, en se promenant en Sicile avec Philostrate (16), mis ce philosophe au milieu par honneur pour la philosophie ; mais dans cette occasion il sut réprimer l'arrogance de Juba, qui faisait de Scipion et de Varus ses satrapes, et il réconcilia ces deux généraux.

LXV. Tous les officiers l'invitèrent à prendre le commandement de l'armée ; Scipion et Varus étaient les premiers à le lui céder ; mais il répondit qu'il ne violerait pas les lois, dont la conservation était le seul motif de la guerre qu'on faisait à celui qui les avait violées ; qu'il n'était que propréteur, et qu'il ne commanderait pas en présence d'un proconsul. Il est vrai que ce titre avait été donné à Scipion ; et d'ailleurs son nom seul inspirait de la confiance aux troupes qui ne doutaient pas qu'elles n'eussent du succès en Afrique, lorsqu'un Scipion y commanderait. Scipion se mit donc à la tête de l'armée; et d'abord, pour faire sa cour à Juba, il voulut faire égorger, sans distinction d'âge ni de sexe, tous les habitans d'Utique (17), et raser la ville jusqu'aux fondemens, parce qu'elle suivait le parti de César. Caton, indigné de cette proposition, protesta hautement dans le conseil, et prit les dieux à témoin contre une pareille cruauté, dont il eut encore bien

de la peine à garantir les habitans d'Utique. Enfin, à leur prière, et sur les instances même de Scipion, il se chargea de garder cette ville, afin que de gré ou de force César n'en devînt pas le maître. Utique était d'une grande ressource pour ceux qui l'occupaient; elle était abondamment pourvue de tout, et Caton la fortifia encore davantage : car, outre qu'il y ramassa d'immenses provisions de blé, il répara les murailles, donna plus de hauteur aux tours, et l'environna d'un fossé profond, qu'il défendit par plusieurs forts dans lesquels il logea toute la jeunesse d'Utique, après l'avoir désarmée, et retint le reste des habitans dans la ville; il veilla avec le plus grand soin à ce qu'ils ne fussent ni pillés ni maltraités par la garnison romaine. Il envoya aussi à ceux qui étaient dans le camp des armes, de l'argent et du blé; en un mot, il fit de la ville d'Utique le magasin de l'armée.

LXVI. Le conseil qu'il avait auparavant donné à Pompée, il le donna encore alors à Scipion ; c'était de ne pas livrer bataille à un ennemi plein de valeur et d'expérience; mais de traîner la guerre en longueur et d'attendre le bienfait du temps qui émoussait toute la vigueur de la tyrannie. Scipion, naturellement présomptueux, méprisa ce conseil, et reprocha même à Caton sa timidité, en lui demandant

dans une de ses lettres s'il ne lui suffisait pas de se tenir tranquillement renfermé dans une ville bien fortifiée, sans vouloir empêcher les autres de saisir une occasion favorable pour exécuter courageusement ce qu'ils avaient résolu. Caton lui répondit qu'il était prêt de repasser en Italie avec les troupes qu'il avait amenées en Afrique, afin d'éloigner d'eux César, et de l'attirer sur lui-même. Scipion s'étant encore moqué de ces offres, Caton ne dissimula pas le regret qu'il avait de lui avoir cédé le commandement de l'armée : il voyait que Scipion conduirait mal cette guerre, et que quand même, contre toute apparence, il resterait vainqueur, il n'userait pas avec modération de la victoire envers ses concitoyens. Il reconnut alors, et il l'avoua à ses amis, que l'inexpérience et la présomption des chefs ne laissaient plus rien espérer de bon de cette guerre : mais que si par un bonheur inespéré César était vaincu, il quitterait Rome, pour fuir la cruauté et l'inhumanité de Scipion, qui déjà menaçait insolemment un grand nombre de Romains. Ce que Caton avait prévu se vérifia plus tôt qu'il ne l'attendait, car le soir même il arriva fort tard un courrier qui, venu en trois jours du camp de Scipion, apportait la nouvelle qu'il s'était livré un grand combat près de la ville de

Thapse (18), et que les affaires étaient perdues sans ressource : César, après une victoire signalée, s'était rendu maître des deux camps ; Scipion et Juba avaient pris la fuite, avec un petit nombre des leurs, et le reste de l'armée avait été taillé en pièces.

LXVII. La nouvelle de ce désastre, apportée au milieu de la nuit dans un temps de guerre, devait naturellement jeter le trouble dans la ville ; les habitans en furent si effrayés, qu'ils eurent peine à se contenir dans leurs murailles. Mais Caton s'étant présenté à eux, arrêta ceux qu'il rencontra sur son chemin, et qui couraient de tous côtés en poussant de grands cris ; il les consola de son mieux, et s'il ne calma pas leur frayeur, il fit cesser du moins l'étonnement et le trouble, en leur disant que la défaite n'était peut-être pas aussi grande qu'on le disait, et que presque toujours on exagerait les mauvaises nouvelles ; ses représentations apaisèrent enfin le tumulte. Le lendemain, à la pointe du jour, il fit publier que les trois cents citoyens qui composaient son conseil, et qui tous étaient des Romains que le négoce ou la banque avaient attirés en Afrique, s'assemblassent dans le temple de Jupiter avec tous le sénateurs qui étaient à Utique et leurs enfans. Pendant que l'assemblée se formait, il se rendit

lui-même au lieu indiqué, sans avoir l'air agité, et avec une contenance aussi ferme que s'il n'était rien arrivé de fâcheux : il tenait dans sa main un livre qu'il lisait en marchant ; c'était un état des armes, des machines de guerre, des arcs, des provisions et des troupes qui étaient dans Utique. Quand ils furent tous assemblés, il adressa d'abord la parole aux trois cents, loua le zèle et la fidélité qu'ils avaient montrés en servant si utilement l'état, de leurs biens, de leurs personnes et de leurs conseils. Il les exhorta à ne pas perdre toute espérance, et à ne point se séparer pour chercher à fuir chacun de son côté. « Si vous restez tous unis, « leur dit-il, César vous méprisera moins, dans « le cas où vous voudriez continuer la guerre ; « si vous préférez le parti de la soumission, vous « en serez bien mieux traités. Examinez donc « ce que vous avez à faire : je ne blâmerai au- « cun des deux partis : si vos sentimens chan- « gent avec la fortune, je n'attribuerai ce chan- « gement qu'à la nécessité ; voulez-vous faire « tête au malheur, et braver les plus grands « périls pour défendre votre liberté ? je louerai, « j'admirerai même cet effort de vertu, et je « m'offre à combattre à votre tête, jusqu'à ce « que vous ayez éprouvé la dernière fortune de « votre patrie. Cette patrie n'est ni Utique, ni

« Adrumette (19) ; c'est Rome seule que vous « avez souvent vue se relever par sa propre gran- « deur de chutes bien plus funestes. Il vous « reste encore plusieurs moyens de pourvoir à « votre sûreté ; et le plus grand, sans doute, « c'est de continuer la guerre contre un homme « que la nécessité des affaires entraîne à la fois « de plusieurs côtés. L'Espagne révoltée contre « lui a embrassé le parti du jeune Pompée. « Rome elle-même n'a pas encore subi un joug « auquel elle n'est pas accoutumée ; elle s'indi- « gne et se cabre contre la servitude, prête à se « soulever au moindre changement. Au lieu de « fuir le danger, instruisez-vous par l'exemple « de votre ennemi lui-même, qui, pour com- « mettre les plus grandes injustices, prodigue « tous les jours sa vie, sans avoir, comme vous, « pour terme d'une guerre dont le succès est « incertain, ou la plus heureuse vie, si vous êtes « vainqueurs, ou la mort la plus glorieuse, si « vous succombez. Il faut donc que vous en dé- « libériez entre vous, en priant les dieux que, « pour prix de la vertu et du zèle que vous « avez fait paraître jusqu'à présent, ils vous « inspirent la résolution qui vous sera la plus « avantageuse. »

LXVIII. Caton, par ce discours, ranima la confiance de quelques-uns d'entre eux ; le plus

grand nombre, voyant son courage, sa générosité et son humanité pour eux, oublièrent presque le danger de leur situation présente, et, le regardant comme le seul chef qui fût invincible et supérieur à tous les accidens de la fortune, ils le conjurèrent d'user, comme il le jugerait à propos, de leurs personnes, de leurs biens et de leurs armes, persuadés qu'il valait mieux mourir en lui obéissant que de sauver leur vie en abandonnant un chef d'une vertu si parfaite. Quelqu'un ayant proposé de rendre la liberté aux esclaves, le plus grand nombre approuva cet avis : Caton s'opposa à une proposition qu'il ne trouvait ni juste ni légitime : il dit que si les maîtres voulaient les affranchir, il recevrait volontiers dans ses troupes ceux qui seraient en âge de porter les armes. Plusieurs le promirent, et Caton ayant ordonné qu'on enregistrât ceux qui en faisaient l'offre, se retira. Mais peu de temps après, il reçut des lettres de Juba et de Scipion. Juba, caché dans une montagne avec peu de monde, lui demandait quelle résolution il avait prise : « Si vous devez abandonner Utique, lui disait-il, je vous attendrai : si vous voulez en soutenir le siége, j'irai « vous joindre avec une armée. » Scipion, qui était à l'ancre au-dessous d'un cap voisin d'Utique, attendait aussi quel parti Caton prendrait.

LXIX. Caton fut d'avis de retenir les courriers qui avaient apporté ces lettres, jusqu'à ce qu'il fût assuré de la résolution que prendrait le conseil des trois cents. Les sénateurs de Rome avaient montré la plus grande ardeur ; et, après avoir affranchi leurs esclaves, ils les avaient enrôlés. Mais les trois cents, qui tous faisaient le commerce maritime ou la banque, et dont la principale richesse consistait dans leurs esclaves, ne se souvinrent pas long-temps des discours de Caton, et les laissèrent promptement s'écouler de leur esprit. Il est des corps qui perdent la chaleur aussi facilement qu'ils la reçoivent, et qui se refroidissent dès qu'on les éloigne du feu ; de même ces marchands étaient échauffés et embrasés par la présence de Caton ; mais lorsque éloignés de lui, ils étaient laissés à leurs propres réflexions, la crainte de César bannissait de leur cœur le respect qu'ils avaient pour Caton et leur penchant à la vertu : « Car, « disaient-ils, qui sommes-nous ? et à qui re- « fusons-nous d'obéir ? n'est-ce pas à ce César, « entre les mains duquel est aujourd'hui toute « la puissance romaine ? Aucun de nous n'est « ni un Scipion, ni un Pompée, ni un Caton ; « et dans un temps où tout le monde cède à la « terreur et se rabaisse beaucoup plus qu'il ne « convient, nous voulons combattre pour la li-

« berté de Rome, et, renfermés dans Utique, « soutenir la guerre contre un général devant « qui Caton et Pompée ont pris la fuite, en lui « abandonnant toute l'Italie. Nous affranchis- « sons nos esclaves pour les enrôler contre Cé- « sar ; et nous-mêmes, nous n'avons de liberté « qu'autant qu'il plaît à César de nous en lais- « ser. Revenons donc de notre égarement : « voyons ce que nous sommes, et, pendant qu'il « en est temps encore, ayons recours à la clé- « mence du vainqueur, et prions-le de nous re- « cevoir. » Tels étaient les discours des plus modérés d'entre les trois cents ; mais le plus grand nombre épiaient l'occasion de se saisir des sénateurs, dans la pensée que s'ils pouvaient les livrer à César ils apaiseraient plus facilement sa colère.

LXX. Caton soupçonna d'abord ce changement, mais il ne voulut pas en avoir la conviction ; il écrivit à Scipion et à Juba de se tenir éloignés d'Utique, parce qu'il se défiait des trois cents, et il renvoya les courriers chargés de ses lettres. Les gens de cheval qui s'étaient sauvés de la bataille, et dont le nombre était assez considérable, s'étant approchés d'Utique, députèrent à Caton trois d'entre eux. Ils ne lui apportaient pas une résolution unanime de toute leur troupe : les uns voulaient aller trou-

ver Juba, les autres préféraient de se rendre auprès de Caton, d'autres enfin craignaient d'entrer dans Utique. Caton, instruit de cette diversité de sentimens, chargea Marcus Rubrius de veiller sur les trois cents, d'employer la douceur et non la force pour avoir les signatures de ceux qui voudraient affranchir leurs esclaves; lui-même, prenant tous ceux qui étaient membres du sénat, sortit de la ville et alla s'aboucher avec les officiers de cette cavalerie. Il les conjura de ne pas abandonner tant de sénateurs romains, de ne pas choisir Juba pour leur chef plutôt que Caton; de pourvoir tous au salut commun, en entrant dans Utique, ville qui n'était pas facile à prendre d'emblée, et qui avait des munitions et des vivres pour plusieurs années. Les sénateurs leur firent la même prière, les larmes aux yeux; et les officiers étant allés parler à leur troupe, Caton s'assit avec les sénateurs sur une éminence, pour attendre la réponse. Dans ce moment il voit arriver Rubrius tout en colère, qui se plaint que les trois cents se sont mutinés; qu'ils jettent le trouble et le désordre dans la ville, et qu'ils cherchent à en soulever les habitans. Les sénateurs, perdant alors tout espoir, fondent en larmes et déplorent leur malheur. Caton les exhorte à prendre courage, et envoie

dire aux trois cents d'attendre encore quelque temps. Cependant les officiers de la cavalerie reviennent avec une réponse très dure. « Ils « n'avaient pas besoin, disaient-ils, de se met- « tre à la solde de Juba, et ils ne craignaient « pas César tant qu'ils seraient commandés par « Caton; mais il leur paraissait dangereux de « s'enfermer dans une ville dont les habitans « étaient Phéniciens, nation naturellement si « inconstante. Ils sont tranquilles maintenant, « mais, dès que César arrivera, ils conspireront « contre nous et nous livreront à lui. Si Caton « désire que nous nous incorporions dans ses « troupes pour faire la guerre de concert, il « faut qu'il chasse ou qu'il égorge tous les ha- « bitans d'Utique, et qu'alors il nous appelle « dans une ville qui n'aura plus d'ennemis ni « de barbares. » Caton trouva de la cruauté et de la barbarie dans ces propositions: cependant il répondit avec douceur qu'il en délibérerait avec les trois cents, et il rentra dans la ville pour leur parler. Mais, malgré le respect qu'ils avaient pour lui, ils ne cherchèrent plus de détours et de défaites, et lui déclarèrent nettement qu'ils ne souffriraient pas qu'on voulût les forcer à combattre contre César; qu'ils ne le pouvaient ni ne le voulaient. Quelques-uns même disaient tout bas qu'il fallait retenir

les sénateurs dans la ville jusqu'à l'arrivée de César ; mais Caton fit semblant de ne pas l'entendre, d'autant qu'il avait l'oreille un peu dure.

LXXI. Cependant on vint lui annoncer que les cavaliers s'en allaient ; Caton, qui craignit de la part des trois cents quelque violence contre les sénateurs, se leva, et courut avec ses amis vers ces cavaliers ; comme ils étaient déjà loin, il prit un cheval et se mit à les suivre. Ils furent charmés de le voir, le reçurent avec plaisir au milieu d'eux, et l'exhortèrent à se sauver avec eux. On assure que Caton, les larmes aux yeux, les conjura de sauver ces sénateurs ; il leur tendait les mains, il faisait même tourner bride à quelques-uns, et saisissait leurs armes ; il obtint enfin qu'ils resteraient ce jour-là pour assurer la retraite des sénateurs. Lorsqu'il fut rentré avec eux dans la ville, il plaça les uns aux portes, et remit aux autres la garde de la citadelle. Alors les trois cents, craignant qu'on ne les punît de leur changement, envoyèrent prier Caton de venir les trouver ; mais les sénateurs, l'enfermant au milieu d'eux, ne voulurent pas l'y laisser aller, et protestèrent qu'ils n'abandonneraient pas leur protecteur, leur sauveur, à des perfides et à des traîtres : car la vertu de Caton était alors universelle-

ment reconnue ; elle lui avait attiré l'admiration et l'amour de tous ceux qui étaient dans Utique, et qui ne voyaient dans toutes ses actions ni artifice, ni fausseté. Résolu depuis longtemps de se tuer, il ne s'en donnait pas moins les plus grandes peines et les plus grands tourmens, jusqu'à éprouver pour les autres la douleur la plus vive, afin qu'après avoir pourvu à leur sûreté il pût tranquillement se délivrer de la vie : car son impatience de mourir ne pouvait se cacher, quoiqu'il n'en laissât échapper aucun signe.

LXXII. Il eut donc égard au désir des trois cents, et après avoir rassuré les sénateurs, il alla seul les trouver. Ils le remercièrent d'abord de sa complaisance, le prièrent de les employer et d'avoir en eux toute confiance : ils ajoutèrent que s'ils n'étaient pas tous des Catons, et n'avaient pas son courage, il devait compatir à leur faiblesse : que résolus de députer vers César pour lui démander grâce, il serait le premier pour qui ils la solliciteraient ; que s'ils ne pouvaient l'obtenir, ils la refuseraient pour eux-mêmes et combattraient pour l'amour de lui jusqu'à leur dernier soupir. Caton les remercia de leur bonne volonté, et leur conseilla de députer au plus tôt vers César pour assurer leur vie : « Mais, ajouta-t-il, ne lui demandez

« rien pour moi : c'est aux vaincus qu'il convient d'avoir recours aux prières, c'est aux « coupables à demander pardon. Pour moi, « non seulement j'ai été invincible toutè ma « vie, mais encore j'ai vaincu tant que je l'ai « voulu, et j'ai toujours été supérieur à César « en justice et en honnêteté. C'est lui qui est « véritablement vaincu et pris dans ses paroles : « car ses desseins criminels contre sa patrie, « qu'il a toujours niés, sont aujourd'hui publi- « quement reconnus. »

LXXIII. Après avoir ainsi parlé aux trois cents, il se retira, et apprenant que César était en marche avec toute son armée : « Eh quoi, « dit-il, César nous traite donc en hommes? » Et se tournant vers les sénateurs, il leur conseilla de ne plus différer, et de pourvoir à leur retraite pendant que la cavalerie était encore dans Utique. Il fit fermer toutes les portes, excepté celle qui menait au port, distribua des vaisseaux à toutes les personnes qui lui étaient attachées, veilla à ce que tout se passât avec ordre, empêcha les injustices, prévint la confusion et le trouble, et fit donner à ceux qui étaient pauvres des provisions pour leur voyage. Cependant, Marcus Octavius arrive à la tête de deux légions, et s'étant campé assez près d'Utique, il envoie un de ses officiers à Caton pour

régler avec lui la manière dont ils partageraient entre eux le commandement. Caton ne donna aucune réponse : mais s'adressant à ses amis : « Faut-il s'étonner, leur dit-il, que nos affaires « soient dans un si funeste état, lorsque cette « ambition de commander survit en quelque « sorte à notre perte ? » Dans ce moment même on vint lui dire que les cavaliers en partant pillaient les biens des habitans d'Utique, et les emportaient comme des dépouilles ennemies. Il y court aussitôt, et ayant atteint les premiers, il leur arrache leur butin. A l'instant chacun des autres abandonne ce qu'il avait pris, et tous, couverts de confusion et de honte, se retirent les yeux baissés et en silence. Caton ayant assemblé tous les habitans d'Utique, les supplie de ne pas irriter César contre les trois cents, mais de travailler tous au salut commun. Ensuite étant retourné au port pour veiller à l'embarquement de ceux qui partaient, il embrasse ceux de ses amis et de ses hôtes qu'il avait pu déterminer à fuir, et les conduit jusqu'à leur vaisseau. Pour son fils, il ne lui conseilla pas de s'en aller, et ne crut pas devoir le presser de se séparer de son père.

LXXIV. Il y avait parmi les amis de Caton un jeune homme, nommé Statyllius, qui se piquait d'un grand courage et voulait imiter l'im-

passibilité de Caton. Pressé de partir avec les autres parce qu'il était connu pour ennemi de César, il le refusa constamment. Caton alors se tournant vers le stoïcien Apollonides et Démétrius le péripatéticien : « C'est à vous, leur « dit-il, à guérir l'enflure de ce jeune homme, « à lui faire connaître ce qui lui est plus utile. » Cependant il conduisit tous les autres à leur vaisseau, écouta ceux qui avaient quelque chose à lui demander, et employa à cette occupation toute la nuit et une grande partie du lendemain. Lucius César, parent du vainqueur, avait été choisi pour aller intercéder en faveur des trois cents : il vint prier Caton de lui composer un discours qui pût intéresser César pour eux : « Car, ajouta-t-il, quand je lui parlerai pour « vous, je me ferai gloire de baiser ses mains, « et d'embrasser ses genoux. » Mais Caton le lui défendit : « Si je voulais, lui dit-il, devoir « la vie au bienfait de César, j'irais moi-même « le trouver seul ; mais je ne veux pas tenir « d'un tyran ce qu'il ne doit qu'à des injustices ; « et c'en est une de sa part que de donner la vie « comme maître à ceux qu'il n'a pas droit de « commander. Mais, si vous voulez, voyons « ensemble ce que vous direz pour obtenir le « pardon des trois cents. » Il en conféra quelque temps avec Lucius ; et quand il fut sur le

point de partir, il lui recommanda son fils et ses amis ; après l'avoir conduit et lui avoir fait ses adieux, il rentra dans sa maison, appela auprès de lui son fils et ses amis, les entretint de divers objets, et conseilla surtout à son fils de ne jamais se mêler du gouvernement : « Les « affaires, lui dit-il, ne permettent pas de s'en « occuper d'une manière digne de Caton, et il « serait honteux de s'en mêler autrement. » Sur le soir il alla se baigner, et comme il était dans le bain, il se souvint de Statyllius, et s'écria : « Eh bien, Apollonides, vous êtes donc « parvenu à ôter à Statyllius cette fierté dont « il se piquait, et il est parti sans me dire « adieu? — Comment, lui dit Apollonides, nous « avons disputé long temps ensemble, et il est « plus fier, plus inflexible que jamais : il dé- « clare qu'il restera et qu'il fera tout ce que « vous ferez. » C'est ce qu'on verra bientôt, reprit Caton en souriant.

LXXV. Après le bain, il soupa avec une compagnie nombreuse, mais assis, comme il avait toujours fait depuis la bataille de Pharsale, ne s'étant couché que la nuit pour dormir. Il avait à souper ses meilleurs amis et les magistrats d'Utique. Après le repas, on se mit à boire, et on entama une conversation aussi agréable que savante, où l'on traita successive-

ment plusieurs matières philosophiques ; elle finit par une discussion de ces dogmes qu'on appelle les Paradoxes des stoïciens : par exemple, que l'homme de bien est seul libre, et que tous les méchans sont esclaves. Le philosophe péripatéticien ne manqua pas de s'élever contre ce dogme ; mais Caton l'ayant contredit avec beaucoup de force, et d'un ton de voix plus rude que de coutume, poussa si loin la dispute, que personne ne put douter qu'il n'eût résolu de mettre fin à sa vie pour se délivrer de la situation pénible où il se trouvait. Aussi, quand il eut cessé de parler, voyant tous les convives dans le silence et dans la tristesse, il s'occupa de les rassurer et d'éloigner d'eux ce soupçon. Il remit la conversation sur les affaires présentes, témoigna de l'inquiétude et de la crainte pour ceux qui s'étaient embarqués, et ne parut pas moins en peine pour ceux qui, s'en allant par terre, avaient à traverser un désert sauvage et sans eau.

LXXVI. Lorsqu'il eut congédié ses convives, il se promena quelque temps avec ses amis, comme il avait coutume de faire après le souper. Il donna aux capitaines qui commandaient la garde les ordres que les circonstances exigeaient ; et quand il se retira dans sa chambre, il embrassa son fils, et chacun de ses amis en

particulier; et en leur donnant des témoignages d'amitié plus marqués qu'à l'ordinaire, il renouvela leurs soupçons sur ce qu'il avait résolu de faire. Quand il fut dans son lit, il prit le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme, et après en avoir lu la plus grande partie, il regarda au-dessus de son chevet; et n'y voyant pas son épée suspendue (car son fils l'avait enlevée pendant le souper), il appela un de ses esclaves, et lui demanda qui lui avait ôté son épée. L'esclave n'ayant rien répondu, il reprit sa lecture, et après avoir laissé passer quelque temps, pour ne montrer ni empressement, ni impatience d'avoir son épée, et seulement pour savoir où elle était, il commanda qu'on la lui apportât. Il s'écoula assez de temps pour qu'il eût achevé sa lecture, et on ne lui avait pas encore apporté son épée. Il appela donc ses esclaves l'un après l'autre, et d'un ton de voix très haut il la leur demanda: il donna même un si furieux coup de poing sur le visage d'un esclave, que sa main en fut ensanglantée, et il s'écria avec beaucoup d'emportement que son fils et ses esclaves voulaient le livrer sans armes entre les mains de son ennemi.

LXXVII. Son fils, fondant en larmes, entre avec ses amis, et se jetant au cou de son père, il déplore son malheur, et le conjure de con-

server sa vie. Caton s'étant levé sur son séant, et jetant sur lui un regard sévère : « Quand et « en quel lieu, lui dit-il, m'a-t-on vu donner, « sans m'en apercevoir, des preuves de folie ? « Pourquoi, si j'ai pris un si mauvais parti, « personne ne cherche-t-il à m'éclairer et à me « détromper ? Pourquoi ne veut-on que m'em-« pêcher de suivre ma résolution et qu'on m'en-« lève mes armes ? que ne fais-tu aussi attacher « ton père ? que ne lui fais-tu lier les mains « derrière le dos, jusqu'à ce que César arrive « et me trouve hors d'état de me défendre ? « Ai-je donc besoin d'une épée pour m'ôter la « vie ? ne me suffit-il pas, pour me donner la « mort, de retenir quelque temps mon haleine, « ou de me frapper, une seule fois, la tête con-« tre la muraille ? » A ces paroles, son fils sortit de sa chambre en versant des torrens de larmes, et tous ses amis le suivirent. Démétrius et Apollonides restèrent seuls auprès de Caton, qui, prenant un ton plus radouci : « Et vous, « leur dit-il, voulez-vous aussi retenir par force « dans la vie un homme de mon âge ? et res-« tez-vous auprès de moi pour me garder en « silence ? ou avez-vous préparé quelques beaux « raisonnemens pour me prouver que n'ayant « pas d'autre moyen de sauver ma vie il n'est « ni déshonorant, ni affreux pour Caton, de

« la tenir de son ennemi? Que ne cherchez-« vous à me convaincre de cette belle maxime; « à me faire changer de résolution; à me dé-« goûter de ces opinions dans lesquelles j'ai « vécu jusqu'à présent, afin que devenu plus « sage, grâce à César, je lui en doive plus de « reconnaissance? Ce n'est pas que j'aie encore « rien arrêté par rapport à moi-même; mais « ma résolution une fois prise, je dois être le « maître de l'exécuter. J'en délibérerai, en « quelque sorte avec vous, puisque je consul-« terai les raisons que vous donnez sur cette « matière dans votre philosophie. Allez-vous-« en donc sans rien craindre, et dites à mon « fils de ne pas prétendre forcer son père, quand « il ne peut pas le persuader. »

LXXVIII. Démétrius et Apollonides ne lui répondirent pas; ils sortirent de sa chambre en versant des larmes, et on lui envoya son épée par un enfant. Il la prit, la tira du fourreau, examina si elle était en bon état; et lorsqu'il vit que la pointe en était bien acérée, et le tranchant bien aiguisé: « Je suis maintenant « mon maître, dit-il; » et ayant mis son épée auprès de lui, il reprit le livre de Platon qu'il relut, dit-on, deux fois tout entier. Après cette lecture, il s'endormit d'un sommeil si profond, que ceux qui étaient en dehors l'entendaient

ronfler. Vers minuit, il appela deux de ses affranchis, Cléanthe, son médecin, et Butas, celui qu'il employait le plus dans les affaires politiques. Il envoya ce dernier au port pour s'assurer si tout le monde était embarqué, et pour venir lui en dire des nouvelles. Il présenta ensuite au médecin sa main qui était enflée du coup qu'il avait donné à son esclave, et lui dit d'y mettre un bandage. Cela fit croire qu'il tenait encore à la vie, et causa dans toute la maison une grande joie. Peu de temps après, Butas revint et lui rapporta que tous ceux qu'il avait renvoyés avaient mis à la voile, excepté Crassus que quelque affaire avait retenu, et qui allait s'embarquer dans un instant. Il ajouta qu'il faisait un très grand vent, et que la mer était agitée d'une tempête violente. Ce rapport fit soupirer Caton : il craignait pour ceux qui étaient en mer, et il renvoya Butas au port pour voir si quelques-uns d'entre eux, obligés d'y relâcher, n'auraient pas besoin de secours. Comme les oiseaux commençaient à chanter, il se rendormit pour quelques momens. Butas lui ayant dit, à son retour, que tous les environs du port étaient fort tranquilles, il lui commanda de se retirer, et de fermer la porte de sa chambre : il se remit ensuite dans son lit, comme pour dormir le reste de la nuit. Dès que Butas

fut sorti, il tira son épée et se l'enfonça sous la poitrine: mais l'inflammation de la main ayant affaibli le coup, il ne se tua pas tout de suite; en luttant contre la mort, il tomba de son lit, et renversa une table qu'il avait auprès de lui, et qui servait à tracer des figures de géométrie. Au bruit qu'elle fit en tombant, ses esclaves jetèrent un grand cri, et son fils entra dans sa chambre avec ses amis: ils le virent tout baigné de sang, la plus grande partie de ses entrailles lui sortaient du corps; il vivait encore et les regardait fixement. Ce spectacle les pénétra de la plus vive douleur. Son médecin arriva, et ayant reconnu que les entrailles n'étaient pas offensées, il essaya de les remettre et de coudre la plaie. Caton, revenu de son évanouissement, commençait à reprendre ses sens, lorsque, repoussant le médecin, il arracha l'appareil qu'on lui avait mis sur ses entrailles, et, ayant rouvert la plaie, il expira sur-le-champ.

LXXIX. On ne croyait pas que toutes les personnes de la maison pussent encore être instruites de ce funeste événement, lorsque les trois cents se présentèrent à la porte, et un moment après tout le peuple d'Utique y fut rassemblé. Tous, d'une commune voix, lui donnaient les noms de bienfaiteur, de sauveur, d'homme seul libre, seul invincible; et cela

dans le temps même qu'ils venaient d'apprendre que César arrivait. Mais ni la crainte du péril, ni l'envie de flatter le vainqueur, ni les dissensions et les querelles qui les divisaient, ne purent affaiblir le respect qu'ils avaient pour Caton. Ils couvrirent magnifiquement son corps, lui firent des obsèques honorables, et l'enterrèrent sur le rivage de la mer, où l'on voit encore aujourd'hui sa statue ayant dans sa main une épée. Ce devoir une fois rempli, ils s'occupèrent de leur salut et de celui de la ville. César informé, par ceux qui venaient se rendre à lui, que Caton restait dans Utique, qu'il ne songeait pas à s'enfuir, et qu'après avoir renvoyé tous les autres il y tenait tranquillement avec son fils et ses amis, sans laisser paraître aucune crainte, eut de la peine à imaginer quelle pouvait être sa résolution; et comme il avait pour lui la plus grande estime, il marchait en diligence avec son armée. Mais ayant appris sa mort en chemin, il s'écria : « O Caton! je « t'envie ta mort, puisque tu m'as envié la gloire « de te sauver la vie. » Il est vrai que si Caton eût pu consentir à devoir la vie à César, il aurait moins terni sa propre gloire qu'il n'eût relevé celle de César. Au reste on ne peut assurer ce que César aurait fait; mais on conjecture qu'il aurait pris le parti le plus honnête.

LXXX. Caton mourut âgé de quarante-huit ans. Son fils n'eut point à se plaindre de César; mais on dit qu'il montra peu d'énergie, et se rendit méprisable par son amour pour les femmes. Pendant qu'il était en Cappadoce, logé chez un prince du sang royal, nommé Maphradate, qui avait une très belle femme, il y fit un plus long séjour qu'il ne convenait, et s'attira beaucoup de railleries. Un jour on écrivait : « Caton part demain en trente jours. » Une autre fois : « Phorcius et Maphradate sont « deux bons amis, ils n'ont qu'une même âme. » C'est que la femme de Maphradate s'appelait Psyché, qui signifie âme : « Caton est noble « et généreux, il a l'âme royale. » Mais il effaça par sa mort la honte de sa première réputation. Il combattait à Philippes pour la liberté contre Octavius César et Antoine[1]; et voyant l'armée en déroute, il ne voulut ni fuir, ni se cacher; mais défiant les ennemis, et se jetant au devant d'eux, il ranima le courage de ceux de son parti qui restaient encore, et mourut en laissant aux ennemis même une grande admiration pour son courage. Sa sœur, qui ne cédait à son père ni en sagesse, ni en grandeur d'âme, se rendit encore plus admirable. Mariée à Brutus, celui qui tua César, elle eut part à la conjuration, et comme je l'ai dit dans la

Vie de Brutus, elle se donna la mort avec un courage digne de sa naissance et de sa vertu. Statyllius, qui avait promis d'imiter Caton en tout, voulut aussi se tuer; mais il en fut empêché par les philosophes qui étaient auprès de Caton; et après avoir été aussi utile que fidèle à Brutus, il mourut enfin à la bataille de Philippes.

PARALLÈLE

DE

PHOCION ET DE CATON D'UTIQUE (*).

I. De tous les hommes célèbres que nous avons eu à comparer ensemble, il n'en est point dont le parallèle soit plus juste et plus parfait que Phocion et Caton d'Utique. Non seulement on voit en eux les vertus qui font les hommes de bien, les qualités qui distinguent les guerriers, les talens qui forment les politiques sages et éclairés, mais encore ces qualités ont dans l'un et dans l'autre le même caractère et, pour ainsi dire, la même couleur. On trouve en eux, à un égal degré, l'austérité jointe à la douceur, la valeur à la prudence; la sollicitude pour autrui à l'oubli de soi-même, une horreur extrême pour tout ce qui est honteux, un zèle inflexible pour la justice, un amour, un dévouement pour la patrie qui leur faisait tout sacri-

(*) Ce parallèle est perdu, j'ai tâché de le suppléer.

fier à son intérêt. Ils reçurent tous deux une excellente éducation, et se formèrent de bonne heure à une vie sobre et dure. Accoutumés à braver les froids les plus rigoureux, endurcis au travail et à la fatigue, ils conservèrent jusqu'à la fin de leur vie cette tempérance, cette rigidité de mœurs qui leur étaient devenues comme naturelles. Phocion fut d'abord disciple de Platon, ensuite de Xénocrate, le plus vertueux des philosophes de la Grèce. Caton, resté de bonne heure orphelin, fut élevé par un homme sage et instruit, dont les soins se portèrent surtout à former son esprit et son cœur. Caton avait la conception lente, mais il retenait ce qu'il avait une fois compris : cette lenteur, il est vrai, venait moins de la pesanteur de son esprit que de la difficulté qu'il avait à croire ses maîtres ; docile à ce qu'ils lui prescrivaient, il voulait qu'ils commençassent par lui en donner la raison.

II. Appliqués tous deux, dès leur jeunesse, à l'étude de la philosophie, ils suivirent des sectes entièrement opposées dans leurs principes et dans leurs opinions. Phocion, élevé à l'Académie dont il fut un des plus illustres disciples, y puisa cette philosophie douce et modérée dont Socrate avait donné les premières leçons, et dont la morale était si propre à inspirer l'a-

mour de la vertu. Caton, qui trouvait dans la rigidité du stoïcisme de l'analogie avec la fermeté, je dirais presque avec l'inflexibilité de son caractère, s'attacha tout entier à cette secte fameuse. On ne peut douter de son zèle à s'instruire des dogmes qu'on y professait, quand on le voit faire un voyage en Asie pour aller chercher le philosophe stoïcien Athénodore, qui, malgré sa répugnance, vaincu par ses pressantes sollicitations, se détermine à le suivre. C'est peut-être à cette différence des principes philosophiques que chacun d'eux adopta qu'il faut attribuer la plus grande douceur de caractère qu'on croit remarquer dans Phocion. Les leçons de l'Académie durent développer en lui les inclinations paisibles qu'il avait reçues en naissant, tandis que la philosophie du Portique, dans une âme aussi ferme que celle de Caton, ne pouvait qu'exagérer les vertus mâles et fortes qui lui étaient naturelles. Les vers satiriques qu'il fit contre Scipion, pour une cause assez légère, et quelques autres traits de sa vie, semblent le prouver. Rendons cependant justice au fond de douceur qu'il conserva toujours, malgré la sévérité de ses principes. Son extrême tendresse pour son frère, les regrets qu'il fait éclater à sa mort, l'intérêt tendre qu'il témoigne dans ses derniers

momens pour tous ceux qui s'étaient attachés à sa fortune, annoncent une âme bonne et sensible qui s'oublie elle-même pour l'intérêt des autres. Il n'est pas, sous ce rapport, inférieur à Phocion, en qui l'on admire cet attachement si tendre et si constant pour Chabrias qui l'avait formé à l'art militaire. Il l'honore et le chérit pendant sa vie, et, après sa mort, il adopte en quelque sorte le fils de ce général, par l'amitié qu'il lui témoigne, par les soins qu'il prend de l'instruire : et quoique ce fils se montre peu digne des bontés d'un tel maître, Phocion ne se rebutte point il s'applique toujours à le former avec le même soin, et ne voit en lui que le fils de son ami.

III. Phocion et Caton vécurent dans des temps où leurs républiques respectives ne conservaient plus qu'une ombre et un souvenir de leur ancienne dignité. Athènes, après avoir sauvé la Grèce de l'invasion des Perses, après avoir exercé long-temps sur les peuples voisins cet empire de confiance qu'elle dut à ses vertus, le perdit enfin par sa hauteur et son orgueil ; elle s'attira cette guerre du Péloponnèse, si fatale à tous les partis, qui, également affaiblis par leurs pertes, préparèrent eux-mêmes les fers que les rois de Macédoine ne tardèrent pas à leur donner. Périclès, avec de grands talens pour l'ad-

ministration, avait hâté la ruine de sa patrie: en diminuant l'autorité du sénat, en laissant prendre au peuple trop d'influence dans les assemblées, il donna l'essor à ces démagogues ambitieux qui n'aspiraient qu'à dominer, et dont l'âme vénale, toujours livrée aux rois voisins qui voulaient les acheter, conspirait avec eux pour l'asservissement de leur patrie. Caton trouva dans la république romaine les mêmes vices à combattre, la même lutte à soutenir contre des hommes corrompus qui voulaient élever sur la ruine des lois et de la liberté une autorité tyrannique. Il voyait l'ambition et la cupidité envahir toutes les charges, et l'intrigue seule ouvrir la route des honneurs. Les sages institutions des anciens, si long-temps respectées, n'étaient plus que de vains simulacres dont on se jouait impunément, et dont les hommes de bien, qui de temps en temps élevaient leur voix pour les défendre, réclamaient en vain l'exécution.

IV. Phocion, au milieu de ces Athéniens si dégénérés, conserva toute sa probité et continua cette tradition de vertus, qui le liait aux grands hommes des plus beaux jours d'Athènes. Il semblait que les dieux l'eussent fait naître dans ces temps malheureux, pour l'opposer comme une digue puissante à ce torrent de cor-

ruption qui menaçait la république d'une ruine prochaine. Pour le faire avec plus de succès, il suivit une autre conduite que ceux qui se mêlaient alors du gouvernement. Ils en partageaient entre eux les différentes fonctions, et se bornaient, les uns aux emplois militaires, les autres aux exercices de la tribune. Phocion, à l'exemple de Solon, d'Aristide et de Périclès, voulut se former également à la politique et à la guerre. Quoique par ses talens militaires il eût sur tous les capitaines de son temps une supériorité qui pouvait suffire à sa gloire, il s'appliqua avec le plus grand soin aux affaires civiles, parce qu'il sentait combien cette connaissance lui serait utile pour résister aux orateurs perfides qui se disputaient le droit de gouverner ou plutôt de corrompre le peuple, afin de l'asservir. Il s'était fait un genre d'éloquence analogue à son caractère : il était mâle, nerveux, concis et plein d'énergie, plus abondant en grandes conceptions qu'en paroles étudiées; la force de ses raisonnemens, sa discussion exacte et sévère, le faisaient redouter de Démosthène lui-même, qui appelait Phocion la hache tranchante de ses discours. Il triompha souvent des intrigues des méchans; quelquefois aussi il vit ses efforts inutiles; mais comme ses succès ne l'enflaient jamais, ses revers ne le rebutaient

pas ; et sa patrie avait toujours en lui un athlète infatigable dont rien n'épuisait les forces, et qui, comme l'Antée de la fable, semblait, en touchant la terre, reprendre une nouvelle vigueur. Avec cette fermeté de principes, avec cette inflexibilité de caractère pour tout ce qui tenait au bien public, sa douceur et sa bonté furent inaltérables. Étranger à tout sentiment de haine, il ne conserva jamais ni ressentiment ni aigreur contre ceux qui s'étaient le plus opposés à ses vues; souvent même on le vit aller à leur secours lorsqu'ils étaient dans le malheur ou dans le danger.

V. Caton, dès son entrée dans le gouvernement, se montre l'observateur rigide des lois et des coutumes ; à l'armée, il refuse des récompenses qu'il ne peut accepter qu'en blessant les règles de la discipline militaire. Elevé à la questure, il rappelle cette charge à toute la sévérité de son institution. Il se fait un devoir de ne manquer à aucune assemblée du sénat, afin de surveiller les intrigues des ambitieux. Il refuse de se mettre sur les rangs pour le tribunat, parce qu'il se réserve pour des occasions plus importantes; mais informé que Métellus, créature de Pompée, brigue cette charge, il la demande alors par le seul motif de traverser les desseins ambitieux de Pompée. Sa vertu était si univer-

sellement reconnue, que son nom était devenu celui de la probité même. Elle lui donnait dans le sénat un tel ascendant, que lors de la conjuration de Catilina, il ramène seul à son avis tous les sénateurs, qui, séduits par le discours artificieux de César, avaient opiné après lui à une prison perpétuelle, et qui, revenant à l'avis de Caton, condamnent tous les conjurés à la mort. Son amour pour le bien public lui fait braver tous les dangers. Faut-il combattre une loi dangereuse que Métellus propose en faveur de Pompée? il ne craint pas de s'exposer à la fureur des satellites de ce tribun; son intrépidité entraîne le peuple à son opinion, et la loi est rejetée. Le triumvirat de Pompée, de Crassus et de César, faisait tout plier dans Rome; Caton seul se montre invincible à leurs menaces comme à leurs caresses; et César, qui veut tenter contre lui les voies de rigueur, est contraint de se relâcher sans avoir pu rien gagner sur lui.

VI. Son désintéressement fut extrême; il éclata surtout dans sa commission de Cypre, d'où il rapporta des richesses immenses, sans s'en être rien approprié, et dans le refus généreux qu'il fit des priviléges que lui décernait la reconnaissance du sénat, et que Caton jugeait contraires aux lois. Cette vertu, la pierre de touche des grandes âmes, ne brille pas avec moins d'éclat

dans la vie de Phocion. Harpalus ne peut le faire consentir à accepter les sommes considérables qu'il lui offre, pour l'engager à parler au peuple en sa faveur. Il refuse constamment les riches présens qu'Alexandre lui envoie à plusieurs reprises, quoique ce prince lui eût fait témoigner qu'il s'offensait de ses refus. La pauvreté dans laquelle il vieillit et meurt honorablement après avoir joui de la confiance et de l'amitié de plusieurs princes est le plus bel éloge qu'on puisse faire de sa vertu.

VII. La réputation que ses services lui acquirent dans les camps et à la tribune fut le fruit de ses talens : mais il dut à ses vertus des jouissances plus douces qu'il trouva dans sa maison. Il eut le bonheur d'être uni à une femme digne de lui, aussi estimée dans Athènes par sa simplicité, sa modestie et sa sagesse, qu'il l'était lui même par ses talens et par sa probité. Caton ne fut pas à beaucoup près aussi heureux dans son intérieur : ses deux sœurs se rendirent fameuses dans Rome par le déréglement de leur conduite ; il fut obligé de répudier sa première femme, dont il avait eu deux enfans : et la seconde, cette Marcia qui eut une si grande réputation de sagesse, ne fut pas à l'abri de tout soupçon. Il serait injuste de le rendre responsable des écarts de ses femmes et de ses sœurs, surtout

après les exemples de vertu qu'elles avaient en lui : mais peut-être que cette grande rigidité de mœurs qu'il ne savait pas tempérer par ces manières douces et engageantes qui font aimer la vertu, et que Phocion paraît avoir connues et possédées à un plus haut degré que lui, n'était pas propre à leur inspirer le goût de la sagesse, et leur en donnait même de l'éloignement.

VIII. Un autre avantage de Phocion, c'est qu'il jouit plus long-temps et plus généralement de la confiance des Athéniens que Caton de celle des Romains. Dans toutes les conjonctures difficiles où Athènes se trouve, c'est toujours vers Phocion qu'elle tourne ses regards, comme vers le pilote seul capable de tenir le gouvernail pendant la tempête, et de conduire à bon port le vaisseau de l'état. La plupart des malheurs que les Athéniens éprouvent dans ce temps-là ne viennent que de ce qu'on a rejeté les sages conseils de Phocion, et il est le seul qui les répare. Quoi de plus honorable pour lui, après n'avoir jamais flatté le peuple dans ses goûts, après avoir même gourmandé toujours ses caprices, d'obtenir de ce même peuple la préférence sur les démagogues ambitieux qui ne cessaient de flatter la multitude? Mais un trait bien remarquable de son amour

désintéressé pour sa patrie, c'est qu'avec de si grands talens pour commander les armées, après tant de succès qu'il y avait obtenus, il opinait presque toujours pour la paix, et ne conseillait la guerre que lorsqu'il la voyait inévitable ou la croyait utile.

IX. Caton ne dut aussi qu'à sa vertu l'estime et la confiance des Romains, qui le regardaient avec raison comme le seul homme assez éclairé pour découvrir les desseins perfides des mauvais citoyens, assez ferme pour les combattre. La sagacité avec laquelle il dévoile les vues secrètes de Pompée et les projets astucieux de César paraît, après l'événement, une véritable prophétie. La constance infatigable avec laquelle il fait tête à tous les complots qui se forment contre la liberté publique en aurait peut-être prévenu ou du moins éloigné la ruine, si la confiance du peuple se fût toujours soutenue dans un égal degré. Les Romains admirent, estiment toujours sa vertu, mais elle excite souvent leur envie. Quelques décrets qu'il fait rendre par le sénat, dans les meilleures vues, lui attirent le mécontentement du peuple; il est refusé d'abord pour la préture, ensuite pour le consulat. Ces refus sans doute étaient injustes : ils prouvent que le peuple de Rome était encore plus corrompu que celui d'Athènes, et

qu'il tendait de lui-même les mains aux chaînes que lui forgeait l'ambition de ses propres citoyens. Mais peut-être Caton eut-il le tort de n'avoir pas su se relâcher quelquefois de cette rigidité de principes dont il faisait profession. Cicéron lui reproche d'opiner au milieu de la canaille de Rome comme s'il eût été dans la république de Platon, et de rendre par là ses talens et ses vertus inutiles à sa patrie. On peut le blâmer encore d'avoir refusé l'alliance de Pompée: il est vrai que les intrigues coupables dans lesquelles Pompée se jeta bientôt, paraissent justifier ce refus; cependant cette alliance, en attachant Pompée aux intérêts de Caton, en le mettant à portée de recevoir chaque jour de sages conseils, aurait pu prévenir la plupart des fautes que Pompée commit dans la suite; elle aurait surtout empêché son alliance avec César, qui devint si funeste à la république. Il est des occasions où un homme d'état, sans dévier des sentiers de la justice et de l'honnêteté, sait se prêter aux circonstances, toutes les fois qu'il voit ou un grand bien à faire, ou un grand mal à éviter. C'est l'adresse du pilote qui louvoie contre le vent, et qui, menacé de la tempête, replie ses voiles pour préserver le vaisseau du naufrage. Phocion connut ces sages ménagemens que suggère une po-

litique prudente, et par là il se rendit plus utile à sa patrie que Caton ne le fut à la sienne. Ainsi, en ménageant l'amitié d'Antipater sans jamais être son flatteur, il obtint l'adoucissement des conditions dures que ce prince avait dictées aux Athéniens. Il fut à la vérité trop confiant envers Nicanor, qu'il ne voulut jamais croire coupable de mauvais desseins contre Athènes : sa candeur et sa bonne foi le trompèrent dans le jugement qu'il porta d'un homme qu'il croyait son ami, et qui même, à sa considération, avait traité les Athéniens avec humanité. Caton montre sous ce rapport plus de discernement que lui : il n'est jamais la dupe des caresses et des témoignages d'estime que lui prodiguent des hommes qui ne veulent que le surprendre; et malgré leur profonde dissimulation, il sait dévoiler leurs intentions perfides, et met, à déconcerter leurs projets, tout ce qu'il a de courage et de force.

X. Du côté des talens et des exploits militaires, le général athénien a sur Caton la plus grande supériorité. On ne connaît aucun capitaine qui ait été appelé plus souvent que lui, ni d'une manière plus honorable, au commandement des armées; c'est toujours en son absence qu'il est nommé; il vieillit dans les camps avec gloire, et à quatre-vingts ans il commande

encore. Ce qu'il y a de plus recommandable en lui, c'est qu'en menant toujours les Athéniens à la victoire, il ménage tellement les intérêts des alliés, sur qui souvent il a de fortes contributions à lever, qu'ils disputent de confiance en lui avec ses propres concitoyens. Aussi ces mêmes peuples, après avoir fermé leurs ports aux flottes athéniennes lorsqu'elles sont commandées par d'autres généraux, les leur ouvrent sans défiance, les y appellent même, lorsqu'elles se présentent sous la conduite de Phocion. Caton ne manquait pas de talens militaires: il fait ses premières campagnes avec honneur dans la guerre des esclaves, et discipline très bien la légion qu'il commande. Il emploie auprès de ses soldats autant la raison que l'autorité, et la persuasion que la force. Il leur donne l'exemple de la tempérance, de la patience dans les travaux, et leur inspire la plus grande affection pour sa vertu. La victoire de Dyrracchium, que Pompée gagne sur César, est due au courage dont Caton sait enflammer les troupes; en Afrique, après la bataille de Pharsale, il soutient quelque temps le parti fidèle à la république, et Scipion, qui s'était joint à lui, n'est défait par César que pour n'avoir pas voulu suivre ses conseils; mais Caton ne commanda jamais en chef; il quitta même de bonne heure

le service militaire pour se vouer, dans Rome, à la défense de la liberté, service plus difficile, plus périlleux peut-être, et non moins glorieux que celui des armées. Il donne une preuve bien touchante de son dévouement à sa patrie, de son extrême sensibilité aux maux qu'elle éprouve, lorsqu'au commencement de la guerre civile, il prend publiquement le deuil, s'impose des privations pénibles, et conserve jusqu'à la mort cet état de tristesse et d'abattement.

XI. Si Phocion fût mort paisiblement dans son lit, il semble qu'il manquerait quelque chose à sa gloire, et que son caractère n'aurait point paru dans toute sa grandeur. Sur les derniers temps de sa vie, le gouvernement, qui jusqu'alors avait été le partage des citoyens les plus honnêtes et les plus éclairés, éprouva une révolution qui le fit tomber dans les mains de la plus vile populace. Phocion ne pouvait avoir ni considération ni crédit parmi des gens de cette espèce; sa vertu même devait leur être odieuse; il n'avait pu favoriser leurs prétentions lorsqu'il était à la tête des affaires, et les orateurs séditieux qui gouvernaient cette tourbe audacieuse et insolente, ne manquèrent pas de chercher des prétextes pour le sacrifier à leur ressentiment. Sa confiance en Nicanor, qui l'avait trompé, leur en fournissait un qu'ils sai-

sissent avidement. Traduit, comme coupable de trahison, à l'assemblée tumultueuse de cette populace, il y conserve toute sa dignité; et, après quelques tentatives inutiles pour y faire entendre ses réclamations, il se renferme dans un silence généreux, et, s'enveloppant de sa vertu, il entend sans émotion, comme sans crainte, l'arrêt qui le condamne: il marche à la mort au milieu des clameurs et des insultes de ses lâches assassins, avec le même courage et la même sérénité qu'il était allé tant de fois, aux acclamations de tout le peuple, prendre le commandement des armées.

XII. Caton conserve sa vie tant qu'il espère qu'elle sera utile à sa patrie: quand il voit César triomphant, la liberté vaincue, et la république renversée, il croit devoir s'ensevelir sous ses ruines, et il se détermine à mourir. Il met d'abord assez de sang-froid dans ses préparatifs; mais l'emportement auquel il se livre contre son fils qui veut empêcher l'exécution de son funeste dessein, la violence avec laquelle il frappe un malheureux esclave, à qui il ne peut reprocher que son embarras à répondre, démentent ensuite sa première tranquillité. La manière dont il se déchire lui-même les entrailles, en arrachant l'appareil qu'on avait mis sur sa plaie, donne à sa mort le caractère du

désespoir et de la fureur. Cependant on ne peut voir, sans en être touché, le tendre intérêt qu'il témoigne à tous ceux qui ont voulu partager son sort. La sollicitude qu'il montre pour pourvoir à leur sûreté, l'attention avec laquelle il s'occupe de tout ce qui est nécessaire pour leur embarquement, les inquiétudes qu'il éprouve jusqu'à ce qu'il soit assuré de leur départ, et dans un temps où le dessein qu'il était sur le point d'exécuter semblait devoir absorber toutes ses pensées, tout cela prouve sa sensibilité, et ne peut que nous intéresser pour lui. Je n'examinerai pas si le refus qu'il fait de demander lui-même ou de laisser demander par ses amis sa grâce à César venait de sa fierté, qui ne pouvait consentir à s'humilier devant un vainqueur, ou de la persuasion qu'il avait que César ne lui pardonnerait pas, ou enfin de la honte qu'il attachait à vivre dans un pays asservi, après avoir tant combattu pour sa liberté : il serait difficile de déterminer quel fut le véritable motif de sa résolution.

XIII. Mais pour le comparer avec Phocion dans cette dernière action de leur vie, on pensera peut-être que le général athénien, qui, dans une extrême vieillesse, victime de son zèle pour le bien public, attend patiemment la mort, et la reçoit avec la résignation d'un

sage et la fermeté d'un héros : que Phocion, dis-je, montre plus de grandeur d'âme, et donne un exemple plus utile que Caton, qui, dans la force de l'âge, termine par une mort violente une vie qu'il pouvait continuer encore avec fruit, en servant sa patrie de tout son pouvoir, (car tout porte à croire que César lui aurait pardonné) en lui donnant au moins, s'il ne pouvait faire davantage, l'exemple toujours utile de ses vertus et de son courage dans le malheur. Le spectacle d'un homme de bien qui lutte contre l'adversité, sans jamais se laisser abattre, est une leçon plus belle et plus utile que l'action de celui qui se dérobe en quelque sorte au combat, par un effort violent à la vérité, mais qui dure peu, et qui peut passer pour une véritable fuite (*).

(*) Je prie le lecteur de se souvenir que dans ce parallèle je tiens la place de Plutarque, qui plus d'une fois dans ses ouvrages s'est déclaré pour le suicide. Je ne pouvais donc le lui faire condamner ouvertement sans le mettre en contradiction avec lui-même. Si j'avais parlé en mon propre nom, je me serais prononcé bien plus fortement contre un acte de désespoir contraire à la loi naturelle, contre cette désertion du poste de la vie, qui nous a été confié par la providence, et que nous ne devons jamais abandonner sans son ordre, comme Socrate lui-même l'a reconnu. Condamné par les plus forts motifs que la religion puisse nous présenter, le suicide ne l'est pas moins par les principes de la saine raison, qui ne voit dans cette action, que quelques personnes veulent représenter comme l'effet d'une grande force d'âme, qu'un défaut réel de patience et de courage, et par conséquent qu'une véritable lâcheté.

NOTES

SUR CATON D'UTIQUE.

(1) Outre Porcia, Caton eut encore trois sœurs, qui portèrent toutes le nom de Servilie, mais qui n'étaient sœurs que de mère : l'une mère de ce Brutus qui tua César; la seconde mariée à Lucullus, et la troisième à Julius Silanus. Cépion n'était non plus que son frère utérin.

(2) Archiloque, poète lyrique, que quelques auteurs font vivre 700 ans avant J. C., et d'autres plus tard, piqué contre Lycambe, qui lui avait refusé sa fille en mariage, fit contre lui des vers iambes si violens, que Lycambe se pendit de désespoir.

(3) C'était à Rome une marque d'estime de nommer les personnes par leur nom, en les saluant; et ceux qui briguaient les charges, ne pouvant pas savoir les noms de tous les citoyens, menaient avec eux des esclaves, qui, n'ayant eu toute leur vie d'autre occupation que d'apprendre les noms des habitans de Rome, les savaient parfaitement, et les disaient aux candidats.

(4) Cette ville s'appelait autrefois Absynthe; elle était située près de l'embouchure orientale de l'Hèbre, dans le canton des Ciconiens. Thessalonique, dont il est parlé quelques lignes plus bas, était dans la Macédoine, sur le golfe Thermaïque.

(5) L'île de Thasos était près de la côte méridionale de la Thrace. Ce marbre, de plusieurs couleurs, était fort estimé.

(6) Pessinunte, ville de la province d'Asie appelée Galatie, ou Gallo-Grèce, près du fleuve Sangaria. Cybèle y avait un temple célèbre.

(7) L'âge pour demander la questure était fixé à vingt-trois ans.

(8) C'est le fameux Thraséas Pétus dont Tacite a fait un si bel éloge dans le seizième livre de ses Annales, où il l'appelle la vertu même. Néron le fit mourir ; il avait écrit la Vie de Caton ; et il paraît que c'est de cet ouvrage que Plutarque a tiré ce qu'il rapporte ici.

(9) Cette somme faisait six millions 250 mille livres de notre monnaie. Dans la Vie de César, la somme est moins forte : il ne la met qu'à cinq millions 500 mille drachmes, qui valent quatre millions 950,000 liv.

(10) Lorsqu'on envoyait un licteur à un sénateur, ou à un magistrat, pour lui porter l'ordre de se trouver au sénat ou au conseil, s'il refusait de s'y rendre, on faisait emporter de chez lui quelque meuble qui était comme un témoin de sa désobéissance ; et on appelait cela prendre des gages.

(11) Cenchrée était le port oriental de Corinthe, qui en avait deux. Corcyre, l'ancienne île des Phéaciens, est aujourd'hui Corfou, dans le golfe de Venise, près des côtes d'Albanie.

(12) C'est-à-dire une préture avant l'âge ; Caton avait alors 38 ans, et la loi en exigeait 39 pour demander la préture, et 40 pour l'exercer.

(13) Les Romains laissaient toujours un certain temps entre la nomination et la prise de possession

des charges, afin qu'on pût informer contre ceux qui auraient employé, pour y parvenir, des moyens défendus par les lois. Ceux qui en étaient convaincus perdaient la charge à laquelle ils avaient été nommés et payaient souvent de fortes amendes.

(14) Les Psylles habitaient près la grande Syrte, entre les Nasamons et les Getules.

(15) On sait que l'usage des anciens était de manger couchés sur des lits; et cette manière de prendre ses repas, qui nous paraît incommode, devait leur être agréable, puisque sa privation était dans Caton un signe de deuil.

(16) Ce Philostrate est le même philosophe dont Plutarque parle dans la Vie d'Antoine, et dont il donne une idée qui s'accorde peu avec l'honneur que lui fait ici Caton : car il paraît qu'il faisait semblant d'être de la secte Académique, lorsqu'il démentait cette doctrine par une vie épicurienne.

(17) Utique était sur la côte d'Afrique, près du promontoire d'Apollon, vis-à-vis de la Sardaigne. C'est aujourd'hui Bizerte, dans le royaume de Tunis.

(18) Thapse, sur la côte d'Afrique, à droite en descendant de Carthage, regarde presque l'île de Malthe. Elle est dans le royaume de Tunis.

(19) Adrumette, sur la même côte que Thapse, mais un peu au-dessus, à la hauteur de Malée, à côté de la petite Leptis. On croit que c'est aujourd'hui Mahometa, ville et port de mer en Barbarie, sur un petit golfe du royaume de Tunis.



DÉMOSTHÈNE.

SOMMAIRE.

I. La vertu est indépendante du lieu où l'on est né. II. Plutarque peu versé dans la langue latine qu'il n'avait apprise que tard. III. Objet que Plutarque se propose dans ces deux Vies paralleles. IV. Origine de Démosthène. V. A quelle occasion Démosthène s'applique à l'éloquence. VI. Il plaide d'abord contre ses tuteurs, et parle dans les affaires publiques avec peu de succès VII. Son découragement. Il est excite par un de ses amis à reprendre les affaires. VIII. Soins extraordinaires qu'il prend pour se former à la déclamation. IX. Son refus de parler en public sans préparation. X. Il le fait cependant quelquefois avec succès. XI. Jugement divers qu'on porte de Démosthène. XII. Ses grands efforts pour corriger ses défauts naturels. XIII. Bons mots de Démosthene. XIV. Son entrée dans le gouvernement. Sa conduite envers Midias. XV. Son attachement au parti qu'il avait embrassé. XVI. Sur quels principes il compose ses discours. XVII. Il était plus homme de bien que les autres orateurs de son temps. XVIII. Ses diverses oraisons. XIX. Il déclame contre Philippe avant que la guerre soit déclarée. XX. Zèle de Démosthène contre Philippe pour l'intérêt de la Grèce. XXI. Il fait entrer les Thébains dans la ligue des alliés. XXII. Gloire que ce succès procure à Démosthène. Présages qui en troublent la joie. XXIII. Démosthène méprise ces présages; il fuit

à la bataille. XXIV. Témoignages d'estime donnés par le roi de Perse à Desmothène. Il est choisi par le peuple pour prononcer l'oraison funèbre des Athéniens morts à Chéronée. XXV. Mort de Philippe. Joie de Démosthène à cette nouvelle. XXVI. Démosthène justifié contre les reproches d'Eschine. XXVII. Nouvelle ligue des Grecs déconcertée par les succès d'Alexandre. XXVIII. Alexandre demande qu'on lui livre dix des orateurs Athéniens. Démade obtient leur grâce. XXIX. Démosthène reprend un peu de crédit. Affaire de la couronne. XXX. Démosthène se laisse gagner par l'argent d'Harpalus. XXXI. Le peuple en est instruit, et le condamne à une amende. XXXII. Il s'échappe de sa prison et sort de la ville. Il supporte impatiemment son exil. XXXIII. La mort d'Alexandre ranime Démosthène. Les Athéniens le rappellent d'exil. XXXIV. Il est banni une seconde fois et condamné à mort. XXXV. Il se réfugie à Calaurie, d'où Archias cherche à le tirer par ruse. XXXVI. Il prend du poison qu'il portait toujours sur lui. XXXVII. Différentes traditions sur sa mort. XXXVIII. Époque de sa mort. Honneurs que les Athéniens rendent à sa mémoire. XXXIX. Mort de Démade.

I. L'auteur de l'éloge d'Alcibiade, sur sa victoire à la course des chars aux jeux olympiques, soit Euripide, comme on le croit communément, soit un autre, prétend, mon cher Sénécion, que le premier fondement du bonheur est d'être né dans une ville célèbre. Pour moi, je pense au contraire que pour un homme qui doit être un jour véritablement heureux et trouver le bonheur dans son caractère et dans

les dispositions de son âme, il est absolument égal d'avoir une patrie pauvre et obscure, ou une mère laide et petite. Ne serait-il pas ridicule de croire que la ville d'Iulis, qui n'est qu'une petite partie de l'île de Céos, elle-même si peu considérable, ou l'île d'Égine, qu'un Athénien comparait à une tache qu'il fallait enlever de dessus l'œil du Pirée, peuvent produire de bons comédiens et d'excellens poètes [1], et qu'elles ne pourraient donner naissance à un homme juste, capable de se suffire à lui-même, d'un esprit sensé et d'une âme élevée? N'est il pas plus vraisemblable que les arts que l'on cultive uniquement dans la vue de s'enrichir ou d'acquérir de la gloire se flétrissent aisément dans des villes petites et obscures, et que la vertu, comme une plante vivace et pleine de vigueur, prend racine dans toute espèce de sol où elle trouve un fond heureux, et qui se prête au travail? Si donc nous manquons de sagesse, si nous ne menons pas une vie raisonnable, ce n'est pas à l'obscurité de notre patrie, mais à nous-mêmes que nous devons nous en prendre.

II. Il est vrai qu'un écrivain qui veut composer une histoire dont les événemens ne sont pas sous sa main, et n'ont pas eu lieu dans sa patrie, mais sont arrivés en des pays étran-

gers, et se trouvent, en grand nombre, dispersés dans plusieurs ouvrages différens, un tel écrivain a besoin, avant tout, d'habiter une ville très peuplée, qui ait de la célébrité et où les lettres soient cultivées. Ce n'est que là qu'il peut avoir une collection nombreuse de livres, et se procurer, dans les conversations des personnes instruites, la connaissance des faits qui ont échappé aux historiens, et qui, conservés fidèlement dans la mémoire des hommes, n'en ont acquis que plus de certitude : c'est le seul moyen de faire un ouvrage complet et qui ne manque d'aucune de ses parties essentielles. Pour moi, qui, né dans une petite ville(*), aime à m'y tenir, afin qu'elle ne devienne pas encore plus petite, j'ai été tellement distrait, pendant mon séjour à Rome et dans les autres villes d'Italie, par les affaires politiques dont j'étais chargé, et par les conférences philosophiques que je tenais chez moi, que je n'ai pu m'appliquer qu'assez tard et dans un âge avancé à l'étude de la langue latine. Il m'est arrivé, à cet égard, une chose fort extraordinaire et pourtant très vraie : c'est qu'au lieu de comprendre les faits que je lisais par l'intelligence des mots, ce sont plutôt les faits dont j'avais acquis déjà

(*) Chéronée, en Béotie.

quelque connaissance qui m'ont servi à entendre les termes. C'est sans doute un grand plaisir que de sentir les beautés et la vivacité de la diction latine, d'en saisir les métaphores, les images, l'harmonie et tous les autres ornemens qui donnent tant d'éclat au discours ; mais cette connaissance ne peut être que le fruit d'un long exercice et d'une étude difficile : elle exige beaucoup de loisir et un âge capable de l'ambition d'y réussir.

III. Dans ce nouveau volume, qui forme le cinquième de nos Vies parallèles, et qui contient celles de Démosthène et de Cicéron, nous examinerons, d'après leurs actions et leur conduite politique, le caractère et les dispositions d'esprit de ces orateurs célèbres : mais nous nous abstiendrons de comparer ensemble les monumens de leur éloquence, et de décider lequel des deux avait plus de douceur ou de véhémence dans ses discours : car, suivant le poète Ion :

La force du dauphin n'est plus rien sur la terre.

Faute d'avoir connu cette maxime, Cécilius (2), écrivain très présomptueux, a osé faire le parallèle de Démosthène et de Cicéron. Mais si ce précepte : Connais-toi toi-même, était d'une pratique facile et commune, il ne passerait pas

pour un précepte divin. Il me semble que Dieu, voulant jeter ces deux orateurs comme dans un même moule, a mis dans leur caractère plusieurs traits de ressemblance : tels que l'ambition, l'amour de la liberté publique, la timidité dans les guerres et dans les dangers, et qu'à ces premiers germes il a mêlé plusieurs de ces dons qu'on attribue à la fortune. Je ne crois pas qu'on trouve ailleurs deux orateurs qui de commencemens faibles et obscurs se soient élevés à tant de puissance et de gloire ; qui aient tenu tête comme eux aux rois et aux tyrans ; qui, bannis de leur pays, s'y soient vu rappelés de la manière la plus honorable ; qui aient perdu l'un et l'autre des filles chéries ; qui, obligés de fuir une seconde fois, soient tombés entre les mains de leurs ennemis, et n'aient perdu la vie qu'en voyant expirer la liberté de leur patrie. Si donc la nature et la fortune entraient en dispute au sujet de ces deux illustres personnages, comme des artistes sur leurs ouvrages, il serait difficile de décider si la nature a mis plus de différence dans leurs mœurs que la fortune dans les événemens de leur vie. Commençons par le plus ancien.

IV. Démosthène, le père de l'orateur de ce nom, était, au rapport de Théopompe, un des premiers citoyens d'Athènes. On lui donna le

surnom de fourbisseur, parce qu'il avait un vaste atelier dans lequel un grand nombre d'esclaves étaient occupés à forger des armes. L'orateur Eschine dit que la mère de Démosthène était fille d'un certain Gylon, qui fut banni d'Athènes pour cause de trahison, et d'une mère barbare; mais je ne puis affirmer si ce fait est vrai ou si c'est de la part d'Eschine un mensonge calomnieux. Démosthène, à l'âge de sept ans, perdit son père, qui lui laissa une succession considérable. Elle fut estimée quinze talens (*); mais ses tuteurs, par une administration infidèle, détournèrent une partie de sa fortune, et laissèrent périr l'autre par leur négligence, au point de ne pas vouloir payer le salaire de ses maîtres. Privé par là de l'éducation qui convenait à un enfant bien né, il ne put se former aux sciences et aux arts qui en font partie. D'ailleurs son tempérament faible et délicat ne permit pas à sa mère de l'accoutumer au travail, ni à ses maîtres de l'y forcer. Il fut, dans son enfance, maigre et valétudinaire; et c'est, dit-on, cet état d'infirmité qui lui fit donner par ses camarades, en plaisantant, le surnom fort décrié de Battalus. On prétend que Battalus était un joueur de flûte

(*) 75,000 liv.

efféminé, contre lequel le poète Antiphanes composa une petite comédie. Selon d'autres, c'était un poète dont les ouvrages respiraient la mollesse et la débauche. Il paraît aussi que dans ces temps-là les Athéniens appelaient de ce nom ce que la pudeur ne permet pas de nommer. Le surnom d'Argas, qu'on avait encore donné à Démosthène, désignait, dit-on, ou la rudesse et l'âpreté de ses mœurs, (car quelques poètes appellent ainsi une espèce de serpent), ou de l'amertume de ses discours, qui blessaient les oreilles de ses auditeurs. Argas était le nom d'un poète qui composait des vers durs et désagréables. Mais, comme dit Platon, en voilà assez sur cet article.

V. Voici à quelle occasion il prit du goût pour l'éloquence. L'orateur Callistrate devait plaider, dans un des tribunaux d'Athènes, la cause de la ville d'Oropus (3). Cette affaire, et par son importance et par le talent de l'orateur, qui était alors dans tout l'éclat de sa réputation, excitait un intérêt général. Démosthène ayant su que tous les maîtres et les instituteurs d'Athènes se proposaient d'assister à ce plaidoyer, pria son gouverneur de l'y mener. Ce gouverneur était connu des huissiers qui ouvraient la salle d'audience, et qui lui procurèrent une place d'où son élève pouvait tout entendre sans

re vu. Callistrate eut le plus grand succès et
vit d'admiration tous ses auditeurs, qui le re-
onduisirent avec honneur au milieu des ap-
laudissemens universels. Une distinction si
orieuse excita l'émulation de Démosthène, et
i fit admirer davantage la force de l'éloquence,
ui pouvait ainsi tout soumettre et tout appri-
oiser. Il renonça dès ce moment à toutes les
iences et à tous les exercices auxquels on ap-
iquait les jeunes gens; et se mit à composer
s discours, plein de confiance qu'il serait un
ur au nombre des orateurs d'Athènes. Il eut
our maître d'éloquence Isée, quoique Isocrate
ıt alors son école publique; mais, selon cer-
ins auteurs, son état d'orphelin ne lui per-
ettait pas de payer les dix mines (*) de salaire
ıe prenait Isocrate; ou plutôt, suivant d'au
es, il préférait l'éloquence d'Isée, comme
us mâle, plus énergique, et plus propre à
ısage du barreau. Hermippus dit avoir lu,
ns des mémoires anonymes, que Démosthène
t Platon pour maître, et que les leçons de ce
ilosophe contribuèrent beaucoup à la per-
ction de son éloquence. Il ajoute, d'après Cté-
oius, que Démosthène avait eu secrètement,
r Callias de Syracuse et par d'autres, com-

*) 900 liv.

munication des préceptes d'Isocrate sur la rhétorique, et de ceux du rhéteur Alcidamas, et qu'il les avait lus avec fruit.

VI. Dès que l'âge lui permit de plaider, il attaqua ses tuteurs en justice, et composa lui-même ses plaidoyers. Mais les accusés faisaient tant par leurs chicanes, qu'ils obtenaient chaque jour de nouveaux délais. Démosthène, qui s'exerçait dans cet intervalle à méditer les ouvrages de Thucydide, gagna enfin son procès, non sans beaucoup de peine et de danger; et encore ne put-il retirer des mains de ses tuteurs qu'une très petite portion de son patrimoine. Mais cette affaire lui procura l'avantage d'avoir acquis l'habitude et la hardiesse de parler en public; et ce premier essai de l'honneur et du crédit que procurait l'éloquence lui donna le désir de se produire dans les assemblées et de s'occuper des affaires publiques. On rapporte que Laomédon d'Orchomène, pour se guérir d'une maladie de la rate, s'exerça, par l'avis de ses médecins, à faire de très longues courses: et que, rétabli par cet exercice violent, il alla disputer les couronnes dans les jeux et devint un des plus forts athlètes dans la course du double stade (4). Il en fut de même de Démosthène. Il commença de plaider pour ses propres affaires: et après avoir acquis, dans ce premier exercice, de l'ha-

bileté et de la force dans l'art de la parole, il se jeta dans les affaires politiques, pour y disputer les prix, comme dans les jeux, et surpassa bientôt tous ceux de ses concitoyens qui se distinguaient le plus dans la tribune. Cependant, la première fois qu'il parla devant le peuple, le bruit fut si grand qu'il ne put se faire écouter; on se moqua même de la singularité de son style, dans lequel la longueur des périodes jetait de l'obscurité, et qu'il avait surchargé d'Enthymèmes (5) jusqu'à la satiété. Il avait d'ailleurs la voix faible, la prononciation pénible et la respiration si courte, que la nécessité où il était de couper ses périodes, pour reprendre haleine, en rendait le sens difficile à saisir.

VII. Il renonça donc aux assemblées du peuple. Un jour qu'il se promenait sur le Pirée, triste et découragé, Eunomis de Thriasie, homme d'un âge fort avancé, le voyant dans cet état, le réprimanda vivement, de ce qu'avec un talent pour la parole égal à celui de Périclès il s'abandonnait ainsi lui-même, par mollesse et par timidité; que faute de courage pour braver le tumulte de la populace, et de force pour s'exercer aux combats de la tribune, il languissait dans l'inaction. Sifflé par le peuple une seconde fois, il se retirait chez lui, la tête couverte, et vivement affecté de ses disgraces,

lorsqu'un comédien de ses amis, nommé Satyrus, qui l'avait suivi par derrière, entra avec lui dans sa maison. Démosthène se mit à déplorer son infortune : « Je suis, disait-il, de tous « les orateurs, celui qui se donne le plus de « peine: j'ai presque épuisé mes forces pour « me former à l'éloquence, et avec cela je ne « puis me rendre agréable au peuple; des ma- « telots ignorans et crapuleux occupent la tri- « bune et sont écoutés, et moi je suis rejeté « avec mépris.—Vous avez raison, Démosthène, « lui répondit Satyrus: mais j'aurai bientôt re- « médié à la cause de ce mépris, si vous voulez « me réciter de mémoire quelques vers d'Euri- « pide ou de Sophocle. » Il le fit sur-le-champ: Satyrus répétant, après lui, les mêmes vers, les prononça si bien et d'un ton si adapté à l'état et à la disposition du personnage, que Démosthène lui-même les trouva tout différens. Convaincu alors de la beauté et de la grâce que la déclamation donne au discours, il sentit que le talent de la composition est peu de chose et presque nul, si on néglige la prononciation et l'action convenables au sujet.

VIII. Dès ce moment, il fit construire un cabinet souterrain qui subsistait encore de mon temps, dans lequel il allait tous les jours s'exercer à la déclamation et former sa voix : il y pas-

sait jusqu'à deux et trois mois de suite, ayant la moitié de la tête rasée, afin que la honte de paraître en cet état l'empêchât de sortir, quelque envie qu'il en eût. Toutes les visites qu'il recevait ou qu'il rendait, toutes les conversations, toutes les affaires, devenaient pour lui autant d'occasions et de sujets d'exercer son talent. Dès qu'il était libre, il s'enfermait dans ce souterrain, et repassait dans sa mémoire toutes les affaires dont on lui avait parlé, et les raisons qu'on avait alléguées de part et d'autre. Lorsqu'il avait entendu quelque discours public, il le répétait en lui-même, et s'exerçait à le réduire en lieux communs qu'il revêtait de périodes. Souvent il s'appliquait à corriger, à expliquer ce que d'autres lui avaient dit ou ce qu'il leur avait dit lui-même. Ce genre d'étude lui donna la réputation d'un esprit lent dans ses conceptions, dont l'éloquence et le talent n'étaient que l'effet du travail; et la preuve certaine qu'on en donnait, c'est que jamais personne n'avait entendu Démosthène parler sans préparation : souvent même, étant assis à l'assemblée, et appelé nommément par le peuple, pour monter à la tribune, il le refusait quand il n'avait pas préparé et médité d'avance ce qu'il devait dire.

IX. Il était devenu par là pour les autres ora-

teurs un sujet de raillerie; et Pythéas lui ayant dit un jour en se moquant de lui que ses raisonnemens sentaient l'huile : « Pythéas, re« partit Démosthène avec aigreur, ta lampe et « la mienne nous éclairent pour des choses bien « différentes. » Il convenait avec les autres qu'il n'avait pas toujours écrit ses discours tels qu'il les prononçait; mais qu'il ne parlait jamais sans avoir écrit : il disait même qu'il était d'un orateur populaire de préparer ses discours; que cette attention prouvait le désir de plaire au peuple; que le mépris pour son opinion sur les discours qu'on prononce devant lui, ne convenait qu'à un partisan de l'oligarchie qui compte plus sur la force que sur la persuasion. Une autre preuve de sa timidité à parler sans préparation, c'est que souvent, lorsqu'il était troublé par le bruit du peuple, Démade se levait pour appuyer ses raisons; ce que Démosthène ne fit jamais pour Démade. Mais, dira-t-on peut-être, comment Eschine appelle-t-il Démosthène l'homme le plus étonnant, par l'audace qu'il montre dans ses discours? Comment Démosthène fut-il le seul des orateurs à réfuter Python de Byzance, qui, comme un torrent débordé, s'emportait contre les Athéniens avec tant de violence? Lorsque Lamachus de Myrrhène récita, dans les jeux

olympiques, un panégyrique d'Alexandre et de Philippe, où il disait beaucoup de mal des Thébains et des Olynthiens, Démosthène ne s'éleva-t-il pas contre lui? et joignant au récit des faits des raisonnemens pleins de force, ne mit-il pas dans le plus grand jour les services importans que les Thébains et ceux de Chalcide (*) avaient rendus à la Grèce, et au contraire tous les maux que lui avaient causés les flatteurs des Macédoniens? Ne ramena-t-il pas tellement à son avis tous les auditeurs, que le sophiste, effrayé du tumulte qui s'élevait parmi le peuple, sortit secrètement de l'assemblée?

X. On peut répondre que Démosthène, en se proposant Périclès pour modèle, négligea les autres parties de ce grand orateur, afin de s'attacher principalement à imiter ses gestes, sa déclamation, son attention à ne parler ni promptement, ni sans préparation, sur toutes sortes de sujets. Persuadé que Périclès devait à ces qualités la gloire qu'il avait acquise, il en fit l'objet de son émulation, sans néanmoins rejeter toujours l'occasion de se distinguer par des discours prononcés sur-le-champ; mais il ne voulut pas aussi s'en reposer souvent sur la

(*) Province de Macédoine.

fortune du succès de son talent. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les discours qu'il prononçait, sans les avoir préparés, avaient plus de force et de hardiesse que ceux qu'il écrivait : du moins, s'il faut en croire Ératosthène, Démétrius de Phalère et les poètes comiques. Ératosthène dit que dans les premiers il était comme transporté de fureur. Suivant Démétrius de Phalère, en parlant un jour devant le peuple, il fut saisi d'une sorte d'enthousiasme, et prononça ce serment en vers :

> J'en jure par la terre et les eaux des fontaines,
> Des fleuves, des ruisseaux, qui fécondent nos plaines.

Un poète comique l'appelle Ropoperpéréthrus (6). Un autre, en le raillant sur son goût pour les antithèses, a dit :

> Notre maître a repris comme il avait su prendre,
> Terme que Démosthène a souvent fait entendre.

Peut-être aussi que dans ces vers Antiphanes a voulu plaisanter Démosthène sur ce que, dans son discours de l'Halonèse, il conseille aux Athéniens de ne pas prendre cette île à Philippe, mais de la lui reprendre.

XI. Tout le monde avouait pourtant que Démade, abandonné à son naturel, avait une

force irrésistible, et que les discours qu'il faisait sans préparation l'emportaient de beaucoup sur les harangues que Démosthène avait méditées et écrites avec le plus de soin. Ariston de Chio nous a transmis un jugement de Théophraste sur les orateurs. On lui demandait un jour ce qu'il pensait de Démosthène : « Il est digne de sa ville, » répondit Théophraste. On lui fit la même question sur Démade, et il répondit qu'il était au-dessus de sa ville. Le même philosophe rapporte que Polyeucte de Sphette (7), un de ceux qui gouvernaient alors à Athènes, reconnaissait Démosthène pour un très grand orateur ; mais qu'il trouvait à Phocion encore plus d'éloquence, parce qu'il renfermait beaucoup de sens en peu de mots. Démosthène lui-même, toutes les fois qu'il voyait Phocion se lever pour parler contre lui, disait à ses amis : « Voilà la hache « de mes discours qui se lève. » Mais il est douteux si c'était à l'éloquence de Phocion, ou à la réputation de sagesse qu'il avait acquise, que Démosthène faisait allusion; et s'il ne croyait pas qu'une seule parole, un seul signe d'un homme qui, par sa vertu a mérité la confiance publique, a plus d'effet que les plus belles et les plus longues périodes.

XII. Démétrius de Phalère dit avoir appris

de Démosthène, déjà vieux, tous les efforts qu'il avait faits pour réformer plusieurs défauts naturels auxquels il était sujet. Il avait un bégayement de langue et une difficulté de prononciation qu'il parvint à corriger, en remplissant sa bouche de petits cailloux, et prononçant ainsi plusieurs vers de suite. Il fortifia sa voix en montant d'une course rapide sur des lieux hauts et escarpés, pendant qu'il récitait, sans perdre haleine, de longs morceaux de poésie ou de prose. Il avait chez lui un grand miroir devant lequel il prononçait les discours qu'il avait composés. Quelqu'un étant venu le trouver pour le charger de sa cause, se plaignit qu'il avait été battu : « Mon ami, lui dit Démosthène, « ce que vous me dites-là n'est point vrai. » Alors cet homme prenant un ton beaucoup plus haut : « Quoi! Démosthène, s'écria-t-il, je n'ai pas été « battu ! Oh ! maintenant, répliqua l'orateur, « je reconnais la voix d'un homme qui a été mal-« traité : » tant il était persuadé que le ton et le geste contribuent beaucoup à donner de la confiance en ce qu'on dit ! Sa déclamation plaisait singulièrement au peuple ; mais les hommes d'un goût plus sûr, au nombre desquels était Démétrius de Phalère, trouvaient qu'elle manquait de noblesse, d'élévation et de force. Esion, à qui l'on demandait son sentiment sur les an-

ciens orateurs et sur ceux de son temps, répondit, au rapport d'Hermippus, qu'on ne pouvait entendre les anciens sans admiration lorsqu'ils haranguaient le peuple avec tant de décence et de dignité ; mais qu'en lisant les discours de Démosthène, on y trouvait plus de force et plus d'art.

XIII. Il n'est en effet personne qui ne sente que ses harangues écrites ont plus de piquant et plus de nerf ; mais, dans les rencontres subites qui se présentaient quelquefois, il savait employer à propos la plaisanterie. « Démosthène « veut m'enseigner, disait un jour Démade ; « c'est la truie qui veut instruire Minerve. Oui, « répliqua Démosthène ; mais cette Minerve fut « surprise l'autre jour en adultère dans le bourg « de Colytte (5). » Un voleur nommé Chalcus s'avisa de le railler sur ses veilles et ses travaux nocturnes : « Je vois bien, lui dit Démosthène, « que tu n'aimes pas à voir ma lampe allumée « toute la nuit. Mais vous, Athéniens, ne soyez « pas surpris de tous les vols qui se commet- « tent ; nous avons des voleurs d'airain (*) et des « murs de terre. » Je pourrais rapporter beau-

(*) Allusion bien froide au nom de ce voleur, et que je ne voudrais pas que Plutarque eût rapportée ; Calchos signifie airain.

coup de traits semblables ; mais je me borne à ceux-là. Il vaut mieux examiner son caractère et ses mœurs d'après sa conduite dans le gouvernement.

XIV. Ce fut à l'époque de la guerre Phocique que Démosthène, comme il le dit lui-même, entra dans l'administration des affaires publiques ; on peut l'inférer aussi de ses Philippiques, dont les dernières furent prononcées après la ruine des Phociens, et les premières parlent de plusieurs faits qui concoururent avec les derniers temps de cette guerre. On voit qu'il plaida contre Midias à l'âge de trente-deux ans, lorsqu'il n'avait encore ni crédit, ni réputation dans Athènes ; ce fut même, je crois, par cette considération qu'il sacrifia, pour de l'argent, son ressentiment contre Midias :

Car il n'était ni doux ni facile à calmer ;

au contraire, il était vindicatif et violent ; mais se sentant trop faible pour l'emporter sur un homme qui avait dans ses richesses, dans son éloquence et dans ses nombreux amis, comme autant de remparts redoutables, il se laissa apaiser par ceux qui intercédèrent pour lui : car je ne crois pas que la somme de trois mille drach-

mes (*) eût désarmé la colère de Démosthène. s'il eût espéré pouvoir triompher de son ennemi. Il eut, dès son entrée dans le gouvernement, une occasion brillante d'exercer son talent, en soutenant contre Philippe la liberté de la Grèce : il la défendit avec tant de courage, que son éloquence et sa hardiesse lui acquirent beaucoup de gloire et de célébrité. Aussi fut-il bientôt admiré de toute la Grèce; le grand roi lui fit donner des témoignages de son estime; Philippe lui-même en faisait plus de cas que de tous les autres orateurs; et ses propres ennemis étaient forcés d'avouer qu'ils avaient en lui un adversaire redoutable; Eschine et Hyperide en convenaient eux-mêmes dans les accusations qu'ils lui intentaient.

XV. Je ne sais donc sur quel fondement Théopompe avance que Démosthène était d'un caractère inconstant, et qu'il ne restait pas longtemps attaché aux mêmes personnes et aux mêmes intérêts. Il paraît, au contraire, que jusqu'à la fin il resta fidèle au parti qu'il avait embrassé dès le commencement, et que loin d'avoir changé de principes dans le cours de sa vie, il la sacrifia pour ne pas en changer. Il

(*) 2,700 liv.

n'eut pas à dire, comme Démade, pour justifier ses variations dans le gouvernement, qu'il lui était souvent arrivé de démentir par ses paroles ses premiers sentimens; mais qu'il n'avait jamais rien dit de contraire au bien de la république. Mélanopus, qui, rival de Callistrate dans le gouvernement, se laissait souvent gagner à prix d'argent par son adversaire, avait coutume de dire au peuple : « Callistrate est « toujours mon ennemi : mais il faut aujour- « d'hui que l'intérêt public l'emporte. » Nicodème de Messène, qui avait quitté le parti d'Antipater pour s'attacher à Démétrius, disait qu'en cela il ne démentait point ses sentimens, parce qu'il avait toujours cru utile de se soumettre à ceux qui étaient les plus forts. Mais c'est un reproche qu'on ne saurait faire à Démosthène. Jamais on ne le vit varier ou biaiser ni dans ses paroles, ni dans ses actions : toujours ferme dans ses principes, il marcha constamment sur la même ligne, et ne s'écarta jamais du plan de conduite qu'il s'était tracé dans les affaires.

XVI. Le philosophe Panétius (9) dit que la plupart des discours de Démosthène sont fondés sur ce principe : Que le beau mérite seul, par lui-même, notre préférence. On le trouve

établi dans sa harangue sur la couronne, dans ses oraisons contre Aristocratès et sur les immunités, enfin dans ses Philippiques. Loin de mener ses concitoyens à ce qui leur eût été plus facile, plus doux et plus utile, partout il leur enseigne que ce qui intéresse la sûreté et le salut public ne doit venir qu'après ce qui est beau et honnête. Si à la noble ambition dont il était animé dans sa conduite politique, si à la grandeur d'âme qui éclatait dans ses discours il eût joint le courage militaire et un entier désintéressement, on l'aurait mis non seulement au nombre des grands orateurs de son temps, tels que Myroclès, Polyeucte et Hyperide, mais à un rang beaucoup plus élevé, avec les Cimon, les Thucydide et les Périclès (10). Parmi ceux qui lui succédèrent, Phocion, qui, chef du parti le moins estimé, paraissait favoriser les Macédoniens, fut cependant placé, à cause de sa valeur et de sa justice, à côté d'Éphialte, d'Aristide et de Cimon. Mais Démosthène, qui, suivant Démétrius de Phalère, payait mal de sa personne sous les armes; qui n'était pas même invincible à l'appât des présens; qui, enfin, lorsqu'il se montrait inaccessible à l'or de Philippe et de la Macédoine, se laissait vaincre à celui qu'on envoyait de la Haute-Asie,

de Suse et d'Ecbatane; Démosthène, dis-je, paraissait beaucoup plus propre à louer qu'à imiter les vertus de ses ancêtres.

XVII. Cependant il fut toujours, par sa conduite, bien au-dessus des orateurs de son temps, Phocion seul excepté : on voit même qu'il parlait au peuple avec plus de liberté que les autres; qu'il commandait plus fortement les passions de la multitude, et reprenait ses fautes avec plus de vivacité : ses discours en offrent les preuves. Les Athéniens, au rapport de Théopompe, ayant voulu l'obliger d'accuser quelqu'un, il le refusa ; et comme le peuple en paraissait mécontent, il se leva : « Athéniens, « dit-il, je vous donnerai toujours mes con« seils, quand même vous ne le voudriez pas : « mais je ne ferai jamais le métier de délateur, « quand même vous le voudriez. » Sa conduite à l'égard d'Antiphon montre tout son attachement pour le parti aristocratique. Cet homme avait été absous par le peuple dans une affaire capitale. Démosthène, ayant repris l'affaire, le traduisit devant l'aréopage; et s'embarrassant peu de déplaire au peuple, il convainquit Antiphon d'avoir promis à Philippe de brûler l'arsenal d'Athènes, et il le fit condamner à mort. Il se porta aussi pour accusateur de la prêtresse Théoris, qui, outre plusieurs autres délits dont

elle était coupable, enseignait aux esclaves à tromper leurs maîtres; et sur les conclusions de cet orateur elle fut punie du dernier supplice. On assure qu'il avait composé le plaidoyer qu'Apollodore prononça contre le général Timothée, qu'il fit condamner à payer ce qu'il devait au trésor public. On lui attribue encore les deux oraisons pour Phormion et pour Stéphanus, qui lui attirèrent de justes reproches : car Phormion se servit contre Apollodore du discours de Démosthène, qui parut ainsi avoir écrit pour les deux parties adverses, comme s'il eût pris dans le même atelier deux épées et qu'il les eût vendues à deux ennemis pour se battre.

XVIII. Entre ses harangues publiques, celles qui sont contre Androtion, Timocrate et Aristocratès, furent composées pour d'autres orateurs, parce qu'il n'était pas encore entré dans l'administration des affaires; car il paraît les avoir écrites à l'âge de vingt-sept ou vingt-huit ans. Il prononça lui-même le discours contre Aristogiton, et celui des immunités, qu'il fit, comme il le dit lui-même, en faveur de Ctésippus, fils de Chabrias; d'autres disent qu'il le fit parce qu'il voulait épouser la mère de ce jeune homme. Ce mariage n'eut pourtant pas lieu : il épousa une fille de Samos, au rapport

de Démétrius de Magnésie, dans son Traité des synonymes (11). Il n'est pas certain qu'il ait prononcé son oraison contre Eschine sur la fausse ambassade. Cependant Idoménée assure qu'Eschine ne fut absous qu'à la majorité de trente voix; mais, à en juger par les discours de ces deux orateurs sur la Couronne, il ne paraît pas que le fait rapporté par Idoménée soit vrai : ils ne disent ni l'un ni l'autre d'une manière claire et formelle que cette affaire ait été conduite jusqu'à un jugement définitif. Je laisse à d'autres la décision de ce point.

XIX. La paix durait encore que Démosthène avait déjà fait connaître quelle serait sa conduite politique. Il ne laissait rien passer de ce que faisait le roi de Macédoine sans le relever avec force; à chacune de ses actions il alarmait les Athéniens sur les suites qu'elle pouvait avoir, et les échauffait contre ce prince. Aussi n'était-il question que de Démosthène à la cour de Philippe; et lorsqu'il fut envoyé, lui dixième, ambassadeur en Macédoine, le roi, après avoir écouté tous les autres, ne répondit avec soin qu'au discours de Démosthène. Cependant il ne lui fit pas les mêmes honneurs, et ne lui donna pas les mêmes témoignages de bienveillance qu'aux autres ambassadeurs, et réserva pour Eschine et pour Philocrate les plus grandes mar-

ques de son affection. Lors donc que ces deux députés se mirent à vanter Philippe pour son éloquence, pour sa beauté, et pour le talent qu'il avait de bien boire, Démosthène ne put s'empêcher, par envie, de tourner ces louanges en raillerie, et de dire que ces qualités étaient celles d'un sophiste, d'une femme et d'une éponge, et qu'il n'y en avait pas une seule dont on pût louer un roi.

XX. Dès que les affaires publiques parurent tourner à la guerre, d'un côté par l'inquiétude de Philippe, qui ne pouvait vivre tranquille, de l'autre par le zèle de Démosthène, qui ne cessait d'exciter les Athéniens, le premier conseil que cet orateur donna fut d'aller au secours de l'Eubée, que ses tyrans avaient mise sous le joug de Philippe. Les Athéniens passèrent dans cette île, d'après le décret dressé par Démosthène, et ils en chassèrent les Macédoniens. Il fit ensuite envoyer du secours à ceux de Périnthe et de Byzance, qui étaient en guerre avec Philippe; et ayant persuadé au peuple de sacrifier son ressentiment, et d'oublier les sujets de plaintes que ces deux peuples lui avaient données dans la guerre des alliés, les Athéniens y envoyèrent des troupes qui les délivrèrent de Philippe (12). Il alla lui-même en ambassade dans les villes de la Grèce, et les excita

tellement par ses discours, qu'à l'exception d'un petit nombre, elles se soulevèrent toutes contre le roi de Macédoine, et qu'on mit sur pied une armée forte de quinze mille hommes d'infanterie, et de deux mille chevaux, sans compter les troupes des villes qui s'armaient à leurs dépens; on fit avec zèle tous les fonds nécessaires pour l'entretien et la solde des étrangers. Ce fut alors, au rapport de Théophraste, que les alliés, ayant proposé qu'on fixât la quotité des contributions de chaque peuple, l'orateur Crobylus leur répondit que la guerre ne se nourrissait pas à une mesure réglée (13).

XXI. Toute la Grèce étant ainsi soulevée, et dans l'attente des événemens, après que les peuples et les villes de l'Eubée et de l'Achaïe, Corinthe, Mégare, Leucade et Corcyre, eurent fait une ligue commune, il restait encore à Démosthène l'affaire la plus importante, c'était d'attirer à cette confédération la ville de Thèbes. Les Thébains étaient limitrophes de l'Attique; ils avaient sur pied des troupes aguerries; de tous les peuples de la Grèce c'était celui dont la réputation dans les armes avait le plus d'éclat; mais il n'était pas facile de gagner les Thébains, attachés et presque asservis à Philippe par les grands services que

ce prince venait de leur rendre dans la guerre de la Phocide ; et qui d'ailleurs trouvaient sans cesse dans le voisinage d'Athènes des occasions de renouveler la guerre avec cette ville. Mais après que Philippe, enflé du succès qu'il avait eu auprès d'Amphisse (*), se fut jeté brusquement sur Elatée, et eut pris la Phocide; que, dans le trouble où cette invasion subite avait mis les Athéniens, personne n'osait monter à la tribune; que l'incertitude et le silence régnaient dans l'assemblée, Démosthène seul osa s'avancer, et conseiller au peuple de solliciter de nouveau les Thébains. Il encouragea les Athéniens par ses discours, et, suivant son usage, il les remplit si fort d'espérances, qu'il fut envoyé lui-même avec quelques autres, en ambassade à Thèbes. Philippe, à ce que dit Marsyas, y députa de son côté Amyntas et Cléarque, tous deux Macédoniens, auxquels il joignit deux Thessaliens, Daochus et Thrasydée, pour répondre aux ambassadeurs athéniens. Les Thébains ne se dissimulaient

(*) Les Locres Ozoles ayant violé le territoire de Delphes et massacré les députés que le conseil des Amphictyons leur avait envoyés pour s'en plaindre, Philippe, nommé chef de la guerre qu'on leur déclara, la termina promptement. Elatée était une ville de la Phocide, voisine de la Béotie.

pas ce qui leur était le plus utile : ils avaient toujours présens les maux que leur avait causés la guerre de Phocide, et leurs plaies étaient encore toutes récentes ; mais, suivant Théopompe, la véhémence de Démosthène, telle qu'un vent impétueux, enflamma leur courage, et leur ambition les aveugla tellement sur toutes les suites de leur démarche, que, bannissant de leur cœur la crainte, la prudence et la reconnaissance même, ils se laissèrent entraîner à l'enthousiasme qu'il leur inspira pour le parti le plus honnête.

XXII. Ce succès de l'orateur athénien parut si grand, si éclatant, que Philippe envoya sur-le-champ des ambassadeurs pour demander la paix ; que la Grèce tout entière se dressa, pour ainsi dire, dans l'attente de l'avenir ; que non seulement les généraux athéniens, mais encore les béotarques de Thèbes, suivaient les ordres de Démosthène : il était à Thèbes, comme à Athènes, l'âme de toutes les assemblées, et se voyait également chéri, également puissant dans ces deux villes ; ce n'était pas, comme l'observe Théopompe, sans l'avoir mérité : il avait les plus grands droits à cette considération générale ; mais la divine fortune, qui, par une révolution dans les affaires publiques, semblait avoir marqué à cette époque le terme de la li-

berté de la Grèce, fit avorter des entreprises si bien concertées, et annonça par plusieurs signes les événemens qui devaient suivre. Parmi ces signes on comptait des oracles effrayans de la Pythie, et une ancienne prophétie de la Sibylle qu'on répétait partout :

> Puissé-je être bien loin du combat homicide
> Qui doit rougir de sang les eaux du Thermodon!
> Que m'élevant dans l'air sur une aile rapide,
> Et devenu semblable au vigoureux aiglon,
> Je puisse contempler cet horrible carnage
> Où les peuples vaincus verseront tant de pleurs!
> Où, malgré les efforts du plus brillant courage,
> Le triomphe sera le tombeau des vainqueurs!

On dit que ce Thermodon est une petite rivière de la Béotie qui passe près de Chéronée, et va se jeter dans le Céphise; mais aujourd'hui nous ne connaissons, dans la Béotie, aucun ruisseau de ce nom; nous conjecturons seulement que celui qu'on appelle maintenant Aimon se nommait autrefois Thermodon; il baigne les murs du temple d'Hercule, près duquel les Grecs avaient placé leur camp; et il est vraisemblable que la quantité de sang et de cadavres dont il fut rempli à la bataille de Chéronée lui fit donner le nom d'Aimon (*). L'historien Duris

(*) Ce nom est formé du mot grec qui signifie sang.

prétend que Thermodon n'est pas le nom d'un fleuve, mais que des soldats qui creusaient la terre en cet endroit pour y dresser leur tente trouvèrent une petite statue de marbre dont l'inscription faisait connaître que c'était un officier nommé Thermodon, qui portait dans ses bras une Amazone blessée; il cite même à ce sujet un autre oracle :

> Aux bords du Thermodon, oiseaux à noir plumage,
> Attendez ce combat où le terrible Mars,
> Signalant ses fureurs par un affreux carnage,
> Jonchera tous ses champs de cadavres épars.

Mais sur ce point, il est difficile de savoir la vérité.

XXIII. Cependant Démosthène, plein de confiance dans les armes des Grecs, singulièrement excité par la force et l'ardeur de ces troupes nombreuses qui ne demandaient qu'à marcher contre les ennemis, ne voulait pas que les Grecs s'arrêtassent à ces oracles et à ces prophéties; il soupçonnait même la Pythie de Philippiser (*) : il rappelait aux Thébains et aux Athéniens qu'Épaminondas et Périclès, persuadés que tous ces oracles étaient des prétextes dont la lâcheté cherchait à se couvrir, n'avaient suivi que les

(*) C'est-à-dire de parler en faveur de Philippe.

lumières de leur raison. Jusque là Démosthène avait montré du courage; mais dans le combat il ne fit rien d'honorable, rien qui répondît à l'énergie de ses discours: il abandonna lâchement son poste, et, dans sa fuite, il jeta ses armes, sans avoir honte, dit Pythéas. de démentir la devise qu'il avait gravée en lettres d'or sur son bouclier : A LA BONNE FORTUNE. Philippe, dans l'excès de joie que lui causa cette victoire, oubliant toute décence, se livra à la plus honteuse débauche : il alla, plein de vin, insulter aux morts dont le champ de bataille était couvert, mit en chant les premiers mots du décret que Démosthène avait rédigé, et les chanta en battant la mesure : Démosthène, fils de Démosthène, du bourg de Péanie, a dit. Mais quand, revenu de son ivresse, il réfléchit en lui-même sur le péril extrême dont il se voyait encore comme environné, il frissonna d'horreur, en pensant à la force et à la puissance de cet orateur, qui l'avait obligé de risquer en un seul combat, et dans la très petite partie d'une journée, son royaume et sa vie.

XXIV. La réputation de Démosthène parvint jusqu'au roi de Perse, qui fit passer à ses satrapes des sommes considérables, avec ordre de les donner à cet orateur, de le traiter avec plus de distinction que tous les autres Grecs, comme

étant seul capable de retenir loin de l'Asie le roi de Macédoine, en lui suscitant des troubles du côté de la Grèce. Cette correspondance fut découverte par Alexandre, qui trouva dans la ville de Sardes les lettres de Démosthène, et les registres des généraux du roi de Perse où étaient inscrites les sommes que cet orateur avait reçues. Le désastre que la Grèce venait d'éprouver à Chéronée donna aux ennemis de Démosthène la hardiesse de l'insulter, de le citer même en justice, pour lui demander compte de sa conduite; mais le peuple, non content de le renvoyer absous, lui déféra de nouveaux honneurs, et le rappelant à l'administration des affaires, comme l'orateur le plus zélé pour le bien public, il le chargea de faire l'éloge funèbre des Athéniens morts à Chéronée, dont les ossemens venaient d'être rapportés à Athènes, pour y recevoir les honneurs de la sépulture. Ce choix prouve que le peuple n'était ni abattu ni flétri par son malheur, comme le prétend Théopompe, qui en parle du ton le plus tragique; les distinctions et les honneurs dont il comblait celui qui lui avait conseillé la guerre firent voir au contraire qu'il ne se repentait pas d'avoir suivi ses conseils.

XXV. Démosthène prononça donc cette oraison funèbre: mais au lieu de mettre son nom

aux décrets qu'il proposa depuis, il les inscrivit successivement du nom de ses amis, afin d'éluder sa mauvaise fortune. Il reprit courage à la mort de Philippe, qui ne survécut pas long-temps à la bataille de Chéronée; et c'est vraisemblablement cette mort que prédisait le dernier vers de l'oracle des Sibylles :

Le triomphe sera le tombeau des vainqueurs.

Démosthène fut secrètement informé de la mort du roi de Macédoine; et pour inspirer d'avance aux Athéniens la confiance dans l'avenir, il parut au conseil la joie peinte sur le visage, et raconta que la nuit précédente il avait eu un songe qui présageait un grand bonheur à Athènes: peu de temps après des couriers apportèrent la nouvelle de la mort de Philippe. Les Athéniens firent aussitôt des sacrifices pour remercier les dieux de cette heureuse nouvelle; et ils décernèrent une couronne à Pausanias qui l'avait tué. Démosthène parut en public, couronné de fleurs, et magnifiquement vêtu, quoiqu'il n'y eût que sept jours qu'il avait perdu sa fille. Eschine lui fait à cette occasion de grands reproches, et l'accuse de manquer de tendresse pour ses enfans: mais c'est plutôt Eschine qu'il faut accuser de mollesse et de lâcheté, lui qui, regardant les gémissemens et les

plaintes comme les marques d'une âme douce et tendre, blâme le courage qui fait supporter avec douceur et avec modération ces malheurs domestiques.

XXVI. J'avoue cependant que je n'approuve pas les Athéniens de s'être couronnés de fleurs, et d'avoir fait des sacrifices pour la mort d'un roi, qui, usant avec modération de sa victoire, les avait traités, dans leur malheur, avec tant de douceur et d'humanité. Outre qu'ils s'exposaient à la vengeance céleste, il y avait peu de noblesse dans cette conduite envers Philippe : ils l'avaient honoré pendant sa vie, en lui donnant les droits de citoyen dans Athènes ; et après qu'il a péri par le fer d'un assassin, ils ne peuvent contenir leur joie : ils semblent fouler au pied son cadavre, et chantent sur sa mort des airs de triomphe, comme s'ils l'avaient eux-mêmes vaincu. Mais aussi je ne puis que louer Démosthène, qui, laissant aux femmes à pleurer, à gémir sur les malheurs personnels, ne s'occupe que de ce qu'il croit utile à sa patrie. C'est, à mon gré, le caractère d'une âme généreuse et digne de gouverner, que de se tenir invariablement attaché au bien public, de soumettre ses chagrins et ses affaires domestiques aux intérêts de l'état, et de conserver la dignité de son rang avec plus de soin que les

comédiens qui jouent les rôles de rois et de tyrans, et que nous ne voyons pas rire ou pleurer d'après leurs affections particulières, mais suivant que l'exigent les situations des personnages qu'ils représentent. D'ailleurs, s'il ne faut pas abandonner à lui-même un infortuné, et lui refuser les consolations qui peuvent alléger ses peines; si l'on doit tâcher au contraire d'adoucir ses chagrins par des discours analogues à sa situation, et de porter sa pensée sur des objets plus agréables, comme on détourne une vue malade des couleurs vives et éclatantes qui lui seraient nuisibles, pour la fixer sur des couleurs douces qui la soulagent, telles que le vert, quelle consolation plus puissantes peut-on offrir à un homme affligé par des malheurs domestiques que la pensée du bonheur de sa patrie, que le concours de la félicité avec son infortune personnelle, concours où les sentimens agréables amortissent les sentimens pénibles? Je me suis permis ces réflexions, parce que j'ai vu bien des personnes touchées, ou plutôt amollies par les reproches d'Eschine à Démosthène, se laisser aller à une fausse compassion.

XXVII. Toutes les villes de la Grèce formèrent, à l'instigation de Démosthène, une nouvelle ligue : les Thébains, à qui cet orateur

avait fourni des armes, attaquèrent la garnison qui occupait leur citadelle, et tuèrent une grande partie des soldats. Les Athéniens se préparèrent à soutenir avec eux le poids de cette guerre; et Démosthène, qui ne quittait pas la tribune, écrivit en Asie, aux généraux du roi de Perse, pour les engager à déclarer la guerre à Alexandre qu'il appelait un enfant et un margitès (14); mais après qu'Alexandre eut mis ordre aux affaires de son royaume, et qu'il fut entré dans la Béotie, à la tête d'une armée, les Athéniens rabattirent beaucoup de leur fierté, et Démosthène perdit sa véhémence ordinaire. Les Thébains, abandonnés par leurs alliés, et réduits à se défendre seuls, virent leur ville entièrement détruite. Cet événement jeta parmi les Athéniens un si grand trouble, qu'ils prirent le parti d'envoyer Démosthène vers Alexandre avec quelques autres ambassadeurs; mais cet orateur, qui redoutait la colère de ce prince, se sépara de ses collègues quand il fut au mont Cythéron, et abandonna l'ambassade.

XXVIII. Alexandre fait partir sur-le-champ pour Athènes des députés chargés de demander qu'on lui livrât dix orateurs, à ce que rapportent Idoménée et Duris; mais le plus grand nombre des historiens, et les plus dignes de foi, n'en mettent que huit: Démosthène, Polyeucte,

Éphialte, Lycurgue, Miroclès, Damon, Calisthène et Charidème. Ce fut alors que Démosthène conta aux Athéniens l'apologue des brebis qui livrèrent leurs chiens aux loups, dans lequel il se comparait, lui et les autres orateurs, à des chiens fidèles qui combattaient pour le peuple, et le roi de Macédoine à un loup dévorant : « Dans les marchés, leur dit-il « encore, nous voyons les marchands porter « dans un vase une montre de leur blé qui leur « sert à vendre tout celui qu'ils ont chez eux; « de même en nous livrant vous vous livrez « vous-mêmes sans vous en douter. » Tel est le récit d'Aristobule de Cassandrie (*). Les Athéniens, ayant délibéré sur la demande d'Alexandre, ne savaient quel parti prendre, lorsque Démade s'étant fait donner cinq talens (**), par les autres orateurs, se chargea d'aller seul en ambassade auprès d'Alexandre pour lui demander leur grâce, soit qu'il comptât sur l'amitié de ce prince, soit qu'il espérât le trouver rassasié de vengeance, comme un lion dont la faim s'est assouvie dans le carnage. Il réussit en effet à l'apaiser, obtint le pardon des

(*) Aristobule accompagna Alexandre dans ses expéditions, et en écrivit l'histoire.

(**) Environ 25,000 livres.

orateurs, et réconcilia les Athéniens avec Alexandre.

XXIX. Après le départ de ce prince, le crédit des autres orateurs augmenta sensiblement, et celui de Démosthène diminua beaucoup; il se releva un moment lorsque Agis, roi de Lacédémone, entra en campagne avec ses troupes (*); mais ce changement ne fut pas de durée. Les Athéniens n'ayant pas remué, les Lacédémoniens furent défaits, et leur roi resta sur le champ de bataille. Ce fut à cette époque qu'on reprit, contre Ctésiphon, l'affaire de la Couronne; elle avait été entamée sous l'archontat de Charondas, peu de temps avant la bataille de Chéronée, et ne fut jugée que dix ans après sous l'archonte Aristophon. Jamais cause publique n'eut plus de célébrité, tant par la réputation des orateurs, que par le courage des juges. Quoique les accusateurs de Démosthène, soutenus de tout le crédit des Macédoniens, eussent le plus grand pouvoir, les juges, loin de donner leur suffrage contre lui, prononcèrent si généreusement son absolution, qu'Eschine n'eut pas pour lui le cinquième des

(*) La première année de la cent douzième olympiade. Agis II fit la guerre aux Cretois, qu'il soumit à Darius; il fut tué la troisième année de cette même olympiade, dans une bataille contre Antipater.

voix. Honteux de sa défaite, il sortit de la ville aussitôt après le jugement, et passa le reste de ses jours à Rhodes et dans l'Ionie, où il donna des leçons d'éloquence.

XXX. Peu de temps après, Harpalus, à qui l'amour du luxe avait fait commettre de grandes malversations, et qui craignait la colère d'Alexandre, devenu redoutable à ses amis mêmes, abandonna ce prince, et s'en alla d'Asie à Athènes. Il venait implorer la protection de cette ville, et se remettre à la discrétion du peuple avec ses richesses et ses vaisseaux. Les autres orateurs, éblouis par l'éclat de son or, se déclarèrent pour lui, et conseillèrent aux Athéniens d'admettre sa demande, et de le protéger. Démosthène ouvrit sur-le-champ l'avis de renvoyer Harpalus, de peur d'attirer sur leur ville une guerre dangereuse pour un sujet injuste et sans aucune nécessité. Peu de jours après, comme on faisait l'inventaire des richesses d'Harpalus, il s'aperçut que Démosthène considérait avec plaisir une coupe du roi dont il admirait la forme et le travail; il pria cet orateur de la prendre dans ses mains pour juger de ce qu'il y avait d'or. Démosthène, étonné de son poids, lui demanda de combien elle était : « Elle est de vingt talens, lui répondit Harpalus en souriant; » et le soir même, à l'entrée de la nuit, il lui envoya

la coupe avec vingt talens : tant Harpalus était habile à juger, par l'épanouissement du visage, et par la vivacité des regards, du caractère d'un homme, et de son amour pour l'argent ! Démosthène ne résista point à cet appât ; frappé de ce présent, comme s'il eût reçu une garnison chez lui, il soutint les intérêts d'Harpalus, et se rendit le lendemain à l'assemblée, le cou tout enveloppé de laine et de bandelettes. Le peuple lui ayant ordonné de se lever et de dire son avis, il fit signe qu'il avait une extinction de voix. Quelques plaisans le raillèrent sur cette prétendue maladie, et dirent que leur orateur avait été pris la nuit, non d'une esquinancie, mais d'une argyrancie.

XXXI. Le lendemain tout le monde sut le présent que lui avait fait Harpalus, et Démosthène ayant voulu parler pour sa défense, le peuple refusa de l'écouter ; il commençait même à faire beaucoup de mouvement, et à témoigner son indignation, lorsqu'un plaisant s'étant levé dans l'assemblée : « Athéniens, dit-il, re-« fuserez-vous d'écouter celui qui tient la cou-« pe (15)? » Le peuple obligea Harpalus de sortir de la ville : et craignant qu'Alexandre ne demandât compte des richesses que les orateurs avaient pillées, on en fit une recherche sévère dans leurs maisons, excepté dans celle de Calli-

clès, fils d'Arrhénidas, qu'on respecta, dit Théopompe, parce qu'il venait de se marier, et que la nouvelle épouse était dans sa maison. Démosthène croyant en imposer, proposa lui-même un décret qui chargeait l'aréopage d'informer de cette affaire, et de punir tous ceux qui seraient convaincus de s'être laissé corrompre. Il se présenta donc à ce tribunal; mais il fut le premier que le sénat trouva coupable, et qu'il condamna à une amende de cinquante talens (*); la sentence le constituait prisonnier jusqu'à ce qu'il eût payé cette somme.

XXXII. La honte de cette flétrissure, et la faiblesse de son tempérament, qui ne lui permettait pas de supporter la prison, le déterminèrent à s'enfuir; il trompa une partie de ses gardes, et les autres facilitèrent son évasion. Il n'était pas loin de la ville, lorsqu'il aperçut quelques-uns de ses ennemis qui couraient après lui; il chercha d'abord à se cacher, mais ils l'appelèrent par son nom; et l'ayant bientôt joint, ils le prièrent d'accepter l'argent qu'ils lui apportaient pour faire son voyage, l'assurant que c'était le seul motif qu'ils eussent eu de le suivre; ils l'exhortèrent à prendre courage, et à supporter patiemment son malheur. Démosthène

(*) Environ 250,000 liv.

alors redoublant ses plaintes et ses gémissemens : « Et comment, leur dit-il, ne pas quitter avec « de vifs regrets une ville où les ennemis mêmes « sont si généreux qu'on trouverait à peine ail-« leurs de pareils amis ? » Il donna de grandes marques de faiblesse pendant son exil, qu'il passa tantôt à Egine, tantôt à Trézène ; ses regards ne se portaient jamais sur l'Attique que ses yeux ne se remplissent de larmes, et qu'il ne lui échappât des paroles qui n'annonçaient aucun courage, et qui répondaient mal à l'énergie qu'il avait montrée dans le cours de son administration politique. On rapporte qu'en sortant d'Athènes il avait élevé les mains vers la citadelle, et, s'adressant à Minerve : « Protectrice « de notre ville, s'écria-t-il, comment pouvez-« vous prendre intérêt à trois bêtes si méchan-« tes : la chouette, le dragon et le peuple ? » Tous les jeunes gens qui venaient le voir et s'entretenir avec lui, il les détournait de prendre part aux affaires publiques : « Si dès le com-« mencement que je m'en suis occupé, leur di-« sait-il, on m'eût presenté deux chemins, ce-« lui de la tribune et des assemblées, ou celui « d'une mort certaine, et que j'eusse pu pré-« voir tous les maux qui m'attendaient dans le « gouvernement, les craintes, les jalousies, les « calomnies et les combats qui en sont insépa-

« rables, je me serais jeté tête baissée dans le « chemin de la mort. »

XXXIII. Il était encore dans son exil lorsque Alexandre mourut. Aussitôt la Grèce se ligua de nouveau; Cléosthène se signala par de grands exploits, et assiéga Antipater dans la ville de Lamia, où il l'enferma par de bonnes murailles. L'orateur Pythéas, et Callimédon, surnommé Carabus, tous deux bannis d'Athènes, se rangèrent du parti d'Antipater ; et parcourant les villes de la Grèce avec les amis et les ambassadeurs de ce prince, ils les empêchaient de quitter son alliance, pour s'attacher aux Athéniens. Mais Démosthène s'étant réuni aux ambassadeurs d'Athènes (*), les seconda de tout son pouvoir, pour persuader aux Grecs de tomber sur les Macédoniens et de les chasser de la Grèce. Phylarque raconte que dans une ville d'Arcadie Pythéas et Démosthène eurent ensemble une querelle très vive en parlant en pleine assemblée, l'un pour les Macédoniens, et l'autre pour les Grecs : « Nous ne doutons pas, disait « Pythéas, qu'une maison où nous voyons porter « du lait d'ânesse ne soit affligée de quelque « maladie ; c'est aussi la marque sûre qu'une

(*) C'étaient Polyeucte et Hyperide.

« ville est malade, quand on y voit entrer des « ambassadeurs athéniens.—Comme on ne porte du lait d'ânesse dans une maison que pour la « guérir, répliqua Démosthène, en tournant la « comparaison à son avantage, de même les « ambassadeurs athéniens n'entrent jamais dans « une ville que pour y porter la santé. » Le peuple, charmé de cette repartie heureuse, rendit aussitôt un décret pour le rappel de Démosthène; et ce fut Damon, son cousin, du bourg de Péanie, qui le dressa. On envoya une galère à trois rangs de rames le prendre à Egine. Quand il aborda au Pirée, tous les magistrats, tous les prêtres, suivis du peuple entier, allèrent au-devant de lui, et le reçurent avec les plus vives démonstrations de joie. Démétrius de Magnésie rapporte que, dans ce moment, Démosthène, levant les mains au ciel, se félicita d'une journée si glorieuse, qui le ramenait dans sa patrie plus honorablement qu'Alcibiade, que ses concitoyens avaient reçu par force, au lieu qu'ils le recevaient de leur plein gré.

XXXIV. Cependant l'amende à laquelle il avait été condamné subsistait toujours, et le peuple ne pouvait pas lui en faire grâce. On imagina un moyen d'éluder la loi : il était d'usage, dans le sacrifice qu'on faisait tous les ans

à Jupiter-Sauveur, de donner une certaine somme à celui qui avait soin de préparer et d'orner l'autel de ce dieu : ils en chargèrent cette année Démosthène, et lui comptèrent pour cela les cinquante talens auxquels montait son amende. Mais il ne jouit pas long-temps du plaisir de se revoir dans sa patrie : bientôt les Grecs furent entièrement écrasés ; ils perdirent au mois de métageitnion (*), la bataille de Cranon (**) ; au mois de boëdromion (***), les Athéniens reçurent une garnison macédonienne dans le fort de Munychium, et Démosthène mourut dans le mois de pyanepsion (****). Lorsque Démosthène et ceux de son parti apprirent qu'Antipater et Cratère s'avançaient vers Athènes, ils se hâtèrent de sortir de la ville, et furent condamnés à mort par le peuple, sur un décret que Démade avait dressé.

XXXV. Ils se dispersèrent chacun de son côté ; et Antipater envoya, pour le prendre, des soldats conduits par un certain Archias, surnommé

(*) Août.

(**) Cranon, ville de Thessalie, sur le Penée, est célèbre par cette bataille, où Antipater et Crater défirent entièrement les Grecs.

(***) Septembre.

(****) Novembre.

Phygadothère (*); il était originaire de Thurium (**), et avait commencé par jouer des tragédies ; on dit même que Polus d'Egine, l'acteur le plus parfait de la Grèce ([16]), avait été son disciple. Mais Hermippus met Archias au nombre des disciples du rhéteur Lacritus ; et suivant Démétrius il avait eu pour maître le philosophe Anaximène. Cet Archias, ayant trouvé à Egine l'orateur Hyperide, Aristonicus de Marathon, et Himérée, frère de Démétrius de Phalère, qui s'étaient réfugiés dans le temple d'Ajax, il les en arracha et les envoya à Cléones (***), où était alors Antipater, qui les fit mourir sur-le-champ ; on ajoute qu'il fit couper la langue à Hyperide. Archias, informé que Démosthène s'était réfugié à Calaurie ([17]), dans le temple de Neptune, passa dans cette île sur de petits bateaux ; et étant débarqué avec des soldats thraces, il voulut persuader à Démosthène de sortir de son asile, et de venir avec lui trouver Antipater, de qui il n'avait rien à craindre. Mais la nuit précédente Démosthène avait eu un songe,

(*) C'est-à-dire le limier des fuyards.

(**) Thurium, ville de l'ancienne Grèce, colonie d'Athènes; elle s'appelait anciennement Sybaris.

(***) Ville de l'Argolide, située entre Argos et Corinthe

dans lequel il avait cru entrer en rivalité avec Archias, à qui jouerait mieux une tragédie ; il lui semblait qu'il avait le plus grand succès, et qu'il tenait tous les spectateurs dans l'admiration, mais que son rival l'emportait sur lui par la richesse et la beauté des décorations. Aussi Archias eut beau lui parler d'un ton de douceur et d'humanité, il n'ajouta pas foi à ses paroles; et levant les yeux sur lui, assis comme il était : « Archias, lui dit-il, tu n'as fait cette nuit au« cune impression sur moi en jouant ton rôle ; « et tu ne réussiras pas mieux aujourd'hui par « tes promesses. » Archias s'étant emporté et lui ayant fait de grandes menaces : « Mainte« nant, reprit Démosthène, tu parles comme si « tu étais sur le trépied macédonien (*) : tu n'a« vais parlé encore qu'en acteur de comédie ; « mais attends un peu que j'aie écrit chez moi « pour donner mes derniers ordres. »

XXXVI. En disant ces mots, il entra dans l'intérieur du temple ; et prenant ses tablettes, comme pour écrire, il porta le poinçon à sa bouche et le mordit ; ce qu'il faisait ordinai-

(*) Allusion au trépied sur lequel la Pythie de Delphes était assise lorsqu'elle était inspirée par Apollon. Archias n'agissait que par l'inspiration des Macédoniens.

rement quand il méditait ou qu'il composait quelque discours ; après l'y avoir tenu quelque temps, il se couvrit de sa robe et pencha la tête. Les soldats qui se tenaient à la porte du temple se moquaient de lui, de craindre ainsi la mort, et le traitaient de lâche et de mou. Archias s'étant rapproché de lui, l'engageait à se lever ; et lui répétant les mêmes propos, il lui promettait de le réconcilier avec Antipater. Démosthène, qui sentait que le poison avait produit tout son effet, se découvrit, et fixant ses regards sur Archias : « Tu peux maintenant, lui dit-il, jouer « le rôle de Créon dans la tragédie et faire « jeter ce corps où tu voudras, sans lui accor- « der les honneurs de la sépulture. O Neptune, « ajouta-t-il, je sors encore vivant de ton tem- « ple ; mais Antipater et les Macédoniens ne « l'auront pas moins souillé par ma mort ! » Il finissait à peine ces mots, qu'il se sentit trembler et chanceler ; il demanda qu'on le soutînt pour marcher ; et comme il passait devant l'autel du dieu, il tomba et mourut, en poussant un profond soupir.

XXXVII. Ariston rapporte que Démosthène avait pris, comme nous venons de le dire, le poison qu'il portait dans le poinçon de ses tablettes. Un certain Pappus, dont les Mémoires ont servi

de matériaux à Hermippus pour composer son histoire, dit que lorsque cet orateur fut tombé au pied de l'autel on trouva dans ses tablettes une adresse de lettre qui portait : Démosthène à Antipater. Comme on était surpris qu'il fût mort si promptement, les soldats thraces racontèrent qu'ils lui avaient vu tirer d'un linge quelque chose qu'il avait porté à sa bouche; qu'ils avaient cru que c'était de l'or qu'il avalait, mais qu'apparemment il avait bu du poison. Une jeune esclave qui le servait, et qu'Archias interrogea, dit que Démosthène portait depuis long-temps sur lui ce linge noué, comme un amulette. Eratosthène assure qu'il avait toujours du poison dans un anneau creux qu'il portait en guise de bracelet. Mais il n'est pas nécessaire de rapporter les différentes traditions des historiens sur le genre de sa mort : elles sont en trop grand nombre; je citerai cependant celle de Démocharès, parent de Démosthène, qui paraît persuadé que cet orateur ne mourut pas du poison; mais que les dieux, par une faveur et une providence particulières, lui envoyèrent une mort douce et prompte, pour le soustraire à la cruauté des Macédoniens.

XXXVIII. Il mourut le seize du mois de pya-

nepsion, le jour le plus triste et le plus funeste de la fête des Thesmophories, où les femmes qui la célèbrent, assises à terre dans le temple de Cérès, jeûnent jusqu'au soir. Peu de temps après, le peuple Athénien, rendant à sa mémoire les honneurs qu'il méritait, lui fit élever une statue de bronze, et ordonna par un décret que l'aîné de sa famille serait, à perpétuité, nourri dans le Pritanée aux dépens du public. On grava sur le piédestal cette épitaphe:

Démosthène, pourquoi ta force et ta puissance
N'ont-elles égalé ta sublime éloquence?
Jamais on n'aurait vu par un honteux revers,
Des Macédoniens les Grecs porter les fers.

Ceux qui veulent que Démosthène ait fait lui-même cette inscription à Calaurie, avant de prendre le poison, ne méritent pas d'être écoutés. Mais peu de temps avant mon voyage d'Athènes, il arriva un événement que je crois devoir rapporter. Un soldat, appelé en justice par son capitaine, mit tout ce qu'il avait d'argent dans les mains de la statue de Démosthène, qui avait les doigts entrelacés l'un dans l'autre. Il était né près de cette statue un petit platane dont les feuilles, ou poussées par le vent, ou placées par le soldat lui-même, couvraient si bien

les mains de la statue, qu'elles cachèrent long-temps l'or qu'on y avait mis en dépôt. Le soldat, étant revenu à Athènes, y retrouva son or dans l'endroit où il l'avait mis; et cette aventure ayant fait du bruit dans la ville, il y eut entre les beaux esprits d'Athènes une rivalité pour faire des vers sur le désintéressement de Démosthène.

XXXIX. Démade ne jouit pas long-temps de la gloire récente qu'il avait acquise : la justice divine, qui voulait venger la mort de Démosthène, le conduisit en Macédoine pour y recevoir la juste punition de son crime, de la main même de ceux dont il avait été le vil flatteur. Déjà il leur était odieux; et dans cette occasion il commit une faute dont il lui fut impossible de se justifier. On surprit une lettre de lui par laquelle il invitait Perdiccas à entrer en armes dans la Macédoine, et à délivrer la Grèce qui ne tenait plus qu'à un fil à moitié pourri : c'est ainsi qu'il désignait Antipater. Dinarque de Corinthe s'étant porté pour son accusateur, et l'ayant convaincu d'être l'auteur de cette lettre, Cassandre, dans le premier mouvement de sa colère, massacra son fils entre ses bras, et ordonna qu'on le fît mourir lui-même. Ainsi Démade apprit, par ses malheurs, que les traî-

tres sont toujours les premiers à se trahir eux-mêmes; c'était ce que Démosthène lui avait souvent prédit et qu'il n'avait jamais voulu croire. Voilà, mon cher Sénécion, la vie de Démosthène, telle que j'ai pu la recueillir dans mes conversations et dans mes lectures.

NOTES

SUR DÉMOSTHÈNE.

(1) L'île de Céos, dans la mer Egée, avait produit les poëtes Simonide et Bacchylide, tous deux célèbres, le premier dans la poésie élégiaque, et le second dans la poésie lyrique. Egine était une île située en face d'Athènes, ce qui la faisait comparer par Périclès à une tache sur l'œil du Pirée ; elle avait donné naissance à Pōlus, acteur tragique qui passa pour le plus habile de la Grèce dans son art.

(2) Cécilius, célèbre rhéteur de la ville de Calantis en Sicile, vivait, selon Suidas, du temps d'Auguste ; il est le premier qui ait fait un parallèle de l'éloquence de Démosthène et de Cicéron. Il avait composé un traité du Sublime dans lequel Longin trouvait beaucoup à reprendre.

(3) Oropus était une ville située aux confins de l'Attique et de la Béotie, du côté de l'Eubée.

(4) On distinguait deux courses du stade : l'une simple, qui consistait à aller de la barrière à la borne; et l'autre double, où l'on revenait tout de suite de la borne à la barrière.

(5) L'enthymème est un raisonnement composé de deux propositions simples, où l'on supprime la pro-

position générale, qui est sous-entendue ; ainsi c'est un syllogisme parfait dans la pensée, mais incomplet dans l'expression.

(6) Ce mot signifie vendeur de vieilles marchandises. Ce surnom ne convient guère à l'idée qu'on a de l'éloquence de Démosthène ; mais les poëtes comiques n'y regardaient pas de si près, et pourvu qu'ils jetassent du ridicule sur ceux qui étaient l'objet de leur censure, ils s'embarrassaient peu de la justesse des idées.

(7) Polyeucte, du bourg de Sphette, qui défendit Midias contre Démosthène, son accusateur, n'en était pas moins uni avec cet orateur dans tout ce qui regardait la république. Il fut toujours l'ennemi déclaré des Macédoniens.

(8) Colytte était un bourg de l'Attique.

(9) Panétius était un philosophe stoïcien très célèbre, de l'île de Rhodes; il avait composé un traité des Devoirs, d'après lequel Cicéron avait composé celui des Offices, sur le même sujet.

(10) Myroclès, un des orateurs d'Athènes, et en même temps grand usurier, avait été accusé de concussion par Eubulus, ami d'Eschine. Les autres personnages sont connus. Ce Thucydide n'est pas l'historien, mais celui que la noblesse suscita pour rival à Périclès, après la mort de Cimon.

(11) Démétrius de Magnésie, historien très instruit, vivait du temps de Pompée, de Cicéron et d'Atticus; il avait adressé à ce dernier un Traité sur la Concorde. Il avait fait aussi un ouvrage sur les homonymes, c'est-à-dire sur les poëtes et les autres écrivains qui avaient

porte le même nom. Le Traité des synonymes roulait sur les mots qui ont la même signification.

(12) Périnthe, ville très forte sur la Propontide.

(13) Allusion à la nourriture des esclaves, à qui on la donnait par mesure réglée.

(14) Margitès était un homme d'une imbécillité extrême, et dont le nom était devenu celui de la bêtise. On prétend qu'Homère avait fait contre lui un poème satyrique, que Suidas attribue à un autre poète, nommé Pigrès. Eschine reproche vivemeut à Démosthène de s'être servi, à l'égard d'Alexandre, d'un terme si méprisant.

(15) Cette plaisanterie fait allusion à un usage des festins, où la coupe passait d'un convive à un autre, non dans l'ordre où ils étaient placés à table, mais obliquement; et celui qui recevait la coupe était obligé de chanter une chanson, qu'on appelait *scolie*, mot qui signifie *oblique*, et qui était pris du tour oblique que faisait la coupe.

(16) Polus réunissait, dit Aulu-Gelle, à une voix belle et sonore, un geste parfait; il jouait d'une manière admirable les tragédies des plus grand spoètes. Il perdit un fils qu'il aimait très tendrement; après avoir donné quelque temps à la douleur extrême que lui causait cette perte, il reparut sur le théâtre. Il devait jouer ce jour-là le rôle d'Electre dans la pièce de Sophocle, et porter l'urne qui était censée contenir les ossemens d'Oreste. Polus, revêtu d'habits de deuil, prit l'urne qui renfermait les cendres de son fils; et tenant dans ses mains ces restes précieux, il exprima avec tant de vérité les regrets et la douleur

dont il était affecté, qu'il excita les gémissemens de tous les spectateurs.

(17) Calaurie, petite île en face de Trézène, à l'entrée du golfe Saronique, à gauche. Les copistes ont, à la place de ce nom, mis par erreur celui de Calabrie.

FIN DU TOME DOUZIÈME.

TABLE

DU TOME DOUZIÈME.

